
3 1761 04409 5446


HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

LES
JOURNÉES
AMUSANTES,
DÉDIÉES AU ROI;

Par Madame de GOMEZ.

NEUVIEME ÉDITION;

REVUE ET CORRIGÉE,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE,

M. DCC. LXXVI.



LES JOURNÉES AMUSANTES.

Suite de l'hiſtoire du Comte de Salmony & d'Iſabelle de Meyrand.

URANIE voyant que le ſilence recommençoit, & qu'on lui prêtoit une nouvelle attention, reprit ainſi la parole.

Le troiſieme jour les deux rivaux partirent pour ſe rendre auprès d'Iſabelle. On fut aſſez ſurpris de les voir arriver enſemble ; mais leur réception fut bien différente. Iſabelle ne fit à Hauterive que les civilités dont elle ne pouvoit ſe diſpenſer ; & s'adreſſant à Salmony avec un air rempli de charmes, elle ſe plaignit obligeamment de ce qu'il avoit donné trop de temps à ſes amis. Le Comte s'excuſa en amant à qui cette occupation n'avoit fait qu'augmenter le deſir de

la voir. d'Hauterive, à qui cet entretien donnoit mille coups de poignard, les pria d'entrer dans l'appartement de la Comtesse. Salmony, qui se douta de son dessein, donna la main à Isabelle, & par ses regards lui fit entendre que son sort alloit dépendre de l'arrêt qu'elle prononceroit. Ils ne furent pas plutôt entrés, que d'Hauterive adressant la parole à la Comtesse: vous voyez, Madame, lui dit-il, deux amans, deux rivaux; qui, sans cesser d'être amis, vous demandent la permission de servir l'adorable Isabelle. Je sais qu'elle n'est pas nécessaire au Comte de Salmony, & que ses services ont été reçus il y a long-temps: je n'espere pas même l'emporter sur lui; mais tel est mon sort, que je veux éprouver si une constance égale à celle de mon rival, un amour aussi violent que le sien, & une soumission pareille, ne pourront point la mettre dans l'embarras du choix. Quoique je puisse me dispenser, répondit le Comte, d'accepter cette concurrence, Isabelle m'étant promise dès son enfance, le respect que j'ai pour elle ne me permet pas de faire valoir mes droits au préjudice de sa volonté: ainsi je déclare qu'elle est libre de chosir entre nous, & que, sans lui reprocher des promesses autorisées par un pere, & des assurances réitérées d'une fidélité à toute épreuve, je subirai son arrêt sans murmurer, mais non pas sans mourir.

Vous faites tous deux beaucoup d'honneur à Isabelle, répondit madame de Mey-

rand ; si elle étoit maîtresse de sa destinée, je ne doute point que l'égalité du mérite qui est entre vous ne la fit balancer. Il est vrai que feu son pere avoit eu quelque dessein de l'unir au Comte de Salmony ; mais, s'il eût vécu, peut-être auroit-il changé d'avis. Isabelle a fait sagement de se conformer à ses premieres intentions ; mais cette même sagesse doit la porter à la soumission pour ceux qui représentent le Comte de Meyrand. C'est à sa famille à lui choisir un époux ; les personnes de sa condition & de la vôtre ne sont pas nées pour suivre le penchant qui les aveugle : ainsi c'est à ses parens à décider qui de vous deux doit l'emporter.

Isabelle, qui vit bien que c'étoit se déclarer en faveur de d Hauterive, les renvoyant à la décision de sa famille, que madame de Meyrand avoit mise de son parti, n'hésita point à s'opposer à cette condition ; & s'adressant à la Comtesse, avec un air rempli de respect & de modestie, mais où l'assurance de la justice de sa cause se faisoit remarquer :

Je ne balancerai jamais, Madame, lui dit-elle, à me conformer aux volontés de ma famille, lorsqu'il ne s'agira que des choses où je n'aurai qu'un intérêt commun avec elle : mais en cette occasion je suis la seule que regarde l'affaire dont il s'agit : mon bonheur & mon repos en dépendent, il y va même de ma vie, & ces motifs sont trop pressans pour m'en rapporter au jugement d'un autre. Je ne rougis point de dire hautement que j'aime le Comte de Salmony ;

cette tendresse est presque née avec moi, & mon pere en a autorisé l'aveu, en me commandant de le regarder comme mon époux. C'est de votre bouche, Madame, que j'ai reçu cet ordre, c'est par le vôtre que j'ai écouté les protestations d'amour que le Comte m'a faites, & que je lui ai déclaré le mien. Mademoiselle de Salmony fut présente au commandement que vous m'en fites de la part de mon pere, que vous nous dites vous avoir expressément enjoint de conclure notre mariage aussi-tôt que cela se pourroit; qu'il en avoit donné sa parole au feu Comte de Salmony, & qu'il avoit reçu la sienne.

Vous avez vous-même cimenté cette innocente flamme, en voulant que j'eusse pour compagnie la sœur de mon amant, afin que sa présence & ses discours me maintinssent dans les sentimens que j'avois pour lui. A son départ vous lui réitérâtes la parole de mon pere & la vôtre, & le sien vous assura que celle qu'il avoit donnée seroit inviolable. Enfin vous avez regardé le Comte avec des yeux de mere, tant que vous n'avez point pensé à monsieur d'Hauterive. Son assiduité en ce lieu, & la proximité qui est entre vous, vous a fait croire que vous pouviez en sa faveur rompre des engagemens qui doivent être sacrés.

Si les personnes de notre condition ne sont pas nées pour suivre leur penchant, elles le sont encore moins pour violer leurs paroles; l'honneur, la probité & l'exactitude doivent être les guides de toutes les actions

de gens comme nous : nous devons l'exemple aux autres ; & j'ose vous assurer que, quand mon cœur ne seroit pas au Comte de Salmony, ma foi ne seroit jamais qu'à lui, d'abord qu'elle lui a été promise si solemnellement. Jugez, Madame, si la plus vive tendresse, jointe à la nécessité de tenir des promesses, tant de fois réitérées, me peut permettre de m'en rapporter à la décision des personnes dont l'aveu ne m'est pas nécessaire. Le Comte doit être mon époux, je n'en aurai jamais d'autre ; & quoi que l'on puisse faire, on n'ébranlera point une constance fondée sur l'inclination & le devoir.

Une réponse si précise piqua vivement madame de Meyrand ; elle se préparoit à y repartir avec aigreur, lorsque d'Hauterive, qui s'en apperçut, prit la parole pour l'en empêcher : il n'y a rien, dit-il, dans le discours de la divine Isabelle qui ne soit juste, & selon les loix de la plus sévere sagesse : je n'y trouve que trop de vérité pour mon malheur ; & malgré le désespoir qu'il me cause, je suis forcé de convenir qu'elle seroit moins estimable si elle pensoit autrement.

Je ne demande point qu'elle soit contrainte dans son choix ; je n'exige point que sa famille prononce en ma faveur : tout ce que je désire, est de l'aimer, & de pouvoir le lui dire assez de temps pour être persuadé que rien n'est capable de la faire changer.

Vous aurez tout celui que vous jugerez nécessaire, lui répondit la Comtesse ; & je déclare ici que si mademoiselle de Meyrand

ne veut point être à vous, elle n'épousera le Comte de Salmony que quand vous le voudrez. A ces mots elle se leva, & entrant dans son cabinet, elle les laissa en liberté de se plaindre ou de se louer d'elle.

Ce sera une singuliere consolation pour vous, dit alors Isabelle à d'Hauterive, que de prolonger le temps de notre bonheur, puisque vous le verrez employer à nous répéter mille fois le jour les assurances de notre fidélité. Quoique le Comte de Salmony eût bien voulu ne pas donner tant de sujets de douleur à son rival, il ne put être le maître des transports de sa joie; & la Comtesse ne se fut pas plutôt retirée, qu'il se jetta aux pieds de mademoiselle de Meyrand, & lui prenant les mains, qu'il baisoit avec ardeur, il la remercia de s'être déclarée pour lui d'une maniere si passionnée, qu'il sembloit avoir douté de son bonheur jusqu'à ce moment.

D'Hauterive les regardoit les bras croisés, l'œil triste, le visage abattu, & l'ame dans une situation si douloureuse, que la belle Mariane, qui l'examinoit, en fut touchée; mais ne voulant pas qu'il s'en apperçut, & son tempérament enjoué ne s'accordant point avec une pareille mélancolie; cherchant cependant à le tirer de l'état où il étoit, elle fut embrasser Isabelle, qui répondoit à Salmony avec autant de tendresse qu'il lui en témoignoit: il faut, lui dit Mariane en riant, que je vous remercie à mon tour, puisque je suis presque aussi intéressée à tout ceci que mon frere. Cette action fit lever les yeux au

Comte, & les ayant jettés par hazard ſur d'Hauterive, il le vit comme un homme prêt à mourir : cet objet le fit ſouvenir qu'il avoit été le ſpectateur des marques d'amour qu'il venoit de donner & de recevoir ; & s'étant promptement relevé, il courut à lui, & le preſſant dans ſes bras : mon cher & généreux rival, lui dit-il, pardonnez à un amant à qui l'excès de ſon bonheur vient de faire oublier toute la nature.

Il faut bien que je vous le pardonne, lui répondit-il, puiſque je me ſuis oublié moi-même à ce cruel ſpectacle. Epargnez-vous-le, lui dit Iſabelle en s'approchant de lui ; déſiſtez-vous d'une pourſuite qui ne peut vous donner que du chagrin: contentez-vous de la plus parfaite amitié ; & puiſque vous avez aſſez de vertu pour aimer votre rival, ayez aſſez de courage pour triompher d'un amour malheureux.

Les paſſions que vous faites naître, Madame, lui dit-il, ne s'éteignent pas ſi facilement ; & la mienne eſt d'un caractere plus capable de me faire mourir, que de ſe ralentir un moment : cependant je la renfermerai déſormais dans des bornes ſi étroites, qu'elle ne troublera que foiblement la félicité dont vous jouiſſez tous deux. En achevant ces mots, il la ſalua profondément, & ſans vouloir permettre que Salmony l'accompagnât, il monta à cheval au même inſtant, & ſortit de Meyrand dans un état qui toucha ſenſiblement Iſabelle & le Comte.

Mais comme la douleur d'un rival ne fait

qu'augmenter le bonheur de l'amant aimé ; de quelque générosité que l'on se pique, Salmony ne fit réflexion à celle de d'Hauterive qu'autant qu'il le falloit pour montrer la noblesse de ses sentimens ; & ceux de son amour reprenant leur empire, il passa le reste de cette journée dans une satisfaction que lui seul pouvoit exprimer.

Madame de Meyrand n'en avoit pas une semblable ; la fermeté d'Isabelle lui avoit extrêmement déplu, & sans la crainte de faire un éclat, elle auroit prié le Comte dès ce moment de cesser de la voir ; mais comme elle avoit un esprit infini, & que sa seule tendresse pour d'Hauterive l'aveugloit, elle jugea qu'elle ne pouvoit faire un compliment si désagréable à Salmony, sans s'attirer les reproches de tout le monde. Ce qui la consoloit un peu, étoit que le congé qu'il avoit de la Cour n'étoit pas pour long-temps ; & l'espoir de réussir dans ses desseins pendant son absence, la fit résoudre à le laisser jouir du présent.

C'est à quoi ces tendres amans s'occupoient tous les jours : d'Hauterive s'y trouvoit quelquefois ; mais il observoit une conduite si sage, & ne parloit de son amour qu'avec une si grande retenue, qu'il s'en falloit peu qu'il n'accoutumât le Comte & Isabelle à l'entendre & à lui répondre ; & souvent il se faisoit entr'eux des conversations si touchantes & si remplies de confiance de part & d'autre, qu'on eût dit qu'ils s'entretenoient plutôt des affaires d'un autre que des leurs.

L'aimable Mariane, qui étoit présente à tout, admiroit en secret cette parfaite intelligence; mais l'état de d'Hauterive lui inspiroit une pitié qu'elle ne put s'empêcher de faire connoître à Isabelle. Un jour qu'elles n'étoient qu'avec le Comte de Salmony, en vérité, leur dit-elle, d'Hauterive est bien à plaindre, & il faut avouer qu'avec les belles qualités qu'il possede & la noblesse de son procédé, il mériteroit d'être plus heureux.

Hé quoi, ma sœur, lui répondit le Comte! voudriez-vous que ce fût aux dépens de ma vie? & l'infortune de mon rival vous deviendra-t-elle plus sensible que mon bonheur? Non, sans doute, lui répliqua-t-elle; & si je fais des vœux pour lui, ils ne sont point contraires à votre satisfaction. Mais comment, lui dit-il, le pouvez-vous souhaiter heureux, sans désirer ma perte? Je voudrois, répondit-elle avec vivacité, qu'il cessât d'aimer Isabelle, & que quelqu'autre lui inspirât une passion semblable. A peine eût-elle achevé ces mots, que son visage se couvrit d'une rougeur qui ne put échapper à la pénétration d'Isabelle: elle se rappella mille choses dans ce moment qui lui découvrirent que cette charmante fille s'intéressoit à d'Hauterive plus qu'elle ne le pensoit elle-même, & la regardant fixement: personne au monde, lui dit-elle, n'est plus capable que vous, ma chere Mariane, de lui donner de pareils sentimens; & je suis très-assurée que, s'il savoit la moin-

dre partie des vôtres, ceux qu'il a pour moi s'évanouiroient bientôt.

Parce que j'ai rougi, lui repliqua en riant mademoiselle de Salmony, vous croyez lire dans mon cœur des choses qui n'y sont pas ; mais je vous proteste que c'est l'effet involontaire de la seule modestie, en m'expliquant si librement, & que je ne sens rien pour lui de ce que je remarque entre mon frere & vous : cependant je crois que vous ne me blâmerez pas lorsque je vous avouerai que son mérite me le fait estimer plus qu'un autre.

Non, sans doute, s'écria le Comte ; & je croirois ma félicité au comble de sa perfection, si vous pouviez devenir l'objet de ses soins. Cette conversation ne fut pas la seule qu'ils eurent sur ce sujet ; ils la reprirent souvent : & la belle Mari ne s'étant insensiblement accoutumée à les entendre souhaiter qu'elle fût aimée de d'Hauterive comme ils s'aimoient, elle parvint à le souhaiter aussi : mais comme son enjouement ne retranchoit rien de sa vertu, elle ne lui en fit jamais rien connoître, & toutes ses pensées là-dessus ne furent mises au jour qu'entre son frere & Isabelle, pour lesquels son amitié & la franchise de son caractere ne lui permettoient pas de leur déguiser les secrets de son cœur.

Cependant le temps du départ de Salmony s'approchoit & commençoit à troubler de si doux momens : la Comtesse le voyoit arriver avec joie, d'Hauterive sans espérance, & les deux amans avec une douleur

ſenſible ; mais la fortune leur en préparoit une bien plus terrible, & une ſeule nuit mit un changement funeſte aux projets des uns & des autres.

Un nommé Gaſe, né à Marſeille, qui avoit été domeſtique du Comte de Meyrand, ayant été fait eſclave par un Corſaire d'Alger, du vivant même du Comte, ne pouvant ſupporter la rigueur de ſa captivité, renonça à la Religion Chrétienne pour embraſſer la Mahométane. Cette apoſtaſie l'ayant rendu cher à ſon Patron, il devint ſon protecteur & ſon ami, de ſon maître qu'il étoit auparavant ; & l'ayant mis ſur un de ſes vaiſſeaux Corſaires, il fit des courſes ſi heureuſes, & trouva le moyen de s'enrichir ſi bien, qu'en peu d'années il fut en état d'armer pour ſon compte.

Sa premiere courſe fut ſur les côtes de ſa Province & du Languedoc ; il en avoit une parfaite connoiſſance, & la magnificence du château de Meyrand, dans lequel il avoit été long-temps nourri, s'étant repréſentée à ſon eſprit, il ne douta point qu'il n'y fît un butin conſidérable, s'il pouvoit y aborder ; & ſe fortifiant dans ce deſſein par la facilité qu'il trouvoit à l'entreprendre, il aborda la côte dans la nuit, à une demi-lieue au deſſus de Meyrand, & prenant avec lui cinquante hommes bien armés, il les conduiſit par une gorge qui deſcend dans les avenues du château ; & ayant poſté des corps-de-garde dans tous les

endroits dont il craignoit quelque ſurpriſe, il s'avança à la grande porte, y attacha un petard, la fit ſauter & entra dans la cour avec ſes gens, le ſabre à la main, en criant tue, tue.

Le calme y regnoit, chacun y étoit plongé dans un profond ſommeil, lorſque ce bruit terrible y réveilla tout le monde avec un effroi qui ſe peut facilement concevoir. Il n'y avoit point d'hommes capables de faire aucune défenſe; ce n'étoient que des domeſtiques: ils ſe rendirent tous auprès de madame de Meyrand. Iſabelle & Mariane s'y rangerent auſſi, ne ſachant encore ce qui pouvoit cauſer cette alarme; mais elles en furent bien vîte inſtruites, en voyant entrer des Turcs dans leur appartement. A cette vue ces femmes déſolées & éperdues pouſſerent des cris horribles; mais leurs larmes & leurs plaintes ne ſervirent de rien: la Comteſſe, Iſabelle, Mariane & quinze domeſtiques furent à l'inſtant enchaînés & renfermés; après quoi ces ſcélérats pillerent tout ce qu'il y avoit de richeſſes dans le château, dont ils chargerent les chevaux qu'ils trouverent aux écuries; & ayant pris leurs eſclaves, ils coururent avec leur butin pour ſe rembarquer.

Cependant un berger de Meyrand, qui avoit parqué ſon troupeau ſur la hauteur, avoit bien vu le ſoir précédent le vaiſſeau corſaire qui rodoit ſur la côte; les ſentinelles s'en étoient apperçues auſſi, & les uns & les autres l'avoient pris pour une barque de

pêcheurs : mais au bruit du petard, aux cris & aux clameurs qui se faisoient dans le château, le berger comprit une partie de la vérité : sans perdre de temps, il se rendit à Salmony, où faisant éveiller le Comte, il l'instruisit de ses soupçons sur le malheur de ses maîtresses.

Quelle nouvelle pour un amant si tendre ! il ne s'amusa point à pousser d'inutiles plaintes ; mais faisant armer tous ses gens, & montant promptement à cheval, il courut, ou plutôt il vola droit à la plage où il jugea que les Corsaires pouvoient être descendus ; il arriva au moment que ces traîtres levoient l'ancre. Jamais désespoir ne fut plus violent que le sien à ce cruel spectacle : cependant, voyant qu'ils étoient encore assez proche pour l'entendre, l'éclat des voix qui frappoient son oreille lui donnant lieu de le croire, il cria qu'on rendît les esclaves, & que l'on paieroit telle rançon que l'on voudroit.

Mais, pour toute réponse, on fit sur sa troupe une décharge de mousqueterie, dont deux de ses gens furent tués, & lui-même reçut un coup de mousquet dont la bale lui perça la joue en biaisant, qui le fit tomber de cheval sans nul sentiment. Mariane & Isabelle, qui étoient encore sur le pont du vaisseau, & qui l'avoient reconnu, le jour commençant à paroître, le crurent mort ; ce qui leur fit redoubler leurs cris d'une maniere si pitoyable, que tous autres que ces barbares en auroient été touchés ;

mais ces ames inflexibles n'y faiſant pas même attention, mirent à la voile, & cinglerent ſur les côtes d'Afrique.

Les gens du Comte de Salmony voyant qu'il n'y avoit point de remede à ce malheur, ne ſongerent qu'à lui donner du ſecours ; & l'ayant porté au château de Meyrand, les Chirurgiens furent appellés : ils mirent le premier appareil à ſa bleſſure, ſur laquelle ils ne purent encore aſſeoir un jugement certain. Ils eurent une peine extrême à le tirer de ſon évanouiſſement ; mais enfin ayant repris ſes ſens, la perte qu'il venoit de faire s'étant offerte à ſes yeux, environnée de toute ſon horreur, il tomba dans des tranſports de douleur ſi violens, que l'on craignit qu'ils ne fuſſent beaucoup plus préjudiciables à ſa vie, que le coup qu'il avoit reçu, quoiqu'il fût très-conſidérable.

Les Chirurgiens lui repréſentoient en vain qu'il falloit obſerver le ſilence ; ſes plaintes, ſes gémiſſemens & ſon déſeſpoir n'avoient point de bornes ; &, malgré leurs défenſes, il fit toutes les actions d'un homme qui ne cherche qu'à mourir. Cette funeſte nouvelle s'étant répandue dans les Villes circonvoiſines, il n'y eut perſonne parmi la Nobleſſe qui ne s'empreſſât de venir voir & plaindre le Comte.

Mais celui dont l'amitié ſe diſtingua le plus, fut d'Hauterive, qui y vint des premiers, qui ne le quittoit ni jour ni nuit, & qui lui donnoit de ſa main tout ce qui pouvoit con-

tribuer à ſon rétabliſſement. Ce procédé lui attira l'eſtime & la conſidération de tout le monde : Salmony en fut pénétré de reconnoiſſance, & la lui témoignoit par ſa complaiſance à recevoir les remedes qu'il lui préſentoit ; d'Hauterive ayant pris ſur lui cet empire, de l'obliger à ne rien négliger pour reprendre ſa ſanté.

Il faut vivre, lui diſoit-il, mon cher Salmony, pour aller délivrer Iſabelle ; c'eſt elle qui vous l'ordonne par ma bouche : il faut vivre pour voir couronner votre amour par un heureux hymen, & enfin il faut vivre pour connoître les ſentimens du malheureux d'Hauterive.

Vous me flattez, lui répondit Salmony d'une voix mourante, d'un eſpoir qui ne m'eſt plus permis ; mais ſi ma vie eſt néceſſaire pour vous prouver ma reconnoiſſance, faites de moi tout ce que vous voudrez. C'eſt ainſi que ces deux rivaux ſe marquoient réciproquement des ſentimens dont la nouveauté étonnoit & charmoit ceux qui en étoient témoins. La bleſſure du Comte n'ayant pas été jugée mortelle à la levée du premier appareil, d'Hauterive le conjura de ne ſe point abattre, & de vouloir concourir lui-même à ſa guériſon ; mais le tourment de ſon eſprit & l'agitation qu'il s'étoit donnée, la rendirent plus longue qu'on ne l'avoit crue.

Cependant, quand d'Hauterive le vit plus tranquille & capable d'entrer dans ſes deſſeins, il ne voulut pas tarder à lui commu-

niquer celui qu'il avoit formé ; & un jour qu'il lui parut beaucoup mieux, s'étant assis au chevet de son lit : comme vous n'êtes pas en état d'agir, lui dit-il, mon cher Comte, & que, selon les apparences, vous ne pourrez y être de long-temps, j'ai résolu de travailler à la délivrance d'Isabelle ; pour y parvenir, j'ai écrit en Cour pour obtenir la permission de sortir du Royaume, sous prétexte de voyager, & j'ai pris de justes mesures à Marseille, afin de faire venir un passe-port d'Alger pour ma suite & pour moi. J'ai réglé mes affaires, de façon que je me suis mis en situation de racheter madame & mademoiselle de Meyrand, avec votre charmante sœur & tous les captifs que les Corsaires ont faits ici.

J'aurois bien souhaité de vous avoir pour compagnon ; mais, comme cela est impossible par toutes sortes de raisons, il faut vous résoudre à me voir partir aussi-tôt que j'aurai reçu des nouvelles de la Cour. Soyez persuadé que je ne me prévaudrai jamais du service que je vais rendre à Isabelle ; & que si je parviens à la délivrer, je ne lui parlerai point de ma passion que je ne vous l'aie rendue, & mise en état de suivre toujours son inclination. Je me flatte que tout ce que j'ai fait jusqu'ici vous a donné assez bonne opinion de moi pour ajouter foi à ma parole.

Le Comte fut si charmé de la résolution de d'Hauterive, & l'espérance de revoir Isabelle se renouvella si fortement dans son

cœur, qu'il oublia que c'étoit à ſon rival qu'il en auroit l'obligation ; & ne le regardant en cette occaſion que comme le plus cher de ſes amis, il lui rendit mille graces d'avoir formé cette entrepriſe, & le preſſa vivement de l'exécuter. Ainſi le congé de la Cour étant arrivé, le généreux d'Hauterive partit ſans faire d'adieux qu'au ſeul Comte de Salmony ; ils s'embraſſerent tendrement, & le Comte lui ſerrant la main : j'aurois mille choſes à vous dire, ajouta-t-il ; mais je ne puis me réſoudre à abuſer des preuves de votre amitié. Je vous entends, lui répondit d'Hauterive, & ſi vous craignez d'exiger trop du plus malheureux de tous les hommes, vous devez tout attendre de celui qui vous eſtime le plus. Alors s'étant encore embraſſés, d'Hauterive partit, & ſe rendit à Marſeille, où il attendit long-temps ſon paſſe-port. On lui dit qu'il y avoit un Juif à Livourne, à qui la Régence d'Alger confioit des paſſe-ports en blanc, & que ce Juif les rempliſſoit, & aſſuroit tout ce que l'on vouloit tranſporter ſur la côte d'Afrique.

Cette découverte lui fit prendre le parti de s'embarquer pour aller à cet homme ; il arriva en peu de jours à Livourne, & ſe rendit chez ce Juif, nommé Sacerdoty, pour qui il avoit de fortes recommandations. Il en fut bien reçu ; & Sacerdoty ayant appris qui il étoit & le ſujet de ſon voyage à Alger, accepta tout ce que la généroſité de d'Hauterive lui offrit, & promit de le ſervir puiſſamment dans ſon entrepriſe,

quoique l'Algérien fût en guerre avec la France ; & pour commencer à lui en donner des preuves, il lui livra un passe-port tel qu'il le souhaitoit, & le chargea de plusieurs lettres pour la Régence & pour ses correspondans à Alger. Comme il y avoit un vaisseau marchand qui devoit partir pour cette Ville au premier bon vent, d'Hauterive s'y embarqua.

Mais tandis que ces choses se passoient du côté des amans d'Isabelle, il lui en arrivoit qui n'étoient pas moins intéressantes, & beaucoup plus fâcheuses. Le perfide Gase, qui connoissoit toute cette illustre famille, voulant conserver quelque espece de considération pour elle, n'avoit point séparé Isabelle & Mariane de Madame de Meyrand, & les traitoit avec plus de respect qu'elles n'en attendoient d'un homme de cette sorte; mais ce qu'il en faisoit, étoit bien moins pour leur rendre ce qu'il leur devoit, que pour son intérêt, la douleur de ces Dames étant si violente qu'il craignoit que quelque accident ne le privât d'en recevoir le prix qu'il espéroit les vendre à Alger.

Il est impossible d'exprimer l'état d'Isabelle & de Mariane, lorsque, pour comble de malheurs, elles crurent que le Comte de Salmony avoit été tué; leurs larmes & leurs plaintes perçoient le cœur de madame de Meyrand ; & comme leur commune infortune les avoit réunies, la Comtesse leur marquoit un désespoir peu différent du leur : elle embrassoit Isabelle & Mariane, en leur

disant les choses du monde les plus touchantes. C'est moi, leur répétoit-elle à chaque instant, qui suis la seule cause de vos malheurs: c'est une punition du Ciel, de ce que j'ai voulu vous arracher au Comte. Ma chere Isabelle, continuoit-elle, si le repentir que j'en ai peut vous apporter quelque consolation, soyez-en assurée : peut-être n'est-il point mort ; & s'il vit, je ne doute point que votre esclavage ne finisse bientôt : soyez à lui, n'aimez que lui ; & lorsque vous serez ensemble, employez le pouvoir que vous avez sur lui l'une & l'autre pour lui faire oublier mon injustice, & me promettez de l'oublier vous-même. Je n'aurai pas la satisfaction de vous unir, je sens que je ne puis résister à cette cruelle aventure, & que la mort va me séparer de vous ; je n'ai point d'autre regret en quittant la vie que celui d'imaginer que j'ai attiré le malheur où je vous laisse.

Ces paroles étoient accompagnées de caresses si tendres, que mademoiselle de Meyrand & la charmante Marianne firent treve un moment à la juste douleur dont elles étoient atteintes, pour chercher à détourner la Comtesse de ces funestes pensées. Isabelle & mademoiselle de Salmony étoient à ses genoux, lui tenant chacune une main, qu'elles arrosoient de leurs larmes, en la conjurant de ne pas redoubler leur affliction, en les menaçant de la perdre ; que leur vie étoit attachée à la sienne, & qu'elles n'envisageoient rien de plus terrible pour elles que d'en être séparées.

Isabelle ajoutoit à ce discours les plus ardentes prieres de lui pardonner, si elle lui avoit parlé au sujet du Comte avec moins de soumission qu'elle ne le devoit ; qu'elle étoit la seule sur qui le courroux du Ciel devoit tomber, puisqu'elle se sentoit coupable de n'avoir pas assez bien accordé son respect pour elle avec la fidélité qu'elle se croyoit obligée de garder au Comte ; qu'elle venoit d'être cause de sa mort, qu'elle se la reprochoit comme un crime, & qu'elle la supplioit de ne la pas rendre encore complice de la sienne, puisqu'il étoit certain qu'elle ne lui seroit causée que par la douleur que lui donnoit leur captivité.

De pareils sentimens de part & d'autre ne pouvoient qu'augmenter la rigueur de leur sort ; plus elles étoient unies, & plus elles plaignoient leur destinée. Madame de Meyrand n'étoit plus d'un âge & d'une complexion assez robuste pour soutenir un semblable revers ; son premier saisissement, à la descente des Turcs dans le château, avoit été mortel, & les réflexions qu'elle fit ensuite, acheverent de lui ôter la vie. Elle s'affoiblissoit à vue d'œil ; & malgré les soins empressés d'Isabelle & de Mariane, cette Dame vit arriver ses derniers momens avec une fermeté qui n'étoit ébranlée que par l'image horrible qu'elle se formoit des périls où la beauté de ces deux incomparables personnes les alloit exposer. Le Corsaire Gase étant averti qu'elle se mouroit, y mena des gens habiles pour lui donner quelque secours;

mais il n'étoit plus temps. La Comtesse, qui n'avoit point encore envisagé son ravisseur, ne l'eût pas plutôt regardé avec attention, qu'elle le reconnut, toute mourante qu'elle étoit.

Quoi, dit-elle, en levant les yeux & les mains au ciel ! c'est par un homme élevé & nourri dans ma maison que mes filles & moi sommes captives ? Traître, continua-t-elle, que ne te contentois-tu d'assouvir ton avarice, en prenant tout ce que nous avions de plus précieux, sans donner des chaînes à celles qui t'ont donné du pain ! Cette idée la toucha si vivement, qu'elle lui ôta le reste de ses forces, qu'elle n'employa qu'à consoler mademoiselle de Meyrand & de Salmony, & à prier le Tout-Puissant avec ferveur de les tirer du danger où elles étoient, & elle expira dans leurs bras, les laissant dans un état peu différent du sien.

Mais comme la Providence les réservoit pour être l'ornement de leur sexe, elle leur donna, malgré elles, la force de résister à ce nouveau malheur : elles répandirent un torrent de larmes, elles se désespérerent, & donnerent des marques sensibles de la tendresse & de la reconnoissance qu'elles devoient à la Comtesse. Cependant le Corsaire s'avançoit à Alger avec sa proie ; &, sans être troublé par les remords & l'énormité de son attentat, il poursuivit sa route, & ne fut pas plutôt arrivé dans cette Ville, qu'il exposa en vente ses deux belles esclaves, qu'il vendit à un jeune Turc nommé Zélim,

fils d'un Renégat de Provence : car les pays Mahométans sont remplis de gens de cette Province ; & il y est ordinaire d'entendre dire aux enfans, lorsque leurs parens les châtient, qu'ils iront se faire Turcs, & c'est à quoi ils ne manquent jamais.

Le Turc Zélim trouva donc tant de charmes dans les captives de Gase, qu'il les acheta toutes deux au prix que ce perfide les avoit mises : l'argent compté, il les mena dans une maison qu'il avoit sur le penchant de la côte, que son pere avoit fait bâtir à la moderne, avec des jardins magnifiques qui venoient jusques sur le port. Leur bonheur voulut que Zélim, qui étoit plus humain que ne le sont ceux de sa nation, se sentît touché des larmes qu'elles répandoient, & que, jugeant à leur air qu'elles étoient d'une condition relevée, il les traita avec douceur, & conserva toujours pour elles un grand respect : comme il espéroit en tirer une rançon considérable, il leur permit d'écrire à leurs parens, prit les lettres & les envoya à Livourne, au même Juif Sacerdory auquel d'Hauterive s'étoit adressé.

Mesdemoiselles de Meyrand & de Salmony crurent par ses manieres que leur esclavage n'auroit rien de fâcheux que le temps qu'il falloit pour les en tirer : cette pensée adoucit un peu l'excès de leur douleur ; mais celle d'ignorer si le Comte vivoit n'avoit point de relâche, & tiroit sans cesse des larmes de leurs yeux. Il y avoit même des momens où Isabelle souhaitoit rester

esclave si Salmony étoit mort, ne se souciant pas même de la liberté après une telle perte; mais elle changea bien de sentimens quelques jours après.

Le Turc Zélim ne put voir si souvent tant de charmes sans y laisser prendre son cœur; & Isabelle lui fit porter des chaînes qu'il trouva plus pesantes que les siennes. Avant que de lui déclarer sa passion, il voulut la lui faire connoître par ses attentions. Comme il avoit remarqué l'extrême amitié qui étoit entre Mariane & elle, il leur avoit donné un même appartement; il y ajouta plusieurs esclaves pour les servir, & chaque jour il leur envoyoit des présens superbes en bijoux & en habits à la Moresque, dont la magnificence étoit extrême; & sous prétexte de dissiper leur tristesse, il ne passoit point de jour sans leur donner des fêtes galantes & de nouveaux plaisirs.

Tant de soins commencerent à leur devenir suspects, & Mariane étant la moins préoccupée, s'apperçut bientôt à qui ils s'adressoient. Elle fit part de ses soupçons à Isabelle, qui s'en alarma au point de prendre la résolution de se tuer plutôt que de souffrir la moindre indignité. Elle ne fut pas long-temps à voir qu'elle avoit besoin de tout son courage; car Zélim, croyant que les galanteries ne parloient pas assez pour lui, se résolut de se déclarer plus ouvertement, s'imaginant que tout lui étoit permis avec ses esclaves. Dans cette intention, il fut un jour à leur appartement, & regardant

Isabelle avec des yeux où il étoit facile de voir ce qu'il avoit dans l'ame :

Je me repens, lui dit-il, de vous avoir fait écrire pour votre rançon, puisque l'on me donneroit toutes les richesses de la France que je ne vous rendrois pas; & bien loin d'avoir ce dessein, j'ai resolu de vous épouser. Je me flatte que cette proposition ne vous sera pas désagréable; j'ai des biens immenses, je vous donnerai tout ce que vous pourrez souhaiter; vous serez la maîtresse absolue de mon cœur & de ma maison, & vous n'aurez que des sujets de joie & de plaisir.

Cet insolent discours fit frémir Isabelle; mais craignant d'irriter le Turc & de le porter à quelque extrêmité, elle eut recours à la douceur pour s'en délivrer, & sans lui marquer aucune aigreur, elle lui répondit qu'elle étoit persuadée que sa proposition paroîtroit avantageuse à toute autre; mais qu'elle étoit obligée de la refuser, étant engagée depuis long-temps avec le frere de l'aimable personne qu'il voyoit avec elle; que sa religion & les loix de son pays ne lui permettoient pas de former d'autres nœuds; qu'elle le conjuroit de ne se point lasser d'être généreux; que jusqu'alors elle n'avoit que lieu de se louer de lui; mais qu'il pouvoit être assuré que s'il changeoit de façon de vivre, & qu'il oubliât ce que tous les hommes, de quelque nation qu'ils fussent, devoient à son sexe & à sa naissance, elle se donneroit la mort à ses yeux.

Elle

Elle prononça ces dernieres paroles d'un ton qui persuada Zélim qu'elle étoit capable d'exécuter cette menace : & tout présomptueux qu'il étoit, il jugea qu'il ne gagneroit rien par la violence, & que si elle ne se rendoit pas, il valoit bien mieux en tirer une forte rançon que de tout perdre par sa mort.

L'espoir de la fléchir avec le temps par ses respects lui fit prendre le parti de la patience : il lui demanda même pardon d'avoir été forcé par son amour à rompre le silence ; qu'il la prioit de croire que son dessein n'étoit pas d'user du pouvoir qu'il avoit sur elle ; mais qu'il espéroit dans la suite que son attachement, sa soumission & sa constance lui feroient prendre des sentimens plus favorables pour lui, & il sortit en achevant ces mots.

Isabelle fut très-contente d'avoir pu gagner sur elle la modération qu'elle avoit fait voir à Zélim ; son sens froid l'ayant bien plus persuadé de ce qu'elle disoit que l'emportement ne l'auroit pu faire. La belle Mariane, qui sembloit avoir perdu tout son enjouement, étoit occupée à la consoler de cette nouvelle conquête, que l'état où elle étoit lui rendoit redoutable. Le Turc lui tint parole, il ne fit plus parler que ses yeux ; mais les esclaves qu'il lui avoit données parloient assez pour lui : il avoit affecté de n'en mettre près d'elle que de Provençales, qui tous les jours ne l'entretenoient que du mérite de leur Patron, de ses grands biens & des emplois considérables dont la Régence l'avoit

revêtu, en récompense de plusieurs actions héroïques qu'il avoit faites.

Mais tous leurs discours n'inspiroient à Isabelle que du mépris pour la bassesse de ces femmes, qui ne connoissoient plus d'autre vertu que d'être esclaves soumises des ennemis de leur religion & de leur patrie. Cependant l'amoureux d'Hauterive arriva à Alger ; & ayant débarqué, il fut chez un Juif à qui Sacerdoty l'avoit adressé. Salem, c'est le nom de cet homme, l'instruisit sur le champ du sort de celles qu'il cherchoit, & des mesures qu'il falloit prendre pour les ravoir ; & ne voulant pas perdre un seul instant, ils furent ensemble trouver Zélim, auquel le Juif proposa une rançon raisonnable ; mais on ne pouvoit plus toucher cet article, & quoique d'Hauterive augmentât la somme à chaque instant, le Turc refusa toutes ses offres ; & pour s'en débarrasser, il leur dit en français, qu'il parloit fort bien, qu'il avoit destiné ces esclaves pour le Serrail du Grand-Seigneur, à qui il devoit en faire présent.

D'Hauterive fut accablé de ce discours comme d'un coup de foudre ; alors il lui demanda en grace de les lui laisser voir : Zélim, qui d'abord l'avoit pris pour l'amant aimé d'Isabelle, fut encore plus inflexible à cette proposition, & le Juif & lui furent contraints de le quitter sans avoir rien fait. Salem, qui vit le désespoir de d'Hauterive, lui dit qu'il ne falloit pas s'alarmer, que c'étoit le discours ordinaire des Algé-

tiens, lorſqu'ils avoient des eſclaves de cette conſéquence, & qu'il trouveroit des moyens pour les ravoir malgré lui : ce qui le remit un peu.

La viſite du Juif & de d'Hauterive ne laiſſa pas d'inquiéter Zélim; il en fit un grand myſtere à ces deux belles captives : mais quelque ſoin qu'il prit, une jeune eſclave qui s'étoit attachée d'inclination à mademoiſelle de Salmony, lui découvrit qu'un Français étoit venu parler à ſon maître pour traiter de ſa rançon & de celle d'Iſabelle, en la ſuppliant de ne jamais dire qu'elle lui avoit révélé ce ſecret, parce qu'il y alloit de ſa vie. Mariane le lui promit, & la preſſa de lui dépeindre le Français : elle lui répondit qu'elle ne l'avoit vu qu'un inſtant ; mais elle lui en dit aſſez pour lui perſuader que c'étoit d'Hauterive. Cette nouvelle lui donna une eſpérance qu'elle voulut partager avec mademoiſelle de Meyrand.

Elle fut auſſi-tôt la lui communiquer. Iſabelle ne put être inſenſible à l'obligation qu'elle devoit avoir à d'Hauterive ; elle s'en expliqua dans les termes d'une vive reconnoiſſance à Mariane : mais en même temps elle fut fortifiée dans la créance que le Comte étoit mort, puiſqu'il ne l'avoit pas accompagné ; & cette penſée ranima ſa douleur d'une telle force qu'elle en tomba évanouie dans les bras de ſon amie. Mariane, extrêmement ſurpriſe de cet accident, appella les femmes qui les ſervoient, & toutes enſemble étoient occupées à la faire revenir, lorſ-

que Zélim entra. Ce ſpectacle, auquel il ne s'attendoit pas, le rendit interdit; il demanda plusieurs fois à Mariane quel étoit le ſujet de cette foibleſſe, ſans qu'elle pût lui répondre que par des larmes.

Enfin, Iſabelle ayant ouvert les yeux, lui fit voir des regards ſi mourans, que la crainte de ſa perte l'emporta ſur les réſolutions qu'il avoit faites; & voulant la rappeller à la vie, à quelque prix que ce fût, il crut y parvenir en lui découvrant ce qu'il avoit eu deſſein de lui cacher. Pour cet effet s'étant approché d'elle: je venois, lui dit-il, pour vous apprendre qu'il y a des gens à Alger qui m'ont fait des offres conſidérables pour vous ravoir, & qu'un Français m'eſt venu voir pour traiter de votre rançon; mais vous ne me paroiſſez pas en état d'écouter les raiſons qui me portent à refuſer de vous rendre. Mademoiſelle de Salmony, voyant qu'Iſabelle ne répondoit rien, prit la parole: vous ne devez pas trouver extraordinaire, lui dit-elle, qu'une captivité comme la nôtre cauſe les accidens que vous venez de voir. Eſt-il poſſible que vous aimiez Iſabelle, & que vous préfériez de la faire mourir à lui rendre la liberté?

Du moins auriez-vous dû lui donner la conſolation d'entretenir un homme de ſon pays, puiſqu'il ne peut la racheter ſans votre aveu, & que cela ne préjudicie en rien à vos intérêts: le mal dont ma ſœur vient d'être attaquée n'a point eu d'autre cauſe que l'idée cruelle qu'elle s'eſt repréſentée, en

ſongeant qu'elle étoit privée pour jamais de voir ceux de ſa patrie.

Je l'aime aſſez, lui répondit le Turc, pour lui donner cette ſatisfaction, ſi j'étois aſſuré que le Français que j'ai vu ne fût point votre frere. Alors Mariane feignant de tout ignorer, lui demanda comment il étoit fait; & ſur le portrait qu'il en fit, Iſabelle connoiſſant que mademoiſelle de Salmony ne s'étoit pas trompée, & voyant qu'elle étoit ſon intention, fit un effort pour parler : non, dit-elle alors, celui que vous nous dépeignez n'eſt point celui que vous craignez; c'eſt un homme de condition de ma Province, que la ſeule généroſité fait agir; & j'avoue que je vous tiendrai compte de la complaiſance que vous aurez en me permettant de l'entretenir, & de lui marquer ma reconnoiſſance. Le Turc ayant un moment rêvé à ce qu'il avoit à faire, voyant que cette grace ne l'engageoit à rien, & ſe flattant que cela lui pourroit acquérir le cœur d'Iſabelle, conſentit à demander le Juif & d'Hauterive, à qui il déclara ſes véritables intentions; qu'il aimoit Iſabelle; qu'il ne conſentiroit jamais à s'en ſéparer, & que s'ils avoient quelques conſidérations pour elle, ils devoient la déterminer à l'épouſer, & que s'ils agiſſoient de cette maniere, il rendroit Mariane ſans rançon; que ce n'étoit qu'à cette condition qu'il leur permettoit de la voir & de lui parler.

Quoique tout ce diſcours déſeſpérât d'Hauterive, il crut avoir beaucoup gagné

de pouvoir entretenir Isabelle ; & dès ce moment il se fit conduire avec Salem à son appartement, voulant que le Juif fût présent à leur conversation. Cette vue pensa faire retomber mademoiselle de Meyrand dans le même accident de la derniere fois ; mais une grande abondance de larmes l'en empêcha. D'Hauterive se mit à genoux & lui baisa la main ; il en fit autant à mademoiselle de Salmony, & toutes deux l'embrasserent en fondant en pleurs. Ce fut pendant long-temps le seul langage dont elles purent se servir. Enfin, Isabelle ayant pris la parole, le remercia très fortement des peines qu'il se donnoit pour elle ; & que malgré l'indifférence qu'elle avoit pour la vie, après les pertes qu'elle avoit faites, elle ne laissoit pas d'être très sensible à ce qu'il avoit entrepris pour sa délivrance.

Ces paroles ayant fait connoître à d'Hauterive qu'elle croyoit le Comte mort, il se hâta de la tirer d'une erreur si funeste à son repos, & ne se démentant pas d'un moment : si la mort de madame de Meyrand, lui dit-il, & la perte de votre liberté vous ont donné quelque dégoût pour la vie, vous devez songer qu'il vous reste des personnes qui ne vous sont pas moins cheres, & qui perdront la leur plutôt que de vous laisser dans l'esclavage. Le Comte de Salmony a des droits sur vos jours qui doivent vous les rendre sacrés ; & s'il est vrai que vous comptiez pour quelque chose ce que je fais en cette occasion, vous ne pouvez mépriser la vie

ſans bleſſer la reconnoiſſance que vous croyez me devoir.

Enfin, s'écria la belle Mariane, mon frere eſt donc vivant ? Alors d'Hauterive leur raconta tout ce qui leur étoit arrivé, ne leur cachant rien du déſeſpoir & des actions du Comte, non plus que les ſoins qu'il avoit pris pour l'empêcher de mourir, & ſon récit excita pluſieurs fois les acclamations des deux charmantes captives. Enſuite il leur apprit à quelles conditions on lui avoit accordé le plaiſir de les voir, & les propoſitions du Turc.

La certitude de la vie du Comte de Salmony ayant rendu le calme au cœur d'Iſabelle, & la joie à Mariane, cette belle fille n'entendit pas plutôt qu'on la rendroit ſans rançon, ſi Iſabelle reſtoit, qu'elle répondit avec ſa vivacité ordinaire : je ne conſens point à cet article, je ne pars point ſans ma compagne ; & quand je devrois épouſer le Turc auſſi, je ne l'abandonnerai jamais. Iſabelle & d'Hauterive ne purent s'empêcher de rire de cette ſaillie. Mais comme le temps étoit précieux, ils conclurent que mademoiſelle de Meyrand obſerveroit toujours beaucoup de douceur avec Zélim ; que d'Hauterive lui laiſſeroit entrevoir qu'il ne déſeſpéroit pas de vaincre ſa réſiſtance, & que tandis qu'on l'amuſeroit ainſi, le Juif Salem emploieroit toutes ſortes de voies pour le forcer à les rendre ; ce qui fut exécuté de point en point.

D'Hauterive & le Juif furent rendre

compte au Turc de leur conversation, comme ils l'avoient projetté ; & Zélim y trouva tant de sujets d'espérance, qu'il leur donna une superbe collation, & leur permit de venir voir ses esclaves toutes les fois qu'ils le voudroient. Cette permission fut mise en œuvre très-ponctuellement : d'Hauterive écrivoit exactement au Comte de Salmony tout ce qui se passoit ; ses Lettres étoient envoyées au Juif de Livourne, qui les faisoit partir pour leur adresse, & Salmony se servoit de la même voie pour lui donner de ses nouvelles. Un temps considérable s'écoula sans que le Juif Salem ni d'Hauterive trouvassent nul moyen pour racheter les belles captives ; il les voyoit très-souvent, mais Zélim, qui n'appercevoit aucun changement dans le cœur d'Isabelle, se lassa de ces entrevues, & soupçonnant qu'elles maintenoient cette admirable fille dans ses premiers sentimens, plutôt que de l'en détacher, voulut en être convaincu par lui-même ; & un jour que d'Hauterive étoit avec elle & Mariane, qui ne la quittoit point, il se cacha dans un cabinet, d'où il pouvoit tout entendre sans être apperçu. Comme ils ne croyoient pas avoir un témoin si dangereux, ils s'expliquoient sans contrainte : Isabelle disoit à d'Hauterive qu'elle ne pouvoit plus supporter la gêne qu'elle se faisoit, en cachant toute l'horreur qu'elle avoit pour l'amour d'un Turc, & que si sa captivité duroit encore long-temps, elle ne doutoit point que sa mort ne prévînt sa liberté.

D'Hauterive la conjuroit de ne prendre aucune résolution violente, & lui apprenoit que le Pere le Vacher, qui étoit Consul de la nation Françaiſe, devoit s'employer auprès du Bacha pour obliger Zélim à les rendre à une rançon raiſonnable.

Ce diſcours ayant fait perdre toute retenue au Turc, il ſortit comme un furieux de l'endroit où il étoit caché, & après avoir reproché à d'Hauterive qu'il abuſoit de la permiſſion qu'il lui avoit donnée, & de la confiance qu'il avoit eue en lui, il déclara à Iſabelle qu'elle n'avoit qu'à ſe réſoudre à l'épouſer, & que pour ſa liberté elle n'y devoit jamais compter. Enſuite il défendit l'entrée de ſa maiſon à d'Hauterive, & le pria d'en ſortir au même inſtant. Comme il n'étoit pas le plus fort en ce lieu, & qu'il craignit que ſa violence ne rendît la condition d'Iſabelle plus malheureuſe, il contraignit les mouvemens de colere & d'indignation dont il ſe ſentit atteint; & prenant le Turc en particulier, il fit tous ſes efforts pour lui perſuader qu'il n'avoit parlé de la ſorte à mademoiſelle de Meyrand que pour l'empêcher de tomber dans le déſeſpoir.

Mais le Turc n'en devint pas plus raiſonnable, & ne voulut plus qu'il revînt chez lui : d'Hauterive en ſortit outré de rage & de douleur. Le Juif Salem & lui ſe donnerent tous les mouvemens poſſibles pour la liberté de ces deux belles captives; mais, malgré les ſoins du Pere le Vacher, & l'autorité du Roi d'Alger, à qui le Bacha

en avoit parlé, on ne put rien gagner sur l'obstination de Zélim. Son crédit auprès de Mésémorte, Général des troupes de mer & de terre, dont il étoit intime ami, & de qui le pouvoir sur le peuple & les soldats balançoit celui du Roi & du Bacha, éluda toutes les poursuites du Consul de France.

D'Hauterive étoit dans le plus cruel désespoir, lorsque l'on reçut à Alger la nouvelle que Louis XIV avoit pris une ferme résolution de châtier l'insolence de ces Corsaires, qui venoient tous les jours faire des descentes sur les côtes du Languedoc & de la Provence, d'où ils emmenoient les habitans, les faisoient esclaves, prenoient nos vaisseaux, & causoient la désolation de notre commerce du Levant; que pour cet effet on armoit à Toulon une forte escadre de vaisseaux, & une autre de galeres à Marseille. Ces avis étant confirmés de toutes parts, les Algériens prirent toutes les mesures nécessaires pour se bien défendre. Le Juif Salem, chez lequel d'Hauterive étoit logé, l'instruisoit exactement de tout ce qui se passoit, en étant mieux informé que personne par ses correspondances à Marseille, à Genes & à Livourne, & c'étoit lui qui le premier en avoit averti le Divan d'Alger.

Ces nouvelles, qui se répandirent à Alger en l'année 1682, donnerent quelque espérance à d'Hauterive, & le firent attendre avec moins d'impatience. On sut bientôt que le Roi avoit nommé monsieur le Marquis du Quesne, qui étoit Vice-Amiral de

France, pour faire cette expédition ; son nom seul faisoit trembler tous les Barbares de ces côtes, dont il avoit détruit les vaisseaux en différentes rencontres ; & l'année précédente il avoit poursuivi plusieurs navires Tripolains, qui, n'ayant pu gagner le port de Tripoli, s'étoient refugiés dans celui de Scio, qui est une isle de l'Archipel, sous la domination du Grand-Seigneur, que les Turcs ont fortifiée depuis que Soliman le Magnifique en fit la conquête sur les Génois.

Ces Corsaires se crurent à l'abri du ressentiment du Roi dans cet asyle : le Bacha, qui les avoit mis sous la protection du Grand-Seigneur, voulut prendre leur défense ; mais celle de la citadelle & du château qui garde l'entrée du port, ni les remparts de la ville de Scio, hérissés de canons, ne purent arrêter le Marquis du Quesne ; il les attaqua dans le port, & les foudroya de son canon. L'on tira de toutes parts sur l'escadre françoise ; le Vice-Amiral fit repentir le Bacha de sa témérité ; & ayant ordonné que l'on tirât sans discontinuer contre la citadelle, le château & les remparts, le feu étoit si violent, qu'en trois heures toutes les faces de ces ouvrages qui regardoient le port furent renversées & détruites, de même que les vaisseaux Corsaires, au nombre de quatorze, qui furent fracassés ou coulés à fond. Ce terrible exemple n'ayant pu corriger les Algériens, le 30 d'août 1682, ils virent arriver devant leur

Ville le Marquis du Queſne avec une eſcadre de vaiſſeaux & de galeres, qui dès la même nuit les fit ſaluer de tout ſon canon, & jeter ſans diſcontinuer des bombes en ſi grande quantité, qu'elles ruinerent & embraſerent pluſieurs maiſons, renverſerent les moſquées, & remplirent les rues, les places & le port de ſang & de carnage. Le trouble étoit ſi grand dans la Ville, qu'on n'y ſavoit quel parti prendre, lorſque le vent changea & devint ſi fort, que monſieur du Queſne trouva à propos de ſe retirer, connoiſſant le danger qu'il y avoit d'eſſuyer les vents qui regnent ſur ces côtes aux approches des équinoxes; & abandonnant celles de ces barbares, il ſe retira à Toulon.

Les Algériens profitant de ſa retraite chercherent les moyens d'éteindre le feu qui gagnoit tous les quartiers de la Ville. Lorſque le calme fut rétabli, ils s'aſſemblerent; mais au lieu d'implorer la clémence du Roi, ils ordonnerent à pluſieurs Corſaires d'armer, & d'aller porter la déſolation ſur les côtes de France par le fer & le feu: ce ſont les propres termes dont ſe ſervit le Divan. En effet l'hiver ni le mauvais temps ne purent arrêter le reſſentiment de ces Infideles: & il y en eut pluſieurs qui firent des deſcentes ſur les côtes de Provence & de Languedoc, où ils pillerent quelques villages, les brûlerent, & mirent dans les fers tous les pauvres payſans qui tomberent entre leurs mains.

Cette nouvelle audace obligea le Roi

de presser un second armement, afin de faire partir l'escadre aussi-tôt que la saison le permettroit. Les Corsaires ayant rapporté à Alger qu'on travailloit nuit & jour à Toulon & à Marseille à équiper les vaisseaux destinés contre leur Ville; les Algériens prirent toutes leurs mesures pour mieux se défendre; ils dresserent plusieurs batteries de canon, dont ils prétendoient éloigner nos vaisseaux & les galiotes à bombes; ils fermerent leur port d'une triple chaîne, & firent sortir de la Ville toutes les personnes inutiles.

Tous ces mouvemens, qui n'avoient presque pas eu de discontinuation depuis le bombardement, avoient si fort occupé le Turc Zélim, qui, par ses emplois, étoit obligé d'y donner des soins assidus, que ses deux belles esclaves en avoient été moins tourmentées, & le chagrin de ne plus voir d'Hauterive se trouvoit adouci par la satisfaction des fréquentes absences de leur Patron: mais, quoiqu'il les vît bien moins qu'à l'ordinaire, il n'en perdoit pas un moment le souvenir, & ses occupations ne l'empêcherent point de former deux projets qu'il trouvoit également nécessaires à son repos.

Le premier fut de mettre ses esclaves en sûreté contre les accidens qui pourroient arriver au second bombardement dont ils étoient menacés, & contre les entreprises que l'on pourroit faire pour les délivrer; l'autre, fut de se défaire de d'Hauterive,

dont le séjour à Alger l'importunoit & le tenoit toujours en crainte. Pour cet effet, il commença par envoyer Isabelle & Mariane dans une terre qu'il avoit à quinze milles d'Alger, sous la conduite d'un Eunuque en qui il se confioit; & lorsqu'il se crut assuré de ce côté, il songea aux moyens d'ôter la vie à d'Hauterive; mais ce dessein ne lui réussit pas comme l'autre : le Juif Salem, qui étoit entiérement dévoué à d'Hauterive, & qui connoissoit le génie de cette nation, pénétra les intentions de Zélim; & ayant été informé qu'il avoit fait éloigner ses esclaves du lieu où elles étoient, il ne douta point que dans le trouble où l'on étoit à Alger, il ne tentât de perdre ce généreux Français, qui d'ailleurs couroit risque de se voir enveloppé dans les effets du ressentiment que ces Barbares ne manqueroient pas de marquer à ceux qui se trouveroient en leur pouvoir, étant capables de violer le droit des gens, & toutes sortes de traités, lorsqu'il s'agit de leur intérêt ou de leur vengeance : & comme d'Hauterive n'étoit en cette Ville que sur la foi d'un simple passe-port, il y avoit tout à craindre pour lui.

Ces considérations firent résoudre Salem à le faire partir pour Elquir, petit village à trente milles d'Alger, où il le recommanda à un de ses amis, qui eut un soin extrême de le cacher aux poursuites de Zélim. Le Juif lui promit en partant qu'à l'arrivée de l'escadre française il trouveroit le moyen

d'instruire le Vice-Amiral du malheur d'Isabelle & de Mariane, & le conjura de se tranquilliser, puisqu'elles étoient pour quelque temps à l'abri des persécutions de Zélim; & d'Hauterive, qui ne pouvoit s'opposer à tant d'événemens, fut obligé de consentir à tout, & partit pour le village d'Elquir, avec peu d'espérance & beaucoup de douleur.

Mesdemoiselles de Meyrand & de Salmony subirent aussi leur sort sans murmurer, tout ce qui les éloignoit du Turc leur paroissant moins fâcheux que sa présence, & se consoloient ensemble, dans l'espoir que la guerre apporteroit quelque changement favorable à leur fortune.

Cependant le Comte de Salmony, qui étoit entiérement rétabli, ayant reçu des lettres de d'Hauterive qui lui apprirent les difficultés qu'il avoit trouvées à la liberté d'Isabelle & de Mariane, ne pouvant plus résister au desir de tout entreprendre pour les ravoir, ne sut pas plutôt que le Roi armoit puissamment contre les Algériens, qu'il se rendit à Toulon, où il fut saluer le Marquis du Quesne, s'en fit connoître, l'instruisit du malheur de mesdemoiselles de Meyrand & de Salmony, & du double intérêt que son cœur prenoit à leur sort, & le supplia de permettre qu'il l'accompagnât dans son expédition. Le Vice Amiral le reçut avec joie, le consola, l'assura qu'il ne négligeroit rien pour lui faire rendre des personnes si cheres, & qu'il auroit bien-

tôt la ſatisfaction de s'embarquer.

En effet, les ordres de Louis le Grand avoient été ſi bien exécutés par la diligence de monſieur le Marquis de Seignelai, Miniſtre de la Marine, que l'eſcadre fut en état au commencement de mai 1683, & que le Marquis du Queſne mit à la voile le ſix du même mois, laiſſant ordre à quelques vaiſſeaux de le venir joindre aux iſles Fromentieres. Ils y arriverent le deux de juin, les galiotes à bombes le neuf, & le vingt il mouilla l'ancre à la rade d'Alger, où il trouva cinq autres vaiſſeaux commandés par le Marquis d'Amfreville.

Le vingt-deux on tint Conſeil de Guerre, le lendemain on diſpoſa les vaiſſeaux & les galiotes pour foudroyer la Ville : ce projet ne put être exécuté que le vingt-ſix, & ce jour-là on y jetta environ cent bombes. Les aſſiégés tirerent plus de trois cens coups de canon, preſque ſans nul effet. La nuit du vingt ſept le fracas des bombes recommença avec tant de furie, qu'en deux heures de temps toute la Ville fut en feu ; le palais du Divan, où demeuroit Haſſan, Dey ou Roi d'Alger, fut abymé & conſumé des premiers. À la pointe du jour les Algériens furent épouvantés du ſpectacle qui s'offroit à leurs yeux ; leurs batteries démontées, deux de leurs meilleurs vaiſſeaux coulés à fond dans le port, & toute la Ville en feu. Le Peuple & les Soldats effrayés demandoient la paix à grands cris ; le Dey convoqua le Divan, où le Bacha du Grand-Seigneur fut

appellé, & le Pere le Vacher, Consul de France, que le Bacha envoya à bord de l'Amiral pour demander la paix, & en régler les conditions, & l'on arbora le drapeau blanc.

Mais le Marquis du Quesne refusa de traiter avec le Consul Français, & dit à l'Envoyé Turc qui l'accompagnoit, qu'il n'entendroit à aucun accommodement, que pour préliminaire les Algériens ne lui eussent rendu & amené dans son bord généralement tous les esclaves Chrétiens, de quelques Nations qu'ils fussent, qui avoient été pris sous le pavillon Français : il fallut obéir, & le vingt-neuf, ils amenerent dans douze chaloupes cent quarante-deux esclaves, avec promesses de rappeller ceux qui étoient aux champs occupés à cultiver les terres ou carrieres.

Le Comte de Salmony n'y voyant point sa maîtresse & sa sœur, du destin desquelles il avoit instruit monsieur du Quesne, lui marqua son inquiétude; mais le Juif Salem, attentif à tout ce qui pouvoit leur procurer la liberté, ayant averti le Pere le Vacher du lieu où Zélim les avoit faites conduire, & qu'il faisoit faussement courir le bruit de leur mort, il le fit savoir au Marquis du Quesne, qui du même moment manda au Divan, que si le Turc Zélim ne rendoit ses deux esclaves & leur suite dans le jour, la nuit prochaine il leur marqueroit son ressentiment d'une maniere terrible.

Sur cette menace le Divan ordonna à

Zélim, ſous peine de la vie, de mener ſes deux captives à bord de l'Amiral. Cet arrêt n'avoit point d'appel, & le Turc fut contraint d'y ſouſcrire; mais voulant tirer quelque avantage de ſon obéiſſance, pour ſe faire honneur, & s'attirer l'eſtime de l'Amiral de France, il les fit parer de leurs plus magnifiques habits à la Moreſque, & les lui préſenta lui-même, en lui vantant le ſacrifice qu'il faiſoit.

Jamais joie ne fut pareille à celle de ces deux belles perſonnes, lorſqu'elles apprirent qu'elles alloient être libres, & jamais elles ne prirent tant de plaiſir à ſe parer; mais cette joie eut un accroiſſement bien ſenſible, lorſqu'après avoir reçu toutes ſortes d'honneurs du Marquis du Queſne, & répondu aux louanges qu'il ne pouvoit ſe laſſer de donner à leur extrême beauté, elles ſe trouverent dans les bras du Comte de Salmony.

Que de larmes pour les malheurs paſſés! que de tranſports pour le bonheur préſent! que d'amour & de tendres careſſes furent miſes en uſage à cette vue ineſpérée & ſi ardemment déſirée! Il vous eſt plus facile de vous repréſenter un ſi charmant ſpectacle, qu'à moi de vous le décrire; & lorſque l'on ſait ce que c'eſt que d'aimer d'une véritable paſſion, conſtante, fidelle & immuable, le cœur nous repréſente bien mieux de pareils objets que les paroles ne les peuvent dépeindre.

Après que l'amour & la nature eurent

fait eclater ce qu'ils peuvent inſpirer de plus doux, le premier ſoin du Comte fut de s'informer de d'Hauterive. Iſabelle lui conta comment ils s'étoient ſéparés, & qu'elle n'en avoit appris aucune nouvelle depuis. Ce diſcours alarma le Comte ; & ne voulant pas être en reſte de généroſité avec un ſi parfait ami, il en parla au Marquis du Queſne, qui d'abord employa le Pere le Vacher pour ſavoir du Juif ce qu'il étoit devenu. Salem lui fit le récit de la crainte qu'il avoit eue pour ſa vie, & que pour la garantir il l'avoit mis à l'abri des périls qu'il couroit; & l'ayant aſſuré qu'il étoit libre, vivant à trente milles d'Alger, & qu'il alloit le faire avertir, le Conſul en fit ſon rapport à monſieur le Marquis du Queſne : ainſi Salmony eut l'eſpérance de le voir bientôt.

Tout cela ſe fit dans l'intervalle du temps que les Algériens mirent à amener à bord de l'Amiral les eſclaves Chrétiens, qui en pluſieurs fois en conduiſirent 546 de différentes Nations ; enſuite il fut queſtion de traiter de la paix. Avant que d'entrer en compoſition, le Marquis du Queſne voulut avoir des ôtages, qui lui furent livrés le quatorze juillet ; le fameux Corſaire Méſémorte, Amiral d'Alger, en étoit un, & l'autre un Capitaine de navire, nommé Aley-Reys. Le Général Français envoya en échange le Commiſſaire-Général de la flotte, & Deſcombes, Ingénieur, qui propoſerent les conditions auxquelles le Roi vouloit leur accorder la paix.

Le premier article étoit, que l'on rendroit le reste des esclaves Chrétiens, & le second, que généralement tous les effets, vaisseaux & marchandises que les Corsaires d'Alger avoient pris à la nation Françaife, ou sous sa banniere, seroient restitués.

Ce dernier point parut si considérable au Dey, qu'il n'osa l'accorder sans l'avis de Mésémorte, qu'il craignoit à cause qu'il étoit aimé du peuple & des soldats : il lui fut envoyé, & en même temps l'Ingénieur Descombes repassa à bord de l'Amiral.

Mésémorte ayant été consulté sur la restitution des effets, dit en plein Divan, que la lâcheté de ceux qui étoient à la tête du Gouvernement avoit vendu la Ville aux Français, & que pour lui il ne consentiroit jamais à rendre ce que l'on avoit pris aux ennemis ; & delà s'étant rendu sur la place, où étoient les soldats & les principaux des habitans, il leur fit donner du café, fuma long-temps avec eux, & refusa de retourner au Divan, où il fut plusieurs fois pressé de rentrer. Il dit aux soldats que Baba-Hassan, Dey d'Alger, étoit un lâche, indigne de regner sur eux ; qu'il avoit affronté la nation en rendant tant d'esclaves, sans être assuré qu'on rendroit les leurs, & les anima tellement contre ce malheureux Prince, que ces Barbares prirent la résolution de l'assassiner dans la nuit prochaine. En effet, sur les dix heures du soir, comme il faisoit sa ronde, huit de ces scélérats, choisis par Mésémorte, l'attendirent sur

ſon paſſage, quatre deſquels, en l'abordant, le tirerent à bout portant ; & les autres s'étant jettés ſur lui, acheverent de le maſſacrer.

Méſémorte profita de ſon crime, & ſe fit proclamer Roi d'Alger : le peuple y applaudit, & voulant mériter cette élévation en rompant le traité de paix, il fit arborer le pavillon rouge, & la guerre recommença le vingt-deux de juillet. Cette infidélité piqua ſi vivement le Marquis du Queſne, qu'il ordonna qu'on redoublât le feu de toutes parts, tant des boulets & bombes, que des mortiers ; ce qui fut exécuté ſi ponctuellement, qu'en trois jours la plupart des maiſons de cette malheureuſe Ville furent renverſées & conſumées.

Les flammes éclairoient la ſurface de la mer à plus de deux lieues : les cris de ceux qui périſſoient, le ſang & le carnage offroient un ſpectacle épouvantable. Le barbare Méſémorte, bien loin d'en être touché, en augmenta ſa rage contre les Français : il y en avoit beaucoup d'établis dans Alger ſous la foi publique, que ce cruel, violant toutes ſortes de droits, fit piller & maſſacrer. Il pouſſa même ſon inhumanité juſqu'à ordonner que le Conſul Français, qui devoit lui être ſacré, fût mis tout vivant dans un mortier, & tiré au lieu de bombe.

On apprit cet excès de barbarie par les eſclaves qui venoient tous les jours à la nage gagner les bords des navires de France. Il en coûta cher à ces Infideles : car, malgré

leurs précautions, monſieur le Marquis du Queſne leur fit brûler preſque tous les vaiſſeaux qui étoient dans le port, tant par les bombes que par le canon : les flammes de la Ville & celles des vaiſſeaux ſe réuniſſant, portoient juſques dans les nues ; ce qui offroit le plus terrible objet qui pût frapper les yeux : mais les Algériens n'en furent que plus cruels, & le Juif Salem, voyant bien qu'il ne pouvoit faire revenir d'Hauterive ſans le riſquer à perdre la vie, différa prudemment de l'envoyer chercher, juſqu'à ce qu'il vît à quoi ſe termineroit ce funeſte événement.

Il ſe contenta de lui mander la mort du Turc Zélim, qui avoit péri dans ce dernier carnage ; que les Dames pour qui il s'intéreſſoit étoient délivrées & entre les mains de l'Amiral de France ; qu'elles lui avoient fait dire qu'il le fît venir pour partir avec elles ; mais qu'il étoit abſolument impoſſible d'y penſer ; que la ville d'Alger étoit dans une confuſion pitoyable, & que tous les Français y couroient un danger ſi grand, qu'il le prioit d'attendre qu'il pût l'aller chercher lui-même ſans péril ; & qu'il ſe tranquilliſât, que ce qu'il déſiroit le plus étoit effectué. Le tableau qu'il lui fit de la ſituation de cette Ville étoit ſi touchant, que d'Hauterive ne put s'empêcher d'y être ſenſible ; mais ſachant Iſabelle & Mariane hors de captivité & en ſûreté, il ſentit une joie ſi vive, qu'elle adoucit beaucoup le chagrin de ne les pouvoir joindre : & comme

il vit qu'il y auroit une témérité condamnable de l'entreprendre, il acquiesça à la priere du Juif, & se tint dans sa retraite.

Tout le mois d'août se passa à achever d'écraser avec des bombes les maisons de la haute Ville, tout étant détruit & consumé dans la basse : chaque jour les Algériens voyoient arriver quelque nouveau malheur, & les vents furent si constans, que depuis l'arrivée de la flotte jusqu'à son départ, ils furent favorables aux Français; mais le mois de septembre étant venu, monsieur le Marquis du Quesne ne voulut pas attendre l'approche de l'équinoxe, qui, comme je l'ai déja dit, est très-dangereuse sur ces côtes; & très-content d'avoir vengé la France, & fait sentir à ces Barbares que l'on n'offensoit pas impunément un grand Roi, il mit à la voile, & arriva à Toulon à la fin de septembre, où il débarqua les 546 esclaves qu'il avoit tirés des fers.

Le Comte de Salmony, avant que de quitter le port d'Alger, trouva le moyen de faire tenir au Juif une lettre pour d'Hauterive, qu'il lui envoya : aussi-tôt il l'ouvrit avec empressement, & y trouva ces paroles :

LETTRE.

C'est avec une véritable douleur, mon cher & généreux rival, que je suis obligé de quitter ces bords sans vous. J'y étois venu dans l'espoir de vous en arracher avec notre adorable Isabelle, qui part avec le même regret que moi. Si je ne

vous savois dans un lieu sûr, il n'y a rien à quoi je ne m'exposasse plutôt que de vous abandonner. Cela diminue de beaucoup la joie que je ressens de la liberté de ce que j'ai de plus cher. Croyez qu'il n'y a point d'exagération dans ce discours, & que je n'aurai qu'un bonheur imparfait jusqu'au moment que je pourrai vous embrasser.

Le Comte de Salmony.

D'Hauterive reçut cette lettre peu de jours après le départ de la flotte; il fut extrêmement surpris d'apprendre que Salmony étoit venu à Alger, & qu'il avoit le bonheur d'emmener Isabelle. Quoiqu'il sût bien que cette belle fille le reverroit, il n'avoit pas cru que ce fût si-tôt & de cette maniere. Le plaisir qu'il s'imagina que cette entrevue leur avoit fait, mit quelque trouble dans son cœur; mais n'ayant jamais eu une forte espérance de se faire aimer, il rappella sa générosité accoutumée; & sans se plaindre de la félicité de son rival, il se contenta de soupirer de la fatalité de sa destinée.

Cependant monsieur le Marquis du Quesne ne fut pas plutôt retiré, que les Algériens considérerent avec effroi l'état malheureux où ils se trouvoient. Leur Ville, jadis si belle & si florissante, ruinée & détruite, leurs vaisseaux, qui font toutes leurs richesses, réduits en cendres, & dont les débris couvroient la surface de leur mer; leurs magasins consumés, & la perte de tant d'habitans les obligerent à faire de sérieuses réflexions;

flexions ; & craignant que ce terrible Général ne vînt encore au printemps pour achever de les détruire, ils délibérerent des moyens qu'ils pourroient trouver pour fléchir leur Vainqueur.

Méſémorte, qui avoit été ſeul la cauſe de tant de malheurs en rompant le projet de la paix, voyant la ſituation des eſprits, eut peur d'avoir le même ſort, du Roi Haſſan ſon prédéceſſeur ; & pour prévenir cette rétribution, il envoya chercher le Juif Salem, ſachant les correſpondances qu'il avoit à Marſeille, à qui il ouvrit ſon cœur, en lui diſant que le plus grand ſervice qu'il lui pût rendre, ſeroit de faire tenir à l'Intendant de la Marine une lettre qu'il avoit deſſein d'écrire au Roi pour lui demander la paix, & ſe ſoumettre aux loix qu'il voudroit impoſer.

Salem ayant ſu que Méſémorte ne parloit que du conſentement du Divan, profitant de cette occaſion pour tirer d'Hauterive de ſon aſyle, & le faire revoir ſa patrie, répondit au Dey qu'il feroit encore plus pour lui : qu'un François de conſidération, qui étoit venu à Alger, avec un paſſeport, pour racheter une de ſes parentes, & qui avoit été contraint de ſe retirer à Elquir pour éviter d'être enveloppé dans les malheurs qui étoient arrivés dans cette Ville, étoit un homme très-capable par ſon eſprit, par ſon mérite & les amis qu'il avoit à la Cour ; de rendre de grands ſervices aux Algériens.

Méſémorte charmé de cette nouvelle, en-

voya ſur le champ le Juif à Elquir pour faire venir d'Hauterive : Salem l'inſtruiſit de tout ce qu'il devoit dire & faire avec le Dey & le Divan. Lorſqu'ils furent de retour, Salem le mena à Méſémorte, qui lui fit mille careſſes & pluſieurs préſens ; & lui ayant communiqué ſon deſſein, d'Hauterive l'en loua, & lui promit de porter ſa lettre, & de la remettre lui-même à monſieur le Marquis de Seignelay, & qu'il feroit exprès le voyage de Paris.

Il étoit arrivé la veille un vaiſſeau de Tunis, chargé de proviſions, qu'on équipa, & d'Hauterive s'y embarqua avec deux Turcs qui devoient l'accompagner : après avoir reçu ſes dépêches, & recompenſé libéralement ſon ami Salem, il mit à la voile.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à Alger, Salmony avec Iſabelle & Mariane étoient arrivés à Meyrand ; les félicitations, les viſites, les complimens & la joie de toute la Nobleſſe circonvoiſine les occuperent pluſieurs jours ; & lorſqu'ils ſe virent un peu débarraſſés de la foule, mademoiſelle de Meyrand étant libre de diſpoſer de ſa main, de tenir ſa parole, & de faire le bonheur du ſeul homme qu'elle pouvoit aimer, épouſa le Comte de Salmony, qui vit couronner ſa conſtance avec des tranſports de joie qui firent bien connoître l'excès de ſon amour.

Cependant d'Hauterive étant heureuſement arrivé à Marſeille, y apprit le mariage d'Iſabelle avec des ſentimens bien differens

de ceux de ces heureux époux ; ſon déſeſpoir fut grand ; mais ſon caractere ne pouvant ſe démentir, il leur écrivit, les félicita, & leur peignit l'état de ſon ame d'une façon ſi reſpectueuſe & ſi touchante, qu'ils en verſerent des larmes, & partit pour la Cour avec ſes deux Turcs. Monſieur de Seignelay le reçut gracieuſement ; & s'étant acquitté de la commiſſion dont il s'étoit chargé, il reprit le chemin du Languedoc, l'eſprit dans une ſituation qu'il ne ſe connoiſſoit pas lui-même.

La Comteſſe de Salmony ne ſut pas plutôt qu'il étoit de retour, que, de l'avis de ſon époux, elle lui envoya un exprès pour le prier de ſe rendre à Meyrand : il ne put tenir contre un tel meſſage, & ſans ſavoir préciſément ce qu'il alloit dire ni faire, il vola où ſon cœur l'appelloit, & il ſe trouva dans les bras du Comte & de la Comteſſe comme un homme éperdu. La belle Mariane ne put le voir dans cet état ſans en être touchée, & quelques larmes couloient de ſes beaux yeux, lorſqu'il vint à elle pour la ſaluer. Il s'en apperçut, & ſe ſentant ému de reconnoiſſance, il la lui témoigna en des termes ſi vifs, que cette charmante fille en fut encore plus attendrie : je vous aſſure, lui dit-elle, que je voudrois que vous ne nous euſſiez jamais connues, ou que vous n'euſſiez jamais aimé ; & vous êtes ſi digne de l'être, que j'aurois combattu les ſentimens d'Iſabelle contre tout autre que mon frere. Elle prononça ces paroles avec tant

de graces, & la vérité paroiſſoit ſi parfaitement dans les regards dont elle les accompagnoit, que d'Hauterive en fut frappé; & l'examinant avec attention, il la trouva ſi belle, qu'il ſe fit un ſecret reproche de ne lui avoir pas donné ſon cœur, plutôt que de le livrer à la malheureuſe paſſion qui le tourmentoit.

Le Comte & la Comteſſe, qui avoient concerté pendant leur entretien un projet qu'ils vouloient exécuter promptement, les interrompirent; & Iſabelle donnant la main à d'Hauterive, le conduiſit dans ſon cabinet. Salmony y entra avec eux, après avoir parlé bas à Mariane, qui ne les ſuivit point. D'Hauterive ne la voyant pas, la demanda pluſieurs fois avec empreſſement; la Comteſſe ſourit de ſon inquiétude, & le regardant avec ces yeux qui lui avoient donné tant d'amour, vous la reverrez dans un moment, lui dit-elle; mais nous avons à vous parler, le Comte & moi, d'une affaire importante. Vous jugez bien, continua-t-elle avec plus de ſerieux, que les obligations que nous vous avons ne peuvent jamais s'effacer de notre ſouvenir: ſoyez perſuadé que l'amitié la plus tendre de la part du Comte & de la mienne en eſt la récompenſe; après mon époux je n'ai rien de plus cher que vous; après moi il n'a rien de plus précieux: ces ſentimens, que vous méritez ſi bien, & que nous ſommes les maîtres de vous témoigner, doivent vous conſoler de ceux qu'il vous étoit impoſſible de m'inſpirer.

Mais pour rendre cette consolation solide, & nous unir par tous les nœuds qui sont en notre puissance, nous voulons vous marier; le Comte n'écoutant que son estime pour vous, veut bien que je ne suive pas les regles qui devroient s'observer en ces occasions; & que je vous offre en mademoiselle de Salmony, sa sœur, une femme digne de vous. Sa vertu, son esprit & sa beauté mériteroient que l'on fît pour elle la démarche que je fais près de vous; mais vous en avez fait de si généreuses à notre égard, qu'elles nous mettent dans l'obligation de passer pardessus toute autre considération. Oui, mon cher d'Hauterive, ajouta le Comte en l'embrassant, si j'avois quelque chose de plus considérable à vous offrir, pour réparer la perte que je vous cause, je vous le sacrifierois avec joie; faites-y vos réflexions, & nous donnez bientôt la satisfaction de nous voir liés par des chaînes indissolubles.

Des réflexions, s'écria d'Hauterive! est-il permis d'en faire sur des offres de cette nature? Pourrois-je refuser mademoiselle de Salmony sans lui faire un outrage que tout mon sang ne pourroit laver, sans me rendre indigne du pas que votre amitié vous fait faire, & sans me déshonorer moi-même? Non, non, continua-t-il, je n'ai point à réfléchir pour accepter le don précieux que vous me voulez faire; j'en connois tout le prix, mais je le veux mériter. Mademoiselle de Salmony doit seule occuper le cœur d'un

honnête homme ; je ne vous demande que le temps néceſſaire pour lui pouvoir donner le mien tout entier, & le dépouiller des voiles dont il eſt offuſqué, votre bonheur, ma probité & les charmes de l'incomparable Mariane vous ſont de ſûrs garants que ce temps ne ſera pas long.

Cette demande étoit ſi raiſonnable, que le Comte & la Comteſſe ne purent l'en blâmer; ils s'embraſſerent tous trois avec tendreſſe, & ſortirent du cabinet pour rejoindre mademoiſelle de Salmony, qui ſe promenoit dans les jardins. D'Hauterive, voulant très-ſérieuſement éteindre ſa malheureuſe paſſion & répondre à la confiance du Comte, s'attacha dès ce jour à ſon aimable ſœur, lui rendit des ſoins aſſidus ; & cette charmante fille, qui l'aimoit véritablement, ſut ſi bien ménager la ſituation de ſon eſprit, tantôt par ſon enjouement, tantôt en le conſolant, toujours avec une douceur ſi engageante, une conduite ſi ſage, & ſi modeſte, que ſon ame ſe vit bientôt dégagée de ſa préoccupation ; & qu'inſenſiblement la belle Mariane y prit la place d'Iſabelle avec un ſi puiſſant empire, qu'elle ſe vit contrainte d'oublier pour jamais qu'elle ne l'avoit pas occupé la premiere.

Lorſque d'Hauterive l'eût miſe en cet état, & qu'il ſe ſentit lui-même dans celui de n'aimer qu'elle, & de ne reſpirer que pour elle, il preſſa le Comte & la Comteſſe d'achever de le rendre heureux, & il épouſa mademoiſelle de Salmony avec toute la ſatisfac-

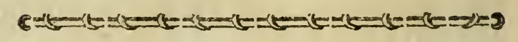
tion d'un homme véritablement amoureux ; & ces quatre illuſtres Amans ont vécu dans une intelligence & une concorde ſi parfaites, qu'ils ſe ſont attirés l'eſtime & la conſidération de tout le monde. Ce qui prouve que la reconnoiſſance ne ſauroit l'emporter ſur un amour que le temps, l'abſence, les peines, & les obſtacles n'ont pu détruire. Tandis que cette belle union ſe formoit, un des deux Turcs qui étoit venu à la Cour avec d'Hauterive, eut ordre de retourner à Alger pour inſtruire le Divan des conditions auxquelles le Roi vouloit accorder la Paix ; & il en revint l'année d'après, avec des Ambaſſadeurs qui arriverent à Verſailles le 4 juillet de l'année 1684, où Louis le Grand reçut leurs ſoumiſſions, & leur donna la paix.

Cette hiſtoire fit un plaiſir extrême à la compagnie, qui donna de grandes louanges à Uranie, de la maniere dont elle l'avoit contée. Comme elle l'avoit conduite à l'heure du ſouper, on fut ſe mettre à table ; & dans le cours du repas, on reprit pluſieurs endroits de cette aventure. On y célébra beaucoup le caractere de d'Hauterive, la fermeté d'Iſabelle, & la ſage conduite du Comte de Salmony, & tous enſemble convinrent que, lorſque la reconnoiſſance & l'amour étoient partagés entre deux objets différens, l'amour l'emportoit toujours.

Uranie retint encore cette nuit Hortenſe & Mélente ; & cette charmante ſociété, pour rendre la journée ſuivante plus longue, ſe ſépara cette ſoirée plutôt qu'à l'ordinaire, &

fut donner au corps les momens qu'elle avoit livrés à l'esprit pendant le jour.

Fin de la quatorzieme Journée.



QUINZIEME JOURNÉE.

URANIE ne fût pas plutôt levée, qu'elle passa dans l'appartement de Julie, où le reste de la compagnie se rendit peu de temps après. Lorsque la conversation fût réglée, & que chacun se fût assez entretenu de ce qui le regardoit particuliérement, Camille, prenant la parole: j'ai rêvé toute la nuit, dit-elle, à la barbarie des Algériens; le sort du malheureux Pere le Vacher est mille fois revenu à ma pensée: voilà de terribles gens; & je trouve que Louis le Grand ne pouvoit leur imposer de trop séveres conditions pour les punir.

Ils le furent, comme vous l'avez entendu, répondit Uranie, parce qu'ils avoient de plus précieux, & leur obstination leur coûta cher. C'est cet acharnement, dit alors Thélamont, à ne se pas rendre justice soi-même, qui cause souvent tous les malheurs où l'on se voit exposé. Rien n'est plus singulier que le motif qui brouilla les républiques de Pise & de Genes, qui leur fit faire des pertes considérables, & causa enfin la ruine de celle de Pise.

Il s'agissoit de nommer un Evêque de Corse: tous deux prétendoient en avoir le

droit. Les Pisans soutenoient que Muzacte, Roi des Sarasins, ayant pris cette isle sur les Génois, & que l'ayant conquise aux Sarrasins, non-seulement elle leur appartenoit, mais encore toutes les prérogatives dont la République de Genes avoit perdu les droits, pour ne l'avoir pas su défendre contre les barbares; & les Génois disoient que l'isle étoit à eux depuis plusieurs siecles; que l'invasion des infideles ne leur ôtoit aucune de leurs prérogatives, & que c'étoit une usurpation de la part de la Seigneurie de Pise.

Sur cette contestation ces deux peuples armerent sur mer & sur terre; plusieurs batailles furent données sur l'un & sur l'autre élément, avec des succès heureux pour les Génois; & après que cette guerre eût duré plus de vingt-cinq ans, deux batailles, l'une navale & l'autre sur terre, déciderent en dernier ressort d'une si longue querelle. Les Génois y furent victorieux; & les Pisans, se voyant sans ressource, demanderent la paix, qui leur fut accordée aux plus dures conditions, étant obligés d'abandonner aux Génois l'isle de Corse, & tous les droits qu'ils prétendoient y avoir, & de souscrire à tout ce qu'ils voulurent leur imposer, comme on le voit dans le traité conclu entre ces deux Républiques en 1130.

Mais ce qui mortifia le plus les Pisans, fut l'article qui les condamnoit à démolir toutes les maisons de la ville de Pise jusqu'au premier étage, afin, disoient les Génois, que l'abaissement de leurs palais fît celui de leur

orgueil, & leur apprît ce qu'ils devoient à leurs vainqueurs & à leurs maîtres. Le Sénat & les Grands de Pise furent au désespoir de cette mortification, & le peuple furieux de la dureté des Génois, voulut plusieurs fois mettre le feu dans la Ville; mais les Grands furent les premiers à donner l'exemple, & tous ces beaux palais de marbre, & ces magnifiques maisons, furent réduits à un étage; & la haine que cela a inspirée aux Pisans dure encore.

Voilà, continua Thélamont, ce qu'il en coûte pour vouloir s'obstiner contre la raison; si la république de Pise eût suivi les loix, elle n'auroit point tant perdu de batailles, n'auroit pas coûté la vie à tant d'hommes de part & d'autre, & ces maisons & ces palais n'auroient pas souffert une diminution si honteuse à leurs habitans. Voilà de funestes événemens, s'écria Julie; & je ne crois pas qu'on les puisse entendre sans frémir.

L'histoire en rapporte un, interrompit Alphonse, qui ne vous fera pas moins d'horreur, qui arriva sous l'Empire d'Honorius. Stilicon, grand homme de guerre, mais le plus ambitieux & le plus rusé, ayant fait marcher l'armée impériale contre Radaguaise, Roi des Goths, qui ravageoit toute l'Italie, le joignit dans la Toscane; & ne voulant pas hazarder une bataille d'où dépendoit le salut de l'Empire, il temporisa, en harcelant les Goths & leur coupant les vivres, & se conduisit si bien, qu'il les

acula & les renferma dans le détroit de Fézole, dans la Toſcane. L'armée de Radaguaiſe étoit forte de deux cents mille hommes de guerre, avec quantité de femmes, d'enfans, de charriots de bagage. Ce Prince, au déſeſpoir de l'état où le réduiſoit Stilicon, cherchant à s'en tirer, tenta pluſieurs combats où il fut toujours battu. Toutes les ruſes de guerre furent employées par ce Roi barbare pour s'ouvrir un paſſage ; mais il trouvoit par-tout le prévoyant Stilicon.

Cependant, l'armée des Goths ne vivoit plus que de racines, ayant tué tous leurs chevaux & leurs bêtes de voiture ; les chaleurs deſſécherent le petit ruiſſeau qui paſſe dans ce vallon ; & qui leur fourniſſoit de l'eau, enſorte que n'ayant plus ni eau, ni alimens, ils tomboient dans des défaillances, qui étoient bientôt ſuivies de la mort, ceux qui reſtoient n'ayant pas la force de les enterrer. L'air infecté par ces cadavres acheva de faire périr le reſte, déjà accablé de faim & de miſere, ſans que Stilicon en voulût recevoir aucun, ni les ſecourir de vivres, quoiqu'ils lui euſſent fait toutes ſortes de ſoumiſſions, ayant la cruauté de laiſſer mourir leur Roi, les Princes, les Généraux, les femmes & les enfans, qui tous ſubirent le même ſort : ainſi périt cette puiſſante armée, avec laquelle Radaguaiſe s'étoit promis la conquête de l'Empire.

Voilà une étrange cruauté, dit Florinde, & je ne ſais pas ſi Stilicon n'eût pas acquis autant de gloire en marquant plus d'huma-

nité ; car enfin il ſe montra dans cette occaſion plus barbare que ceux à qui on en donnoit le nom. La guerre donne de grands privileges, répondit Alphonſe, & l'on ne ſauroit blâmer un Général qui met en pratique toutes les ruſes dont il ſe peut ſervir pour détruire ſon ennemi ; il eſt même eſſentiel, pour les mettre en uſage avec ſuccès, que ceux qui commandent les armées s'attachent à connoître le génie, le caractere, & même le tempérament de celui à qui ils doivent avoir affaire ; cette étude eſt abſolument néceſſaire à un Général pour la réuſſite de ſes deſſeins ; car, ſachant ce que ſon ennemi eſt capable de faire ou d'entreprendre, il ſait auſſi le prévoir, le dévancer, rompre ſes meſures, & lui donner le change à propos.

De tous les temps, ajouta Thélamont, les fineſſes & les ruſes ont été pratiquées à la guerre par les plus grands Capitaines, & par les nations les plus puiſſantes. Mais, ſans aller chercher dans l'antiquité, nous en avons vu de notre temps de trop ſingulieres & de trop glorieuſes pour n'être pas des exemples ſuffiſans. M. de Turenne, avec une poignée de monde, puiſqu'il n'avoit que quatorze mille hommes, ne détruiſit-il pas l'armée impériale, forte de ſoixante mille hommes, qui s'étoit ſaiſie de l'Alſace ? Les Allemands le croyoient dans la Champagne, dans le temps qu'il les attaqua au pied des montagnes de cette Province.

Les ruſes de monſieur le Maréchal de

Luxembourg, à Fleurus & à Leuze, lui firent remporter de grandes victoires sur l'armée des Alliés, commandée par le Prince de Valdek. A Steinkerque, le Prince d'Orange & le Duc de Baviere se servirent d'une ruse qui leur auroit indubitablement réussi, si l'étoile du Maréchal de Luxembourg n'eût été supérieure à la leur. En effet, les Alliés le surprirent avant qu'il eût rangé son armée en bataille; ils avoient déjà taillé en pieces la brigade de Bourbon, & prit six pieces de canon, qu'ils avoient tournées contre nous; mais ce jour étant marqué pour couvrir de gloire le Prince de Conti, aïeul de celui d'aujourd'hui, & le Maréchal de Luxembourg, ils firent des choses surnaturelles, rétablirent le combat, & remporterent sur les Princes d'Orange & de Baviere une victoire des plus signalées. Le Maréchal de Luxembourg rusa à son tour, dit Orsame, &, quoique le Prince d'Orange fût difficile à surprendre, l'étendue de son génie lui faisant tout prévoir, il ne laissa pas d'y parvenir. Ce vaillant Général n'ayant pu trouver l'occasion d'attaquer l'armée des ennemis, qui étoit campée trop avantageusement pour l'insulter, marcha du côté de Liege, ordonna quinze mille pionniers & des fascines, fit sortir de nos places du canon, des batteries, quantité de biscuit & de pain de munition, & recommanda de faire un amas prodigieux de vivres: tous ces aprêts ayant été rapportés au Prince d'Orange, il ne douta point que le Maréchal n'eût

dessein d'assiéger Liege. Dans cette idée, il décampa pour suivre l'armée de France, passa la Gette, & s'engagea dans les plaines de Nerwinde : le Maréchal n'en fût pas plutôt informé, qu'il fit faire volte face à son armée, marcha à tire-d'aile au devant de celle des Alliés, & arriva presque à sa vue avant que le Prince d'Orange en fût averti.

La nuit commençoit à paroître ; mais ce Prince, sans s'étonner, donna tous les ordres nécessaires pour éviter la confusion dans la surprise extrême que l'arrivée de notre armée causa à la sienne, qu'il avoit crue bien loin de là ; il couvrit son armée d'un grand retranchement, où il fit travailler toute la nuit, fit fortifier Nerwinde ; & hérisser d'artillerie tous ces travaux. Cependant, malgré toutes ces précautions, le Maréchal força ses retranchemens, & la victoire ne balançant plus, elle fut des plus complettes, l'armée des Alliés ayant été entiérement détruite ou dispersée.

Entre les heureuses ruses de guerre, reprit Orophane, il ne faut pas omettre la surprise du camp de Denain, par monsieur le Maréchal de Villars ; ce camp emporté l'épée à la main, les troupes qui l'occupoient détruites, leur Général Hollandois fait prisonnier, la prise des provisions de guerre & de bouche destinées pour l'armée du Prince Eugene qui assiégeoit Landrecy ; la levée de ce même siege, la réduction de trois places considérables, qui avoient coûté trois campagnes aux Alliés, qui furent les

fruits de la victoire de ce Héros, & la paix qui ſuivit cette grande action, qui acheva de le couronner de gloire. Auſſi, dit Uranie, en reçut-il de ſon auguſte maître, & de toute la patrie, les honneurs & les louanges qui étoient dus à ſa valeur & à ſa prudence.

Je trouve, interrompit Florinde, qu'il n'y a rien en tout cela qui ne ſoit permis, & qui ne puiſſe donner occaſion à un Général de faire de grandes choſes; mais ce que je ne puis ſouffrir dans les querelles des Souverains, c'eſt la maniere de ſe déclarer la guerre: j'ai vu quelques manifeſtes des temps paſſés, où leurs déclarations ſont remplies d'expreſſions offenſantes, de termes injurieux; & par l'aigreur qui s'y fait remarquer, on diroit que c'eſt moins pour ſoutenir leurs droits & ceux de leurs ſujets qu'ils ſe font la guerre, que pour ſatisfaire leur haine perſonnelle.

Cependant ils devroient ſonger que ce qui eſt dans un temps un motif de guerre, en devient un de paix dans une autre occaſion; qu'ils doivent ſe reſpecter réciproquement, & que ſouvent ces invectives retombent plutôt ſur ceux qui les diſent, que ſur ceux qui en ſont les objets. Je ſais qu'il eſt néceſſaire qu'un Souverain inſtruiſe ſes Sujets & ſon ennemi des raiſons qu'il a de lui faire la guerre; mais je voudrois qu'il ne fît voir que la juſtice de ſa cauſe, ſans y mêler des traits piquans.

Il me ſemble que les Rois, dans toutes leurs actions, doivent agir différemment

des autres hommes, c'est-à-dire, avec plus de noblesse & de grandeur ; & que, jusques dans leurs querelles, ils doivent éviter les foiblesses du vulgaire. Votre réflexion, belle Florinde, dit alors Thélamont, est d'autant plus juste, que nous lisons dans toutes les histoires que les Héros, dont les noms nous sont respectables, acquéroient autant d'honneur par la maniere dont ils faisoient la guerre, que par l'éclat de leurs victoires. Dans les guerres des Perses & des Grecs, dans celle du Péloponèse, celles de Darius & d'Alexandre, de César & de Pompée, quels égards, que de considérations, combien de marques d'estime & même de bienveillance, n'y voit-on pas briller ?

Il est beau d'entendre là-dessus un fameux Historien, en parlant de *Démétrius* & de Ptolomée, tous deux successeurs d'Alexandre : le seul desir de la gloire, dit-il, les enflammoit, ils se faisoient la guerre avec plus d'honneur que l'on n'exerce aujourd'hui les droits de l'amitié dans la plus intime société.

C'est ainsi que devroient agir tous les Princes, & je crois que c'est pour eux que cette belle leçon d'un ancien a été faite, qu'il faut traiter avec ses amis comme pouvant devenir ennemis, & avec ses ennemis comme pouvant devenir amis.

La politique, ajouta Orsame, demande cette conduite entre les Souverains : leur gloire & leur intérêt veulent qu'ils ne s'en écartent jamais. Orsame se préparoit à conti-

nuer; lorſque l'on vint avertir que l'on avoit ſervi. On fut ſe mettre à table, &, quoique la converſation n'y roulât pas ſur des matieres auſſi ſérieuſes, elle n'en fut ni moins vive, ni moins ſpirituelle.

Le dîné fini, la compagnie prit le chemin de la Bibliotheque; à peine y étoit-elle entrée, qu'elle vit arriver Célimene, accompagnée de deux Dames dont la beauté ne pouvoit trouver d'égales que dans la charmante ſociété d'Uranie. Cette aimable femme fut au devant d'elles : & Célimene prenant la parole : nous ne ſommes arrivées que de ce matin, lui dit-elle, & jalouſe du bonheur d'Hortenſe & de Mélante, j'ai voulu le venir partager avec les perſonnes que je vous amene. Vous connoiſſant comme je fais, je ne doute pas que leur préſence ne vous faſſe plaiſir. D'autant plus, dit auſſitôt Hortenſe qui s'étoit avancée avec Uranie, que l'on a déjà ici une forte inclination pour Silviane & Arélife.

Ces mots ayant inſtruit Uranie, elle s'empreſſa de leur marquer la joie qu'elle avoit de les voir.

Pour moi, répondit Arélife, je ne puis croire que nous ayons l'avantage dont Hortenſe vient de nous flatter, & nos noms ne ſont pas aſſez conſidérables pour être connus dans un lieu qui poſſede ce qu'il y a de plus aimable dans le monde. Vous me permettrez de vous dire, belle Arélife, repartit Uranie, qu'il y a plus de modeſtie que de vérité dans votre diſcours; & s'il eſt vrai qu'il y ait

quelqu'agrément dans cette ſociété, elle en perdroit une bonne partie, ſi nous ne cherchions pas à connoître toutes les perſonnes capables de les augmenter ; & je puis vous aſſurer que vous y êtes très-ardemment déſirée. Aréliſe, dit alors Silviane en riant, pouvoit parler de cette ſorte à ſon égard, la ſolitude, l'amour de la lecture, & une ſageſſe quelquefois trop auſtere, lui faiſant préférer ſon cabinet aux plus brillantes compagnies : mais moi, dont l'humeur & les vivacités ſont connues de tous ceux que je vois, je ne trouve pas impoſſible que dans le nombre il n'y en ait eu qui aient inſtruit Uranie que je ſuis d'un caractere aſſez extraordinaire pour exciter ſa curioſité.

Nous en jugerons, reprit Uranie en ſouriant ; & voici des perſonnes, continua-t-elle, en leur préſentant ſes amies, qui m'aideront à vous prouver le plaiſir que je reſſens de vous avoir chez moi. Alors elles furent ſaluées de toute la compagnie, & les civilités ordinaires étant terminées, & chacun ayant pris place : vous voyez ici, dit Camille, avec enjouement, une aſſemblée qui n'offre d'abord à l'eſprit rien que de grave & de ſérieux, étant tous maris & femmes ; mais lorſque vous ſaurez que nos époux ſont toujours nos amans, & que nous faiſons gloire d'être leurs maîtreſſes, vous effacerez de votre idée ce que le premier coup d'œil vous y a fait voir.

C'eſt aſſez finement vous apprendre, ré-

pondit Silvanie ſur le même ton, que nous n'avons point ici de conquête à faire.

Il eſt vrai, ajouta Florinde, que nous devons nous trouver heureuſes de ce que ceux que nous aimons nous ſont attachés par des liens indiſſolubles, puiſque ſans cela nous aurions ſujet de craindre qu'ils ne nous échappaſſent à la vue de tant de charmes.

Vous ne voyez pas, interrompit Orophane, que les complimens que vous nous faites nous jettent dans l'embarras? Il n'y en a pas un de nous qui ne rende juſtice à la beauté de Silviane & d'Aréliſe, qui ne voulût même la faire éclater par ſes galanteries. Mais le caractere d'époux ne leur permettroit pas de les entendre, & celui d'amans de nos femmes nous défend de leur dire tout ce que nous penſons. Pour vous tirer d'inquiétude, reprit Célimene, je puis vous déclarer, ſans indiſcrétion, qu'Aréliſe & Silviane vont être, comme vous, engagées ſous les loix de l'hymen; que l'amour en a formé les nœuds, & que, ſelon toutes les apparences, leurs maris, ainſi que vous, ne ceſſeront point d'être leurs amans.

Je vous avoue, ajouta Mélente, que cette déclaration ne laiſſe pas d'être ſoulageante; &, quoique cette belle compagnie ſoit exempte d'envie & de jalouſie, je ſuis perſuadé qu'elle en agira avec plus de confiance & de liberté. En achevant de parler ainſi, il lança un regard ſur Eraſme qui fit rougir Florinde, en ſe ſouvenant du dialogue de l'amour propre; mais s'étant

remiſe aſſez promptement : j'entends, lui dit-elle, à qui s'adreſſe ce diſcours, & je ne veux pas vous céder la gloire de publier mes foibleſſes, c'eſt de moi ſeule que la belle Silviane doit apprendre qu'elle m'a cauſé quelque inquiétude pendant l'eſpace d'un moment.

Uranie, qui vit que Silviane ſouhaitoit l'explication de ce diſcours, lui avoua l'aventure d'Eraſme, & de quelle façon il avoit recueilli l'entretien qu'elle avoit eu avec Aréliſe ſur l'amour propre. Ces deux belles perſonnes, jugeant bien que c'étoit de-là qu'elles étoient connues de la compagnie, ne démentirent point l'opinion qu'elle en avoit conçue, & firent paroître tant d'eſprit & de ſageſſe dans leurs réparties, qu'Uranie & ſes amis prirent pour elles une véritable amitié. En vérité, dit alors Aréliſe, s'il eſt vrai qu'il eſt des jours plus heureux les uns que les autres, nous devons compter celui-ci pour un des plus fortunés de notre vie

Cela eſt très-obligeant, répondit Uranie ; mais ce bonheur eſt tout de notre côté. Ne croyez pas railler, interrompit Célimene, j'ai ſouvent obſervé qu'il eſt abſolument des jours heureux ou malheureux. De tout temps, dit Thélamont, & dans toutes le nations, on a eu la même idée, &, quoique la ſuperſtition & la foibleſſe de l'eſprit des peuples aient été pouſſées trop loin là-deſſus, on n'a pu s'empêcher de remarquer que, dans le cours des

années ; le quatorze des mois étoit un jour heureux pour la France. En effet, continua-t-il, le quatorze juin de l'année 411, Méroué, Roi de France, joint aux Romains & aux Goths, près de Châlons en Champagne, gagna ſur Attila, Roi des Huns, la fameuſe bataille des champs Caralaumiens, où périrent cent quatre-vingt mille de ces barbares.

Le quatorze de mai 1509, Louis XII remporta la victoire ſur l'armée Vénitienne à la bataille d'Agnadel ou de Giaraddada, où les Vénitiens perdirent vingt mille hommes, & preſque tout leur pays de terre ferme, & les François n'en perdirent que cinq-cents.

Le quatorze de mai 1515, François Premier, ſon ſucceſſeur, gagna la bataille de Marignan ſur les Suiſſes, qui s'étoient déclarés protecteurs de Maximilien Sforce, Duc de Milan, & qui furent cruellement punis d'avoir rompu le traité d'aillance qu'ils avoient avec la France depuis ſi long-temps ; quinze mille Suiſſes y perdirent la vie, trois mille furent faits priſonniers, & la perte de toute leur artillerie, de leur bagage, & le Duché de Milan, furent le prix de cette grande victoire : François Premier n'avoit que vingt-un ans ; il coucha tout armé ſur le champ de bataille, & paſſa la nuit ſur l'affût d'un canon : ſes Officiers ne purent qu'avec peine lui trouver un verre d'eau claire, tous les ruiſſeaux & les fontaines des environs étant

teintes de ſang. Depuis la perte que firent les Suiſſes contre Jules-Céſar ils n'en comptent point de plus funeſte que celle de Marignan.

Le quatorze avril 1544, le Comte d'Anguien, Général de l'Armée de France, gagna la bataille de Seriſolles ſur l'armée impériale, compoſée d'Eſpagnols & d'Allemands ; quinze mille Impériaux reſterent morts ſur le champ de bataille, deux mille cinq cents vingt-cinq Allemands y furent faits priſonniers, & ſix cents trente Eſpagnols, avec leur Général, & un butin immenſe.

Le quatorze janvier 1553, les Français obligerent l'Empereur Charles-Quint de lever le fameux ſiege de Metz, qu'il avoit attaqué avec une armée & une artillerie formidables.

Et le quatorze de mars 1590, Henri le Grand gagna une bataille mémorable ſur l'armée de la Ligue : ce coup aſſomma cette hydre redoutable à ne s'en jamais relever, & Henri victorieux ſoumit toutes les Villes rebelles & les reſtes mourans de la Ligue.

Vous conviendrez, dit alors Célimene, voyant que Thélamont avoit ceſſé de parler, que voilà d'aſſez glorieuſes époques pour excuſer la ſupeſtition, & que l'on a quelque peine à s'en défendre après des jours ſi remarquables.

Mais répondit Félicie, ſi les Français les comptent heureux pour eux, ils doivent être regardés comme malheureux aux vaincus ;

& je ferois curieuse de savoir s'ils en ont eu la pensée. Il n'y a point de doute, dit Erasme, que ceux qui ont fait des pertes si considérables ces jours-là ne les mettent au rang des plus infortunés; mais continua-t-il, ce même nombre de quatorze n'a pas été heureux aux seuls Rois de France, il le fut aussi à Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, qui le quatorze août 1066, remporta la victoire sur Harald, Roi d'Angleterre, malgré les efforts des Espagnols. Guillaume étoit assisté des troupes de Guillaume VIII, Duc de Guienne & Comte de Poitou, de Hugues de Ligurie, Comte du Maine; de Guy, Comte de Ponthieu; d'Eustache, second Comte de Boulogne; de Guillaume premier, Comte de Nevers; de Baudouin, Comte de Flandres, son beau-frere, & de celles du Comte de Bretagne. Les deux armées étoient de près de cent mille hommes chacune. La bataille se donna dans les plaines d'Hastings en Angleterre; & le prix de la victoire du Duc de Normandie, fut la couronne de ce beau Royaume.

Cela influe toujours sur la France, répondit Alphonse, puisque Guillaume étoit Français, & que toute son armée en étoit composée. Après que ce Prince eût gagné cette fameuse bataille, où le Roi Harald perdit l'Empire avec la vie, ainsi que le Comte d'Yorck, son frere, il marcha droit à Londres, sans faire reposer son armée. Cette Capitale, qui a toujours donné

le mouvement aux autres Villes du Royaume dans toutes les révolutions qui y sont arrivées, étoit dans un trouble difficile à décrire.

On n'y fut pas plutôt instruit de l'approche du Conquérant, que le peuple courut en foule aux environs de la Tour de Londres, où les principaux Seigneurs étoient assemblés, en criant qu'il falloit se soumettre à Guillaume, puisqu'il étoit appellé à la couronne par le testament du Roi Edouard; & qu'en le reconnoissant de bonne volonté, ils conserveroieut leurs biens, leurs vies & l'honneur de leurs femmes. Ces paroles furent si souvent répétées, & le tumulte devint si grand, que les Seigneurs ne balancerent plus à suivre cet avis, craignant d'y être forcés par la violence de cette multitude, qui commençoit à leur manquer de respect.

D'ailleurs examinant l'étonnement, la douleur & la crainte des habitans, leurs gémissemens & l'effroi des femmes de la Cour, joints au peu d'espérance qu'il y avoit de mettre sur pied une nouvelle armée; les Comtes Edoüin & Morcand, deux freres, habiles Généraux, n'ayant ramené à Londres que quatre mille hommes de près de cent mille, qui avoient péri ou été faits prisonniers ou dispersés, ils conclurent que le meilleur parti étoit de se rendre de bonne grace.

Ainsi, malgré la fermeté de Stigand, Archevêque de Cantorbéry, primat du Royaume, qui vouloit tout employer pour éviter une

une domination étrangere, il fut résolu que tous les principaux Seigneurs qui se trouvoient à la Cour iroient en corps au devant du Vainqueur, implorer sa clémence, & le reconnoître pour leur Roi, en conservant cependant toute leur affection pour Edgard, qui étoit le seul Prince qui restoit des anciens Rois Bretons : ils l'entraînerent même avec eux, & furent trouver Guillaume à Bercansted. Ce Prince fut agréablement surpris, lorsqu'il apprit qu'Edgard, suivi de l'Archevêque d'Yorck, de l'Evêque de Durham, des Comtes Eduin & Morcand, du Maire de Londres & de tout ce qu'il y avoit de plus qualifié dans cette Ville, venoit pour lui remettre l'autorité suprême.

Il les reçut avec bonté, & dès le lendemain, son armée étant réunie, il marcha vers cette Capitale, où il fit une entrée triomphante le vingt-deux octobre 1066, quatorze jours après sa descente en Angleterre. C'étoit un spectacle bien superbe de voir ce Prince, suivi d'une armée victorieuse de cent mille hommes, environné de la plus grande partie de la Noblesse de France, que le desir de la gloire avoit appellé auprès de lui, & de celle de la nation Angloise, qui le conduisirent au Palais des Rois d'Angleterre, aux cris & aux applaudissemens d'un peuple innombrable, qui témoignoit autant de joie, qu'il avoit marqué de haine quelques jours auparavant. Tout cela se fit sans tumulte, sans que les vainqueurs abusassent de la liberté que donnoit la victoire.

Guillaume, voyant que la fortune le favoriſoit au-delà de ſes eſpérances, craignant quelques revers de ſa part, apporta toutes les précautions néceſſaires pour aſſurer ſa conquête ; & dès le lendemain de ſon triomphe, il ſépara ſon armée en cinq corps différens, qu'il envoya pour s'emparer de toutes les Provinces du Royaume.

Enſuite ayant fixé ſon couronnement au 25 décembre, jour de Noël, il en parla à l'Archevêque de Cantorbéry, Primat du Royaume, qui avoit droit de faire cette cérémonie ; mais ce Conquérant, couvert de gloire & dans la plus haute proſpérité, fut d'une ſurpriſe extrême, lorſque ce Prélat lui répondit que les ſaintes Huiles ne devoient s'adminiſtrer qu'à des Rois légitimes ; que pour lui il n'étoit qu'un tyran & un uſurpateur, qui s'étoit emparé par la force & par la violence d'une monarchie ſur laquelle il n'avoit aucun droit ; que s'il étoit vrai qu'il fût homme de bien, ainſi qu'il le vouloit paroître, il n'avoit qu'à faire aſſembler la Nation, y laiſſer les ſuffrages dans toute leur liberté, & que ſi les Peuples l'éliſoient pour Roi, il ſeroit le premier à le reconnoître ; qu'il répandroit ſur lui l'onction ſacrée pour lui donner le caractere de la royauté.

La fermeté, ou plutôt la hardieſſe de ce Prélat, étonna Guillaume ; mais ſans vouloir en témoigner du reſſentiment, & ne jugeant pas à propos de s'en rapporter au peuple de ſon élection, prétendant ſon droit incon-

teſtable, il s'adreſſa à l'Archevêque d'Yorck, qui, moins ſcrupuleux que celui de Cantorbéry, en fit la cérémonie au jour marqué, avec d'autant plus de joie, que cette action ſolemnelle lui rendroit le droit de primatie que les Archevêques d'Yorck ont toujours diſputé à ceux de Cantorbéry ; & dans la ſuite des temps, lorſque cette queſtion a été agitée, les ſucceſſeurs de l'Archevêque d'Yorck ont ſu ſe prévaloir du ſacre de Guillaume le Conquérant, ce qui a ſouvent troublé l'Egliſe d'Angleterre : & quelques accommodemens que l'on ait faits, on n'a jamais pu terminer ni réſoudre cette diſpute, qui dure encore aujourd'hui. Quoique l'Archevêque de Cantorbéry ſoit en poſſeſſion de la primatie, ceux d'Yorck prétendent que les accords précaires que les Rois & la Nation ont faits, ne peuvent altérer leurs droits à cette dignité.

Ces ſortes de querelles, dit alors Aréliſe, ont ſouvent cauſé de grands déſordres dans la religion, ſur-tout lorſque l'obſtination s'en mêle ; les partis ſe forment, l'héréſie vient à s'y gliſſer, la rebellion la ſuit, & l'autorité ſuprême étant mépriſée, on voit bientôt la ruine des Peuples & les fondemens des plus grandes monarchies ébranlés. L'obſtination, répondit Thélamont, eſt la compagne inſéparable de l'héréſie ; mais entre tous les exemples que je pourrois citer, celui-ci eſt une preuve qui me paroît ſuffiſante.

En 1628 monſieur le Prince de Condé,

pere de celui qui par ſes grandes actions a rempli nos annales de tant de faits héroïques, commandant l'armée du Roi contre les rebelles Calviniſtes dans les Provinces méridionales de la France, aſſiégea la ville de Saint Sever : les approches étant faites, il la fit battre par ſon artillerie, & la breche ayant été jugée praticable, il donna l'aſſaut, où ſes troupes furent repouſſées avec vigueur. Comme la garniſon avoit beaucoup ſouffert, les Habitans la recruterent de tous ceux qui furent en état de porter les armes.

Cependant les fréquentes attaques que le Prince de Condé leur faiſoit donner, diminuoient conſidérablement les Habitans & la garniſon : il les fit ſommer de ſe rendre, en leur promettant bon quartier ; mais ces obſtinés aimerent mieux mettre le feu par toute la Ville, & périr avec leurs femmes & leurs enfans, que d'implorer la clémence du Roi. Ce qui échappa à l'incendie ſe retira dans la citadelle ; & jugeant que leur petit nombre ne pouvoit plus réſiſter, ils firent un trou à la muraille, & à la faveur de la nuit & des chemins creux, ils ſe ſauverent dans les montagnes, où ils périrent de faim & de miſere.

A la pointe du jour, monſieur le Prince ayant été averti qu'on ne voyoit perſonne ſur les breches ni ſur les murailles, fit avancer ſes troupes avec précaution, de crainte de quelques embûches ou de ſurpriſe ; mais on trouva la Ville & la citadelle vuides, à

la réserve de quelques-uns, qui avoient tâché de sauver de l'incendie des effets qu'ils espéroient emporter avec eux : ils furent arrêtés, & pendus sur le champ. Ainsi périrent les Habitans de cette malheureuse Ville, victime de l'héréſie & de la rebellion.

Il est vrai, dit Silviane, que voilà un trait bien terrible de l'obstination, & je trouve qu'on ne peut trop abhorrer des opinions qui conduisent dans de pareils malheurs.

Vous voyez, belle Silviane, interrompit Célimene, une partie des amusemens de cette charmante société ; tout ce que vous venez d'entendre vous doit convaincre de ce que je vous en ai dit. Mais continua-t-elle, je crois qu'Uranie ne s'opposera pas au desir que j'ai de satisfaire vos yeux, ainsi que votre esprit, & qu'elle voudra bien vous faire voir tous les agrémens de sa retraite.

Quoiqu'il n'y ait rien de remarquable, répondit Uranie en se levant, il est juste de contenter votre curiosité : d'autant plus que j'espere que Silviane & Arélise trouveront ma maison assez commode pour l'embellir quelquefois par leurs présences.

A ces mots toute la compagnie s'étant levée, elle conduisit Arélise & Silviane dans les différens appartemens dont ce pavillon étoit composé : elles en admirerent l'ordre, le goût & la propreté ; mais surtout elles se recrierent sur un cabinet qu'Uranie s'étoit fait faire depuis peu, qui étoit

rempli d'un grand nombre de choſes curieuſes ; entr'autres elle y avoit pratiqué un endroit où elle ſe divertiſſoit à voir travailler des vers à ſoie. La compagnie prit quelque temps plaiſir à les regarder. On voit bien, dit Célimene, qu'Uranie ne veut rien ignorer.

Cette occupation, répondit-elle, n'eſt pas des plus néceſſaires, puiſque nous ſommes ſous un climat qui n'eſt pas aſſez chaud pour la rendre auſſi utile qu'elle l'eſt dans les Provinces & les pays où le Soleil a le plus de force ; mais c'eſt un amuſement que j'ai voulu me donner, ſans autre deſſein que d'admirer les effets de la Providence, qui a fait naître cet animal pour le rendre la ſource du plus grand commerce qui ſe faſſe dans l'Univers.

Son travail aſſidu, & ſes différentes métamorphoſes, qui toutes ſont néceſſaires à la multiplication de ſon eſpece, me paroiſſent mériter l'attention de tout le monde.

Il eſt vrai, dit Camille, & je paſſerois des jours entiers à cette contemplation ſans m'ennuyer un moment : mais ſi nous admirons ces petits animaux, nous ne pouvons trop rendre graces à ceux qui ont découvert leur utilité & la maniere d'en tirer le profit, & je voudrois ſavoir à qui l'on en eſt redevable.

Il faut, dit Thélamont, que les Chinois en aient eu la connoiſſance des premiers, parce que ce furent deux Religieux de l'Ordre de ſaint Baſile qui apporterent de la

Chine dans la Grece des œufs de vers à ſoie, avec la façon de les faire éclorre, de les nourrir de feuilles de meurier blanc, dont toute la Grece abonde ; à tirer la ſoie des coques, à la travailler & la rendre propre à la mettre en œuvre : de ſorte qu'en peu d'années toute la Grece & l'Aſie mineure furent couvertes de meuriers blancs, & les Peuples amorcés par le gain immenſe qu'ils faiſoient, ſe donnerent entiérement à ce commerce. Les Empereurs Grecs, à qui le produit des ſoies apportoit un revenu conſidérable, donnerent pluſieurs Edits, par leſquels ils défendoient, ſous peine de la vie, de tranſporter des œufs de vers à ſoie ni des plants de meuriers hors de l'Empire ; mais malgré leurs ſoins la nature y avoit pourvu ; toutes les côtes de la mer méditerranée, depuis celles de la Grece juſqu'au détroit de Gibraltar, en étoient couvertes : il y en avoit des forêts entieres, & ſur-tout en Sicile. Les Négocians d'Italie trouverent le moyen d'avoir de ces œufs précieux, malgré les défenſes & les riſques ; mais n'ayant pas l'art de les élever lorſqu'ils étoient éclos, ils périſſoient faute de ſoin ou d'intelligence, ce qui fit que la Grece fut ſeule long-temps en poſſeſſion de ce tréſor.

Mais enfin Roger, Roi de Sicile, ayant armé contre Manuel Comnene, fils de Jean Comnene, Empereur de Conſtantinople, pour avoir, contre le droit des gens, maltraité ſes Ambaſſadeurs, il fit ligue avec les

Florentins, les Pisans & les Génois; & toutes ces Puissances s'étant jointes au printemps de l'année 1150, elles partirent du port de Messine, aborderent & firent descente dans l'ancienne isle de Corcire, appellée présentement Corfon, l'attaquerent & la soumirent, & passant plus avant, ils prirent Thebes, Calchide & plusieurs autres places d'importance, où ils firent un butin immense : mais ce qu'il y eut de plus précieux pour eux, furent les manufactures de la soie, & l'art d'en élever les vers. Ils enleverent tous les Ouvriers, tant hommes que femmes, tous leurs métiers, avec les instrumens propres à cette manufacture, & tous les œufs des vers à soie qu'ils purent trouver, & transporterent ainsi ce riche trésor de la Grece en Italie, qui se communiqua bientôt dans toute l'étendue du Pays, de même qu'en Provence, en Languedoc & en Espagne, où il s'est augmenté & perfectionné à un point qu'il fait aujourd'hui le plus grand revenu de ces belles Provinces.

Il y a bien du plaisir, dit alors Silviane, à marquer ici sa curiosité sur quelque sujet que ce soit; elle est satisfaite d'une maniere si instructive & si peu commune, que l'on est en quelque façon bien aise de ne pas savoir, pour être dans l'obligation d'apprendre.

Comme Célimene n'ignoroit pas que Thélamont craignoit autant les louanges qu'il y en a qui les aiment, elle interrompit Silviane. Nous ne finirions point, dit-elle,

si nous nous abandonnions aux réflexions que méritent les moindres choses que l'on dit ici : & puisque j'ai commencé à prendre la licence de régler les pas de la compagnie, je suis d'avis que nous nous rendions sur la terrasse, où les charmes de la promenade ne feront qu'augmenter ceux de la conversation.

On ne répondit à Célimene qu'en suivant son intention, & l'on se rendit sur la terrasse, où Silviane & Arélise eurent de nouveaux sujets d'admiration ; elle fut assez long-temps l'objet principal de leur entretien : lorsqu'elles eurent témoigné par mille paroles obligeantes combien cet aimable lieu leur plaisoit, & qu'elles eurent parcouru une partie des jardins, Uranie les ramena sur la terrasse, où tout le monde s'étant assis :

Je ne m'étonne plus, dit Silviane, de l'empressement qu'Hortense & Mélente avoient de venir ici, & je commence à craindre l'instant où je serai forcée de quitter un séjour si charmant.

Le motif qui vous obligera à nous abandonner, repliqua Célimene, vous en consolera aisément. J'avoue, ajouta Arélise en rougissant, qu'il ne faut pas moins qu'un hymen ardemment désiré pour nous arracher d'ici sans douleur.

Il faut y venir, dit Orophane, avec vos heureux époux, afin d'y jouir en liberté du plaisir de s'aimer & de se le dire sans crainte d'être censurés.

C'eſt le comble de la ſatisfaction, reprit Silviane, & je crois que la ſeule inconſtance des hommes a banni cet uſage. Il commence à ſe rétablir, ajouta Eraſme ; & depuis que le divorce n'eſt plus ſi fréquent, nous voyons des unions plus douces & mieux aſſorties ; la difficulté de ſe ſéparer, & par conſéquent la néceſſité d'être toujours liés, fait faire de plus ſérieuſes réflexions ſur le choix des deux partis, & les obligent à bien vivre enſemble, lorſqu'ils ſont unis.

Je n'approuve pas cela, répondit Alphonſe, & nous voyons tous les jours des mariages auxquels on a long-temps réfléchi, & qui n'en ſont pas plus heureux : car je ne fais point conſiſter le bonheur dans de ſimples égards, & des conſidérations que l'on ſe doit, même quand on ne ſeroit qu'amis ; je ne le mets que dans un amour & une conſtance réciproque, telle que j'oſe dire qu'elle eſt parmi nous ; & lorſque ces deux points en ſont ſeparés, je crois que le divorce eſt plus à ſouhaiter qu'à blâmer.

Quoi qu'il en ſoit, dit Félicie, je trouve qu'on a bien fait d'en détruire l'uſage, puiſqu'il donnoit occaſion à tout ce que l'inconſtance & l'infidélité ont de plus affreux. De tous les divorces dont nous avons des exemples fameux, ajouta Orophane, je n'en ſais point qui me révolte plus que ceux d'Etelred, Roi d'Angleterre : & ſi Félicie vouloit vous en rapporter l'hiſtoire, je ſuis perſuadé que vous ſeriez de mon ſentiment. Ah ! ma chere Félicie, lui dit Uranie, don-

nez-nous le plaisir de vous entendre, & ne nous refusez pas une complaisance que j'ai eue tant de fois pour vous.

Je ne m'en ferai pas presser davantage, répondit cette aimable femme, & puisqu'il faut me conformer aux regles établies ici, & que je vois que nous en avons le temps, je vais vous satisfaire le mieux qu'il me sera possible.

Alors voyant qu'on lui prêtoit attention, après avoir un moment réfléchi sur ce qu'elle avoit à dire, elle commença ainsi :



HISTOIRE D'ETELRED, ROI D'ANGLETERRE.

L'Angleterre avoit été agitée par tant de guerres & de dissentions depuis la conquête des Saxons, qui l'avoient divisée en sept Royaumes, qu'on peut dire que ce ne fut que sous le regne d'Adelstan, au commencement du dixieme siecle, qu'elle prit une forme nouvelle, & jouit d'une paix tranquille. Ce Roi, brave & grand politique, la réunit en un seul Royaume, & par les soins qu'il prit d'y attirer le peuple des côtes des Gaules, en distribuant des terres à ces nouveaux Sujets, qui les mirent bientôt en valeur, il rétablit en peu d'années le commerce dans cet Etat, & le rendit riche & florissant.

La bonté du pays & la commodité de ses ports, jointes aux attentions de ce sage Monarque, firent prospérer l'Angleterre jusqu'au regne d'Etelred, l'un de ses successeurs, qui parvint à l'Empire vers l'année 1004. Ce Prince, que le Ciel avoit doué de toutes les qualités qui peuvent rendre un homme aimable, & former un grand Roi, eût été le plus heureux des Monarques, s'il eût pu vaincre son penchant à l'amour, ou si la constance eût été dans son cœur la compagne de cette passion.

Il avoit été élevé par un Prince de son sang, nommé Egrads, dont les conseils sages & prudens avoient comme enchaîné tous les mouvemens de ce Prince. Accoutumé à un tel guide, il ne se connoissoit pas lui-même ; il croyoit ne penser que comme lui : toutes ses démarches conduites & éclairées par ce sage Gouverneur, lui faisoient imaginer qu'il ne pourroit jamais en faire d'autres, & que l'habitude d'obéir au bien, suffisoit pour éviter le mal.

Semblable aux enfans, qui, menés par la lisiere, marchent en sûreté, & qui n'étant plus aidés ni soutenus, tombent au premier pas ; Egrads même jugeant de l'avenir par le présent, se flatta que les heureuses dispositions d'Etelred ne changeroient jamais ; sa soumission à suivre ses conseils, son esprit qu'il avoit orné des plus belles connoissances, la bonté de son cœur qui se faisoit remarquer dans toutes les occasions, & l'art de se faire aimer qu'il posse-

doit au ſouverain degré, l'aveuglerent & l'empêcherent de prévoir les événemens qui pouvoient ternir l'éclat de tant de rares qualités.

Etelred étoit dans l'âge où les charmes extérieurs ſe font le plus admirer, lorſque les droits du ſang lui mirent la couronne ſur la tête ; & ſes peuples lui virent prendre à vingt ans les rênes de l'Empire avec une joie d'autant plus grande, qu'il paroiſſoit en être auſſi digne par ſes vertus que par ſa naiſſance : les premieres années de ſon regne ne démentirent point l'opinion de ſes Sujets. La juſtice, la douceur & la ſage politique furent les compagnes de ſon autorité ; juſques dans le choix de ſes favoris il fit remarquer ſon diſcernement & ſon amour pour la vertu. Entre ceux auxquels il avoit accordé ce titre, un Seigneur de ſa Cour, appellé Cork, étoit celui en qui il avoit le plus de confiance ; & comme il la méritoit, on ne fut point ſurpris qu'il l'emportât ſur les autres.

Egrads, pour qui le Roi conſervoit toujours une amitié ſincere, & dont il ſuivoit les avis avec la même exactitude qu'il avoit fait voir avant que de regner, ne pouvoit aſſez louer la juſteſſe de ſon choix, & s'applaudiſſoit en ſecret d'avoir orné un Prince ſi digne des ſoins qu'il s'étoit donnés. Juſques-là Etelred n'avoit montré aucun attachement particulier, quoique ſa Cour fût remplie de Dames & de Princeſſes d'une grande beauté ; généralement galant, ai-

mable, & cherchant à plaire, l'amour n'avoit encore eu qu'un foible empire sur son cœur.

Mais l'instant fatal de la perte de sa liberté ne tarda pas à venir, & la ville de Londres renfermoit un objet destiné à la lui ravir d'une façon singuliere. Un jour que ce Prince traversoit la Ville à cheval avec sa Cour, pour se rendre à une partie de plaisir qu'il avoit faite; comme toutes les fenêtres des maisons étoient garnies de monde pour le voir passer, & qu'il regardoit avec plaisir ces marques de la tendresse de son Peuple, voulant en quelque sorte répondre au desir qu'il témoignoit de le contempler, il ralentit les pas de son cheval, & haussant la tête pour se montrer à ceux qui étoient trop élevés pour le voir facilement, il apperçut à la fenêtre d'une maison qui n'avoit nulle apparence, une jeune personne de seize à dix-sept ans, d'une beauté si surprenante qu'il en fut ébloui: il y attacha ses regards, & marchant encore plus lentement, il se donnoit tout le temps d'avaler à longs traits le poison qui de ses yeux s'épanchoit dans son cœur.

Cette fille, que l'attention du Roi avoit fait rougir, n'en parut que plus belle, & cet effet de sa modestie acheva d'embraser Etelred; & lorsque, forcé d'avancer, il en fut éloigné d'une distance assez grande, il tourna plusieurs fois la tête de son côté, & vit avec une joie dont il ne pénétroit pas encore la cause, qu'elle s'étoit avancée sur

la fenêtre, afin de le voir plus long-temps. Il ſortit enfin de la Ville ; & la campagne où il eſpéroit trouver un divertiſſement capable de l'occuper, n'offrit à ſon ame que triſteſſe & qu'ennui : tout entier occupé de ce qu'il avoit vu, & des moyens de le revoir encore, il ne put goûter aucun plaiſir, & revint à Londres avec un empreſſement bien plus grand qu'il n'en étoit ſorti : ce ne fut pas ſans chercher des yeux la maiſon & la fenêtre qui avoient apporté tant de changement dans ſon cœur. La même multitude qui étoit à ſon départ ſe fit voir à ſon retour ; il fut lentement, regarda par-tout, & croyant avoir retrouvé la demeure de ce charmant objet, il le chercha où il l'avoit vu la premiere fois ; mais il ne parut point, & cette maiſon, qui n'avoit rien de remarquable, la devint en ce moment, parce qu'elle étoit la ſeule où il n'y avoit perſonne aux fenêtres.

Etelred en ſentit une douleur qu'il ne put cacher ; ſon viſage changea, une profonde triſteſſe s'y répandit, & Cork, qui dans cet inſtant avoit les yeux ſur lui, s'en étant apperçu, & étant aſſez près pour lui parler, lui demanda s'il ſe trouvoit mal. Le Roi, que ce diſcours ſembla réveiller, le regardant avec des yeux où l'inquiétude étoit peinte :

Arrivons, Cork, lui dit-il ; je ne vous cacherai rien. Alors pouſſant ſon cheval, il obligea toute ſa Cour d'en faire autant. Ce peu de mots fit aiſément connoître à Cork

qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans l'esprit d'Etelred ; & comme à leur départ il avoit remarqué son attachement à regarder la jeune beauté dont il avoit été frappé, qu'il y avoit lui-même jetté les yeux, & que, depuis ce moment, il lui avoit paru dans une rêverie presque continuelle, il eut quelque soupçon de la vérité. Cette idée le rassura, ne s'imaginant pas qu'il y eût un grand malheur de voir le Roi amoureux, d'autant plus qu'il étoit persuadé que rien n'étoit plus aisé à un Prince, qui est le maître de se faire un sort agréable dans cette passion.

Ils ne furent pas plutôt arrivés au Palais, qu'Etelred entra dans son cabinet ; Cork l'y suivit, & le Roi s'étant assis, après avoir gardé le silence un peu de temps, leva les yeux sur Cork, & le regardant fixement : puis-je compter sur vous, lui dit il ? L'estime particuliere que je vous ai toujours témoignée vous a-t-elle assez attaché à moi pour me servir dans la plus importante occasion de ma vie ?

Sire, lui répondit ce Favori en se mettant à ses genoux, c'est faire un outrage sensible à mon zele pour votre Majesté, que d'en pouvoir douter ; mes soins, mes peines, mon sang & ma vie sont à vous, disposez-en souverainement. Que faut-il faire ? que faut-il tenter ? Parlez, & daignez me tirer de la cruelle inquiétude que me donne l'état où je vous vois.

Hélas ! lui dit le Roi, il est si nouveau

pour moi, que je ne ſuis pas ſurpris que vous vous en apperceviez ; n'étant pas accoutumé à ſentir de pareils mouvemens, je ne le ſuis point à les cacher : j'aime, Cork, continua-t-il ; mais j'aime avec une violence qui n'eut jamais d'égale, & pour comble d'infortune, j'ignore qui j'aime. Alors il lui raconta ce que je viens de vous dire, & lui ayant exagéré le déſeſpoir où il étoit de n'avoir point revu ce dangereux objet : c'eſt donc à vous, mon cher Cork, ajouta-t-il, à le chercher, à le trouver, & à m'inſtruire ſi cette admirable perſonne eſt née dans mes Etats, ſi elle eſt habitante de Londres ; enfin c'eſt à vous à me faciliter les moyens de la voir, de lui déclarer mon amour, & de m'en faire aimer.

Cork, très-ſatisfait que le trouble du Roi ne vînt que d'un amour naiſſant, n'oublia rien pour lui faire concevoir une douce eſpérance : Votre Majeſté, lui dit-il, doit être aſſurée que je vais tout employer pour la ſatisfaire, & peut-être avant la fin du jour ſera-t-elle inſtruite de tout ce qu'elle veut ſavoir : mais, Sire, tranquilliſez-vous, ſongez qu'il n'y a point d'homme plus aimable qu'Etelred, & qui joint à des charmes inévitables un rang auquel toutes les beautés de la terre font gloire d'être ſoumiſes.

Le Roi ne répondit à ce diſcours que par un ſourire qui fit voir à ſon favori que l'amour propre diſparoiſſoit bien vîte à l'aſpect d'une grande paſſion, & que, de quelques

qualités que l'on fût rempli, on ne s'en croyoit jamais assez pour plaire à ce que l'on aime; mais la certitude de savoir bientôt son sort ayant remis le calme dans son cœur, il pressa son favori d'aller travailler dès ce moment à son bonheur, & lui recommanda le secret & la diligence. Cork lui promit l'un & l'autre, & sortit du Palais avec la ferme résolution de n'y rentrer que bien instruit du nom, de l'état & de la fortune de celle qu'il alloit chercher.

Etelred, que cet entretien avoit soulagé, rentra dans son appartement, & parut au milieu d'une nombreuse Cour avec un air de contentement & de liberté qui ne pouvoit faire soupçonner ce qu'il avoit dans l'ame. Tandis que sous cet extérieur trompeur & charmant il cachoit son amour & son inquiétude, Cork faisoit des perquisitions si exactes, qu'il apprit enfin que celle qui avoit donné tant d'amour au Roi se nommoit Etelgive; qu'elle n'avoit point de mere; que son pere, qui étoit un simple Artisan, l'avoit faite élever dans un couvent jusqu'à quinze ans, ayant mis tout ce qu'il tiroit de son travail pour lui donner une bonne éducation : mais qu'étant trop pauvre pour continuer, il l'avoit retirée depuis deux ans; qu'elle vivoit dans une grande retraite, ne s'occupant qu'à des exercices de piété, & à conduire le ménage de son pere, avec une de ses parentes, jeune & assez jolie, qui étant orpheline & très-sage aussi, vivoit avec elle dans une parfaite union.

Lorſque le favori ſe fût informé de toutes ces choſes dans le quartier d'Etelgive, il crut que, pour n'avoir rien à ſe reprocher, il falloit aller chez l'Artiſan, & juger par lui-même de tout ce qu'on lui avoit dit d'avantageux de cette belle fille. Il y fut, &, ſous prétexte de lui commander quelque choſe dont il avoit affaire, il l'entretint, le queſtionna ſur ſa famille & ſur le gain que ſon métier lui pouvoit produire. L'Artiſan, qui le voyoit aſſez magnifiquement mis pour lui inſpirer du reſpect, quoiqu'il fût ſans ſuite, lui répondit d'abord avec la circonſpection d'un homme qui craint d'ennuyer par le récit de ſa miſere. Cork, qui s'apperçut de ſa retenue, voulant l'obliger à parler : je ſais, lui dit-il, que vous êtes un honnête homme, & que votre état eſt très-malheureux ; expliquez-vous avec moi ſans déguiſement. On dit que vous avez une fille & une niece qui ſont aimables & bien élevées, mais que votre ſituation vous empêche de les pouvoir établir ; ſi cela eſt ainſi, vous ne devez pas en perdre l'eſpoir, nous avons un Roi qui compatit au malheur de ſes Sujets, & qui ne cherche qu'à les en tirer : s'il ſavoit votre pauvreté, il vous en tireroit, & vous mettroit en état de bien marier votre fille.

Ah ! Seigneur, répondit le bon homme, les Rois auroient trop d'affaires, s'ils entreprenoient de rendre tous leurs Sujets heureux ; & quelque charitable que ſoit le nôtre, par où pourrois-je eſpérer qu'il m'arrachât à ma miſere, ne lui ayant jamais rendu

aucun ſervice, & n'étant que le plus petit des membres de l'Etat ? Je ſuis pauvre, continua-t il ; mais je ne ſuis point viſionnaire : ma fille & ma niece ſont à la vérité aſſez paſſables, cependant elles ſont ſages, & ne veulent voir perſonne.

Je voudrois pourtant bien les voir, répondit Cork ; j'ai quelque pouvoir à la Cour, & je pourrois les placer auprès de quelques-unes des Dames dont la vertu ne feroit que cimenter la leur : & pour vous prouver, dit-il en tirant une bourſe pleine d'or, que je veux vous rendre ſervice, prenez cette bourſe & vous en ſervez pour vous aider, juſqu'à ce que j'aie pris les meſures néceſſaires pour les établir.

La demande & l'extrême généroſité de Cork ſurprirent également l'Artiſan ; il balança long temps ſur ce qu'il devoit faire, & le favori remarquant ſon embarras : ne craignez rien, lui dit-il, je ne viens point pour ſéduire vos filles ; je ne veux leur parler que devant vous, & c'eſt la ſeule compaſſion qui m'engage à vous faire du bien.

Ce diſcours raſſura le vieillard ; & Cork avoit une phyſionomie ſi ſage & un maintien ſi réſervé, qu'il ne put ſe défendre d'ajouter foi à ſes paroles ; & après l'avoir remercié de ſon bienfait, en embraſſant preſque ſes genoux, il le conduiſit à une petite chambre mal meublée, où il vit Etelgive & ſa compagne qui s'occupoient à broder. Des habits ſimples & négligés n'empêcherent pas

ſes charmes d'Etelgive d'éclater aux yeux de Cork ; mais rien de ſi beau ne s'étoit offert à ſes regards : une taille haute, fine & bien priſe, un air ſage & majeſtueux, des bras parfaits, des mains de même, une gorge raviſſante, de grands yeux bleux, vifs, tendres, ſpirituels & modeſtes, un nez charmant, une bouche & des dents admirables, tout cela joint à une peau d'une blancheur éblouiſſante, étonnerent de telle ſorte le favori d'Etelred, qu'il en reſta preſqu'immobile. La charmante Etelgive, qui étoit levée dès qu'il étoit entré, rougit extrêmement en voyant l'effet que produiſoit ſa beauté.

Le viſage de Cork ne lui étoit pas inconnu, de ſecrettes raiſons avoient gravé dans ſa mémoire tous ceux qui entouroient le Roi le jour de ſon départ ; & comme il portoit encore le même habit, il lui fut facile de s'en rappeller l'idée : ainſi, ſans ſavoir préciſément qui il étoit, elle ne laiſſa pas de le regarder comme un homme attaché au Roi.

Si les attraits dont elle étoit pourvue avoient cauſé la ſurpriſe de Cork, ſa viſite n'en donna pas une moins grande à cette belle fille : ſa vertu s'en alarma, & regardant ſon pere, elle ſe préparoit à lui demander ce qui le conduiſoit dans cette chambre, lorſque Cork, ayant repris ſes ſens éperdus par tant de charmes, & ne pouvant la traiter comme la fille d'un Artiſan, prit la parole, & s'approchant d'elle avec le

même respect qu'il eût rendu à la Reine : Madame, lui dit il, pardonnez une audacieuse curiosité ; la franchise dont je fais profession ne me permet pas d vous dissimuler que j'ai voulu voir si tout ce qu'on m'a rapporté de vous étoit vrai ; ce que j'en vois est si fort au dessus du portrait qu'on m'en a fait, que je n'ai pu vous en cacher mon étonnement & mon admiration : je vais en faire mon rapport au Roi, & j'ose vous assurer qu'il chérit trop la vertu pour ne la pas rendre plus heureuse.

Seigneur, lui répondit Etelgive avec une modeste fierté, nous sommes trop peu de chose pour que le Roi & ceux qui ont l'honneur de l'approcher daignent s'abaisser jusqu'à nous. Jusqu'ici le Ciel ne nous a point abandonnés ; notre misere ne nous effraie point, elle est peut-être nécessaire à notre sagesse, une plus grande aisance la fait souvent négliger ; & si j'osois, continua-t elle en rougissant, vous demander un prix de la complaisance que mon pere a eue pour vous, ce seroit de ne rien dire au Roi de votre aventure, & de ne nous plus honorer de votre présence.

J'aurai toujours, lui dit Cork, une entiere soumission à vos volontés ; mais je ne puis me dispenser d'instruire le Roi de ce que j'ai vu : & si je suis forcé par ses ordres suprêmes à vous importuner encore, ce sera avec un respect si profond, que j'espere que vous aurez moins de crainte & plus de confiance.

A ces mots, l'ayant ſaluée profondément, il ſe retira avec le pere, qui, dans ſa boutique, fit tous ſes efforts pour l'obliger à reprendre ſa bourſe; mais Cork le prit avec lui ſur un ton d'autorité qui le contraignit à la garder. Cependant l'amoureux Etelred l'attendoit avec une impatience extrême, & jamais journée ne lui avoit paru plus longue; la nuit commençoit à paroître lorſqu'il vit enfin arriver ſon favori, ſur le viſage duquel il apperçut une ſatisfaction qui lui fut de bonne augure.

Auſſi-tôt qu'il le put entretenir en particulier, ſans marquer d'affectation, il l'appella dans ſon cabinet, & lui ayant demandé avec empreſſement ce qu'il avoit découvert; Cork, qui étoit véritablement dans l'admiration, ne ménagea nulle de ſes expreſſions pour bien peindre Etelgive, & rendit un compte exact au Roi de leur entrevue, de ce qu'ils s'étoient dit & de ce qu'ils avoient fait.

Pendant ſon diſcours Etelred paroiſſoit tranſporté d'amour & de joie, & la médiocrité de la fortune & de la naiſſance d'Etelgive lui donnant une eſpérance preſque certaine, il ne fit attention à la réponſe modeſte qu'elle avoit faite à Cork que pour admirer ſon eſprit; enſuite ayant conſulté avec lui comment il feroit pour la voir, ils convinrent qu'il étoit impoſſible que cela ſe pût faire dans la maiſon de ces pauvres gens, & qu'il falloit les en retirer & les établir dans un lieu moins fréquenté que la Ville,

afin que les pas du Roi puſſent être cachés à toute ſa Cour.

Etelred, que l'amour rendoit ingénieux, ſe ſouvint alors qu'à quelque diſtance d'une forêt où il prenoit tous les jours le divertiſſement de la chaſſe, il y avoit une maiſon de campagne dont le logement & les jardins lui avoient paru agréables & commodes, s'y étant rafraîchi pluſieurs fois. Il ordonna à Cork d'en donner tout ce que l'on en demanderoit, de la meubler telle qu'il falloit qu'elle le fût pour la maîtreſſe d'un Roi, & ſous d'autres prétextes lui fit délivrer une ſomme conſidérable, pour ne rien épargner dans ce projet.

Cela demandoit du temps, mais Etelred aima mieux ſe priver encore quelques jours de la vue d'Etelgive, que de ſe refuſer le plaiſir de la mettre dans un état digne de l'amour qu'il avoit pour elle; il ne voulut pas même que Cork la revît que lorſque tout ſeroit prêt pour la conduire à cette maiſon. Ce favori zélé ne le fit pas beaucoup languir, en moins de huit jours elle fut meublée & remplie de tout ce qui eſt néceſſaire à la commodité & aux agrémens de la vie. Le Roi en allant à la chaſſe s'y rendoit ſeul avec Cork, & ordonnoit lui-même l'arrangement qu'il vouloit qui y fût: cette occupation diſſipoit en quelque façon l'ennui d'attendre; & comme cela n'avoit de rapport qu'à ſon amour, il y mettoit tout ſon plaiſir.

Tandis qu'il ſe donnoit ces tendres ſoins,

la

la belle Etelgive n'étoit pas ſans inquiétude; la préſence de Corck avoit ranimé dans ſon cœur des ſentimens que ſa raiſon & ſa vertu avoient combattus avec fermeté. Il y avoit déjà du temps que, pour ſatisfaire une curioſité qui eſt naturelle à tous les Peuples, ſon pere lui avoit fait voir le Roi; & comme c'étoit dans un de ces jours ſolemnels, où les Monarques ne relevent jamais avec plus d'éclat la majeſté royale qu'en s'abaiſſant avec bonté juſqu'à leurs Sujets, elle le vit accompagné de tous ſes charmes: ſon jeune cœur en fut frappé, & l'idée d'Etelred s'y imprima de telle ſorte, qu'elle n'avoit que lui devant les yeux, qu'elle ne parloit que de lui, & ne pouvoit penſer qu'à lui. Elle étoit ſi jeune alors qu'elle ne fit d'abord nulle attention au plaiſir qu'elle reſſentoit à répéter ſans ceſſe ce qu'elle lui avoit vu faire ou entendu dire: mais Edite ſa parente, qui étoit un peu plus âgée qu'elle, lui en fit tant de fois la guerre, que réfléchiſſant ſur ce qui la faiſoit agir, elle connut avec douleur qu'un penchant trop tendre l'entraînoit malgré elle.

Enſuite elle s'indigna contr'elle-même de l'excès de l'orgueil qui la portoit à lever les yeux ſur ſon Roi, & ſe rabaiſſant par les plus humiliantes réflexions, elle chercha, dans ce qu'elle étoit, un ſecours contre ce qu'elle ne pouvoit être.

Mais après ce ſévere examen, elle ſe retrouvoit toujours un cœur au deſſus de ſa naiſſance, & une forte tendreſſe pour Etel-

red. Dans les différentes agitations que lui causoient une passion si disproportionnée, elle ne put se refuser la consolation d'en faire confidence à Edite, en la priant de lui aider à la faire triompher de sa foiblesse. Je ne te l'aurois jamais avouée, lui disoit-elle, si tu étois à portée de voir des personnes plus élevées que nous; & quoique je sache ton amitié pour moi & ta discrétion, je ne m'exposerois pas à l'horreur de t'en voir manquer, en publiant ma folie à ceux qui pourroient la rapporter au Roi; mais aussi solitaire que moi, sans appui, sans ami, & m'aimant comme tu fais, je me flatte que tu auras pitié de l'état où je suis, & que par tes raisons & ta sagesse tu feras aussi revenir la mienne.

C'est ainsi que la trop tendre Etelgive s'entretenoit souvent avec sa cousine, qui, véritablement épouvantée du désordre de son ame, n'épargnoit rien pour en détruire la cause : elles croyoient l'une & l'autre y être parvenues; déjà elles ne parloient plus du Roi, déjà Etelgive s'accoutumoit à ne plus prononcer son nom, lorsqu'il vint à passer, comme je l'ai dit. Le bruit des chevaux, les acclamations du Peuple, & le tumulte qu'elle entendit la firent courir à sa fenêtre : quelle fut sa surprise quand elle vit Etelred mille fois plus aimable que la premiere fois! elle n'osa refermer la fenêtre, ou plutôt elle n'en eut pas la force, & les yeux de ce Monarque, qui s'attacherent sur elle en ce moment, lui firent oublier toutes ses résolutions.

Elle y résista, & le suivit de l'esprit & du cœur aussi loin que sa vue put s'étendre, & vit qu'il s'étoit retourné plusieurs fois pour la regarder encore. Il s'éloigna, & la triste Etelgive ne vit plus qu'une nuit sombre en perdant l'objet qui la charmoit; elle se retira de la fenêtre avec des yeux noyés de pleurs : Edite, s'écria-t-elle, ma chere Edite, que vais-je devenir ?

Cette aimable fille, dont le caractere étoit rempli de douceur, ne voulut pas d'abord combattre sa passion avec chaleur : ma chere Etelgive, lui dit-elle, espérez du temps & de votre vertu une guérison si nécessaire à votre repos ; & pour l'avancer, songez incessamment que cet Etelred si beau, si bien fait, est un des plus grands Rois du monde, que nous sommes les moindres de ses Sujettes, & qu'il n'est destiné qu'à des Princesses.

Je ne le sais que trop, répondit-elle, & ma tendresse n'est accompagnée ni d'espérance ni de desir ; & quand ce Roi, qui m'est si cher, viendroit à m'aimer autant que je sens que je l'aime, il n'en seroit jamais plus heureux, & toute sa grandeur, son pouvoir & mon amour ne peuvent me faire oublier le soin de ma gloire. Je n'en veux point être aimée, & je veux cesser de l'aimer : je n'aurai pas de peine à empêcher le premier ; mais je crains bien de ne pouvoir parvenir à l'autre. N'importe, ma chere Edite, continua-t-elle, commençons à n'en plus parler, & si je ne puis vaincre

ma paſſion, du moins ne la nourriſſons pas. Je vais éviter avec ſoin les occaſions de revoir ce Prince : il rentrera dans Londres ; mais je te proteſte que je ne ſerai point du nombre de ceux qui s'empreſſeront à lui en marquer leur joie.

Cette réſolution fut exécutée exactement, & lorſqu'elle entendit dire que le Roi revenoit, elle ſe retira dans l'endroit le plus écarté de la maiſon, pour n'être point tentée de le voir ; & c'eſt ce qui fit que ce Monarque la chercha en vain. Cet effort ſur elle-même lui fit croire qu'avec le temps elle pourroit remporter une victoire entiere : elle étoit dans cette eſpérance, lorſque Corck s'offrit à ſes regards.

Une vue ſi inopinée la ſurprit ; ſes diſcours, dont elle ſentit toute la force, la troublerent : l'attachement du Roi à la regarder revint à ſa mémoire, & elle ne douta nullement qu'un deſſein prémédité n'eût cauſé cette viſite. Cependant, maîtreſſe de tous ſes mouvemens, elle répondit à Corck avec une ſageſſe & une prudence admirables. Il ne fut pas plutôt ſorti, que ſon pere vint lui faire part de la généroſité de ce Seigneur.

Etelgive, qui fut encore affermie par-là dans ſa penſée, remontra reſpectueuſement à ſon pere le tort qu'il avoit eu d'accepter cette ſomme. Les préſens des hommes de la Cour, lui dit-elle, portent avec eux un poiſon qui détruit l'honneur & la réputation de ceux qui les reçoivent, quand ils ont des

filles dont la misere ne peut être réparée que par la perte de leur gloire. Que ne dira-t-on point lorsque l'on saura que vous avez reçu de l'argent d'un Seigneur de la Cour, & que vous lui avez permis de nous voir? J'ignore son nom & son rang, mais je l'ai reconnu pour un de ceux qui étoient le plus près du Roi à son départ pour la campagne, & cela me fait aisément juger qu'il faut qu'il en soit considéré. De pareilles visites nous déshonorent, parce qu'elles ne peuvent avoir que des motifs honteux pour nous, étant d'un état trop bas pour que l'on nous puisse rechercher par des voies légitimes.

Cette pensée arracha des larmes à la belle Etelgive; mais l'Artisan, qui n'entendoit pas toutes ces délicatesses, les condamna, & lui dit: qu'il ne trouvoit pas qu'il fût nécessaire de rester dans une affreuse misere, par la seule crainte de donner matiere aux discours; qu'il n'y avoit que les Grands qui fussent en pouvoir de soulager les petits; que les gens qui y trouveroient à redire n'en parleroient que par envie; qu'il n'étoit pas hors d'exemple qu'on eût vu des personnes de qualité assez charitables pour enrichir des filles malheureuses, sans en vouloir à leur honneur; que ce Seigneur ne lui avoit rien dit qui pût lui donner lieu de penser qu'il eût un pareil dessein, & qu'enfin il étoit résolu de ménager sa protection & de profiter de ses bontés.

Etelgive, qui vit que c'étoit un mal sans remede, ne repliqua point; mais lorsqu'elle

fut ſeule avec Edite, elle lui fit voir tous les ſujets de crainte qui la tourmentoient. Edite penſoit comme elle, & ne doutoit point que ſa beauté n'eût attiré ce Seigneur pour lui-même, ou par l'ordre du Roi. Ce Prince, lui dit-elle, vous a regardée avec tant d'attention, que je ne puis m'ôter de l'idée qu'il cherche à vous connoître plus particuliérement; car enfin, continua-t elle, en ſouriant, celui qui nous a rendu viſite, m'a paru rempli d'admiration en vous voyant; mais je ne lui ai rien remarqué d'un homme amoureux, & ſon affectation à dire qu'il feroit ſon rapport au Roi de ce qu'il voyoit, me fait croire qu'il n'eſt venu que par ſon commandement.

Hé ! c'eſt ce qui m'alarme, répondit Etelgive ! quelle eſt la penſée du Roi ! Que prétend-il ? Que de honte pour moi j'entrevois dans ſa curioſité ! Le croirois-tu, ma chere Edite, l'horreur que cette idée me donne, diminue ma tendreſſe : Etelred ne peut aimer une fille comme moi & l'eſtimer; ſon amour, qui combleroit de gloire une perſonne d'une naiſſance égale à la ſienne, eſt un outrage pour moi. Je me rends juſtice, je ne porte point mes vues au-delà de ce que je dois être; mais, malgré la baſſeſſe de mon état, mes ſentimens ſont ſi fort au deſſus de ma condition, que je n'enviſage qu'avec mépris des grandeurs que je ne puis partager légitimement. Etelred étant Roi, ne peut être mon époux; mais jamais Etelgive ne ſera ſa maîtreſſe.

Ce fut dans de pareils entretiens que cette vertueuſe fille paſſa les huit jours qu'elle fut ſans revoir Corck ; & elle commençoit à ſe flatter que cette aventure n'auroit point d'autre ſuite, lorſque le matin du neuvieme elle vit entrer dans ſa chambre Corck & ſon pere : ma fille, lui dit l'Artiſan, un ordre du Roi nous enleve de notre maiſon ; ce Seigneur en eſt chargé : ce jour eſt marqué pour notre départ, préparez-vous à obéir.

La ſurpriſe d'Etelgive fut ſi grande qu'elle ne put répondre. Corck s'en apperçut : Madame, lui dit-il, raſſurez-vous, l'ordre du Roi n'a rien qui vous doive alarmer, & ce n'eſt que pour vous faire un ſort heureux que vous allez changer de demeure. Sa Majeſté ne veut pas qu'il ſoit dit qu'une perſonne auſſi parfaite que vous ſe puiſſe plaindre de la fortune au milieu de ſes Etats ; la retraite qu'il vous a deſtinée eſt à vous, il m'a choiſi pour vous y conduire : votre pere vous y ſuivra, ainſi que l'aimable Edite, & déſormais vous n'aurez d'autre ſoin que de conſerver des jours que le Roi veut rendre à jamais fortunés.

Seigneur, lui répondit Etelgive, qui s'étoit remiſe de ſon trouble, j'avoue qu'il m'eſt difficile de revenir de mon étonnement ; nous avons ſi peu mérité ces marques de la bonté du Roi, & nous ſommes de ſi petits objets, qu'il ne faut pas moins que l'air de probité qui accompagne vos paroles pour y pouvoir ajouter foi : cependant je vois bien qu'il faut obéir, & je ſuis prête,

Seigneur, à ſuivre mon pere par-tout où vous voudrez le mener.

Corck, qui l'examinoit avec une attention extrême, vit bien qu'elle pénétroit le motif de toute cette aventure; mais il connut en même temps qu'elle en avoit plus de douleur que de joie, & la vertu étoit ſi bien imprimée ſur ſon viſage, qu'il ne douta point que cette conquête ne coûtât de la peine au Roi. Il en eſtima davantage Etelgive, & prit dès-lors la réſolution de l'aider de ſes conſeils & d'être ſon ami. Cependant il marqua l'heure de ſon départ aux approches de la nuit, & leur donna rendez-vous dans un autre quartier de la Ville, afin que cela ne fît aucun éclat dans le leur. Enſuite ayant pris l'Artiſan en particulier, il lui donna encore une bourſe pleine d'or, en lui recommandant de s'en ſervir pour terminer tout ce qui pourroit l'inquiéter, & ne laiſſer à la Ville aucune affaire où ſa préſence pût être néceſſaire, l'intention du Roi étant qu'il ne fît jamais aucun métier. Le commandement étoit trop doux pour s'y oppoſer, & le vieillard promit d'accomplir en tout les volontés du Prince. Dès le moment que Corck l'eût quitté, il mit ordre à ſes affaires: comme elles n'étoient pas conſidérables, elles furent bientôt arrangées.

Pour la belle Etelgive, elle étoit dans une ſituation très-difficile à décrire; tant de penſées différentes s'offroient à ſon eſprit, qu'elle fut toute cette journée ſans ſe connoître elle-même: Edite fit en vain tous ſes efforts

pour rétablir le calme dans ſon cœur.

Tout ce qu'elle put lui dire ne fit qu'augmenter ſon trouble & ſon inquiétude, & le moment du départ arriva ſans qu'elle eût donné aucune marque de tranquillité. Son pere, qui avoit plus d'impatience qu'elle de ſe voir dans un autre état, la vint prendre avec Edite, & tous trois s'étant rendus où Corck avoit dit, ils y trouverent un char, dans lequel des perſonnes affidées à ce favori les firent monter. Il n'y étoit pas, ſon abſence intrigua Etelgive; elle demanda ſon nom, & s'informa où il étoit: on lui répondit qu'elle le trouveroit où l'on alloit la mener. Perſonne n'entra avec eux dans le char, deux hommes à cheval furent leur ſeule ſuite. Ils partirent, & dans l'eſpace du chemin Etelgive témoigna à ſon pere la crainte où elle étoit qu'on ne la conduisît au Roi, & qu'on ne prétendît lui faire quelque violence. Ce bon homme la raſſura, & lui dit qu'il ſavoit où on la menoit, & qu'il ne la quitteroit point. En effet, il étoit inſtruit de tout le myſtere, avec défenſe d'en rien apprendre à ſa fille.

Cette belle perſonne ſe raſſura un peu ſur ſa parole; & comme Edite n'avoit pas les mêmes ſujets de craintes, & que cette aventure avoit des circonſtances trop intéreſſantes pour n'y pas faire attention, elle dit mille choſes plaiſantes à Etelgive, en la conjurant de ne la pas oublier dans le rang où elle prévoyoit qu'elle alloit monter. Quoique la raillerie ſur ce ſujet ne s'accordât pas

avec les penſées de cette charmante fille, une ſecrette réſolution qu'elle avoit priſe, ſans en rien communiquer, la rendit moins ſévere ; elle répondit à toutes les attaques d'Edite ſur le même ton qu'elle les lui faiſoit. Enfin ils arriverent à la nuit cloſe à cette maiſon. Le premier objet qui frappa la vue d'Etelgive, à la clarté de pluſieurs flambeaux, fut Corck qui s'avançoit pour lui donner la main. Seigneur, lui dit-elle en la lui préſentant avec grace, ſi vous voulez que je reçoive ſans inquiétude l'honneur que vous me faites, aſſurez-moi que vous êtes ſeul ici. Corck comprit à l'inſtant tout ce que renfermoit ce peu de paroles, & la conduiſant à l'appartement qu'on vouloit qu'elle occupât : Madame, lui répondit-il, vous y êtes ſeule maîtreſſe ; je n'y ſuis que pour vous y recevoir : perſonne n'a ſuivi mes pas, & celui qui brûle d'y être n'y paroîtra jamais aux heures où il pourroit vous donner de la crainte. Seigneur, lui dit-elle alors avec fermeté, daignez donc me protéger auprès de lui : je ſais le reſpect que je lui dois, qui que ce ſoit ne peut m'en inſtruire ; mais j'ai beſoin qu'on lui apprenne que, tout Roi qu'il eſt, il en doit à l'innocence.

Admirable Etelgive, répondit Corck, le Roi vous adore ; vous ne le verrez que demain : c'eſt à lui ſeul à vous déclarer ſes intentions ; mais ce que je puis vous dire, ſans aller au-delà de ce qu'il m'a preſcrit, c'eſt que vous avez plus de pouvoir ſur lui que lui-même, & que vous n'avez beſoin

que de vous pour vous faire reſpecter.

Alors ayant fait approcher ſon pere & Edite : cette maiſon, leur dit-il, & tout ce qu'elle renferme, appartient à Etelgive ; elle y trouvera pour elle & pour vous tout ce qu'elle peut déſirer ; les femmes qu'elle y verra ſont deſtinées pour la ſervir, & du reſte elle réglera les choſes comme elle le jugera à propos.

A ces mots il prit congé d'eux, & les laiſſa en liberté de faire réflexion ſur le changement de leur fortune. Il ne fut pas plutôt parti, qu'Edite pria Etelgive de vouloir viſiter les appartemens ; elle y conſentit, & pluſieurs domeſtiques s'étant préſentés, ils prirent des flambeaux & les conduiſirent par toute la maiſon : elle n'étoit pas grande, mais extrêmement commode, & meublée d'une galanterie & d'une magnificence extrême.

Etelgive trouva dans ſon appartement une toilette ſuperbe. Une des femmes qui la devoit ſervir la fit entrer dans une garde-robe où elle vit nombre d'habits & d'étoffes d'une richeſſe qui auroit flatté la vanité de tout autre qu'elle ; mais elle n'enviſagea ces biens que comme des pieges qu'on tendoit à ſa vertu.

Edite, quoique très-ſage, ne faiſoit pas de ſemblables attentions, & le plaiſir de connoître l'aiſance pour la premiere fois de ſa vie lui donna une joie qui ſe répandoit dans toutes ſes actions ; & lorſque ſa curioſité fut ſatisfaite, & qu'Etelgive eût fait

retirer ses gens : en vérité, lui dit elle, il faut convenir qu'il est bien doux d'être Roi pour faire des choses de cette magnificence, pour soulager les malheureux, rendre le pauvre riche, & relever l'éclat de la sagesse & de la beauté.

Si tous ces dons, répondit Etelgive, n'avoient que de pareils motifs, que nous serions heureuses ! mais, ma chere Edite, l'amour en est le seul principe, & cet objet en efface tout le mérite. Edite, qui la vit un peu plus d'humeur de parler, lui demanda pourquoi elle avoit gardé un si profond silence depuis que Corck les avoit quittées à Londres jusqu'à leur départ. Elle lui avoua que la crainte que toutes ces précautions que l'on prenoit ne fussent pour la livrer au Roi, lui avoit jetté un trouble dans l'esprit dont elle n'avoit pas été maîtresse, & que le silence qu'elle avoit observé, n'avoit été que pour s'affermir dans la résolution qu'elle avoit prise de tout hazarder pour se sauver à la faveur de la nuit, & de s'aller jetter dans une maison religieuse, si elle eût vu le Roi dans les intentions de lui faire quelqu'outrage.

Il ne s'y prend pas de façon, lui répondit Edite, à nous le faire croire capable de cette indignité ; il est aisé de voir qu'il ne cherche à vous gagner que par ses bienfaits, & vous devez considérer qu'il iroit peut-être de la vie de votre pere si vous disparoissiez : on l'accuseroit d'avoir facilité votre fuite, & j'ai oui dire que l'amour, changé

en fureur, étoit mille fois plus à craindre que la haine.

C'eſt ce qui me retient, dit Etelgive, & ſi je puis parvenir à donner au Roi plus d'eſtime que d'amour, vous pouvez bien croire que je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour empêcher la fortune de ma famille, quand je la pourrai procurer ſans hazarder ma gloire; mais auſſi ſoyez perſuadée que je ſaurai la refuſer & la dédaigner, s'il doit m'en coûter pour l'acquérir une réputation que j'eſtime au deſſus de tous les Empires du monde.

Elle finiſſoit ces mots lorſqu'on vint l'avertir que l'on avoit ſervi: ce repas étoit ſi différent de ceux auxquels ils étoient accoutumés, qu'une autre qu'Etelgive en eût paru embarraſſée; mais elle étoit née avec une ame ſi fort au deſſus de la grandeur même, qu'il ſembloit qu'elle eût été élevée & nourrie dans toute cette opulence.

Tandis qu'à chaque pas qu'elle fait, elle trouve des preuves de l'attention du Roi; ce Monarque, auprès duquel Corck étoit de retour, s'entretenoit avec lui de tout ce qui s'étoit paſſé à l'arrivée d'Etelgive. Cet adroit confident l'inſtruiſit exactement des moindres circonſtances, & n'oublia rien de ce qui pouvoit le convaincre que cette fille avoit autant d'eſprit que de beauté. Etelred, dont l'amour paroiſſoit augmenter à meſure qu'il voyoit approcher l'inſtant de le déclarer, paſſa la nuit dans une impatience qui ne lui permit pas de goûter un moment de

repos ; s'il eût ſu les penſées d'Etelgive, il auroit été moins agité ; & ce temps deſtiné au ſommeil, qui ne fut employé du Roi qu'à chercher des termes qui puſſent exprimer ſon amour, le fut par Etelgive à prendre un empire aſſez puiſſant ſur le ſien pour le pouvoir cacher.

Le jour parut, & lorſqu'Etelred eût rempli les devoirs auxquels engage la dignité ſuprême, il ne ſongea plus qu'à ſe livrer à ceux qu'exigeoit ſon amour ; & le moment de la chaſſe étant venu, il partit avec une joie qui répandoit de nouveaux charmes ſur toutes ſes actions. Quand il crut avoir donné aſſez de temps à ce divertiſſement pour que ſa Cour ne s'apperçût de rien, il s'écarta avec le ſeul Corck, & ſe rendit à un endroit de la forêt, dans lequel il y avoit une porte du parc de la maiſon d'Etelgive, ce qui en augmentoit encore la beauté.

Le pere de cette incomparable fille, que Corck avoit averti de l'heure de l'arrivée du Roi, ſe promenoit avec elle & Edite dans l'allée qui aboutiſſoit à cette porte ; il l'avoit ouverte, & voyant de loin ces deux cavaliers, il ne douta point que ce ne fût le Roi & ſon confident. Il ne ſe trompoit pas, & ce Prince les voyant s'approcher, ſe hâta de deſcendre de cheval pour prévenir Etelgive, qui s'avançoit à grands pas au devant de lui. Cette belle perſonne, qui vouloit faire triompher ſa vertu ſans marquer de mépris pour les bontés de ſon Souverain, s'étoit laiſſée parer d'une partie de ſes préſens ;

elle avoit un si grand éclat dans ce nouvel ajustement, qu'il étoit difficile de le pouvoir soutenir au premier abord. Etelred en fut ébloui, & quoique son amour fût extrême, il prit un tel accroissement à cette vue, qu'il en fut transporté ; & la belle Etelgive, qui voulut se jeter à ses pieds, le vit plutôt aux siens qu'elle n'eût le temps de l'en empêcher.

Il ne voulut jamais souffrir qu'elle ni Edite s'humiliassent de la sorte, & le pere d'Etelgive fut le seul dont il reçut les respects qui lui étoient dûs. Il le releva avec bonté, & ayant donné la main à Etelgive, & la séparant du reste de la compagnie, qui les suivoit de loin par respect : vous voyez un Prince, belle Etelgive, lui dit-il, de qui le sort dépend entiérement de vous. Je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous apprenne que je vous adore, tout ce qui est arrivé a dû vous instruire de mon amour ; mais ces premieres marques de ma passion ne l'expriment encore que foiblement, & je ne trouve même aucun terme qui puisse vous en découvrir la violence. Vous êtes la seule qui m'ayez inspiré des sentimens si vifs ; mais aussi vous êtes la seule dont les charmes soient dignes d'être adorés.

Sire, répondit Etelgive, voyant qu'il attendoit sa réponse, je serois indigne du jour qui m'éclaire si je n'étois pas sensible aux bontés de Votre Majesté : tant de bienfaits répandus sur nous en si peu de temps trouveront toujours en moi la plus vive recon-

noiſſance & le plus profond reſpect ; mais, Sire, continua-t-elle en faiſant un effort pour ſe jeter à ſes genoux, ce qu'il ne voulut pas permettre, pardonnez à l'innocente Etelgive, ſi elle oſe préférer ſa gloire à tous les dons de Votre Majeſté : l'amour dont elle veut m'aſſurer y met une tache éternelle ; la ſageſſe eſt l'unique bien que j'aie reçu du Ciel, c'eſt en elle que conſiſte ma naiſſance, mon ambition & tout l'éclat de ma fortune : c'eſt elle, Sire, qui m'apprend à m'élever même au deſſus des Rois ; & ſi quelqu'autre Monarque que l'auguſte Etelred, de qui j'ai l'honneur d'être ſujette, m'avoit parlé d'amour, un ſouverain mépris ſeroit ſa récompenſe.

Je n'enviſage qu'avec la derniere douleur l'idée que le changement de mon état va donner de moi ; bien loin d'en tirer vanité, je n'y vois que des ſujets de honte & d'humiliation : moins le Ciel m'a fait naître, & plus je vais être en bute aux traits piquans de la médiſance. N'eſpérez pas, Sire, que j'y donne une plus ample matiere : n'attendez d'Etelgive que les ſoumiſſions, les reſpects & l'obéiſſance que tous les Sujets doivent à leur Roi. Rien de plus doux ne ſe prépare pour Votre Majeſté dans ſa pourſuite : telle Etelgive paroît à vos yeux aujourd'hui, & telle elle vous paroîtra à l'avenir ; & ſi Votre Majeſté a formé d'autres deſirs, j'oſe la ſupplier de retirer tous ſes dons & de me laiſſer mon innocence. Etelred étoit ſi ſurpris d'entendre parler de la ſorte une fille

comme Etelgive, & de la majesté qui accompagnoit ses paroles, qu'il ne fut pas en son pouvoir de l'interrompre. La pudeur qu'il voyoit répandue sur son visage ne lui donnoit pas lieu de douter de la vérité de ses sentimens, & cette austere sagesse, à laquelle il ne s'attendoit pas, fit naître dans son cœur une estime aussi grande que son amour. Il fut quelque temps à la regarder sans lui répondre; mais enfin rompant le silence : admirable Etelgive, lui dit-il, un amour aussi violent que le mien ne prend pas toujours la raison pour guide; & j'avoue que dans toutes les perfections qui m'ont charmé en vous, j'en avois éloigné celle qui pouvoit être contraire à mon bonheur, & qui cependant releve les autres avec tant d'éclat; que bien loin qu'elle me détourne de mes desseins, elle ne fait que m'y fortifier. Oui, c'est cette même sagesse, à laquelle vous voulez sacrifier mes bienfaits, qui va vous en combler pour jamais; & me montrant aussi jaloux de votre gloire que de la mienne, je n'attaquerai votre cœur que par les soins, les attentions & le respect que vous pourriez attendre d'un de mes Sujets. Je n'exige de vous que de les recevoir, non pas comme de votre Roi, mais comme d'un homme aussi fortement amoureux de votre vertu que de votre beauté.

Laissez-moi la douceur de me satisfaire en vous rendant heureuse : vous voir, vous aimer, vous le dire sans cesse, & vous donner à chaque instant des preuves de mon

amour, c'est tout le prix que j'en veux attendre.

Ah ! Sire, répondit Etelgive, qui se faisoit une cruelle contrainte pour ne pas faire voir combien elle étoit touchée de tant d'amour, vous mettriez mon sort au dessus d'une mortelle, si vous aviez de pareils sentimens; mais enfin, continua-t-elle, ce n'est pas à moi à combattre les volontés de mon Roi; vous êtes le maître, & j'espere que le temps, qui vous fera connoître mon ame toute entiere, vous guérira d'une passion dont la suite doit être si peu satisfaisante pour Votre Majesté. Si je puis vous en inspirer, lui dit-il, je serai trop heureux. A ces mots s'étant trouvés à la porte d'un sallon qui donnoit dans cette allée, ils y entrerent avec Corck, Edite & le pere d'Etelgive, qui les avoient toujours suivis : une collation magnifique y étoit préparée. Etelred parut charmé de cette attention, & voulut que cette petite famille se mît à table avec Corck & lui.

Ces sortes de parties font le plaisir des Rois; c'est-là que, débarrassés de la grandeur qui les accompagne sans cesse, ils se montrent à découvert, & que, libres & sans contrainte, ils font connoître que pour être revêtus de l'autorité suprême, ils n'en sont pas moins hommes & moins sensibles aux douceurs d'une vie aisée & tranquille. Ce moment eut tant de charmes pour Etelred, qu'il le fit durer autant qu'il lui fut possible.

La charmante Etelgive, qui, malgré l'attention extrême qu'elle avoit à ne rien dire qui pût découvrir ce qui se passoit dans son ame, faisoit remarquer dans toutes ses actions des graces si particulieres, & un esprit si éclairé, que le Roi ne s'en sépara qu'avec peine; mais enfin craignant qu'on ne le cherchât & que l'on ne découvrît sa retraite, il prit congé d'elle, en la conjurant de lui permettre qu'il vînt souvent l'assurer de son amour. Elle répondit à cette demande avec sa modestie ordinaire, & sans vouloir donner son consentement à ses visites, elle lui fit entendre qu'il lui seroit inutile de s'y opposer, puisqu'il étoit le maître. Ce prince fit mille amitiés à Edite, la trouvant très-aimable; & s'étant apperçu de l'attachement qu'Etelgive avoit pour elle, il la pria galamment de prendre ses intérêts auprès d'elle, & de l'entretenir souvent de lui. Edite reçut cette confiance avec respect, y répondit avec esprit, & l'assura de son zele & de sa soumission. Il fut reconduit de la même maniere dont il avoit été reçu, & remonta à cheval si rempli d'amour & d'admiration, qu'il ne cessa pas de parler à Corck des charmes d'Etelgive, jusqu'à ce qu'il eût rejoint la chasse.

On commençoit à s'inquiéter de son absence, & l'on se préparoit à le chercher lorsqu'il arriva : sa présence remit le calme dans les esprits; & comme on vit que son dessein n'étoit pas de dire d'où il venoit, les Courtisans contraignirent leur curiosité &

respecterent un mystere où on ne vouloit pas les faire entrer, & le Roi reprit le chemin de Londres, dans la ferme résolution de revoir Etelgive dès le lendemain.

Cette belle fille ne fût pas plutôt seule avec Edite, qu'elle lui redit toute la conversation du Roi, & l'effort extrême qu'elle s'étoit fait pour lui cacher la situation de son cœur : qu'il est aimable, lui disoit-elle, & qu'il est digne d'être aimé ! pourquoi faut-il qu'il soit Roi ? ou pourquoi ne suis-je rien ?

Quelle est cette fatalité de la destinée d'unir si parfaitement deux cœurs qui ne sont pas faits l'un pour l'autre ? Et quel sera le fruit de tant de soins & de tant d'amour ?

Mais, lui répondit Edite, puisqu'il n'en demande point d'autre que de vous aimer & de vous le dire, pourquoi ne vous en pas faire un égal plaisir ? Pourrez-vous toujours vivre dans cette contrainte ? & croyez-vous que l'aveu de votre tendresse le rendît plus téméraire ?

Sans doute, s'écria-t-elle ! S'il venoit à savoir qu'il est aimé, il se flatteroit bientôt de triompher de ma foiblesse, & se mettroit en devoir d'y parvenir. Non, Edite, jamais cet aveu ne sortira de ma bouche ; & m'en dût-il coûter la vie, je saurai me conduire si bien, qu'il ne pourra pénétrer dans le fond de mon ame. Qu'espérez-vous de cette rigueur, lui dit Edite ? Le forcer, répondit Etelgive, à rentrer en lui-même,

ſe détacher de moi, & à porter ailleurs des vœux que je ne puis ni ne dois recevoir.

Edite, qui commençoit à trouver ſa ſituation agréable, ne goûtoit pas tout-à-fait ce raiſonnement; mais connoiſſant la ſévérité d'Etelgive, elle n'oſa la combattre, & ſe contenta de lui témoigner la compaſſion que lui donnoit la vie gênante qu'elle alloit mener. Pour le Roi, toute ſon inquiétude étoit de pouvoir dérober aux yeux de ſa Cour, & ſur-tout à Egrads, l'amour dont il étoit embraſé. Cette paſſion qui prenoit un puiſſant empire ſur lui, lui rendit la préſence de ce Prince moins agréable: ſes ſages conſeils commencerent à être plus craints que ſuivis; & quoiqu'Etelred le conſidérât toujours, il appréhendoit ſa ſévérité ſur ſon attachement pour Etelgive, s'il venoit à en avoir connoiſſance.

Cette crainte le fit agir avec circonſpection. Quoique les parties de chaſſe fuſſent fréquentes, & qu'il vît cette belle fille preſque tous les jours, il prit de ſi grandes précautions, que l'on fut long-temps ſans s'appercevoir de cette intrigue. Cependant il ne goûtoit qu'un plaiſir imparfait, & quoiqu'il eût dit à Etelgive, l'eſpoir de s'en faire aimer l'avoit flatté de celui de la poſſeſſion; & il s'imaginoit que, quelque vertu dont on pût être armé, on ne réſiſtoit pas facilement à un amant qui ſait plaire: mais bien loin de pouvoir parvenir à cet heureux moment, il vit avec une douleur extrême qu'il n'avoit ſeulement pas fait le moindre progrès ſur ſon cœur.

Toujours ſage, réſervée, modeſte & reſpectueuſe, Etelgive ne paroiſſoit que reconnoiſſante ; les ſoins aſſidus, les ſuperbes préſens, les diſcours paſſionnés, les pleurs, le déſeſpoir même, tout fut mis en uſage par l'amoureux Etelred, ſans qu'il s'en pût croire un moment plus heureux. Cette réſiſtance n'eut pas l'effet qu'Etelgive s'en étoit promiſe ; bien loin d'éteindre ſon amour, elle en ranima l'ardeur. D'abord un peu de jalouſie s'empara de ſon cœur ; il crut qu'une telle indifférence ne pouvoit partir que de quelque attachement ſecret pour un autre : il voulut s'en expliquer, & s'imagina même que c'étoit un moyen ſûr pour ſavoir les véritables ſentimens d'Etelgive.

Dans cette penſée, un jour qu'il avoit employé tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre pour la toucher, qu'il vit qu'elle ne l'écoutoit qu'avec peine : c'en eſt trop, lui dit-il, & je vois à préſent tout l'excès de mon malheur. Etelgive, continua-t-il, en la regardant avec des yeux où la colere s'uniſſoit avec la tendreſſe, vous aimez ; mais ce n'eſt pas Etelred. Cette accuſation imprévue ſurprit tellement Etelgive, qu'elle fut prête à ſe déclarer : elle pâlit, elle rougit, quelques larmes coulerent de ſes beaux yeux, & les levant au Ciel, avec une action toute modeſte : Grand Dieu, s'écria-t-elle ! n'étoit-ce pas aſſez que de mettre ma vertu à cette cruelle épreuve, ſans me faire ſoupçonner d'une ſemblable indignité ! Elle ſe tut, & le tendre Etelred, qui

avoit remarqué tous les mouvemens de son visage, fut si touché de l'état où il l'avoit mise, qu'il se jetta à ses pieds pour lui en demander pardon.

Ma chere Etelgive, lui dit il, n'imputez un soupçon qui vous offense qu'à la violence de mon amour; il n'outrage cependant point cette sagesse qui me déséspere; ne pouvez-vous pas avoir aimé avant que de me connoître? ne puis-je pas vous avoir arrachée à un rival plus heureux que moi? Car enfin, continua-t-il, à quoi puis-je attribuer votre cruelle indifférence? & suis-je si fort à mépriser, si ce n'est un attachement plus puissant que vous-même qui m'empêche de me faire aimer.

Sire, lui répondit Etelgive, qui s'étoit remise pendant qu'il parloit, & le forçant de se relever, vous ne m'avez arraché qu'à moi-même; mon cœur n'a jamais ressenti pour personne les feux dont vous m'accusez, & je n'ai point vu d'homme assez téméraire pour m'entretenir des siens. Le Ciel, qui me réservoit sans doute le funeste avantage d'allumer les vôtres, m'a fait l'ame assez haute pour mépriser une conquête moins illustre: la sagesse dont je suis les loix est l'unique obstacle qui s'oppose à ce que vous appellez votre bonheur. Je ne puis la suivre & vous aimer; mon état rend votre amour & ma vertu incompatibles. Mais enfin, Sire, continua-t-elle en embrassant ses genoux malgré lui, terminez ma peine & la vôtre: je ne vous demande point de

retirer vos bienfaits, j'en ai besoin ; je vous conjure seulement de ne m'en favoriser que pour faciliter ma retraite dans un couvent. Achevez par cette derniere marque de vos bontés de persuader à la malheureuse Etelgive que vous l'aimez avec sincérité.

Moi, s'écria le Roi tout éperdu ! que je me sépare de vous ? que je vive sans vous ? Ah ! cruelle Etelgive, songez-vous bien à ce que vous me demandez ? & se peut-il que ma vie vous soit si fort indifférente, pour que vous en avanciez la fin avec cette tranquillité ? Sire, lui dit-elle les yeux baignés de pleurs, je donnerois la mienne avec joie pour assurer la vôtre ; mais je ne lui sacrifierai jamais ma gloire.

Hé bien, répondit le Roi, qu'ai-je exigé de vous qui y soit contraire ? Ai-je agi en tyran ? la violence de mon amour en a-t-elle mis dans mes actions ? par quels emportemens, ou par quelle injustice ai-je mérité que vous souhaitiez m'abandonner, me fuir, & m'obliger à vous perdre pour jamais ? Il voulut continuer, mais il vit changer Etelgive d'une maniere à lui faire craindre quelque accident : il courut à elle en appellant Edite, qui entretenoit Corck à l'autre bout de la chambre.

Ils s'approcherent, & trouverent Etelgive sans connoissance. Le désespoir du Roi éclata par des transports que son amour seul pouvoit faire excuser. Cependant on s'employa si bien à la faire revenir, qu'elle reprit ses sens ; mais ce ne fut qu'avec un violent

lent frisson, qu'une fievre ardente suivit de près. On la mit au lit; l'amoureux Roi d'Angleterre ne vouloit point la quitter : il s'accusoit de ce mal inopiné par l'injuste soupçon qu'il avoit fait paroître; il étoit à genoux à sa ruelle, qui expioit sa faute par les paroles les plus passionnées. La trop tendre Etelgive, qui n'étoit en cet état que par le combat qu'elle s'étoit fait, pour ne pas découvrir le secret de son cœur, en sentoit redoubler son mal.

Mais ne pouvant plus se contraindre jusqu'au point de cacher à ce Prince combien elle étoit sensible à ce qu'il faisoit pour elle, & voulant l'obliger à partir : Sire, lui dit-elle, je suis pénétrée de vos bontés; que Votre Majesté ne s'alarme point, je lui promets d'avoir soin d'une vie qui lui sera toujours soumise. Etelred qui comprit que sa présence pouvoit la gêner, & pressé par Corck de retourner à Londres, se rendit à leurs raisons, & la quitta dans une inquiétude qu'il ne put si bien déguiser qu'il n'en parût quelques marques aux yeux des Courtisans. Le Prince Egrads même s'en apperçut, & voulut en pénétrer le sujet : il mit toute son attention à observer les démarches de ce Monarque.

La maladie d'Etelgive l'éclaircit bientôt de ce qu'il vouloit savoir : Corck y alloit le matin, le Roi & lui s'y rendoient l'après-midi, & pendant trois jours qu'elle fut assez mal pour faire craindre pour sa vie, les allées & les venues du Roi & de son

favori firent enfin découvrir leur cause.

Toute la Cour le fut presque en même temps ; mais comme personne ne s'imaginoit que cette passion fût au-delà des bornes qu'ont toujours celles des Rois pour leurs inférieures, chacun en témoigna de la joie, & le bruit de la beauté & de la sagesse d'Etelgive s'étant répandu, il n'y eut ni Dames ni Seigneurs qui ne voulussent faire leur cour à Etelred, en donnant des louanges à sa maîtresse.

Mais tandis qu'elle faisoit l'objet de l'entretien de la Cour, & que le Roi la voyoit avec moins de contrainte, il se passoit d'étranges choses dans l'esprit de l'un & de l'autre.

Cette belle fille avoit été si dangereusement malade, qu'Etelred, qui croyoit véritablement avoir donné lieu à son mal par la contrainte qu'il s'imaginoit qu'elle s'étoit faite pour conserver le respect qui lui étoit dû, lui fit voir un amour si parfait & si désintéressé dans le cours de sa maladie, que le troisieme jour, étant considérablement empirée, elle se résolut de lui déclarer ses sentimens avant que de mourir, comme une récompense qu'elle ne pouvoit refuser aux généreux témoignages qu'elle avoit reçus de sa passion.

Jusques-là elle avoit gardé un empire si absolu sur sa tendresse, que le Roi, désespérant de la vaincre jamais, de la façon dont il s'en étoit flatté dans les commencemens, forma le dessein de se rendre heu-

reux à quelque prix que ce fût. Mais Etelgive se trouva si mal lorsqu'il arriva auprès d'elle, qu'elle ne put effectuer son projet, ni le Roi l'entretenir du sien ; & ce jour qu'ils avoient destiné l'un & l'autre, sans le savoir, à faire leur commun bonheur, ne fut employé qu'en larmes, en regrets & en désespoir. Ce ne fut que très-avant dans la nuit qu'un heureux changement remit le calme dans cette maison. Depuis ce moment Etelgive revint à vue d'œil ; &, avec ses forces, reprit la résolution de conserver son secret. La joie d'Etelred ne fit qu'affermir la sienne ; mais il ne la voulut communiquer à personne, & attendit son parfait rétablissement pour la faire éclater.

Cependant il permit à plusieurs Seigneurs de l'aller voir, & tous en revinrent si charmés, que les Dames furent les premieres à le prier de la faire venir à la Cour. Il n'eut pas de peine à y consentir, puisque cela le mettroit en état de la voir à toutes les heures du jour, & qu'il n'en trouvoit point d'heureuses que celles qu'il passoit auprès d'elle. Mais il eut un terrible combat à rendre pour lui faire approuver cette démarche ; elle lui en étala toutes les conséquences, l'intérêt de sa gloire, les discours auxquels elle alloit être exposée, & n'épargna rien pour se dispenser de cet éclat.

Ne croyez pas, lui dit le Roi, que je veuille vous attirer à la Cour pour vous engager par les exemples & les plaisirs à m'être plus favorable : ce que l'ardeur de mon

amour n'a pu obtenir dans un lieu champêtre & solitaire, je dois encore moins m'en flatter au milieu du tumulte & du bruit. Vous y vivrez aussi retirée que vous le jugerez à propos; Edite & les femmes qui sont avec vous vous suivront. Refuserez-vous toujours toutes sortes de satisfactions à mon amour? J'ai même de fortes raisons pour que vous y paroissiez, & que vos charmes y soient admirés : vous les saurez bientôt, & je suis assuré que vous approuverez ma conduite.

Ce Prince s'exprimoit avec tant de grace, il demandoit ce qu'il pouvoit ordonner avec un respect si tendre, qu'Etelgive, qui se faisoit déjà assez de violence d'ailleurs, ne crut pas devoir s'opposer davantage à ses volontés; & l'ayant assuré de son obéissance, il la quitta charmé de sa complaisance. Il lui fit préparer à Londres un palais magnifique; & lorsqu'il fut en état, Gorck fut encore chargé de l'y conduire. Il s'acquitta de cet emploi aussi dignement que la premiere fois; & la belle Etelgive, son pere & Edite revinrent à Londres dans une situation bien différente de celle où ils étoient lorsqu'ils l'avoient abandonnée. Cette charmante fille parut à la Cour peu de jours après son arrivée; sa beauté, sa douceur, sa modestie y furent admirées. Lorsque l'on eût découvert les qualités de son ame; sa bonté & sa générosité lui attirerent les cœurs de tout le monde; & sans s'écarter jamais des regles de l'exacte bienséance, elle eut l'art de se faire autant d'amis que d'admi-

rateurs. L'envie & la jalouſie la reſpecterent, tant il eſt vrai que la ſolide vertu fait triompher dans les temps & les lieux les plus dangereux.

Etelred étoit tranſporté de joie en voyant l'objet de ſon amour faire tout l'ornement de la Cour. Cette paſſion devint enfin ſi violente, & la ſageſſe d'Etelgive lui parut ſi inébranlable, qu'il ne voulut plus retarder le projet qu'il avoit formé dans ſa maladie. Comme il avoit eu tout le temps d'y réfléchir, il avoit eu celui de s'y affermir; ainſi ſentant que rien ne pouvoit être capable de le détourner de ſon entrepriſe, il ſe rendit un jour dans le palais d'Etelgive, & l'ayant priée d'entrer dans ſon cabinet avec Edite, où il vouloit l'entretenir d'une affaire importante, elle quitta aſſez promptement un grand nombre de Dames à qui le Roi avoit fait accueil, & ſuivit ce Prince, inquiette de ce qu'il avoit à lui dire. Lorſqu'ils furent entrés dans le cabinet, Etelred l'ayant faite aſſeoir, & s'étant placé vis-à-vis d'elle, après avoir quelque temps contemplé cette ſurprenante beauté, qui éblouiſſoit dès qu'on étoit un moment ſans la voir :

Etelgive, lui dit-il, votre vertu l'emporte enfin ſur tout ce que je m'étois promis de plus doux dans ma paſſion; je vois même que vous n'en recevez les marques qu'avec peine, & que le ſeul reſpect conduit toutes vos actions; mais, ſage Etelgive, je vous aurois ſouhaitée plus tendre & moins

respectueuse : cependant, puisque cela ne se peut, & que c'est trop long-temps attaquer votre vertu, je veux du moins vous en donner une récompense qui vous prouvera mon estime & la confiance que vous deviez avoir en moi. Je vous donne un Epoux, belle Etelgive, continua-t-il, d'une naissance illustre, d'un rang élevé, & qui n'est pas indigne d'être aimé : par-là j'assure votre fortune, je rends hommage à votre sagesse, je me procure une tranquillité dont je ne puis jouir sans cet hymen. Ces paroles, dont Etelgive ne comprenoit pas le sens, la frapperent avec tant de violence, que, n'étant pas maîtresse de son premier mouvement : Quoi ! Sire, s'écria-t-elle, vous ne m'aimez donc plus ?

Elle n'eût pas plutôt prononcé ces mots, que son visage se couvrit d'une rougeur qui fit connoître au Roi qu'elle se repentoit d'en avoir tant dit ; & ce Monarque, qui vit bien que son esprit ne s'étoit pas porté où il vouloit en venir, & à qui ce discours avoit donné la plus douce espérance, sentit une joie mêlée d'étonnement, qui lui fit croire un instant qu'il avoit mal entendu. Belle Etelgive, lui répondit-il avec autant de crainte que d'amour, seroit-il vrai que la perte du cœur d'Etelred vous pût être sensible ?

Sire, lui dit cette belle fille, j'ai trop parlé. Mais enfin, continua-t-elle, c'est trop long-temps contraindre des sentimens qui ne peuvent plus me faire rougir, puis-

que vous avez vaincu les vôtres. Une pareille victoire m'assure de votre vertu, & la mienne ne court plus de risque, en vous avouant que l'audacieuse Etelgive a levé les yeux sur son Roi avant même qu'il eût daigné jeter les siens sur elle. Oui, Sire, continua-t-elle, j'ai aimé & j'aime encore Votre Majesté avec la plus pure ardeur dont une fille qui chérit la sagesse peut être capable; je dois cet aveu à tout ce que vous avez fait pour moi, ainsi qu'à ce que vous voulez faire. Mon cœur a reçu vos soins avec autant de tendresse que de respect; la vertu, dont je ne m'écarterai jamais, me l'avoit fait renfermer dans mon ame: & c'est cette contrainte que je m'étois imposée qui m'a pensé coûter la vie. Voir sans cesse à ses pieds le plus aimable & le plus grand Prince du monde, l'aimer, le plaindre, partager son amour, & ne pouvoir le lui dire, est un tourment, Sire, qui a bien su me punir de ma témérité. Vous ne le sauriez pas même encore, sans le dessein que vous venez de me découvrir: le refus d'un époux, tel que vous venez de me le dépeindre, auroit donné à Votre Majesté des idées de moi plus désavantageuses que l'aveu d'une passion à laquelle j'ai mis des bornes si étroites.

Ne soyez donc pas surpris, Sire, si je ne puis accepter un établissement de cette nature: vous pouvez aisément juger qu'une personne dont le cœur est rempli de l'auguste Etelred ne peut se donner à un autre; & cette même sagesse qui m'a défendue contre

les attaques de votre amour, & la violence du mien, me défend de prendre un époux dont je ne pourrois rendre la destinée que très-malheureuse.

Changez, Sire, ces marques de bonté en celles que j'ai déjà demandées à Votre Majesté; souffrez que je me retire, & que le temps, l'absence & ma vertu triomphent entiérement des sentimens de mon cœur. Je vous en ai fait l'aveu comme une récompense que je dois à la vôtre; donnez à présent à la mienne celle que vous lui devez, & que vous ne pouvez lui refuser sans injustice. Oui, s'écria le Roi en se jettant à ses pieds; oui, je vous la donnerai cette récompense que vous méritez si bien; mais adorable Etelgive, ce n'est point une sombre retraite qui en sera l'objet, c'est un Trône, c'est un Roi, c'est Etelred enfin qui peuvent seuls récompenser dignement l'aveu que je viens d'entendre. Détrompez-vous, chere Etelgive, continua-t-il en lui prenant les mains, & les baisant avec ardeur: je vous adore toujours, je n'ai point d'autre époux à vous offrir que moi; ma résolution en est prise dès long temps: je ne vous ai fait venir à la Cour que pour l'accoutumer à vous rendre les honneurs auxquels je vous ai destinée. Je venois vous en informer, & par ce sacrifice vous forcer à m'aimer, lorsqu'une erreur favorable vous a fait rompre un silence obstiné.

Etelgive, ma chere Etelgive, que je suis heureux! vous m'aimez, & je vais vous

mettre en état de me le dire ſans ceſſe, ſans contrainte, ſans honte, & ſans que rien puiſſe jamais troubler des momens ſi doux! Edite, dit-il en ſe tournant vers elle, voilà ma Reine, voilà la vôtre: partagez avec moi le plaiſir de lui rendre vos premiers hommages.

Il tint tous ces diſcours, & fit toutes ces actions avec tant de véhémence, & ſes tranſports marquoient ſi bien l'étendue de ſa joie & de ſon amour, qu'Etelgive ne put trouver de long temps celui de lui répondre. Enfin, prenant le parti de l'interrompre: c'en eſt trop, Sire, lui dit-elle, & s'il étoit poſſible d'aimer plus vivement que je fais, j'y livrerois mon ame toute entiere pour payer un ſi parfait amour; mais tandis que vous vous empreſſez à me combler de gloire, ſouffrez que je prenne ſoin de la vôtre, elle ne m'eſt pas moins chere que la mienne.

Je vous aime, Sire, je vous l'ai dit, & je vous le dirai juſqu'au dernier moment de ma vie: je n'ai plus rien à craindre d'un Prince aſſez généreux pour ne vouloir triompher de moi qu'en me donnant ſa foi. J'atteſte le Ciel, continua-t-elle, que j'en ferois mon bonheur le plus doux, s'il m'avoit fait naître plus digne de vous, ou s'il vous avoit donné un rang moins élevé. Jamais mes yeux ne ſe ſont élevés juſqu'au Trône; ils n'ont vu qu'Etelred, je n'ai penſé qu'à lui, je n'ai rien aimé que lui. Ah! Sire, ſi, ſans faire tort aux rares qualités qui vous rendent ſi digne de regner, j'avois pu vous

ſéparer de la dignité ſuprême, que le ſort d'Etelgive eût été fortuné !

Mais, Sire, vous êtes Roi, vous êtes né pour l'être, & des titres ſi glorieux exigent de Votre Majeſté une perpétuelle attention ſur ſes moindres actions ; vous vous devez une alliance auſſi grande que vous-même : c'eſt à des Princeſſes d'occuper l'auguſte place que vous m'offrez. Votre amour & votre pouvoir vous ferment les yeux ſur un choix dont la baſſeſſe vous ſeroit inceſſamment reprochée. Pour moi, à qui l'impuiſſance & la naiſſance obſcure donnent un eſprit moins prévenu, malgré l'excès de ma tendreſſe, je n'entrevois qu'avec effroi les malheurs où cet hymen peut vous plonger.

J'ignore ceux qui peuvent arriver ſelon la politique de l'Etat : élevée dans la ſimplicité & dans l'innocence, mes vues ne s'étendent pas ſi loin ; mais je vois tous ceux que le bon ſens & la raiſon offrent à mes regards. Cette Cour, qui s'empreſſe aujourd'hui à louer en moi l'objet de votre amour, qui m'honore, me flatte & me chérit, ne ſe livre à ces ſentimens que parce qu'elle ne me regarde que comme une maîtreſſe dont la faveur peut ceſſer auſſi promptement qu'elle a commencé.

Un titre plus relevé attireroit leur haine & leur mépris, & tel qui loue à préſent votre choix ſera le premier à le blâmer : vos ſujets ſavent qu'ils ſont nés pour obéir ; mais ils ſavent auſſi qu'il faut des Princes pour leur commander. Que ne diroient-ils pas ſi vous

leur donniez pour Reine la fille d'un simple Artisan, pauvre, dénué de tout, & qui ne tire que d'elle-même l'avantage d'un peu de sagesse, dont l'éclat est un foible ornement pour les Courtisans.

Pardonnez, Sire, si j'ose retracer à vos yeux le peu que je suis; il vous est moins honteux de vous l'entendre dire de ma bouche, qu'il ne m'est humiliant d'être forcée à vous le représenter : mais je ne dois rien épargner pour empêcher que mon Roi, que j'aime au dessus de la clarté du jour, & pour lequel je donnerois ma vie, fasse une faute qui terniroit la sienne à jamais. Tandis qu'Etelgive parloit, le Roi la regardoit avec une admiration qui tenoit de l'extase : il avoit les bras croisés sur son estomac, & les yeux tellement attachés à la contempler, qu'il sembloit en avoir perdu tout autre mouvement.

Lorsqu'elle eût fini son discours : Madame, lui dit il sans sortir de cette posture, votre ame m'a toujours paru si belle & si désintéressée, que je n'ai point douté des objections que vous me feriez : je m'y suis préparé, & vous devez être bien assurée qu'un Prince, qui ne se croyoit simplement qu'estimé de vous, & qui cependant venoit vous offrir l'Empire, ne changera pas de dessein, en apprenant qu'il est aimé autant qu'il l'a desiré : moins vous croyez être digne du Trône, & plus vous vous en approchez.

Mon amour demande votre possession,

votre ſageſſe me la défend ; l'un & l'autre vous donnent ma couronne & ma foi : ne vous oppoſez plus à une réſolution que rien ne peut ébranler, & ſongez que la mort ſeule peut me ſéparer d'Etelgive.

L'air grave & tranquille dont Etelred prononça ces paroles, lui fit bien connoître que la vérité les lui dictoit. Cependant cette belle fille, qui ne vouloit avoir rien à ſe reprocher, fit encore ſes efforts pour le diſſuader de ſon deſſein, & pouſſa même la choſe au point de lui promettre qu'elle ne lui parleroit plus de ſe retirer de la Cour, & que, quelque penſée que l'on pût avoir de ſa conduite, elle ne l'abandonneroit jamais, & lui donneroit toutes les marques qu'il pourroit ſouhaiter de ſa tendreſſe, lorſqu'elles n'attaqueroient pas directement ſa gloire, & elle employa toute ſon éloquence à lui faire ſentir les charmes d'une paſſion qui n'avoit que la vertu pour objet. Mais comme la pudeur qui regnoit ſur toute ſa perſonne, démentoit ſes diſcours, & que le Roi voyoit bien qu'elle ne parloit ainſi que pour l'obliger à ſe rétracter, il fut ferme dans ſa réſolution, & la pria ſi ſérieuſement d'y conſentir, qu'elle fut contrainte de ne lui plus laiſſer voir qu'amour, joie & reconnoiſſance : ſentimens que ſon cœur reſſentoit trop vivement pour qu'elle ne les exprimât pas avec la force & les agrémens qui ſuivent toujours la vérité.

Etelred, enchanté de ſon bonheur, lui fit répéter cent fois le commencement & le

progrès de la tendresse qu'elle avoit prise pour lui ; & lorsque, par l'effet de sa modestie, il s'appercevoit qu'elle lui déroboit quelque trait qui pouvoit le trop flatter, il se le faisoit dire par Edite. Enfin, plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été, il la quitta pour aller travailler à leur commune satisfaction. La charmante Etelgive ne fût pas plutôt seule avec sa chere Edite, que réfléchissant sur tout ce qui leur étoit arrivé, & de quelle façon la Providence sembloit avoir conduit cette surprenante aventure, elle s'humilia devant le Roi des Rois & le Maître des Maîtres, en se remettant entiérement à lui de sa destinée. Comme véritablement elle n'avoit jamais eu aucune pensée d'ambition, & que le Trône avoit toujours été aussi éloigné de son esprit qu'il l'étoit de sa naissance, elle n'y porta point encore ses regards ; & le seul plaisir d'être femme d'Etelred, & de s'y voir attachée par des liens sacrés & légitimes, fit toute son attention. Cet hymen, qui satisfaisoit à la fois son amour & sa vertu, lui parut le comble de la félicité : cependant, aussi prudente que sage, elle ne voulut pas faire éclater sa gloire, que le Roi lui-même ne l'eût déclarée ; & renfermant sa joie dans le fond de son ame, elle défendit à Edite de rien dire du dessein de ce Prince à qui que ce fût, pas même à son pere, afin que s'il arrivoit quelque changement, le Roi, toujours maître de son projet, eût moins de peine à le voir manquer.

Tandis qu'elle prenoit des précautions si sensées, ce Monarque n'étoit pas sans embarras : il étoit rentré dans son palais avec un air de contentement qui n'échappa pas aux yeux des Courtisans. Corck, qui avoit pour lui le plus sincere attachement, fut le premier à s'en appercevoir ; & comme sa visite chez Etelgive avoit été longue & secrette, il interpréta la satisfaction du Roi d'une maniere qui ne fut pas d'abord avantageuse à cette belle fille : mais il ne resta que bien peu dans cette erreur. Etelred, étant passé dans son cabinet, le fit appeller, & le regardant avec des yeux brillans de joie : Corck, lui dit-il, je suis le plus heureux de tous les hommes.

Sire, lui répondit ce favori, je n'ai jamais douté que la persévérance & le rare mérite de Votre Majesté ne fussent à la fin récompensés ; mais j'avoue que la vertu d'Etelgive me faisoit craindre une plus longue résistance, & je suis charmé.....

Arrêtez, Corck, lui dit le Roi, qui vit bien ce qu'il pensoit ; ne faites aucun jugement téméraire : Etelgive est toujours une des plus vertueuses filles de la terre ; je n'ai point triomphé d'elle, c'est elle qui triomphe de moi : en un mot, ajouta-t-il, j'en suis aimé & je l'épouse.

Toute l'adroite politique du Courtisan ne put garantir Corck des effets de la surprise : son étonnement l'emporta dans ce moment sur la dissimulation ; il recula quelques pas, & resta immobile en regardant le Roi atten-

tivement, comme voulant chercher dans ses yeux la vérité de ses paroles. Mais ce Monarque, ne voulant pas qu'il en doutât, ni attendre qu'il lui répondît, lui rapporta mot pour mot ce qui venoit de se passer entre Etelgive & lui, & finit en lui ordonnant d'aller lui en marquer sa joie.

Corck, qui s'étoit remis pendant ce discours, ne put s'empêcher d'admirer la sagesse & la modération de cette fille ; mais l'intérêt du Roi, à qui toute autre considération devoit céder, lui faisant envisager ce mariage comme une tache à sa gloire, voulut prendre la liberté de lui représenter le tort qu'il s'alloit faire. Mais le Roi l'interrompant : Corck, lui dit-il avec un air de fierté qui le fit trembler, ne soyez sensible qu'à l'honneur que je vous fais d'être le premier d'entre mes Sujets à qui j'aie découvert mon dessein, & ne me prouvez votre zele qu'en m'obéissant. Ce favori, qui n'avoit pas encore entendu parler Etelred d'un pareil ton, vit bien que le meilleur parti étoit de se taire ; il ne repliqua plus, & s'en fut chez Etelgive, dont la haute sagesse, la modestie & le désintéressement le mirent du parti du Roi, & lui firent trouver que, si son choix pouvoit n'être pas approuvé, du moins il étoit digne de l'être.

Cependant Etelred voulant prendre ses mesures auprès des Princes de son sang & des Grands du Royaume, envoya dire au Prince Egrads de se rendre près de lui : il ne douta point que sa résolution ne lui déplût,

& qu'il ne la combattît avec force ; mais, comme il étoit chef du Conseil, & qu'il ne pouvoit rien faire sans le lui communiquer, il se prépara à soutenir ses reproches en Roi qui connoissoit l'étendue de son autorité. Il vint, & l'amoureux Monarque, après lui avoir fait les plus tendres amitiés : mon cher Egrads, lui dit-il, comme ma conduite vous a peut-être surpris depuis quelque temps, je veux la justifier, & par une ample confession de mes plus secrettes pensées vous marquer mon estime & ma confiance. Je me flatte que vous y répondrez, & que vous regardant comme le meilleur de mes amis, vous m'en donnerez toutes les preuves que je désire.

Un préambule si flatteur ne portant point l'esprit d'Egrads à ce qu'il alloit entendre, ne trouva dans son cœur que cette sensibilité qu'il est si naturel d'avoir pour ceux que l'on a élevés, sur tout lorsqu'ils sont aussi aimables que l'étoit ce Monarque. Il y répondit avec tendresse, & lui dit qu'étant le Maître, ce qu'il faisoit n'avoit besoin d'aucune justification ; & que s'il vouloit lui rendre compte de ses actions, il l'écouteroit bien plus par obéissance que par aucun droit qu'il crût avoir de lui en demander raison.

Cette réponse ayant donné au Roi quelqu'espérance, il lui fit une histoire exacte de ses amours avec Etelgive, depuis leur commencement jusqu'à ce moment ; & après lui avoir exagéré la beauté de son caractere, la grandeur de son ame, sa vertu

& la nobleſſe de ſes ſentimens, il finit en lui déclarant la réſolution qu'il avoit priſe de l'épouſer; & que, comme il étoit l'ame du Conſeil, il avoit compté ſur lui pour faire approuver ſon choix.

Egrads, qui juſques-là avoit écouté patiemment, perdit alors toute retenue, & s'écria d'une voix qui marquoit l'agitation de ſon ame : ſur moi, Sire, lui dit-il ! ſur moi, pour faire approuver une ſemblable alliance ? Quoi donc, continua-t-il avec impétuoſité ! le deſcendant de tant de Rois, l'auguſte Etelred veut aſſeoir ſur ſon Trône la fille d'un vil Artiſan ? Songez-vous, Sire, à la baſſeſſe d'un tel choix ? Que diront vos Peuples ? que dira cette Nobleſſe qui vous environne, lorſque les uns & les autres vous verront ravaler à ce point la majeſté royale ? Quels malheurs allez-vous attirer ſur votre tête ?

Avez-vous perdu la mémoire des exemples que vous fournit l'hiſtoire des Princes qui comme vous ont voulu ſe livrer à leurs paſſions ? Combien en verrez-vous qui, victimes de leurs folles amours, ont perdu leur réputation, l'Empire & la vie ? Vous avez à craindre encore plus qu'eux, la jalouſie de vos voiſins, qui ne voient qu'avec peine cet état floriſſant. L'ambition des Princes de votre Sang, qui feront charmés que vous faſſiez une pareille faute, pour exciter le murmure des peuples, occaſionner des ſéditions où votre Monarchie n'eſt malheureuſement que trop ſujette, & qui vont

accabler à la fois l'Empire & votre Majesté:

Ah ! Sire, ouvrez les yeux, séparez un moment l'homme d'avec le Roi ! Comme Roi, regardez quelle Reine vous voulez nous donner, quelle famille vous voulez confondre avec la vôtre. Vous en rougiriez, si vous y faisiez un instant d'attention. Rentrez en vous-même, songez que c'est une Princesse à qui votre couronne & votre foi sont dues. Eloignez Etelgive ; envoyez au Roi de Danemarck, de qui vous avez tout à craindre ; demandez-lui sa fille, & lui donnez la place que vous destinez à celle du plus petit de vos Sujets.

Egrads se tut, & le Roi, qui lui avoit laissé jeter tout son feu, le regardant sans s'émouvoir : vous ne me dites rien, lui répondit il froidement, qu'Etelgive ne m'ait dit elle-même ; & vous pouvez juger que vous ne parviendrez pas à ce qu'elle n'a pu faire. J'ai pardonné à son désintéressement le mépris qu'elle m'a fait voir pour elle ; je pardonne à votre zele celui que vous en venez de faire : comme homme, je veux me satisfaire, & comme Roi, je veux être obéi. Je ne prétends point, pour des malheurs imaginaires, me priver d'un bonheur réel ; si mes voisins ou mes Sujets cherchent à troubler la paix de l'Etat, j'ai assez de courage pour triompher des uns, & assez de puissance pour faire trembler les autres. Je ne vous ai point déclaré mon dessein pour vous demander votre avis, mais pour le faire approuver ; & quoique j'eusse été bien aise

de vous y voir ſouſcrire, je ne m'inquiete point de vous y trouver contraire.

Et peut-être que, ſans votre ſecours, je ſaurai faire entendre à mes Sujets la ſoumiſſion qu'ils doivent à mes volontés. A ces mots il ſortit de ſon cabinet, & le laiſſa dans une ſi grande douleur, qu'il ſe retira dans ſon appartement, ſans vouloir parler à perſonne du reſte du jour.

Etelred cependant ne fit voir ſur ſon viſage aucune marque d'altération ; & la plupart de ceux qui compoſoient le Conſeil s'étant trouvés à ſon coucher, il les gracieuſa, leur dit mille choſes flatteuſes ; & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui attirer les cœurs, il leur ordonna de s'aſſembler dès le lendemain matin pour une affaire importante qu'il avoit à leur communiquer.

Ce Monarque, dont la réſolution étoit inébranlable, paſſa la nuit avec la ſeule inquiétude que lui donnoit l'impatience de poſſéder Etelgive. Le Prince Egrads n'eut pas de ſi douces penſées ; ſon grand âge, qui lui fermoit les yeux ſur la beauté de cette fille, l'empêchoit de concevoir que le cœur pût s'y laiſſer ſurprendre de maniere à s'oublier au point de tout hazarder pour elle : ſa ſageſſe & les rares qualités de ſon ame lui paroiſſoient de frivoles ornemens ſur un Trône dont il croyoit que la naiſſance ſeule pouvoit rendre digne. Il s'imaginoit même qu'il y avoit eu plus d'adreſſe que de vertu dans le procédé d'Etelgive, & qu'elle n'avoit été ſi réſervée que pour amener le

Roi au but qu'elle s'étoit proposé.

Et la foiblesse d'Etelred lui paroissoit d'autant plus condamnable, qu'il étoit persuadé que l'ambition étoit le principe de toutes les actions de cette favorite ; & sa propre fierté se mêlant à l'intérêt de l'Etat, il frémissoit en se représentant qu'il seroit obligé de traiter en Reine une fille qui ne pouvoit même prétendre à tenir quelque rang auprès de celles qui étoient nées pour l'être. Cette idée l'occupa toute la nuit, & il se leva dans le ferme dessein de ne rien épargner pour empêcher celui du Roi.

Pour Etelgive, son innocence & la pureté de ses intentions lui donnerent un sommeil tranquille ; contente de ce qu'Etelred avoit rendu justice à sa vertu, en jugeant qu'il ne pouvoit rien obtenir d'elle que par des voies légitimes, elle ne s'inquiétoit ni de rang, ni d'Empire, & ne prenoit que les résolutions qui lui étoient inspirées par sa sagesse & sa prudence.

Enfin le moment étant arrivé où tant de différens sentimens devoient éclater, le Roi se rendit dans la chambre du Conseil, où il ne manquoit que le Prince Egrads pour rendre l'assemblée complette. Etelred en eut une secrette joie, croyant trouver dans le cœur des autres des dispositions plus favorables qu'il ne lui en avoit montré ; & lorsqu'il vit que l'on étoit dans l'attente de ce qu'il avoit à dire, il prit la parole, & commençant son discours par leur vanter les douceurs de la paix dont ses Etats jouissoient,

les soins qu'il avoit apportés à la maintenir depuis qu'il tenoit les rênes de l'Empire, la conduite qu'il avoit tenue avec ses Alliés & Sujets, l'intention où il étoit de donner toujours à ces derniers de nouvelles marques de sa tendresse pour eux; il continua en disant, qu'après avoir tant travaillé pour le bonheur de son Peuple, dans un âge que tous les hommes consacrent aux plaisirs, il se flattoit qu'ils ne trouveroient point étrange qu'il songeât à sa satisfaction particuliere; que son cœur ne pouvant se prêter aux mariages contractés par la politique, il s'étoit choisi lui-même une femme à qui la beauté, l'esprit & la sagesse tenoient lieu de naissance.

Qu'il croyoit même donner à son Peuple une preuve éclatante de son amour pour lui, en prenant une de ses Sujettes pour compagne; & qu'il croyoit que l'admirable Etelgive, qui s'étoit attirée tous les cœurs en arrivant à sa Cour, ne trouveroit pas moins de facilité à s'en attirer les respects. A peine eût-il prononcé ce nom, qu'un murmure confus s'éleva dans l'assemblée, & l'empêcha de poursuivre.

Chacun baissa les yeux, la tristesse parut sur tous les visages, un morne silence succéda à l'impétuosité des premiers mouvemens, & tous généralement cherchoient dans leur esprit de quelle maniere ils s'opposeroient à une alliance si disproportionnée, lorsque le Prince Egrads parut.

Sa présence surprit & fâcha le Roi; mais

elle rassura le Conseil, qui se doutant bien qu'il en seroit soutenu, le vit arriver avec joie.

La consternation qui regnoit dans cette assemblée étoit trop remarquable pour qu'il ne s'en apperçût pas; & quoiqu'il en pénétrât le sujet, il ne laissa pas de le demander avec empressement. Un des Conseillers l'en instruisit, en demandant pardon au Roi s'il avouoit, au nom de tout le Conseil, l'extrême douleur où ils étoient de ne pouvoir approuver son dessein; mais que l'intérêt de sa gloire & celui de l'Etat ne leur permettoit pas d'y consentir.

Egrads, qui aimoit véritablement ce Monarque, & qui craignoit pour lui les malheurs dont ce mariage sembloit le menacer, employa tout ce que l'éloquence pouvoit avoir de persuasif pour lui faire concevoir les dangereuses conséquences d'un pareil hyménée; & ménageant mieux ses termes qu'il n'avoit fait la veille, & s'exprimant avec plus de circonspection, il mit en usage les faits & les exemples les plus convenables à le détourner de son entreprise. Il y joignit les prieres & les larmes, & le pressa si vivement de s'en départir, que ce Monarque en fut ému. Mais son amour étoit trop fort pour céder la victoire; il se contenta de rompre le conseil sans aller aux opinions, en disant qu'il feroit ses réflexions, & les lui communiqueroit.

Le Prince Egrads, qui crut l'avoir ébranlé, s'applaudissoit déjà de sa fermeté, lors-

qu'il fut étrangement ſurpris quand il apprit que ce Monarque ne fût pas plutôt ſorti du Conſeil, qu'étant rentré dans ſon appartement, où une Cour nombreuſe l'attendoit, il avoit déclaré ſon mariage avec Etelgive; & qu'il étoit enfermé avec l'Evêque de Durham, qu'il avoit envoyé chercher. En effet Etelred, perſuadé par tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre, qu'il ne devoit pas eſpérer de parvenir à ce qu'il déſiroit par la douceur, s'étoit à l'inſtant réſolu de faire agir ſon autorité, & de franchir tous les obſtacles. Ainſi, ayant fait appeller l'Evêque de Durham, il lui ordonna de ſe préparer à faire la cérémonie de ſon mariage avec Etelgive, & Corck fut chargé du ſoin de la rendre auſſi pompeuſe qu'elle pourroit être.

Cette nouvelle mit Egrads dans un déſeſpoir ſi grand, que, comme il étoit naturellement violent, n'écoutant que l'ardeur de ſon zele, il courut au palais d'Etelgive pour lui reprocher l'artifice dont il croyoit qu'elle s'étoit ſervie pour ſéduire le cœur d'Etelred. Elle étoit ſeule avec Edite quand il entra; le rang qu'il tenoit à la Cour, ſon âge vénérable, & l'eſtime dont elle ſavoit que le Roi l'honoroit, le lui firent recevoir avec tout le reſpect qui lui étoit dû.

Mais ce Prince, dont l'eſprit étoit prévenu contr'elle par les idées les plus déſavantageuſes, ſans examiner la douceur & la modeſtie qui accompagnoient les civilités qu'elle lui faiſoit, n'ouvrit la bouche que

pour éclater contre son ambition prétendue, & se servant des expressions les plus piquantes sur la bassesse de sa naissance, il lui tint les discours les plus outrageans qu'un homme emporté, sans raison & outré de désespoir, peut inventer. Une pareille conversation jetta cette belle fille dans un étonnement qui lui laissa tout le temps de parler; mais, comme ce qui ne partoit pas directement du Roi ne la troubloit que foiblement, elle se remit assez promptement; & voyant qu'il n'avoit plus rien à dire & gardoit le silence:

Seigneur, lui répondit-elle avec douceur, une autre qu'Etelgive, dans la situation où je suis, n'auroit peut-être pas écouté si tranquillement des injures si peu méritées; mais à moi, à qui la gloire du Roi est pour le moins aussi chere qu'à vous, & qui respecte dans le Prince Egrads le sang de mes Souverains & le zele qui le force à m'outrager, je ne répondrai à ces accusations, qu'en lui découvrant les secrets replis de mon ame, & j'espere que mon innocence lui donnera des clartés sur ma conduite qui le contraindront à l'estimer plutôt qu'à la blâmer.

Le ton charmant de cette voix, & la douce majesté qui régnoit sur toute la personne d'Etelgive tandis qu'elle parloit, commençoient à produire leur effet ordinaire; déjà ce Prince la regardoit avec des yeux moins courroucés, & déjà se repentoit-il de son emportement, losqu'elle continua ainsi. J'aime le Roi, Seigneur, je ne m'en défends

défends point ; mais cette tendreſſe n'a jamais eu d'autre objet qu'elle-même, & l'ambition que vous me reprochez en a toujours été ſi fort éloignée, que je n'ai pas même cherché à m'en faire aimer : & depuis un an qu'il a daigné jeter les yeux ſur moi, l'indifférence & le reſpect ont été le ſeul prix de ſes ſoins. J'avoue que ce n'a pas été ſans me faire violence, & qu'il a fallu tout le pouvoir de la vertu pour me forcer au ſilence ; & bien loin que cette conduite eût pour objet les motifs que vous lui imputez, je n'en eſpérois que la guériſon d'une paſſion dans laquelle je n'enviſageois que honte & qu'infamie.

Si mes penſées euſſent été au Trône, il ne m'auroit pas été néceſſaire de cacher avec tant de ſoin les tendres ſentimens de mon cœur ; au contraire, je n'avois qu'à les faire éclater, en nourriſant l'amour du Roi par tout ce que le mien m'inſpiroit en ſa faveur, & lui en refuſant toujours le prix, je l'aurois conduit bien plus facilement à ce qu'il veut faire aujourd'hui, contre mon propre ſentiment.

Cependant ce n'eſt que d'hier que, par un ſtratagême auquel je n'étois pas préparée, il a ſu m'arracher mon ſecret ; mais je n'ai pas plutôt appris le ſien, que j'ai tout tenté pour le diſſuader de l'honneur qu'il me veut faire. Je n'ignore point qui je ſuis, je ſais quelles doivent être les Reines qui vous ſont dues ; & comme je trouve encore plus de gloire à refuſer un Trône, qu'à l'oc-

cuper, je n'ai rien épargné pour n'y pas monter. Voilà, Seigneur, mes ſentimens; l'ambition, l'artifice ſont des monſtres qui me ſont inconnus; l'innocence guide mes pas, la vérité dicte mes paroles. Elevée ſans aucune connoiſſance de la Cour, j'en ignore les pratiques & les intrigues: je n'ai pu refuſer mon cœur au mérite d'Etelred; mais je n'ai jamais aſpiré à devenir l'épouſe de mon Roi. J'ai fait ſur lui tous mes efforts pour l'obliger à me laiſſer quitter la Cour; je n'ai pu rien gagner: je ne puis nier que je ne ſois ſenſible à ces glorieuſes marques de ſon eſtime; elles me ſont d'autant plus cheres que je ne m'y attendois pas.

Après cela, Seigneur, voyez ſi vous pouvez imaginer quelque moyen pour le faire changer, j'y donnerai les mains, & vous me verrez ſacrifier avec joie mon amour, mon bonheur & ma vie à la gloire de l'Etat & du Roi: mais n'eſpérez pas que par mes diſcours je cherche encore à le diſſuader; mes yeux trop pleins de ma tendreſſe démentiroient mes paroles, & ce ſeroit lui montrer un acharnement qu'il prendroit bien moins pour grandeur d'ame, que pour un mépris outrageant.

Etelgive ceſſa de parler, & le Prince Egrads la regardant avec toutes les marques d'un homme hors de lui-même: Madame, lui dit-il, par quels termes, par quelles actions, enfin par quels ſervices puis-je réparer le crime que je viens de commettre? Hé!

comment pourrez-vous me le pardonner ? Ah ! s'il étoit en mon pouvoir de vous assujettir les cœurs, & de concilier toutes les voix en votre faveur, avec quel empressement vous m'y verriez courir ! Mais, Madame, on ne me croiroit pas, & j'ai tant de peine moi-même à me persuader ce que je vois, qu'il ne seroit pas surprenant qu'on ne pût ajouter foi à mes paroles.

Le temps seul peut instruire l'Etat de tout ce que vous valez : fasse le Ciel, continua-t-il, que cette haute vertu ne se démente jamais, & contraigne l'Angleterre à lui rendre les hommages qui lui sont dûs. Je ne m'étonne plus des sentimens du Roi, il n'est plus même en mon pouvoir de les blâmer, & je ne vois que trop que, vous connoissant parfaitement, on lui donneroit la mort en cherchant à vous en séparer ; malheur qui seroit bien plus grand que tous ceux que mon zele m'a fait prévoir.

Non, Madame, il n'y faut plus songer ; & puisque, par une fatalité dont je ne puis m'empêcher de murmurer, il ne m'est pas possible de changer les esprits, je vous jure de ne les point aigrir, & que je verrai le moment de votre bonheur avec autant de joie qu'il m'a donné de crainte & de douleur. Votre surprenante beauté, votre esprit, & sur-tout votre sagesse, vous en rendent si digne, que je me reprocherai éternellement ce qu'un zele indiscret m'a contraint de faire.

Etelgive parut bien plus embarrassée des

louanges & des respects d'Egrads, qu'elle ne l'avoit été de son emportement ; elle y répondit avec modestie, en le priant avec des graces toutes charmantes de l'assister de ses conseils, & de régler sa conduite dans tout ce qui s'alloit passer ; & elle acheva de le gagner si parfaitement, que ce n'étoit plus le même homme.

Cependant le Roi, qui brûloit de revoir Etelgive, se rendit chez elle aussi-tôt qu'il eût donné les ordres nécessaires pour la cérémonie de son mariage ; il y entra comme le Prince Egrads en sortoit. Cette vue le surprit, & s'arrêtant devant lui, & le regardant fixement : quel sujet, lui dit-il, vous a conduit ici ?

Sire, lui répondit Egrads, j'y suis entré avec des sentimens bien différens de ceux avec lesquels j'en sors ; & il se retira à l'instant. Le Roi ne sachant que penser de cette visite & de ce discours, entra dans le cabinet d'Etelgive avec quelqu'inquiétude ; mais la tranquillité où il la trouva, & la joie qui parut sur son visage en le voyant, le rassura : il lui demanda ce qui avoit amené le Prince Egrads chez elle, & ce qu'il lui avoit dit.

Cette prudente fille, qui sentoit le tort qu'elle feroit à ce Prince si elle découvroit la vérité, la cacha avec soin, & répondit au Roi qu'il ne l'avoit entretenue que des bontés de Sa Majesté pour elle, & paroissoit n'être venu que pour les lui apprendre. Etelred s'imagina alors qu'il avoit pris ce

prétexte pour examiner Etelgive, & que l'admiration qu'elle lui avoit causée, étoit le changement dont il venoit de lui parler : il lui en sut bon gré, & se proposa de lui en marquer sa reconnoissance.

Mais rompant cet entretien pour ne s'occuper que de son amour, il instruisit Etelgive de tout ce qu'il avoit fait, & lui fit voir tant d'amour & d'empressement à se lier à elle pour jamais, que cette belle fille ne put se dispenser d'y répondre aussi tendrement qu'il le pouvoit désirer. Quelques jours après il l'épousa publiquement dans la chapelle du Palais, où l'Evêque de Durham en fit la cérémonie. Ce Monarque, qui vouloit que tout se ressentît de sa joie, donna à cette occasion des fêtes qui attirerent à sa Cour toute la noblesse du Royaume, & tant qu'elles durerent, on ne s'apperçut pas qu'il y eût des mécontens secrets.

Mais lorsqu'elles furent finies, chacun se retira, la Cour devint déserte, les Dames n'y parurent plus, il ne resta auprès du Roi & de la Reine que les personnes qui y étoient indispensablement attachées par leurs charges ou leurs emplois, & un très-petit nombre de gens sensés auxquels le mérite d'Etelgive étoit parfaitement connu, entre lesquels étoient le Prince Egrads & Corck, qui étoient toujours dans la faveur du Roi.

Le bonheur dont Etelred jouissoit le consola de la fierté de ses Sujets, & toujours plus charmé que jamais de la belle Etelgive, faisoit consister son unique félicité à la voir,

à l'aimer, & à recevoir les tendres preuves de ſon amour.

Pour cette Princeſſe, elle ne fit paroître aucun chagrin de l'eſpece de mépris que lui marquoient les Courtiſans : contente de poſſéder le cœur du Roi, elle dédaignoit ſi fort le Trône, que le titre de Reine que les Peuples lui refuſoient ne lui donna jamais la moindre inquiétude ; & bien loin d'en avoir du reſſentiment, elle ne s'occupoit qu'à répandre ſur eux les graces du Roi. Le peu de perſonnes que ſa vertu avoit attachées à elle, ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ſa patience, ſa douceur & ſa bonté : le Prince Egrads en étoit idolâtre, & agiſſoit puiſſamment pour la faire reconnoître.

Le Ciel même, pour prouver qu'il avoit béni cet hymen, la fit accoucher d'un Prince que le Roi nomma Edmond : cette naiſſance fit recommencer les fêtes, & l'on s'accoutumoit déjà à donner quelques marques de bienveillance à la Reine, lorſque la joie fut interrompue par les nouvelles de la révolte des Comtes d'Iemerland & de Koertfort, qui prétendant être deſcendus du Roi Alfred, un des ſept Rois qui regnoient en Angleterre, lorſqu'Adeleſtan en fit la conquête, croyoient avoir trouvé l'occaſion favorable pour envahir la couronne, par l'indiſpoſition où le mariage d'Etelred avoit mis une partie de la nation Angloiſe. Ils avoient fait prendre les armes aux Provinces du nord, & ſoutenus de quelques troupes que Suénon, Roi de Danemarck,

leur avoit envoyées, & des ſecours que Micolme, Roi d'Ecoſſe, leur promettoit, ils ſe flattoient de détrôner Etelred.

Cela ſurprit & affligea la Cour; mais le Roi, qui étoit brave & d'un courage vraiment royal, n'en fut point étonné, & donna des ordres ſi précis pour lever des troupes afin de groſſir ſon armée, qu'il ſe vit bientôt en état d'aller réprimer l'audace des rebelles: & lorſque tout fut prêt, il ne ſongea plus qu'à partir. Etelgive ſentit la plus vive douleur à cette ſéparation; elle n'avoit point encore éprouvé les craintes des périls de la guerre pour ce qu'elle aimoit: ces premieres atteintes en furent plus cruelles; & connoiſſant quel étoit le prétexte de la rebellion, elle en fut plus alarmée qu'une autre. Cependant la gloire & l'intérêt du Roi lui étant plus chers que ſa propre ſatisfaction, elle ne lui fit voir qu'une inquiétude tendre & paſſionnée, ſans y mêler aucunes marques de foibleſſe. Etelred, qui l'adoroit toujours, la conjura de ſe conſoler, & d'être perſuadée que toute la terre ſoulevée contre lui, n'étoit pas capable d'ébranler un moment ſon amour & ſa conſtance.

Et comme cette belle & vertueuſe Princeſſe avoit donné quelques marques d'une ſeconde groſſeſſe, Etelred la recommanda aux ſoins du Prince Egrads, que ſon grand âge diſpenſoit des fatigues de la guerre.

Le Roi partit de Londres à la tête de ſon armée, & arriva au nord de l'Angle-

terre, où il trouva les rebelles qui s'étoient retranchés auprès d'Incolne, qu'ils avoient dessein d'attaquer.

Ils furent extrêmement surpris de la diligence & de la beauté de l'armée du Roi, qui vint se camper le plus prêt qu'il pût de leur camp, & prit toutes les mesures nécessaires pour les attaquer avantageusement. Mais comme il prévoyoit que dans une bataille il y auroit bien du sang répandu, il fit proposer aux Chefs des revoltés des accommodemens raisonnables, leur représentant leur foiblesse & sa supériorité; & que la victoire ne pouvoit être que funeste pour tout le Royaume, de quel côté qu'elle se déclarât, & que les regardant toujours comme ses Sujets, malgré leur rebellion, il ne vouloit rien épargner pour les conserver. Mais les rebelles animés par les Ecossois, de tous temps ennemis des Anglois, refuserent les offres d'Etelred, & se préparerent à se bien défendre.

Leur opiniâtreté leur coûta cher: le Roi dès le lendemain matin fit attaquer leurs retranchemens, qui furent forcés. Les rebelles cependant tinrent ferme dans leur camp; mais ils y furent bientôt rompus & mis en fuite par la valeur d'Etelred: les Chefs y périrent, & le Roi se voyant le maître de leur camp, voulant épargner le sang de ses Sujets, défendit qu'on poursuivît les fuyards. Il mit en liberté tous les prisonniers qu'il avoit faits, leur fit prêter un nouveau serment de fidélité, & fit publier une amnistie

générale pour le reste ; mais il donna leur camp au pillage de son armée : ensuite de quoi il revint à Londres couvert de gloire. Etelgive, qui avoit passé le temps de son absence au pied des Autels, le reçut avec une joie aussi parfaite que son amour. Etelred la revit comme un homme qui ne commence que d'aimer, & jamais union ne parut plus tendre ni plus belle.

Les fêtes & les jeux que firent la Ville & la Cour pour l'heureux retour du Roi, furent encore augmentés, quelques mois après son arrivée, par la naissance d'un second Prince à qui Etelgive donna le jour, qui fut nommé Edouin. Cette fécondité, la constance d'Etelred, la piété, la patience & la haute vertu de la Reine, déterminerent enfin les Peuples à la reconnoître. Le Prince Egrads, qui l'avoit examinée avec une attention scrupuleuse, n'ayant trouvé en elle rien que de grand, de solide & d'admirable, fut le premier à persuader les Grands de rendre justice à cette Princesse. Il avoit été si pénétré de la prudence qu'elle avoit eue de cacher son emportement au Roi, qu'il en gardoit au fond de son cœur la plus vive reconnoissance ; ainsi, lorsqu'il vit les esprits dans ces favorables dispositions, il n'épargna rien pour les y maintenir. Déjà les Dames excitées par leurs maris, s'empressoient de faire leur cour à la Reine, & déjà les Seigneurs lui rendoient leurs hommages, lorsque le Prince Egrads, pressé de lui rendre un service assez grand pour

effacer de sa mémoire le premier entretien, vint un jour dans le dessein de lui annoncer les intentions des Anglois. Il semble que le hazard étoit de concert avec ce Prince pour la lui faire trouver seule toutes les fois qu'il avoit des choses importantes à lui dire.

Mais que sa situation étoit différente ! Lorsqu'Egrads entra, elle avoit un mouchoir sur ses yeux, le coude appuyé sur une table ; & dans toute son attitude on ne remarquoit qu'une personne abandonnée à la plus vive douleur. Edite étoit à ses genoux, le visage tout baigné de larmes, & l'une & l'autre paroissoient avoir oublié toute la nature, pour ne songer qu'à répandre des pleurs.

Un spectacle si extraordinaire surprit Egrads, son cœur en fut ému ; mais ne pouvant résister au desir d'en apprendre la cause : que vois-je, Madame, lui dit-il, en s'approchant de la Reine ? Quel étrange malheur peut troubler la félicité de Votre Majesté ? A peine eût-il ouvert la bouche, que cette Princesse ôtant le mouchoir qui lui cachoit le visage, & le regardant avec des yeux où le désespoir étoit peint : ah ! Seigneur, lui dit-elle, que vos conseils me sont nécessaires dans l'état où je suis !

Vous pouvez juger, Madame, lui dit ce Prince, par l'attachement que je vous ai fait voir, qu'il n'y a rien dont je ne sois capable pour vous en tirer ; mais j'avoue que je ne puis en pénétrer la cause. Vous touchez au moment d'une gloire immortelle : après

avoir triomphé du cœur d'Etelred, vous triomphez encore de ses Sujets ; charmés de votre vertu, ils lui rendent enfin justice, ils vont vous reconnoître pour leur Reine, & le premier Conseil général ne s'ouvrira que pour faire l'éloge de l'incomparable Etelgive, & pour supplier le Roi de la couronner ; & lorsque rempli de la plus vive joie, je viens pour vous en instruire, je vous trouve en pleurs & le désespoir dans le cœur. Que peut-il désormais manquer à votre bonheur ? Le Roi vous adore.....

Non, Seigneur, interrompit-elle avec précipitation ; le Roi n'aime plus Etelgive : depuis un mois les froideurs & l'indifférence ont pris la place des tendres soins & de l'empressement. Voilà, Seigneur, continua-t-elle en fondant en larmes, le sujet de la douleur où vous me voyez. Les honneurs que vous avez la bonté de m'annoncer ne touchent point mon ame ; si je pouvois y paroître sensible, ce ne seroit que dans l'espoir qu'Etelred en auroit de la joie ; mais son fatal changement ne me fait que trop voir qu'il ne m'en trouve plus digne : & sans son cœur, son amour & son estime, je n'ai plus besoin que de la mort.

Cette belle Princesse prononça ces paroles avec une vivacité qui fit bien connoître à Egrads qu'elles partoient du fond de son cœur ; mais comme il ne s'étoit point apperçu d'aucun changement dans le Roi, & qu'il ne comprenoit pas qu'après un amour si violent on pût être infidele, d'autant plus

qu'il avoit deux gages de cette passion qui devoient la cimenter, & qu'Etelgive étoit plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été, n'ayant que vingt deux ans, il crut sa douleur mal fondée, & que la crainte de ce qui pouvoit arriver un jour lui faisoit prendre pour une réalité ce qui n'avoit alors aucune ombre d'apparence.

Dans cette pensée il traita les siennes de foiblesse, & la conjura de ne se pas alarmer si facilement, lui représentant que ses soupçons étoient injurieux à la gloire même d'Etelred ; & que l'ayant épousée malgré toutes les raisons de l'Etat qui devoient l'en empêcher, malgré l'opposition de ses Sujets, & même malgré tout ce qu'elle lui avoit dit, il y alloit de son honneur de soutenir une démarche si hardie, & qu'il s'attireroit une renommée indigne d'un grand Monarque, s'il étoit capable d'une pareille inconstance, dans un temps où ses peuples étoient prêts à lui témoigner que son choix leur étoit agréable : que si toutes ces raisons n'étoient pas assez puissantes pour la rassurer, qu'elle devoit songer qu'elle avoit deux fils dont la naissance suffisoit pour retenir Etelred, & que sa beauté, plus parfaite que jamais, la pouvoit persuader de la fidélité de ce Prince.

Enfin, Egrads n'épargna rien pour remettre le calme dans le cœur de la triste Etelgive, & il la quitta en lui promettant qu'il reviendroit bientôt pour lui donner de nouvelles preuves de l'amour du Roi.

Cette vertueuse Princesse n'en fut pas

plus tranquille ; elle avoit des pressentimens qu'elle ne pouvoit vaincre, & la conduite qu'Etelred tenoit avec elle depuis quelque temps l'emportoit sur tout ce qu'on lui faisoit espérer. En effet, ce Prince n'avoit pas pour elle cette passion vive, ardente & pleine d'attention qui faisoit son bonheur ; un attachement secret pour une femme de sa Cour commençoit à le dégoûter d'une possession qu'il avoit désirée avec tant de chaleur : il ne voyoit plus Etelgive qu'à regret, & se repentoit d'avoir formé des nœuds qu'il ne pouvoit rompre. Il avoit caché ses nouveaux sentimens avec un soin extrême, afin que l'on n'attribuât pas la disgrace d'Etelgive à son inconstance, mais aux raisons d'Etat, qu'il vouloit faire croire lui avoir ouvert les yeux.

Mais cette Princesse l'aimoit d'une trop forte tendresse pour se tromper sur cet article : elle s'étoit apperçue qu'il aimoit ailleurs, & le seul espoir de le faire revenir à elle l'avoit empêchée d'en instruire Egrads, conservant encore ce respect pour le Roi, de ne vouloir pas publier ce qu'il tenoit si secret. Cependant Egrads, qui ne se pouvoit persuader un pareil changement, fut à l'appartement de ce Monarque, dans l'intention de pénétrer la vérité.

Il étoit avec Corck, dans son cabinet, au moment qu'il entra, & le Roi ne l'eût pas plutôt apperçu, que se tournant de son côté avec les marques d'un violent courroux : que direz-vous, Egrads, lui dit-il, d'un

ſujet aſſez téméraire pour refuſer de m'obéir ? Prince, continua-t-il, j'ai fait de ſérieuſes réflexions ſur le rang qu'Etelgive tient ici : je vois que ſa préſence y bleſſe tous les yeux ; & puiſque j'ai fait une faute en l'épouſant, que je ne puis réparer, je veux du moins donner à ma Cour une eſpece de ſatisfaction en la faiſant retirer : je charge Corck d'aller lui porter mes ordres, & il oſe s'en défendre.

Quoi ! Sire, interrompit Egrads, vous voulez chaſſer la Reine de votre Palais ; vous voulez plonger le poignard dans le cœur d'une Princeſſe qui vous adore, d'une femme à qui l'Etat eſt redevable de deux Princes, qu'il regarde comme les ſoutiens de l'Empire, & d'une femme enfin pour laquelle vos Sujets ont pris une eſtime ſi parfaite, qu'ils vous ſupplient tous par ma voix d'affermir la couronne ſur ſa tête : ils ſont prêts, Sire, à la reconnoître d'un conſentement unanime, & ſa vertu a fait une telle impreſſion ſur les cœurs, qu'ils ne verront point votre changement ſans une extrême douleur.

Etelred fut aſſez ſurpris d'entendre Egrads parler de la ſorte ; mais il n'étoit plus en état d'écouter la raiſon ; la ſageſſe n'étoit plus la conductrice de ſes actions, le vice avoit pris la place de la vertu, l'inconſtance commençoit à lui faire goûter ſes dangereux plaiſirs ; & s'il eût oſé, le Prince Egrads auroit ſenti en ce moment les effets de ſa colere. Il ſe contraignit cependant,

& faisant retomber toute sa fureur sur Corck, qui ne voulut jamais se charger de cet ordre cruel, il le bannit de sa présence & de la Cour ; & sans vouloir écouter Egrads, il fit appeller un de ses favoris, à qui il ordonna d'aller instruire Etelgive de ses volontés.

Le Prince Egrads, qui prévoyoit le trouble que cet événement alloit produire, se retira l'ame accablée d'une douleur mortelle, sans pouvoir se résoudre à paroître devant la Reine, avant qu'elle fût informée de son malheur. Toute la Cour en fut instruite, ce fut une consternation générale, & cette Princesse, qui deux ans auparavant n'avoit pas trouvé une voix pour elle, n'en eût pas une en ce moment qui ne s'élevât pour la plaindre, chanter ses louanges, & blâmer le changement du Roi. Ce Monarque fut insensible à toutes les remontrances que les plus Grands de sa Cour se hazarderent de lui faire ; & malgré ce qu'on pût lui dire, la malheureuse Etelgive reçut l'ordre fatal d'abandonner le lit & le Palais du Roi, pour se retirer dans celui qu'il lui avoit donné avant que de l'épouser.

Toutes les Dames s'étoient rendues près d'elle pour l'aider à soutenir ce coup avec fermeté, la consoler & l'assurer de la part qu'elles y prenoient ; mais lorsque celui qui avoit l'ordre se fut acquitté de sa commission, elle ne leur donna pas le temps d'employer leurs soins en vains raisonnemens : cette Princesse, saisie d'un changement si

prompt & si peu mérité, tomba évanouie entre leurs bras. Tous les remedes furent mis en usage pour la faire revenir, & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes, qu'après deux heures de tourmens on lui fit reprendre ses sens.

Mais la mort étoit si bien peinte sur son visage, qu'elle n'en donna pas pour cela plus d'espoir pour sa vie. Aussi-tôt qu'elle pût ouvrir la bouche, elle demanda à voir le Roi, & prià avec tant d'instance qu'on l'obligeât à se rendre près d'elle, que chacun s'empressa à lui obéir : une partie des Dames coururent en larmes trouver ce Monarque, & le supplierent de donner cette derniere consolation à une Princesse prête d'expirer ; mais le cruel Etelred ne voulut jamais y consentir, & tout rempli de sa nouvelle passion, il refusa de la voir avec une dureté inconcevable. On fut contraint d'en instruire la Reine, qui, voyant qu'il n'y avoit plus de retour, envoya chercher Egrads. Il vint, mais dans un état qui augmenta encore les pleurs de tous ceux qui étoient autour d'Etelgive. Elle avoit fait venir ses enfans, & aussi-tôt qu'elle vit ce Prince, dont la douleur paroissoit excessive : Seigneur, lui dit-elle d'une voix mourante, si le coup que le Roi vient de me porter pouvoit recevoir quelque consolation, il seroit bien adouci par les marques que je reçois de vos bontés & par celles de toute la Cour. Je vous proteste, ajouta-t-elle en tournant ses regards sur ceux & celles

qui l'environnoient, que je n'ai jamais désiré que votre estime & votre amitié, & que je n'ai ambitionné auprès de vous que le rang de votre premiere amie & de votre protectrice. Ce n'est point la témérité de mes pensées que le Ciel punit en ce jour, c'est le trop tendre amour que j'ai eu pour le Roi, dont il est sans doute outragé : ma mort va bientôt expier ma faute. Seigneur, continua-t-elle en s'adressant à Egrads, je vous recommande mes fils : leur sort ne sera pas sans doute plus heureux que celui de leur mere ; mais si vous les prenez sous votre protection, j'ose espérer qu'avec le secours de la vertu que vous leur inspirerez, ils surmonteront les obstacles qu'ils pourront trouver dans le cœur de leur pere. Puissiez-vous, dit-elle en les embrassant, chers gages d'une ardeur trop tendre & trop mal récompensée ; puissiez-vous rassembler pour vous dans l'ame d'Etelred tout l'amour qu'il m'avoit juré ; puissiez-vous conserver pour lui les sentimens de respect & de tendresse dont je ne suis jamais sortie ; & puissiez-vous le contraindre un jour à regretter la malheureuse Etelgive. Je vous les remets, Seigneur, continua-t-elle, ces Princes infortunés ; c'est à vos soins que je les confie : ne les abandonnez pas. A ces mots elle les embrassa encore, & voyant que personne ne pouvoit lui répondre à force de répandre des pleurs, les sanglots coupant la voix de toute cette assemblée, elle voulut mettre fin à un spec-

tacle si touchant ; & ayant ordonné son départ, elle entra dans le char qui la devoit conduire à son palais : elle étoit soutenue par le Prince Egrads & l'inconsolable Edite qui fondoit en larmes. Toutes les Dames voulurent embrasser ses genoux & lui baiser les mains ; mais elle ne le permit pas ; & les ayant embrassées l'une après l'autre avec bonté : gardez pour mes enfans, leur dit-elle, l'amour que vous me témoignez ; c'est la seule chose que j'exige de votre zele. Cette Princesse étoit si belle dans sa douleur, des graces si touchantes étoient répandues dans toutes ses actions, que ceux qui l'accompagnoient se sentoient arracher l'ame en s'en séparant : ce fut un cri général en la voyant partir. Elle en fut elle-même si touchée, qu'elle fut obligée de couvrir son visage pour cacher l'abondance de ses pleurs. Elle étoit seule dans son char avec Edite ; mais toutes les femmes qui étoient attachées à elle par leurs charges ne la voulurent point quitter, & se rendirent promptement à son palais pour la recevoir.

Le Prince Egrads, qui n'avoit pu proférer une seule parole, s'y rendit aussi dans la même intention, & pour chercher avec elle quelque moyen de faire revenir le Roi de son égarement. Ainsi, en arrivant chez elle, elle se trouva au milieu d'une petite Cour, qui n'avoit l'air de la disgrace que par la profonde tristesse qui y régnoit. Elle parut très-sensible à leur attention, & sur-tout à celle du Prince ; mais elle le trouva si mal,

qu'elle fut contrainte de se mettre au lit.

Le Prince Egrads, faisant enfin un effort sur sa douleur, passa à sa ruelle, & s'approchant d'elle pour n'être pas entendu; Madame, lui dit-il, je ne chercherai point à vous consoler, je vous connois trop bien pour ne pas croire qu'il seroit inutile de l'entreprendre; mais rappellez ce courage & cette vertu qui vous rendent l'admiration de l'Angleterre; songez que c'est dans un pareil revers qu'il vous est plus important de les faire éclater, que lorsque vous êtes parvenue au rang dont ils vous ont rendue si digne.

Attendez du temps & de votre patience un changement plus avantageux; vous avez acquis le cœur des Peuples, ils vous rameneront celui du Roi: vivez pour le faire rougir par votre constance & votre sagesse de son injuste infidélité; & quoique je voie bien que je n'ai plus aucun pouvoir sur lui, soyez assurée que je parlerai aussi hardiment pour vous rétablir, que je l'ai fait jadis pour empêcher votre hyménée. Ce sera sans doute avec plus de succès, puisque la beauté & les rares qualités de Votre Majesté, qui s'opposoient alors à mes raisons; sont aujourd'hui d'accord avec elles. Je ne vous demande que du temps, & de vivre pour jouir du fruit de mes soins, & d'une gloire que rien ne pourra troubler.

Seigneur, lui répondit Etelgive, ma résignation aux décrets immortels vous doit persuader que je ne ferai rien pour avancer

ma mort ; mais le trait a porté trop avant dans mon cœur : c'eſt à celui d'Etelred que ma vie eſt attachée ; la privation de l'un ne peut aller ſans l'autre. Je ne puis vous promettre de vivre, cela ne dépend pas de moi ; mais je vous promets d'avoir juſqu'à mon dernier moment une vive reconnoiſſance de tout ce que vous faites pour moi. Je ne refuſe point vos offres généreuſes, & j'avoue que je mourrois avec moins de regret ſi j'emportois au tombeau la ſatisfaction d'être encore aimée du Roi.

Alors, ayant fait connoître qu'elle ſouhaitoit un moment de ſolitude, il ſe retira, en l'aſſurant qu'il viendroit tous les jours lui rendre compte de ce qu'il auroit fait. Cependant Etelred, que la préſence de cette belle Princeſſe commençoit à gêner, ſe ſentit extrêmement ſoulagé de l'avoir bannie de ſa vue ; & s'abandonnant entiérement à ſa nouvelle paſſion, il ne donna plus lieu de douter que ſon inconſtance étoit la ſeule cauſe du malheur de la Reine : mais comme l'objet qui l'enflammoit n'avoit ni ſes vertus, ni ſa piété, il l'entraîna en peu de temps dans des déportemens ſi peu convenables à la Majeſté royale, que l'on en murmuroit hautement.

Etelgive, qui menoit une vie languiſſante & ſolitaire, gémiſſoit en ſecret des déréglemens de ce Monarque. Le Prince Egrads, qui vit ſes nouvelles amours ſuivies de pluſieurs autres, & que le plaiſir de changer ſembloit faire ſa félicité, en auguroit un

heureux retour pour cette Princesse, se persuadant que tant qu'il ne prendroit que de volages attachemens, il ne seroit pas si difficile de prendre son temps pour le ramener. Il flattoit souvent Etelgive de cet espoir ; & quoiqu'elle n'attendît que la mort, elle ne pouvoit s'empêcher de s'y livrer quelquefois, lorsqu'elle vit mettre le comble à son infortune d'une maniere à n'en plus douter.

Le commerce qu'il y a eu de tous les temps entre la ville de Londres & celle de Rouen, & les habitudes que les Seigneurs de la Cour d'Angleterre avoient avec celle de Normandie, qui étoit des plus galantes, firent parvenir jusqu'à Etelred le bruit de l'extrême beauté de la Princesse Emme, sœur de Richard II, Duc de Normandie.

Ce volage Prince commença d'en être épris sur les récits qu'on lui en fit ; & un portrait qu'il en voulut avoir acheva de l'enflammer : ce fut alors qu'il détesta plus que jamais l'engagement qu'il avoit formé avec Etelgive, & comme la fécondité avoit mis un obstacle invincible à une rupture entiere, il en fit voir un désespoir si violent, que ses enfans mêmes lui en devinrent insupportables.

Il chassa toutes ses maîtresses avec mépris & ignominie, bannit tous les plaisirs de sa Cour, & se livrant sans réserve au chagrin qui le rongeoit, il passoit des jours entiers dans son cabinet à contempler le portrait de la Princesse de Normandie.

Quelque ſoin qu'on apportât à cacher à Etelgive un amour ſi ſurprenant, elle en fut informée ; & trouvant la perte de toutes ſes eſpérances dans la grandeur de la naiſſance & de la beauté de ce nouvel objet, elle n'en put ſoutenir l'éclat : une fievre ardente la ſaiſit, & tout l'art des Médecins ne put la rappeller à la vie. Elle reçut l'arrêt de ſa mort avec une conſtance & une fermeté admirables ; & tandis qu'elle ne voyoit que pleurs & déſeſpoir parmi ceux qui l'environnoient, elle étoit tranquille, & cherchoit à les conſoler, en leur exagérant de combien de peines la mort alloit la délivrer.

Quelques heures avant que de mourir elle écrivit au Roi une aſſez longue lettre, qu'elle cacheta & remit au Prince Egrads pour la rendre à ce Monarque ; enſuite elle diſtribua tout ce qu'elle poſſédoit entre Edite & les perſonnes qui ne l'avoient point quittée. Comme Etelred ne lui avoit rien ôté de ce qu'il lui avoit donné, indépendamment des fonds aſſignés pour ſon entretien, elle s'en trouva aſſez pour recompenſer magnifiquement ſa maiſon ; & donnant ſes derniers momens à l'immortalité, elle expira dans les ſentimens d'une piété exemplaire, âgée de vingt-trois ans, plus belle que jamais, & regrettée univerſellement.

La triſte Edite, profitant de ſes bienfaits, ne lui eût pas plutôt rendu les derniers devoirs, qu'elle ſe retira dans un couvent, où

elle prit le voile quelque temps après. Pour le Prince Egrads, pénétré de la plus vive douleur, il ne ſongea qu'à s'acquitter de la commiſſion que lui avoit donnée cette vertueuſe Princeſſe ; & les yeux baignés de pleurs, il fut rendre la lettre au Roi. Ce Monarque, à qui la nouvelle de la mort de la Reine avoit déjà été annoncée, reçut Egrads avec une froideur & une inſenſibilité dont il fut épouvanté.

Il lui préſenta la lettre d'Etelgive, il la prit ; & ſans l'ouvrir, ni même y jeter un regard, il la mit négligemment dans un coffre de vermeil qui étoit à côté de lui, où il avoit accoutumé de renfermer les plus précieux de ſes bijoux ; & ſans dire un ſeul mot de cette Princeſſe, il entretint Egrads de mille choſes indifférentes. Ce Prince trouva tant de dureté dans ce procédé, qu'il le quitta le plutôt qu'il put, & le laiſſa en liberté de faire éclater la ſecrette ſatisfaction de ſon cœur.

Il laiſſa cependant couler quelques jours; mais comme toutes ſes paſſions étoient véhémentes, il ne tarda pas à rendre ſes intentions publiques : & ayant déclaré qu'il vouloit épouſer la Princeſſe de Normandie, il nomma pour ſon Ambaſſadeur à la Cour de Richard le Comte de Kent, qui étoit le plus riche & le plus puiſſant Seigneur de l'Angleterre, Capitaine-Général des Armées du Royaume.

Il arriva à Rouen avec un équipage ſuperbe, & ſuivi de trois cens Gentilshom-

mes qui l'avoient accompagné, il y fut reçu avec tous les honneurs possibles ; & dès sa premiere audience, la demande qu'il fit de la Princesse lui fut accordée, & cet Ambassadeur chargé des pouvoirs de son Maître, emmena à Londres la Princesse Emme. Cette alliance étoit si glorieuse, & la beauté de la Princesse étoit si parfaite, que les Peuples en témoignerent une joie sincere, d'autant plus qu'ils espéroient que cela retireroit Etelred de tous ses déréglemens. Il lui fit faire une entrée somptueuse : elle fut accompagnée de la Noblesse de Normandie & de Bretagne, & jamais la Cour d'Angleterre n'avoit été si belle & si magnifique. Le Roi épousa cette Princesse dans la fameuse église de Westminster, où le même Evêque de Durham, qui avoit donné la premiere bénédiction nuptiale au mariage du Roi & d'Etelgive, en fit la cérémonie. Les rejouissances durerent un mois entier, & le Monarque paroissoit si fort amoureux & si content, que l'on crut que cette belle Reine fixeroit enfin son volage cœur.

Elle n'ignoroit pas la funeste aventure d'Etelgive, & le récit de ses vertus avoit fait une impression si vive sur le cœur de cette Princesse, que, comme elle étoit elle-même un miracle de sagesse & de beauté, elle en conservoit une tendre mémoire. Elle prit ses enfans en affection, & voulut leur servir de mere ; & sur-tout le Prince Edmond, qui étoit l'aîné, s'en fit aimer parfaitement.

La

La premiere année de son mariage elle donna un Prince à l'Angleterre, que le Roi fit nommer Alfred, & que l'on regarda comme le présomptif héritier de la couronne, attendu que le mariage d'Etelgive n'ayant pas été revêtu des formalités requises par les loix du Royaume, cela mettoit un défaut à la naissance de ces enfans. La seconde année la Reine accoucha encore d'un fils, que Robert, frere de Richard, Comte d'Hiéme, tint sur les fonts, & qu'il nomma Edouard.

L'Angleterre jouissoit alors d'une paix profonde: plus de factions, plus de partis, les peuples étoient contens, & les Grands vivoient en bonne intelligence. La Reine, qui possédoit toutes les vertus nécessaires à une grande Princesse, faisoit les délices de la Cour & de la Ville: la tendresse qu'elle témoignoit aux enfans d'Etelgive lui avoit gagné tous les cœurs. Le Prince Edmond, qui étoit sa vivante image, en rappelloit souvent la mémoire, & le mérite de cette Princesse infortunée rendoit son souvenir si cher, que l'on vit avec une joie extrême les bontés que la Reine marquoit à ses deux fils, ne voulant pas qu'il y eût aucune différence entre les siens & eux, les traitant également, & leur donnant les mêmes soins. Enfin, tout sembloit conspirer au bonheur d'Etelred & à la félicité de ses Peuples, quand l'inconstance & la légéreté de ce Prince vint encore troubler cette belle harmonie.

Il prit pour la Reine un dégoût si extraordinaire, qu'il vint au point de ne pouvoir plus la voir ni la souffrir : cette aversion devint si visible, que tout le monde s'en apperçut. La Reine, qui étoit bonne, & d'une douceur charmante avec ses inférieurs, mais fiere avec ses égaux, se plaignit à lui de son changement, lui en demanda la cause, & le conjura de ne la point porter par ses mépris à des extrêmités qui lui seroient désavantageuses : mais Etelred, bien loin de répondre à ses justes plaintes, & de se justifier, la quittoit avec un air de dédain & d'indifférence qu'elle ne put supporter : elle s'en expliqua hautement, & en écrivit au Duc de Normandie, qui, entrant dans les intérêts de sa sœur, envoya des Ambassadeurs à Etelred pour le faire rentrer en lui même.

Mais ils lui parlerent avec tant de hauteur, qu'au lieu de l'adoucir, ils ne firent que l'aigrir davantage contre la Reine, à laquelle il fit le même traitement qu'à Etelgive, la chassant de son lit & de son Palais, qu'il remplit de maîtresses & de plaisirs désordonnés, affectant de parler avec mépris de la Reine & du Duc de Normandie. Les choses parvinrent à un tel degré de haine, que la Cour se partagea en deux partis ; l'un pour le Roi, & l'autre pour la Reine, & tout étoit dans une confusion terrible.

Dans ce trouble, deux Seigneurs Danois établis en Angleterre, auxquels le Roi avoit pardonné pour avoir été de la rebellion du

Comte d'Iermeland, furent accusés d'entretenir des correspondances suspectes à l'Etat avec Suénon, Roi de Danemarck : Etelred les fit arrêter, leur procès leur fut fait, & ayant été trouvés coupables, ils furent condamnés à perdre la tête, & leurs biens confisqués au profit du Roi. Cette Sentence fut exécutée à la rigueur, & ils eurent la tête tranchée publiquement à Londres. Un de ces Seigneurs étoit proche parent du Roi de Danemarck, & les gens sensés blâmoient Etelred d'avoir été si vite dans cette affaire, dont les conséquences pourroient être dangereuses.

En effet, la nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée en Danemarck, que Suénon jura de s'en venger sur le Roi d'Angleterre & ses Sujets., d'une maniere si cruelle, que l'Europe en frémiroit. Sans perdre de temps, ayant armé puissamment, rempli de l'ardeur de sa vengeance, & plus encore de son ambition, il fit une descente en Angleterre, avec une armée formidable, au commencement du mois de mai 1013, où il porta le fer & le feu, & soumit toutes les Provinces du nord de ce Royaume.

Etelred, rappellant son courage, se mit à la tête d'une nombreuse armée, fut au devant de son ennemi, & lui livra bataille ; mais il fut défait, son camp forcé, & ses troupes furent mises en désordre ; & lui étant impossible de les rallier, il prit la fuite, & se retira à Londres, où tout étoit en combustion. Dans cette extrêmité, ne sa-

chant plus que devenir, il eut recours à la Reine, qui, touchée de ſon malheur, oubliant l'outrage qu'il lui avoit fait, écrivit au Duc de Normandie, fit la paix avec lui, qui, à la conſidération de ſa ſœur, lui accorda retraite dans ſes Etats, où la Reine le conduiſit avec tous ſes enfans.

Le Duc de Normandie, excité par les prieres de cette Princeſſe & par ſa généroſité naturelle, reçut ce Prince avec bonté, & lui promit de prompts & puiſſans ſecours pour le rétablir dans ſes Etats ; à quoi il travailla dès ce moment avec chaleur. La nouvelle de l'arrivée d'Etelred & de toute la Famille royale auprès de Richard, & de l'armement formidable que faiſoit ce Prince pour remettre ſon beau-frere ſur le Trône, fut bientôt répandue par toute la France : les Seigneurs Français, animés du deſir d'acquérir de la gloire, & dont la valeur ne peut reſter oiſive, vinrent en foule offrir leurs ſervices au Roi d'Angleterre. La Nobleſſe du ſecond ordre ſuivit leur exemple, & vint en Normandie lui faire les mêmes offres : de ſorte qu'avec un ſecours ſi conſidérable, & ſi peu attendu, Etelred ſe vit en état de reconquérir ſon Royaume.

Il l'eſpéra d'autant plus que, pendant que l'on travailloit à l'embarquement de ſes troupes, on apprit que Suénon étoit mort à Londres : cette nouvelle fit preſſer l'armement ; on mit à la voile, les vents furent favorables, & le deuxieme jour du départ ils débarquerent dans la province de Suſſex

avec une aussi belle armée qu'on eût encore vue en Angleterre, ayant à sa tête quatre mille Gentilshommes François; & sans prendre aucun repos, on marcha droit à Londres.

Les troupes Danoises qui voulurent s'opposer à leur marche furent défaites; rien ne put résister au courage des François. Les Danois s'étant rassemblés en corps d'armée voulurent hazarder la bataille; mais ils eurent lieu de se repentir de leur témérité: ils furent taillés en pieces, & menés battant jusqu'aux extrêmités de l'Angleterre, où les débris de l'armée Danoise se rembarquerent avec le jeune Canut, fils de Suénon, abandonnant leur conquête, leur gloire & tout leur bagage.

Etelred, dont la joie étoit parfaite, rentra dans Londres victorieux, aux acclamations de tous ses Sujets: il fit revenir de Normandie la Famille royale, & combla d'honneurs & de présens toute la Noblesse Françoise, dont la valeur l'avoit si puissamment secouru. Il se flattoit de jouir paisiblement de ses travaux, lorsque le repos de son ame se vit troublé dans le temps qu'il s'y attendoit le moins.

Un jour qu'il s'amusoit dans son cabinet à choisir entre ses pierreries celles qui pouvoient le mieux convenir à faire un brasselet, qu'il vouloit donner à la Reine, la lettre, encore cachetée, de la malheureuse Etelgive s'offrit à ses regards: un mouvement dont il ne fut pas le maître la lui fit prendre

en ſoupirant ; il l'ouvrit & n'en eût pas plutôt lu quelques lignes, qu'il déſira la lire entiérement. Une tendre pitié s'empara de ſon cœur, il s'aſſit, & prenant ce dangereux papier, il le baiſa, ſans trop ſavoir ce qui le forçoit à cette action. Enfin il en fit la lecture ſans interruption ; elle étoit en ces termes:

La trop fidelle & malheureuſe Etelgive, à ſon Seigneur & Roi le trop aimé ETELRED.

SIRE,

Si je n'étois pas aſſurée que je vais mourir, je n'aurois pas la hardieſſe d'expoſer à vos yeux des caracteres qui n'ont plus rien d'agréable pour Votre Majeſté; mais l'état où je ſuis autoriſe ma témérité, & vous ne devez pas refuſer à la mourante Etelgive la conſolation de vous dire, pour la derniere fois, qu'elle vous a aimé & vous aime encore plus que jamais, malgré tout ce que vous lui avez fait ſouffrir.

Je ne mets point la main à la plume pour vous faire des reproches ; je reſpecte juſqu'à vos infidélités, & j'en accuſe bien moins votre cœur que la fatalité de ma deſtinée, qui ne m'avoit pas donné les qualités néceſſaires pour le conſerver : j'oſe ſeulement vous ſupplier de vous ſouvenir que j'ai fait tous mes efforts pour vous épargner un repentir, & que j'ai payé de la plus vive tendreſſe & de la plus parfaite ſoumiſſion l'eſtime dont vous m'aviez honorée.

Accordez-moi la grace, Sire, que ma mémoire ne vous ſoit pas odieuſe, après vous avoir

été ſi chere, & de ne pas faire retomber ſur des Princes infortunés le mépris que vous avez marqué à leur malheureuſe mere. Souvenez-vous que vous êtes leur pere, & qu'en voyant le jour ils ont perdu tout ce qu'ils pouvoient tenir de ma naiſſance, pour être revêtus de tout l'éclat de la votre. S'ils ont un jour quelque reſſemblance avec moi, je déſire que ce ne ſoit que par leur amour & leur reſpect pour Votre Majeſté. J'eſpere que le Ciel exaucera la priere que je lui en fais. Vous allez bientôt donner à l'Angleterre une Reine véritablement digne d'occuper une place que je n'ai fait qu'uſurper : je lui cede ſans regret un Trône où je n'ai jamais prétendu; mais je crois que ſi je ne mourois pas, je ne pourrois lui céder votre cœur. Mais, Sire, je meurs, & rien ne pourra mettre obſtacle à de ſi beaux nœuds ; puiſſent-ils être plus heureux que les miens : formés ſous de meilleurs auſpices, vous jouirez d'une éternelle félicité, ſi vous n'y mettez vous-même de triſtes bornes, en vous livrant à des nouveautés dangereuſes.

Souffrez, Sire, que, comme la premiere de vos Sujettes, je prenne la liberté de vous rappeller à vous-même : mon intérêt n'a plus de part à mes diſcours, c'eſt le vôtre ſeul qui me les dicte; c'eſt votre gloire, c'eſt votre repos auxquels j'oſe vous ſupplier de ſacrifier tous les mouvemens de votre ame. Engagez par votre amour & par votre conſtance l'admirable Princeſſe qui va devenir votre compagne, à ne point blâmer l'ardeur de la tendreſſe que j'ai eue pour vous : plus vous lui paroîtrez aimable, & plus elle excuſera ma conduite. Mais, hélas ! qui peut jamais vous

*aimer comme Etelgive ! Elle ne vivoit que pour vous, vous l'abandonnez, elle meurt. Adieu, Sire ; mes forces s'affoibliſſent, & mon amour ne diminue point : je ne vous verrai plus, vous n'entendrez plus parler de moi ; & je quitte la vie ſans avoir ſeulement l'eſpérance que vous vous ſouveniez jamais d'*ETELGIVE.

Cette lettre fit ſur le cœur d'Etelred un effet auſſi prompt que celui de la premiere vue de celle qui l'avoit écrite : tous les charmes de cette Princeſſe revinrent à ſon eſprit, les douceurs qu'il avoit goûtées dans leur poſſeſſion ſe repréſenterent à ſa mémoire ; ſon amour ſe réveilla, & la douleur de l'avoir traitée ſi indignement, d'avoir cauſé ſa mort, de l'avoir perdue pour jamais, ſe fit ſentir ſi vivement, qu'il ne put retenir un torrent de larmes, dont en un inſtant ſon viſage & la lettre qu'il tenoit furent baignés. Il ne ſe pouvoit laſſer de la relire, & de ſe faire à lui-même les plus ſanglans reproches ſur ſa conduite paſſée : il ſe rappella celle qu'il avoit tenue avec la Reine Emme, les outrages qu'il avoit faits aux deux plus vertueuſes femmes de la terre, leur douceur, leur patience ; la ſoumiſſion de la premiere, ſon amour & ſa mort ; les obligations qu'il avoit à la derniere, & l'oubli qu'elle marquoit des offenſes qu'elle avoit reçues, mirent ce Prince dans un état digne de compaſſion.

La Reine, qui étoit alors parfaitement bien avec lui, entra dans ce moment : il ne

la vit point, étant placé de façon que la porte du cabinet se trouvoit derriere lui ; & d'ailleurs entiérement occupé à sa lecture, il n'avoit d'attention à rien. Cette Princesse, qui vit qu'elle n'en étoit point apperçue, s'appuya doucement sur le dos de son fauteuil, & lut distinctement la lettre d'Etelgive : elle en fut si touchée, qu'oubliant elle-même où elle étoit, les larmes coulerent de ses yeux, & ses sanglots ayant tiré le Roi de sa rêverie, il se retourna, & la voyant en cet état : ah ! Madame, lui dit-il, qu'avez-vous vu ?

Sire, lui dit cette belle Reine, ne soyez point alarmé des pleurs que je répands, une indigne jalousie n'en est point l'objet ; je les donne à la mémoire & aux malheurs de la plus aimable femme du monde, & je ne croirois pas mériter la place qu'elle m'a laissée, si je blâmois celle qu'elle doit avoir dans votre souvenir.

Des sentimens si nobles & si rares rendirent à Etelred ses premieres vertus ; il eut horreur de tout ce qu'il avoit fait, & racontant à la Reine, sans déguisement, l'aventure de cette lettre, il lui avoua qu'elle avoit ranimé dans son cœur tout l'amour qu'il avoit eu pour Etelgive. Mais, Madame, continua-t-il, cet amour qui n'a plus qu'une ombre plaintive pour objet, ne se rallume dans mon cœur que pour vous en faire partager l'ardeur ; & je ne puis réparer le tort que j'ai fait à cette Princesse infortunée, qu'en me donnant entiérement à vous : oui, vous

ſerez déſormais l'unique but des ſoins, de la tendreſſe & de la fidélité que je lui devois; & puiſque je ne puis la rappeller à la vie, je veux la faire revivre en vous par la conſtance de mon attachement.

Sire, lui répondit la Reine, & pour Etelgive & pour moi, je recevrai toujours les marques de votre amour avec une joie ſenſible : ſoyez aſſuré de ma tendreſſe pour les enfans de cette belle Princeſſe ; ils me ſont auſſi chers que les miens, & je n'y mettrai jamais aucune différence. La généroſité de la Reine calma un peu Etelred : il l'en remercia, & ce touchant entretien finit par les promeſſes d'une inviolable fidélité.

Cependant, quoi que ce Monarque eût dit, ſon ame n'étoit pas tranquille ; l'image d'Etelgive le ſuivoit par-tout, il portoit ſa lettre ſur ſon cœur, & il donnoit à chaque inſtant de tendres ſoupirs à ſa mémoire ; & quoiqu'il vécût dans une grande union avec la Reine, Etelgive avoit tout ſon amour, & occupoit toutes ſes penſées. La douleur ſecrette dont il étoit rempli commençoit à ſe manifeſter par une ſanté aſſez languiſſante, lorſqu'il apprit que le jeune Canut, Roi de Danemarck, armoit de nouveau contre lui, & qu'on y travailloit vivement dans tous les ports de ce Royaume & dans celui de Norvege. Ces avis étant confirmés de toutes parts, Etelred raſſembla ſes troupes, fit de nouvelles levées, & prit toutes les précautions ſages & néceſſaires pour réſiſter à ſon ennemi, qui, au

printemps de l'année 1015, parut sur les côtes d'Angleterre avec une flotte formidable, où il fit descente, malgré l'opposition des Anglois, & se campa avantageusement, avec son armée forte de soixante mille hommes. Etelred, ne voulant pas hazarder une bataille qui pouvoit mettre en risque tout le Royaume & la Famille royale, se contenta d'harceler les Danois, & de leur couper les vivres; mais ses troupes furent toujours battues, & les ennemis s'avançoient à chaque instant vers la Ville. Ce Monarque, pressé par ce nouveau malheur, rongé par des remords cruels, persécuté de l'image d'Etelgive, pour laquelle il nourrissoit un amour d'autant plus violent qu'il ne pouvoit le satisfaire, fut attaqué d'une fievre aigue, dont il mourut en peu de jours, en prononçant sans cesse le nom d'Etelgive, & laissant tout le Royaume & sa Famille dans un trouble & une confusion qui ne permirent pas aux enfans de la Reine de contester l'état de ceux d'Etelgive; & comme le Prince Edmond étoit le seul que l'âge rendoit capable de regner, il fut couronné & proclamé Roi d'Angleterre d'une commune voix, au préjudice des fils de la Reine, dont la jeunesse étoit encore trop tendre pour prendre les rênes d'un Empire accablé de guerres & de dissensions: & telle fut la fin d'Etelred, un des plus aimables & des plus inconstans Monarques de la terre.

A peine Félicie eût-elle cessé de parler, que la compagnie, qui n'avoit fait que

pleurer pendant ſon récit, lui donna mille louanges ſur la maniere touchante dont elle avoit conté cette hiſtoire. Pour moi, lui dit Camille, ſi j'en entends encore pluſieurs de cette ſorte, on changera abſolument mon tempérament, & d'enjouée que je ſuis, je deviendrai triſte & mélancolique : j'ai le cœur ſi ſerré, que je crois ne pouvoir rire de ma vie.

Nous y perdrions, dit Uranie; mais il faut convenir que l'aventure d'Etelgive eſt des plus triſtes, & qu'il eſt impoſſible de l'entendre ſans en être ému.

Avouez, ajouta Florinde, que cela donne de cruelles impreſſions contre les hommes, & qu'Etelred eſt un exemple bien ſenſible de l'inſtabilité de leurs ſentimens.

Ah! ma chere Florinde, interrompit Eraſme, ne portez pas plus loin vos dangereuſes réflexions; & pour un infidele, n'offenſez pas ceux qui ſont incapables de changer.

Quoi qu'il en puiſſe être, dit alors Célimene, il faut s'en flatter pour ne pas troubler d'avance la tranquillité de ſon cœur; & je ſuis ſi perſuadée de la conſtance de tous ceux qui ſont ici, que l'hiſtoire du Roi d'Angleterre ne m'a donné aucune idée qui leur ſoit déſavantageuſe.

Nous méritons cette confiance, s'écria Thélamont, & vous ne riſquez rien, Madame, à nous ſervir de caution auprès de celles qui nous ont engagés. La converſation alloit continuer, lorſqu'on vint avertir que le

le soupé étoit servi : je vous assure, dit Camille en se levant la premiere, que j'ai besoin d'un aussi bon repas que celui que je vais faire pour dissiper la douleur que Félicie m'a causée.

On rit beaucoup de la façon dont cette belle femme prononça ces paroles ; & pour la tirer de sa tristesse prétendue, on se pressa de se mettre à table, où chacun fit briller à l'envie l'esprit, l'enjouement& l'amour. Silviane & Arélise convinrent qu'elles n'avoient jamais passé une plus agréable journée. Comme la maison d'Uranie pouvoit encore contenir cette augmentation de compagnie, elle pria Célimene & ses aimables amies d'y coucher : ce qu'elles accepterent avec plaisir, pour avoir celui de jouir encore le lendemain des amusemens de ce charmant séjour.

Fin du sixieme Tome.



TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES

Contenues dans ce sixieme Tome.

Fin de la Table du sixieme Tome.



LES JOURNÉES AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame de GOMEZ.

NEUVIEME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE,

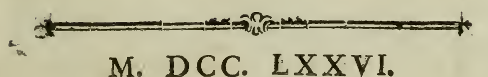
AVEC FIGURES.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,

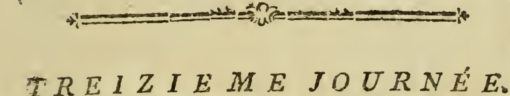
PAR LA COMPAGNIE.



M. DCC. LXXVI.



LES JOURNÉES AMUSANTES.



TREIZIEME JOURNÉE.

COMME la belle ſaiſon ne faiſoit que commencer lorſqu'Uranie voulut quitter ſon aimable retraite pour jouir du plaiſir de voir les mariages de Camille & de Florinde avec Alphonſe & Eraſme, elle n'eût pas plutôt ſatisfait à ce que l'amitié exigeoit d'elle, qu'elle propoſa à Thélamont de retourner à la campagne. Ce tendre époux, qui ne ſe trouvoit jamais mieux que dans les lieux où rien ne pouvoit le diſtraire des ſoins d'un amour parfait, y conſentit avec joie. Il n'y avoit que huit jours que les deux belles couſines étoient engagées ſous les loix de l'Hymen, quand Thélamont &

Uranie furent prendre congé d'elles & de leurs époux.

Orophane & Félicie étoient de la partie, ne pouvant se résoudre à se séparer de deux personnes qu'ils aimoient uniquement; mais à peine Uranie eût-elle appris le dessein qu'elle avoit formé, que Camille l'interrompant avec son enjouement ordinaire : comment, dit elle, vous prétendez, belle Uranie, nous abandonner & partir sans nous? Non, Thélamont; non, Orophane, continua-t-elle du même ton, il ne sera pas dit que de nouveaux époux soient moins charmés que vous de se trouver en liberté auprès de ce qu'ils aiment; ou je me trompe fort, ou Florinde, Alphonse & Erasme ne souffriront jamais un semblable affront.

N'en doutez point, charmante Camille, s'écria Erasme, Florinde & moi suivrons par-tout Uranie & Thélamont. Alphonse ayant dit la même chose, il parut alors un renouvellement de tendresse entre ces huit amis, qui leur fit aisément connoître qu'une société choisie, unie par les nœuds d'une amitié sincere & d'une véritable estime, ne pouvoit trouver qu'en elle de sensibles plaisirs.

Ainsi il fut résolu qu'ils partiroient tous le lendemain matin, & qu'ils emploieroient le reste de cette journée à faire avertir de leur départ ceux & celles qu'ils savoient être dignes de se joindre à eux, lorsqu'ils en auroient le temps ou le desir: ce qui ayant été exécuté ponctuellement de part & d'au-

tre, ils quitterent la Ville avec une joie qui se répandit sur leurs moindres actions. Ce fut dans cette heureuse disposition qu'ils arriverent chez Uranie, où, suivant l'agréable loi qu'on s'y étoit imposée, on n'eut pas plutôt dîné qu'on se rendit dans le sallon des livres, pour y passer le plus chaud du jour.

Voici, dit Camille en entrant, le seul endroit où je m'imagine avoir de l'esprit, quand même on me contraindroit de me taire. Vous en avez trop, répondit Uranie, pour ne vous en pas croire par-tout. Mais, ma chere Camille, si ce lieu a pour vous quelqu'avantage par-dessus les autres, c'est de vous y voir en pleine liberté au milieu de ceux que vous aimez, & qui vous aiment de même. Il faut convenir, dit Alphonse, que si cela ne donne pas de l'esprit, cela y ajoute beaucoup, & que l'on n'est guere en état de le faire briller lorsqu'il est contraint par le caractere ou l'humeur des personnes avec lesquelles on se rencontre, & le peu de rapport du génie & des sentimens : c'est ce qui prouve, interrompit Erasme, qu'en toute chose la concorde & l'union sont absolument nécessaires ; nulle société, nul corps & nul état ne pouvant se soutenir sans une parfaite intelligence.

Ce que vous dites est si vrai, ajouta Thélamont, que Plutarque rapporte que ceux de Sparte soutenoient que ce n'étoit pas la force de leurs murailles qui rendoit leurs places imprenables, mais la vertu & l'in-

telligence de leurs habitans. En effet, Licurgue ne recommandoit rien plus fortement aux Lacédémoniens que l'union entr'eux, & la magnanimité envers leurs ennemis; ce qu'ils obſerverent ſi bien quelque-temps, que leur Ville ne paroiſſoit être remplie que d'une ſeule famille.

Tant que les Grecs furent unis, dit Orophane, ils ſoutinrent, ſans s'ébranler, la puiſſance formidable des Perſes; & au contraire, lorſque la méſintelligence ſe gliſſa parmi eux, ils devinrent la proie de leurs ennemis. La diſcorde & la méſintelligence ſont la ruine & le poiſon des Etats, des corps & des ſociétés; elles ferment l'eſprit, voilent les lumieres : avec elles le meilleur conſeil paroît mauvais, & le ſentiment le plus juſte eſt le moins ſuivi. Au lieu que l'union & l'intelligence ouvrent l'entendement, & donnent de nouvelles clartés. Dans un Etat, un corps ou une ſociété, lorſque la concorde y regne, le moins ſpirituel y devient néceſſaire; un bon conſeil en attire un meilleur, un ſentiment judicieux en fait naître un plus juſte encore : &, quoique les avis ſoient différens, la bonne intelligence les réunit tous pour ſe rendre au plus utile ou au plus ſenſé. Ainſi je trouve que la belle Camille a raiſon de ſe croire plus d'eſprit ici qu'en nul endroit, notre union nous donnant mille occaſions de faire briller le peu que nous pouvons en avoir; un bon mot en fait dire un autre, un beau diſcours fournit une plus

belle réponſe ; & notre eſtime réciproque nous portant à nous écouter avec plaiſir, rien ne tombe, rien ne nous échappe, & nous nous prêtons, pour ainſi dire, des agrémens.

Il faut bien le croire ainſi, dit alors Félicie en ſouriant, puiſque Camille vous a aſſez prêté des ſiens pour nous en faire trouver infiniment à tout ce que vous venez de dire, & je ſuis perſuadée qu'il n'y a perſonne ici qui ne ſoit de votre ſentiment. Il n'en faut pas douter, répondit Florinde ; nous avons un trop grand intérêt à ſoutenir l'utilité de l'intelligence & de l'union, pour n'être pas tous d'accord en ce point. Mais, continua-t-elle, puiſque notre converſation s'eſt tournée naturellement ſur cette matiere, je ſouhaiterois fort être inſtruite de ce que c'eſt que les Guelfes & les Gibelins ; tout ce que j'en ai pu lire ne m'ayant point aſſez éclairée ſur un fait qui me paroît d'importance ; & quoique par cette queſtion je faſſe voir mon ignorance, j'aime mieux la découvrir pour en ſortir, que d'y reſter en la cachant, d'autant plus que cela nous rappellera ce qu'Orophane vient d'avancer ſur les malheurs que peuvent cauſer la diſcorde & la méſintelligence.

Il y a autant d'eſprit, dit Thélamont, à vouloir apprendre, qu'il y en a à ſavoir ; le deſir d'être inſtruit eſt la ſource de la ſcience : ainſi, charmante Florinde, le vôtre ne vous rend que plus eſtimable ; &,

pour le ſatisfaire, je vais faire enſorte de vous expliquer clairement la querelle des Guelfes & des Gibelins, dont vous n'êtes pas la ſeule qui ignoriez les particularités.

Les ſeules diviſions qu'il y eut en Italie, entre les Papes & les Empereurs d'Allemagne, en furent la cauſe. Après la mort de Conrad III du nom, qui arriva en 1152, toutes les Villes d'Italie refuſerent l'obéiſſance à ſon ſucceſſeur Frédéric I, chef de l'illuſtre maiſon de Suabe, que les Italiens ſurnommerent Barberouſſe. Ce Prince, irrité de cet obſtacle, fit marcher une puiſſante armée dans leur pays, qui ravagea une partie de ces belles Provinces; & s'étant mis lui-même à la tête de ſes troupes, fut aſſiéger la ville de Milan, qu'il prit d'aſſaut.

Sa haine & ſon reſſentiment furent ſi loin en cette occaſion, qu'il fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans, ſans diſtinction de ſexe & d'âge; enſuite il donna la Ville au pillage; après quoi il y fit mettre le feu, ſans aucun reſpect pour les lieux ſaints, ni pour les ſuperbes antiquités qui marquoient la magnificence des anciens Empereurs, & la grandeur Romaine. Non content de cette déſolation, il fit encore démolir tout ce que les flammes & la fureur du Soldat avoient épargné; & faiſant labourer cette terre infortunée, il y fit ſemer du ſel, voulant par-là la condamner à une éternelle ſtérilité.

Sa haine implacable & cet excès de cruauté

aliénerent contre lui presque toute l'Italie. Il donna plusieurs batailles où il fut heureux, & toujours cruel ; mais son fils Othon ayant été fait prisonnier dans une bataille par les Vénitiens, il fit la paix avec le Pape Alexandre III. Cependant les troubles qui avoient causé tant de malheurs se renouvellerent sous Henri VI du nom, son fils & son successeur : mais ils éclaterent bien plus sous le regne de Frédéric II, fils de Henri. Ce jeune Prince, trop enflé de la gloire qu'il avoit acquise dans la Terre-Sainte, où il avoit remporté plusieurs victoires contre les Sarrasins, voulut remettre toute l'Italie sous son obéissance ; & pour y parvenir, il y mena une armée formidable, qui ravagea toutes ces belles contrées qui sont entre le Pô & les montagnes du Tirol. Le Pape, justement alarmé, lui fit offrir la paix à des conditions honorables, auxquelles il ne voulut point entendre ; ce qui obligea le Pontife à le frapper d'anathême jusqu'à deux fois. La plus grande partie des Italiens ne voulut plus avoir de communication avec ce Prince : & l'on fit agir tant de ressorts contre lui, qu'ils donnerent occasion à ces horribles factions qui se firent de part & d'autre dans toute l'Italie.

Ce fut alors que se formerent ces deux puissans partis, l'un pour le Pape, sous le nom de Guelfes, & l'autre pour l'Empereur, sous celui de Gibelins, source inépuisable de querelles & de dissentions.

La haine & la rage s'étant emparée du cœur de ceux qui étoient entrés dans ces factions, on vit commettre les crimes les plus énormes, les Villes & les Villages, les grands & les petits, vengeant leurs querelles particulieres. Sous prétexte du bien public, le vol, le brigandage, le meurtre, l'incendie, tout étoit employé, sans craindre la rigueur des loix ; la force & la violence tenant seules lieu de titre & de pouvoir.

Cependant l'excommunication fulminée contre Frédéric fit une telle impression sur les esprits, tant en Italie qu'en Allemagne, que lorsque le Pape eût déposé cet Empereur au Concile de Lyon, quelques Princes d'Allemagne s'assemblerent, & élurent à sa place Henri, Landgrave de Thuringe, mais étant mort l'année de son élection, les mêmes Princes appellerent à l'Empire Guillaume, Comte de Hollande, auquel Conrad, fils de Frédéric, le disputa avec vigueur. Après plusieurs guerres, où ces Princes eurent différens succés, Conrad quitta l'Allemagne, pour aller dans ses Royaumes héréditaires de Naples & de Sicile, où il mourut en l'an 1254; & Guillaume, Comte de Hollande, ayant aussi perdu la vie dans une bataille que les Grisons gagnerent contre lui en 1256, ce fut alors que toute la puissance des Empereurs se vit presque détruite en Italie, le parti des Guelfes étant devenu supérieur à celui des Gibelins : à quoi contribua encore la mésintelligence

des Princes d'Allemagne ſur le choix d'un Empereur. Cruelle & triſte diviſion ! qu'on pourroit regarder comme une rétribution des crimes & des maux qu'ils avoient commis ou occaſionnés en perſécutant les Chefs de l'Egliſe.

Cette réflexion me paroît juſte, dit alors Uranie, voyant que Thélamont avoit ceſſé de parler ; car enfin, quoique ces guerres ne regardaſſent que le temporel, elles ne pouvoient ſe faire ſans attaquer un peu le ſpirituel ; & je trouve que Frédéric Barberouſſe avoit offenſé directement la puiſſance divine par l'excès de ſes cruautés, & Frédéric II par ſon injuſtice, en ne voulant pas accepter une paix avantageuſe, & qui ne lui étoit offerte que dans la vue de terminer des maux dont la Religion ne pouvoit manquer d'être altérée.

Quoi qu'il en ſoit, répondit Alphonſe, il n'eſt rien de plus vrai que les ſentimens oppoſés des Princes d'Allemagne ſur l'élection d'un Souverain, jetterent ce vaſte pays dans des troubles qui lui attirerent des malheurs infinis. Ce fut auſſi dans ce même temps que, pour ſapper entiérement les reſtes de la puiſſance de la maiſon de Suabe, le Pape donna à Charles, Duc d'Anjou, l'inveſtiture du royaume de Naples, qui y marcha avec une puiſſante armée. Conradin, fils de Conrad, vint au-devant de lui à la tête de la ſienne, compoſée d'Allemands & des Napolitains, qui lui étoient reſtés fideles. La bataille ſe donna entre ces

deux Princes ; Conradin la perdit & y fut fait prisonnier. Charles lui ayant fait faire son procès, il fut condamné à perdre la tête : ce qui fut exécuté ; & par-là la race des anciens Ducs de Suabe fut entiérement éteinte.

Cependant les troubles continuoient toujours en Allemagne, & les Princes d'être partagés sur le choix d'un Empereur ; ce qui fit qu'un parti élut Richard, Duc de Cornouailles, fils de Jean, Roi d'Angleterre, & l'autre nomma Alphonse X du nom, Roi de Castille, tous deux en l'an 1257 ; mais ni l'un ni l'autre de ces Princes n'ayant fait aucun effort pour se rendre maître de l'Allemagne, il arriva un interregne dans cet Etat, qui le fit tomber dans le désordre & la désolation : les Grands ne s'accordant point, & ne se rendant à aucun des partis que les plus sages proposoient, les divisions, la haine & les dissentions produisirent des brigandages dans tout l'Empire.

On ne distinguoit plus qui étoit le Souverain ou le Sujet, la confusion étant d'autant plus grande, que les trois principales familles étoient alors éteintes, celles de Suabe, d'Autriche & des Landgraves de Thuringe : ainsi chacun cherchoit à se rendre maître de ces belles successions sans y avoir de droit. Ce fut donc à la force à en décider ; & celui qui eut l'avantage sur ses concurrens, les soumit à son obéissance. Comme ces Princes avoient besoin de gens de guerre, ils permettoient tout aux Sol-

dats pour les attirer dans leur parti, enſorte que le vol, le brigandage & tout ce qu'il y a de plus affreux devint permis. La ligue que les Villes du Rhin avoient faite en l'an 1255 ne put même arrêter ces déſordres, parce que les Soldats, qui s'étoient débandés, s'étoient élus des Chefs, & ſe cantonnoient dans les châteaux, d'où il faiſoient contribuer tout le pays.

Mais enfin le Souverain arbitre des hommes eut pitié de ces Peuples malheureux, & inſpira à quelques Princes de ſe joindre aux Villes qui s'étoient liguées ; ils aſſemblerent des troupes, chaſſerent ces voleurs des lieux forts qui leur ſervoient de retraite, leur firent ſouffrir les peines que méritoient leurs brigandages, & nettoyerent les chemins & les rivieres de ces peſtes publiques : malgré cela, la diviſion des grands ne laiſſa pas de durer encore, juſqu'à ce que, laſſés de leur propre méſintelligence, ils élurent d'un commun accord, en l'an 1273, Rodolphe, Comte d'Aſbourg, pour Empereur, duquel deſcend celui qui regne aujourd hui, qui fut aſſez heureux pour rendre le calme à l'Empire, y faire obſerver les Loix, & remettre les choſes dans l'état où elles devoient être.

On ne peut trop admirer cet habile Prince, ajouta Eraſme, qui ſut ſi bien profiter de la dignité impériale, qu'il rendit ſa maiſon la plus floriſſante de l'Allemagne, de ſimple Comte qu'il étoit ; car Ottocare, Roi de Bohême, après la mort

de Frédéric, Marquis d'Autriche, qui avoit eu le même sort à Naples que Coradin, s'étoit emparé de l'Autriche, de la Carinthie, de la Corniole, du pays de Vindismark & de Portenau, dont Rodolphe le déposséda, & en investit son fils Albert, & donna à son second fils Rodolphe le duché de Suabe; tant il est vrai qu'il ne faut que des occasions pour faire connoître les grands hommes, ceux qui sont dignes de commander aux autres.

Cet Empereur, ajouta Thélamont, étoit si sage & si politique, qu'après avoir affermi sa maison, comme Erasme vient de le dire, plusieurs Princes lui ayant conseillé de porter la guerre en Italie, pour y faire revivre les droits de l'Empire, il leur répondit qu'il connoissoit la justice de sa cause; mais que les traces de ses devanciers l'épouvantoient. Et cependant, pour faire voir qu'il avoit des moyens moins violens, & qu'il n'ignoroit pas son pouvoir & son droit, il envoya des agens secrets aux principales Villes d'Italie, qui leur proposerent de les affranchir & de les mettre en liberté pour de grosses sommes d'argent. Ils négocierent si bien & si adroitement cette affaire, que tout fut réglé, les Patentes Impériales envoyées & reçues, l'argent compté & transporté en Allemagne, avant que le Pape en fût informé. L'on murmura à Rome; mais la chose étant faite, & ne pouvant y avoir de remede, on s'appaisa; & l'Empereur Rodolphe,

ſans répandre de ſang, & rempliſſant ſes coffres, donna des marques de ſon autorité & de la puiſſance Impériale dans un pays où on les croyoit anéanties.

Une autre preuve, dit alors Uranie, de l'intelligence de ce Prince, c'eſt qu'après avoir aſſuré ſon pouvoir en Allemagne, & exterminé tous les brigands, il fit publier un Edit par lequel il ordonnoit que tous les actes & Jugemens publics ou particuliers ſeroient faits & écrits en langue Allemande, qui juſqu'alors avoient été en Latin; & par-là il trouva le moyen de perfectionner la langue, & de réunir les eſprits, en les diſpoſant à concourir unanimement au bien de l'Empire. Après avoir exécuté toutes ces grandes choſes il mourut en 1291.

En vérité, reprit Florinde, je ſuis charmée que ma curioſité nous ait fourni l'occaſion d'entendre des faits auſſi beaux qu'inſtructifs; mais, continua-t-elle, je crois que nous pouvons pourſuivre, en nous promenant, un entretien qui, dans quelque lieu que nous portions nos pas, a toujours de nouveaux agrémens.

Toute la compagnie ayant applaudi au ſentiment de Florinde, elle ſe rendit ſur la terraſſe qui donnoit ſur l'eau, où, après avoir fait pluſieurs tours enſemble & ſéparément, elle ſe réunit & prit ſes places ſur les ſieges de verdure dont elle étoit ornée. Alors la converſation étant devenue générale, & s'étant rappellé quelques traits

de ce qui avoit été agité dans le cabinet des Livres : pour moi, dit Camille, je ne puis me lasser de dire que la colere & la vengeance sont de toutes les passions les plus funestes & les plus dangereuses, par les cruels effets qu'elles produisent.

Ah ! ma chere Camille, s'écria Florinde, ne leur faites pas l'honneur de les traiter de passions; cela fait trop de honte à celles que l'on peut ressentir sans crime. Il ne faut pas tout-à-fait condamner Camille, interrompit Félicie; l'usage autorise ce qu'elle vient de dire. Mais en effet, il y a tant d'especes de passions, qu'il est difficile de les démêler : tout est devenu passion, l'amour, la haine, l'ambition, la vengeance, la colere, la pitié, la douleur, la volupté, le jeu, le vin, la chasse, & mille autres dont les noms m'échappent : & dans la pensée où je suis que les passions résident dans l'ame, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir que cette ame, que je me figure si belle & si pure, soit entourée de sentimens si différens, & dont la véhémence est seule capable de ternir toute sa pureté.

Voilà une matiere digne de Thélamont, reprit Orophane; & son éloquence devroit bien tirer Félicie de l'incertitude où elle paroît être. Je vous assure, répondit-il, que vous m'embarrassez, & que je ne me sens nullement assez savant pour vous disserter les passions.

Non, non, reprit promptement Uranie,

point de modeſtie à contre-temps, nous ſavons de quoi vous êtes capable ; & de plus, nous ne ſommes point ici dans une Académie, où il ſoit néceſſaire de faire briller ſon ſavoir, ni d'employer des phraſes fleuries, & de ces grands mots que la plupart de ceux qui les diſent n'entendent pas ; il ne faut ſeulement vous expliquer que comme vous le penſez, & ſelon ce que vous ſentez.

Puiſque vous vous metrez auſſi de la partie, ma chere Uranie, répondit Thélamont, il m'eſt impoſſible de réſiſter : ainſi donc pour vous contenter, ſans vouloir entrer dans le détail de l'iraſcible, du ſenſitif, & du reſte de ces expreſſions ſavantes qui embrouilleroient mon diſcours & mes penſées, je vous dirai que je ne donne le titre de paſſion qu'aux choſes que la raiſon peut régler ſans les pouvoir détruire, parce qu'elles ſont nées avec nous, étant abſolument néceſſaires à la perfection de la créature.

Sur ce principe je n'admets que trois ſortes de paſſions, qui ſont l'amour, la haine & l'ambition, étant des mouvemens attachés à l'ame pour rendre l'homme capable d'aimer le bien, de haïr le mal, & de chercher les moyens d'acquérir la gloire par ſes vertus ou par ſes actions ; ces trois paſſions étant elles-mêmes trois vertus émanées de la Divinité, eſſentielles à la créature pour aimer, connoître & ſe rendre digne du Créateur. Tous les hommes naiſſent avec elles ; ce qui fait qu'il leur eſt impoſſible de les vaince ; mais la raiſon, qui eſt une des

plus belles parties de l'ame, les conduit, les régle, & leur donne les bornes qui peuvent les empêcher de se tourner en vices.

Cependant, dit alors Camille, la raison, cette belle partie de l'ame, est commune à tous les hommes, & on ne voit pas qu'ils s'en servent tous pour régler leur amour, leur haine, leur ambition. Il est vrai, reprit Thélamont : mais quoique chacun de nous ait la raison en partage, la différence des humeurs, des tempéramens, celle des temps, des lieux, des occasions & de l'éducation, nous porte à en faire des usages différens; mais cela n'ôte rien de son pouvoir sur les passions, ni de la nécessité où nous sommes d'avoir celles dont je fais mention.

Un enfant qui ne fait que de naître les possede au même degré qu'un homme consommé; il aime, il hait, & il ambitionne selon la portée de son âge; & lorsqu'il est plus avancé, ses passions n'augmentent pas, mais elles se développent, ainsi que sa raison; car nous naissons avec autant de raison que nous devons en avoir le reste de notre vie, l'âge & l'éducation ne faisant que la dévoiler. Les trois passions dont je parle sont si bien nées avec nous, qu'elles n'ont pas besoin d'objet pour se déclarer, nous étant naturel d'aimer le bien, de haïr le mal, & de désirer de nous perfectionner; & ce desir n'est autre chose que de l'ambition.

La colere, la vengeance, la crainte, la douleur, la jalousie & la pitié ne sont point

des paſſions, mais des maladies de l'ame, qui ne ſont qu'accidentelles, ayant beſoin d'objet pour être excitées; car ſi elles lui étoient naturelles comme les trois paſſions que je prétends avoir été créées avec nous, cette ame ſeroit ſans ceſſe agitée, oppreſſée & dans une contention perpétuelle : nous ne ſerions jamais ſans colere, ſans vengeance, ſans crainte, ſans douleur & ſans pitié, & ces mouvemens véhémens ne nous laiſſeroient jamais goûter aucun repos, puiſque nous ne pouvons les reſſentir ſans une oppreſſion ſi vive, qu'elle ſe répand ſur notre corps, & que nous en ſouffrons comme du mal le plus cruel; & que, lorſque notre ame vient à en être poſſédée, elle gémit, ſe trouble, & n'eſt plus dans ſon aſſiette ordinaire.

Au lieu que l'amour, la haine & l'ambition lui ſont ſi naturelles, & ſont ſi bien attachées à elle, qu'elle ceſſeroit d'être ame, ſi quelqu'une des trois pouvoit l'abandonner : elle reſſent du plaiſir à aimer ce qui eſt aimable; elle trouve de la ſatisfaction à haïr ce qui lui eſt contraire; & l'ambition lui fait naître une eſpérance de parvenir à ce qu'elle déſire, qui la ſoutient, la calme, & lui fait goûter d'avance les douceurs de la poſſeſſion.

La raiſon n'a point d'autre travail avec ces trois paſſions que de les régler, les conduire & les borner; mais elle a bien une autre occupation avec la vengeance & la colere : lorſqu'elles viennent agiter l'ame, non-con-

tente de les combattre ſans ceſſe, elle cherche à les détruire entiérement; parce qu'elles ne ſont pas du nombre des paſſions, mais de celui des vices. La douleur, la crainte & la pitié ne peuvent être regardées comme des paſſions, l'homme n'en étant poſſédé que pour un temps, ainſi que de la colere & de la vengeance, puiſque toutes ne naiſſent que par le pouvoir des objets réels qui les excitent.

Il faut qu'on nous irrite pour nous mettre en colere; il faut qu'on nous offenſe pour que nous ſongions à la vengeance; il faut que quelque mal violent nous porte à la douleur; il faut enfin que quelque déſaſtre ſenſible arrive à notre ſemblable pour exciter notre pitié. Mais que l'on cherche à nous adoucir, notre colere finit; qu'on nous demande pardon, ou que nous ſoyons vengés, notre vengeance meurt; qu'il ne nous arrive rien de douloureux, nous ſerons ſans douleur; & que notre ſemblable ne ſouffre point, nous ne ſentirons point la pitié.

Ce qui eſt très-différent de l'amour, de la haine & de l'ambition, qui étant nées avec nous, n'ont pas beſoin d'objets pour ſe maintenir, & qui étant ſatisfaites, n'en meurent pas pour cela. Sans objet nous aimons le bien; ſans objet nous haïſſons le mal; & ſans objet nous ambitionnons la connoiſſance de l'un & de l'autre : nous n'attendons pas qu'on nous aime pour aimer, qu'on nous haïſſe pour haïr, & qu'on nous offre pour déſirer. Il n'en eſt pas de même de la crainte,

de la colere, de la vengeance, de la douleur & de la pitié; il faut que l'on nous force & que l'on nous contraigne à les ressentir : lorsque nous en sommes délivrés, nous respirons, notre ame est à son aise; au lieu que l'amour, la haine & l'ambition ne lui donnent qu'une occupation brillante & satisfaisante, dont l'agréable variété la tient comme suspendue, & la met dans une douce agitation; mouvemens dont elle tire sa grandeur & son immortalité, puisque lorsqu'elle est dégagée des défauts attachés à l'humanité, & qu'elle tourne ses regards vers celui qui l'a créée, son amour lui sert à l'adorer, sa haine à détester ce qu'il défend, & son ambition à desirer de retourner à lui.

Cette définition est frappante, dit alors Camille; mais en quel rang faut-il donc mettre les autres choses que l'on a nommées passions ?

Ce titre, charmante Camille, reprit Thélamont, ne leur a été donné que par l'excès de la vanité de l'homme, qui, trouvant dans le mot de passion l'impossibilité de vaincre, en a voulu relever la gloire qu'il croit avoir à les dompter. Vaincre ses passions est un objet digne de son orgueil, & c'est pour le satisfaire, plutôt que par un véritable principe de sagesse, qu'il a fait des passions & des monstres terribles des plus simples amusemens, afin de se rendre plus recommandable lorsqu'il vient à s'en détacher. Quelle vanité, dans le temps qu'il n'est rien de plus simple & de plus aisé ! Lorsque

l'on donnera à toutes ces choses le nom de vices, au lieu de celui de passions ; alors la difficulté de les vaincre & la gloire de les avoir vaincus s'en iront en fumée. La colere, la vengeance, l'envie, la médisance, l'orgueil & l'intempérance sont des vices & non des passions ; or, les vices sont connus pour tels de tous les hommes, & Dieu a donné à tous les hommes une volonté libre de les suivre ou de les éviter ; par conséquent il y a moins de gloire à les vaincre, que de foiblesse à s'y abandonner.

Cependant, dit Alphonse, la commune opinion veut que nous soyons nés plus enclins au mal qu'au bien : & si cela est ainsi, se peut-il qu'il n'y ait pas de gloire à vaincre son penchant ? Je trouve, répondit Erasme, que c'est une grande erreur, puisque si cela étoit, celui qui nous a créées & qui nous auroit donné ce malheureux penchant, seroit dans la nécessité de nous pardonner toutes les fois que nous nous y livrerions.

Non, reprit Thélamont, nous sommes tous nés pour le bien ; & l'Auteur de la Nature ne nous a donné la connoissance du mal que pour nous engager à n'y pas tomber ; & comme notre ame ne pouvoit être sensible à l'un & à l'autre sans l'amour, la haine & l'ambition, il lui a donné ces trois passions pour sa perfection ; mais connoissant la foiblesse humaine, par une sage précaution, il les a accompagnées de la raison pour les régler & marquer à l'homme l'usage

qu'il en devoit faire ; en lui laissant toujours le choix du bien ou du mal ; il lui a montré l'amour, la haine & l'ambition comme des passions qu'il pouvoit suivre sans crime, si par sa seule volonté il ne les tournoit pas en vices ; & il lui a montré les vices tels qu'ils sont, pour qu'il les évitât ; mais il ne les lui a fait voir que comme un mal à venir, qu'il étoit le maître de ne pas ressentir ; au lieu qu'il lui a montré les passions comme une chose présente & née avec lui, dont il ne pouvoit absolument se passer, puisque l'amour lui étoit nécessaire pour aimer le bien, la haine pour haïr le mal, & l'ambition pour acquérir les vertus & s'y perfectionner.

A l'égard du jeu, il n'est par lui-même qu'un amusement, dont la volonté de l'homme a fait un vice, mais ce n'est pas une passion, puisque l'on s'en peut défaire aussi aisément qu'il est facile de parler ou de se taire, quand on a les facultés de l'un & de l'autre ; le luxe, l'avarice & l'intérêt l'ont rendu pernicieux, & l'homme n'a qu'à écouter sa raison pour se détacher d'une occupation qui le peut conduire à des choses si contraires à la vertu.

Les jeux des anciens n'étoient que pour délasser les hommes de leurs travaux ; mais ils n'avoient rien de sordide ni de mercenaire, l'honneur & la gloire en étoient l'unique but ; l'esprit, l'adresse ou l'agilité du corps faisoient la seule émulation des

joueurs : aujourd'hui les jeux n'ont pour motif que la perte des biens & de la réputation ; mais comme c'est toujours une invention de l'esprit humain, l'homme n'a qu'à vouloir pour s'en défaire, étant né pour haïr le mal.

La volupté n'est pas non plus une passion, n'étant produite que par la délicatesse du goût & de l'inclination. La véritable volupté consiste à suivre les plaisirs sans excès, à les goûter long-temps & avec réflexion, à s'en faire des choses les plus simples, à trouver de la satisfaction dans tout ce que l'on est capable de faire. La tranquillité, l'aisance, la pureté des mœurs sont les compagnes de la vraie volupté : une vie douce, unie, innocente & heureuse, ne peut être que voluptueuse ; l'étude, la solitude, un petit nombre d'amis, un repas frugal sont susceptibles de volupté ; dans l'union de deux cœurs extrêmement fideles, la conformité des sentimens, la pureté de leur ardeur, & une confiance réciproque les font jouir des plus doux agrémens de la volupté ; enfin la volupté se trouve par-tout où n'est point la débauche.

Pour la chasse, elle n'est ni passion ni vice ; c'est un exercice innocent & noble, qui rend l'homme martial & belliqueux, qui l'endurcit au travail, à la fatigue, & qui, par l'adresse qu'il y fait voir, & l'espece de gloire qui y est attachée, la rendent une occupation qui n'est contraire ni à la vertu ni aux bonnes mœurs : mais comme l'excès

eſt condamnable en toutes choſes, même dans les meilleures, la raiſon doit encore régler cet exercice, ainſi que les autres actions de l'homme. Cependant, quelque habitude qu'il en faſſe, ce ne ſera jamais un vice, ni une paſſion, mais un amuſement qu'il aimera préférablement à une autre, & qui ſe détruira de lui-même, à meſure que l'homme avance en âge & manque de force; ce qui n'arrive point aux trois paſſions que j'ai admiſes, ſur leſquelles la force & l'âge ne peuvent rien, puiſque, pour être vieux, caduc, infirme, & même impotent, on ne ceſſe pas pour cela d'aimer, de haïr & d'ambitionner.

Thélamont n'eut pas plutôt ceſſé de parler, qu'il s'éleva un murmure d'applaudiſſemens dans cette aimable compagnie, qui lui marqua le plaiſir extrême que ſon diſcours lui avoit fait; mais Uranie, qui connoiſſoit l'embarras où le jettoient les louanges, les prévint en prenant la parole : je ne puis diſconvenir, dit elle, que tout ce que nous venons d'entendre ne mérite notre admiration; cependant épargnons la modeſtie de celui qui vient de nous charmer, en nous contentant de lui dire que nous aurions beaucoup perdu s'il nous avoit privés de nous inſtruire de ſes ſentimens ſur les paſſions.

Je ne ſuis pas ſi complaiſante que vous, dit Camille avec vivacité; & quand Thélamont ſeroit mille fois plus modeſte, il faut que je lui témoigne l'effet que ſon diſcours a

produit en nous, en lui avouant qu'il m'a fait goûter cette espece de volupté qu'il nous a si bien dépeinte.

La compagnie trouva l'expression de cette aimable femme si plaisante, qu'elle lui fournit quelques momens d'un agréable divertissement. Alphonse, qui l'aimoit du plus tendre amour, lui donna encore occasion de faire briller son esprit, en lui demandant avec empressement si elle n'avoit connu la volupté que de cet instant? Je la connois, lui répondit-elle avec un regard charmant, sans savoir précisément son nom, & je vois à présent que je ne dois point nommer autrement la douce satisfaction que je ressens d'aimer & d'être aimée. Que j'ai de joie, dit alors Uranie, de voir Camille & Florinde dans l'état où je les ai tant souhaitées! Je lis dans les yeux d'Erasme tout ce qui se passe dans son cœur: ils disent à sa charmante épouse tout ce qu'Alphonse voudroit répondre à la sienne. A peine eût-elle achevé ces mots, qu'elle vit arriver, de l'autre bout de la terrasse, Hortense & Mélante, & les ayant fait remarquer à ses amis, ils se leverent & furent au-devant d'eux.

Après les premieres civilités, Hortense prenant la parole: nous avons appris, dit-elle en s'adressant à Uranie, que vous étiez ici de ce matin; & comme nous habitons, Mélante & moi, le château de Célimene pour quelque temps, nous avons voulu dès ce jour vous témoigner la joie que nous donne votre retour, & prendre part à

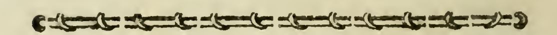
vos

vos instructives occupations. Uranie & Thélamont, qui avoient pour eux une estime particuliere, les remercierent avec tendresse de leur empressement; ensuite de quoi on retourna sur le bord de l'eau, où ayant repris ses places, la conversation recommença par les félicitations que firent Hortense & Mélente aux nouveaux époux. La maison d'Uranie, continua Mélente, semble porter bonheur aux amans fideles. C'est le temple de l'union & de la constance, & elle en est elle-même la Déesse.

La fiction est des plus galantes, dit Félicie, mais elle est vraie; & si Uranie vouloit faire part à la compagnie d'une Ode qu'il y a très-peu de temps qu'elle a envoyée à une de ses amies, elle prouveroit aisément combien Mélente pense juste à son égard.

Ma chere Félicie, répondit Uranie en souriant, vous devenez indiscrette. N'importe, interrompit Orophane, c'est à vous à donner l'exemple, en suivant la loi que l'on s'est prescrite ici, & nous encourager par-là à ne nous rien cacher des productions de notre esprit, ou des effets de notre mémoire. Il n'est pas juste non plus, ajouta Thélamont, de passer sous silence les preuves de notre génie & de notre vertu; & c'est n'aimer qu'à demi que d'avoir de telles réserves avec ceux dont nous connoissons la tendresse & l'attachement. Je me rends, reprit Uranie, & ce que vous allez entendre servira de justification au re-

proche que vous me faites. Alors, après avoir rêvé un moment pour se rappeller ce qu'elle avoit à dire, elle commença ainsi :



L'Amour parfait.

ODE.

Quelle est ta curieuse envie,
Et par quel absolu pouvoir
Exiges-tu que de ma vie
Mes Vers te fassent tout savoir ?
L'amitié nous ordonne-t elle
De rendre un compte si fidele,
Et ne peut-on, sans la trahir,
Sans blesser sa délicatesse,
Pour lui cacher notre foiblesse,
Un moment lui désobéir ?

※

Mais pourquoi craindre de l'instruire
Sur un sujet si glorieux ?
Je ne dois point rougir d'écrire
Un secret que disent mes yeux :
Muse, contentez Celimene,
Chantez les douceurs de ma chaîne,
Inventez des accens nouveaux ;
Que ma vive ardeur vous anime ;
Mêlez le tendre & le sublime
Pour célébrer des feux si beaux,

※

Le Dieu qui fait que tout reſpire,
Le Dieu qui range ſous ſes loix,
Et qui ſoumet à ſon Empire
Bergers, Héros, Sages & Rois:
L'Amour, par un trait tout de flamme,
S'eſt rendu maître de mon ame:
Ce ſuperbe & charmant vainqueur
Veut, pour illuſtrer ſa victoire,
Que je tire toute ma gloire
De la défaite de mon cœur.

⁂

Pour être ſûr de ſa conquète,
Il ôta le fatal bandeau
Dont le deſtin ceignit ſa tête,
Et prit pour guide ſon flambeau.
A cette éclatante lumiere
La trahiſon fut la premiere
Qui vint s'offrir à ſes regards.
Il vit enſuite l'inconſtance;
Du menſonge & de l'impudence
Il apperçut les étendards.

⁂

A cet aſpect verſant des larmes,
Il voit à regret que ſes feux,
Malgré leur éclat & leurs charmes,
Ne font point de mortels heureux;
Et connoiſſant que ſa puiſſance
Ne vaincra mon indifférence
Qu'en chaſſant ces cruels ſujets,
Il eût détruit juſques aux traces,
Et dans l'inſtant mit à leur place
De plus favorables objets.

⁂

Les tendres ſoins, la complaiſance,
Les bienfaits & l'empreſſement,
Suivis de la reconnoiſſance,
M'annoncerent ce Dieu charmant:
Ma raiſon ne peut s'en défendre,
Et me conſeillant de me rendre,
A tous ces traits j'offris mon cœur.
Il examina ſa victime,
Et voulut que la ſeule eſtime
Prît le ſoin d'en nourrir l'ardeur.

Depuis cette heure fortunée,
Dix fois du brillant Dieu du jour
J'ai vu la courſe terminée
Sans voir affoiblir mon amour;
Dix fois par ſes cruels ravages
L'hiver a détruit nos ombrages;
Dix fois les Zéphyrs amoureux
Ont ramené l'aimable Flore,
Sans que pour l'amant que j'adore
On ait vu ralentir mes feux.

Celui qui ſe repaît ſans ceſſe
Des plus ſuperbes monumens,
Celui par qui Rome & la Grece
Virent ſaper leurs fondemens;
Le temps voit même ſa puiſſance
Aſſujettie à ma conſtance:
Contraint d'en reſpecter le cours
Il ne peut étendre ſa rage
Que ſur les traits de mon viſage,
Ou ſur la longueur de mes jours.

Fragiles dons de la nature,
Vous ne causez point mes regrets :
Je fais céder votre parure
A de plus solides attraits ;
Ils me peuvent seuls satisfaire,
Et c'est par eux que je veux plaire.
Il n'est point d'éternel printems,
Ce qu'il produit, l'hiver l'efface,
Nous vieillissons, la beauté passe,
Mais le cœur triomphe du temps.

※

Aux passions l'ame est sujette,
C'est un mal qu'on ne peut parer.
Mais elle en devient plus parfaite,
Quand elle sait les épurer ;
Un amour fondé sur l'estime,
Qui, par un pouvor légitime,
D'aucuns remords n'est combattu,
Quelle que soit sa violence,
Par sa rare persévérance,
Est mis au rang de la vertu.

※

Je ne m'étonne point, dit Florinde, lorsqu'Uranie eût fini, du chagrin que Thélamont nous a fait voir ; il avoit un pressentiment de l'intérêt qu'il devoit prendre à cet ouvrage, & je ne crois pas qu'on puisse mieux décrire la constance & l'amour parfait.

J'en ai été saisie, ajouta Hortense, & nous devons tous des remerciemens à Félicie de nous avoir procuré cette belle piece;

mais le ſilence de Thélamont me ſurprend, & il me paroît qu'il devroit y être pour le moins auſſi ſenſible que nous. Regardez-le, reprit auſſi-tôt Camille, & vous n'aurez rien à lui reprocher. En effet, ce tendre époux reſſentoit une joie ſi parfaite des preuves qu'il recevoit à chaque inſtant de l'amour de ſon aimable femme, qu'il avoit toutes les peines du monde à ne la pas faire éclater. La compagnie, qui avoit les yeux attachés ſur lui, ne put s'empêcher de le railler ſur la contrainte qu'il ſe faiſoit ; ce qui lui ayant donné un peu plus de liberté, il ne balança plus à ſuivre une partie des mouvemens de ſon cœur, & prenant la main d'Uranie, auprès de laquelle il étoit aſſis, & la baiſant avec ardeur : puiſque les traits qu'on me lance, lui dit-il, autoriſent mes tranſports, ſouffrez, ma chere Uranie, que je vous aſſure, à la vue de cette belle aſſemblée, que mon amour & ma fidélité égalent votre tendreſſe & votre conſtance ; & que ſi vous les exprimez avec plus de graces que moi, je les reſſens auſſi parfaitement que vous.

Uranie, qui ne s'attendoit pas à l'action de Thélamont, rougit extraordinairement ; mais réfléchiſſant qu'elle n'étoit qu'avec des maris & des femmes qui s'aimoient de même, & qui n'attachoient pas de ridicule aux marques qu'ils s'en donnoient, elle ſe remit, & répondit à Thélamont avec la tendreſſe que méritoient les aſſurances qu'il lui donnoit de la ſienne. Le ſilence qu'on leur prêtoit

leur ayant fait juger de l'attention que la compagnie avoit à leur discours, Uranie fit relever Thélamont, & s'adressant à tous en général : voilà, leur dit-elle avec un air riant & modeste, de quoi vous êtes cause ; sans votre curiosité vous n'auriez pas été exposés à un spectacle que les hommes ont entiérement banni de la société.

Il y a déjà quelque temps, répondit Mélente, que cette matiere a été agitée dans cette belle retraite ; & vous devez vous souvenir, Madame, que je promis de ne me point conformer à un usage si peu convenable aux sentimens de deux cœurs étroitement unis.

Pour moi, dit alors Alphonse, la qualité d'époux ne m'ôtera jamais celle d'amant ; & je ne puis comprendre comment ni pourquoi on cherche à priver l'hymen de la seule chose qui le peut rendre agréable.

On ne doit pas douter, ajouta Erasme, que je ne sois du même avis : j'aime Florinde avec ardeur, & je suis d'un sang où les maris n'ont jamais cessé d'être amans. C'est cette conformité de sentimens, reprit Thélamont, qui m'a tiré de mon embarras ; car enfin je vous avoue que j'aurois été très-mortifié de ne pouvoir expliquer dans ce moment à Uranie tout ce qu'elle m'avoit inspiré.

Il faut convenir, dit Félicie, que nous sommes heureuses de nous trouver liées à des personnes dont les pensées, l'humeur & les sentimens ont tant de rapport avec les

nôtres, & que nous possédons en cela la suprême félicité. Vous voulez bien, répondit Orophane en souriant, que je prenne ma part d'une réflexion qui nous est si avantageuse, & que je vous en remercie au nom de toute la compagnie. Félicie se préparoit à repartir à son époux, lorsque Florinde prenant la parole: en quel endroit de la terre, dit cette aimable femme, pourroit-on trouver un bonheur pareil à celui dont nous jouissons? L'Espagne & l'Italie, par l'effet d'une jalousie dont leurs Peuples sont esclaves, ne permettent aucune liberté aux femmes; elles vivent avec leurs maris comme des captives avec leurs patrons; elles ne connoissent ni les douceurs de la société, ni celles de l'amitié. Chez les Turcs elles sont entiérement séparées du commerce des hommes; & celles qui composent le Serrail du Grand-Seigneur, qui devroient jouir vraisemblablement de quelque privilege par dessus les autres, sont celles qui en ont le moins. Dans l'attente de plaire un jour à cet Empereur, il faut qu'elles vivent comme si elles étoient mortes pour le reste du genre humain; & elles ne peuvent sans crime commercer avec les hommes, ni même avec les femmes du dehors, qui sont renfermées comme elles, & par conséquent elles ne savent ce que c'est qu'un ami ou qu'une amie: elles ne peuvent faire aucune partie de plaisir, quelque innocente qu'elle puisse être; & si elles font tant que de contracter entr'elles une société agréable, elles portent

leurs amitiés à des excès qui en alterent la douceur. Ce n'eſt donc qu'en France qu'on peut dire que les hommes & les femmes jouiſſent des véritables plaiſirs de la vie, par la liberté qu'ils ont de ſe pratiquer, de ſe connoître, & de former par cette connoiſſance des liaiſons d'eſtime, d'amitié & d'amour qui ne ſont ſujettes à aucun des événemens tragiques dont les pays que je viens de citer ſont remplis.

Ce que vous dites, ma chere Florinde, répondit Uranie, eſt très-juſte ; cependant je ſuis perſuadée que ſi on offroit notre liberté & notre façon de vivre à celles qui prétendent au cœur de l'Empereur des Turcs, elles le refuſeroient, & préféreroient leur captivité à notre franchiſe. La plupart de ces femmes étant élevées & nourries dans cette idée, l'ambition eſt ſi forte en elles, qu'elles ne croient de félicité que dans le degré d'honneur où elles aſpirent : c'eſt où elles bornent tous leurs ſouhaits ; c'eſt ce qui fait leurs occupations, leurs penſées, leurs intrigues, & ce qui meut généralement ce grand nombre de beautés dont le Serrail eſt rempli.

Je ſuis très-aſſuré, ajouta Alphonſe, que quelque grandeur qu'on eût offerte à cette fameuſe Roxane, favorite de l'Empereur Amurat IV, elle l'eût dédaignée, & eût préféré ſon brillant eſclavage à nos plus douces libertés. Si elle eût été bien perſuadée de ſa fin tragique, interrompit Thélamont, peut-être eût-elle préféré le rang le plus médio-

cre parmi nous à tout l'éclat du sien.

Puisque nous sommes tombés sur ce sujet, dit alors Camille, je voudrois bien savoir les véritables causes de la mort de cette Sultane & de ce qui porta Amurat à la lui donner si cruellement, après l'avoir aimée avec tant d'ardeur.

Il est très-facile de vous satisfaire, répondit Thélamont; & si cette histoire, qui est d'assez longue haleine, pouvoit amuser cette belle compagnie, je m'offrirois de vous en raconter les particularités dès ce même moment. On est si charmé, dit alors Hortense, de trouver des occasions de vous faire parler, & de vous entendre, que vous ne devez pas douter que nous ne saisissions celle-ci avec empressement. Et nous avons assez de temps jusqu'au soupé, ajouta Florinde, pour vous écouter sans interruption. Toute la compagnie ayant éprouvé ce que disoient Hortense & Florinde, & ayant prié Thélamont de lui donner la satisfaction qu'elle attendoit de lui, il ne s'en fit pas presser davantage; & voyant qu'on lui prêtoit attention, il commença en ces termes.



HISTOIRE DE RAKIMA ET DU SULTAN AMURAT IV.

JE ne m'engage pas à vous faire un récit de la vie d'Amurat, depuis son enfance jusqu'à sa mort, puisque personne ici n'ignore les événemens généraux de l'Empire Ottoman, & que mon unique dessein est seulement de satisfaire la curiosité de l'aimable Camille, en vous rapportant les particularités du regne de cet Empereur, & les causes de la mort de Roxane, qui peuvent vous être inconnus, ne les sachant moi-même que par des mémoires qui n'ont point été mis au jour. Et pour vous mieux instruire de ce que vous désirez savoir, je ne prendrai mon histoire qu'au temps qu'Amurat tourna ses armes contre la Perse. Les guerres continuelles que le grand Uladislas, Roi de Pologne, fut obligé de soutenir contre les Ottomans, quoique la victoire se fût toujours déclarée en sa faveur, avoient si fort épuisé ses trésors & la nation Polonoise, qu'il se vit contraint d'écouter les propositions de paix que lui firent les Ministres de la Porte, qui fut enfin conclue à la satisfaction des deux Empires. Ce fut alors que l'Empereur Amurat IV se résolut d'em-

ployer toutes ses forces à se venger du Roi de Perse, qui avoit accordé sa protection au Bacha Perker, qui s'étoit retiré dans ses Etats avec des trésors immenses, & qui, pour le prix de l'asyle qu'il lui donnoit, lui avoit livré la fameuse ville de Babylone, dont ce traître étoit Gouverneur, dans laquelle le Sophi avoit fait entrer une forte garnison, ayant fait fortifier la place par le savant Ingénieur Nitelly, natif de Padoue, que le Doge de Venise lui avoit envoyé. Il avoit aussi rempli les magasins de guerre & de bouche, & les remparts étoient hérissés d'une nombreuse artillerie.

Amurat n'ignoroit pas toutes ces choses; mais ne voulant rien négliger pour assurer sa vengeance & surprendre son ennemi, il ordonna à ses Ministres de publier que les prodigieux armemens qu'il faisoit faire étoient destinés à la conquête de l'Italie, où il vouloit porter la guerre, à l'exemple de Mahomet II.

Mais l'Ambassadeur du Roi de Perse à la Porte étoit trop habile pour prendre le change, & il savoit trop bien les sujets qu'Amurat avoit de se plaindre de son maître pour ne pas pénétrer ses desseins; ainsi il ne balança point à donner avis au Sophi de ce qu'il craignoit, afin qu'il se mît en état de résister à la puissance formidable qui alloit l'attaquer. En effet Amurat fit passer le Bosphore de Thrace à ses troupes de l'Europe, & marcha avec une grande diligence du côté de la Perse.

Ses troupes, tant d'Aſie que d'Europe, au nombre de trois cents mille hommes, ſe trouverent preſqu'en même-temps ſur les bords de l'Euphrate, qu'Amurat paſſa après avoir défait celles que le Roi de Perſe y avoit placées pour s'oppoſer à ſon paſſage; & ſans s'arrêter fut droit à Tauris, qui pour lors étoit le ſéjour ordinaire des Rois de Perſe: portant par-tout la terreur & l'effroi, il ravagea tout le pays qui eſt entre l'Euphrate & cette ſuperbe Ville, n'épargnant ni âge ni ſexe; & fut attaquer Tauris, où il trouva une réſiſtance qu'il n'avoit pas attendue.

Il fit faire pluſieurs propoſitions aux habitans pour les obliger à ſe rendre; mais comme ils ſavoient que leurs peres avoient été trompés par un ſemblable langage du cruel Selim premier du nom, & par ſon fils Soliman le Magnifique, qui, après avoir pillé la Ville, amenerent captifs à Conſtantinople tous les habitans qui avoient quelques talens pour les arts & le négoce, ils réſolurent de réſiſter de toutes leurs forces au Sultan Amurat; & ils y réuſſirent ſi bien, que cet Empereur déſeſpéroit de l'emporter de cette ſorte, lorſqu'un traître lui indiqua l'endroit de la Ville le plus foible. Il le fit attaquer avec une ſi furieuſe artillerie, ſi ſouvent redoublée, qu'enfin il fit une breche ſpacieuſe, par où il fit donner l'aſſaut. Les Perſes en ſoutinrent quatre plus violens les uns que les autres; mais enfin le dernier fut ſi terrible, que cette malheureuſe

Ville fut emportée & réduite ſous la puiſſance d'Amurat. Ce Prince irrité de ſa réſiſtance fit paſſer au fil de l'épée hommes, femmes & enfans.

Enſuite de quoi il fit enlever toutes les richeſſes de cette Ville, tant en meubles ſuperbes, qu'en or, argent & pierreries qui furent trouvés dans les riches palais dont les Sophis avoient embelli cette Ville. Non-content de cette expédition, il les fit raſer, ainſi que les Moſquées, les maiſons & les murailles, & fit paſſer la charrue ſur les fondemens, pour intimider les autres places où il avoit deſſein de porter ſes armes.

Après avoir donné quelque repos a ſes troupes il marcha contre la ville de Rézan, qu'il fit d'abord inveſtir par les Spahis; & lorſque l'armée entiere fut arrivée, il en forma le ſiege. Dans une des attaques de cette place un parti de Spahis ayant fait ſix priſonniers, entre leſquels ſe trouva un jeune Peintre Italien, nommé Bionchiny, ils le fouillerent, & parmi pluſieurs portraits dont il étoit chargé, en ayant vu un qu'ils jugerent digne d'être préſenté à Amurat, ils lui menerent le priſonnier.

L'Empereur Turc n'eût pas plutôt jetté les yeux ſur cette peinture qui repréſentoit une femme d'une rare beauté, qu'il ſe ſentit piqué du déſir de la connoître; dans cette penſée il demanda avec empreſſement à Bionchiny le nom & le pays de cette admirable perſonne; ſi elle vivoit, s'il en avoit fait le portrait d'après elle, ou ſi ce n'étoit point un effet de ſon imagination.

Bionchiny, qui ne voyoit rien qui pût l'obliger à déguiser la vérité, & qui jugea aux premiers mouvemens qu'il remarqua sur le visage d'Amurat, que cette aventure pourroit peut-être servir à sa liberté, lui répondit ingénument que ce portrait étoit celui de l'admirable Rakima, sœur de l'Emir Gumer, qui commandoit dans la ville de Rézan & dans toute la Province, & qu'il pouvoit assurer Sa Hautesse que, quelque beauté qui l'eût frappé dans cette peinture, Rakima étoit encore mille fois plus charmante; tout son art n'étant pas suffisant pour représenter les graces dont elle brilloit, avec d'autant plus d'éclat qu'elle n'avoit que seize ans, & que son esprit surpassoit de beaucoup les qualités de sa personne.

Amurat étoit trop susceptible des impressions amoureuses pour entendre un pareil discours avec indifférence; & malgré tout l'empire que Roxane avoit sur son cœur, il ne put se défendre d'y donner place à Rakima; mais voulant faire servir cet amour naissant à sa politique, il fit comprendre à Bionchiny que sa fortune dépendoit de sa sincérité, & lui ordonna de l'instruire de tout ce qui concernoit l'Emir Gumer, son humeur, son caractere, & de quelle sorte il étoit regardé dans le pays.

L'adroit Italien, qui pénétra d'abord les motifs de cette curiosité, s'empressa de la satisfaire: Seigneur, lui répondit il, Gumer est l'homme de l'Univers le plus avare & le plus intéressé, capable de tout sacrifier à son

ambition, & au désir de s'enrichir : ce sont ces sentimens qui l'ont porté à piller toute la Province, sans que les cris, les remontrances & les gemissemens des habitans du pays l'aient pu toucher, non plus que les Ministres Persans, à qui il fait part de ses brigandages : & je suis persuadé, continua-t-il, en se jettant aux pieds de l'Empereur, que si ta Hautesse veut prendre quelque confiance en son esclave, il pourra par de certains moyens réduire la Ville sous ton obéissance.

Le jeune Peintre lança un regard sur le portrait de Rakima en finissant son discours, qui fit concevoir à Amurat une partie de ce qu'il pensoit, & lui trouvant de l'esprit & l'intelligence nécessaire pour remplir ses desseins, il résolut de s'en servir dès ce même jour; & sans plus balancer: hé bien, lui dit-il ! si tu veux m'être fidele, & quitter ta religion pour embrasser celle des vrais croyans, je te rendrai si riche & si puissant que tu n'auras rien à désirer.

L'Italien, qui n'avoit attendu qu'un dur esclavage, charmé des offres du Sultan, lui promit tout, & s'engagea à tout: alors ils convinrent qu'aussi-tôt que la nuit seroit venue il rentreroit dans la place, diroit qu'il avoit trouvé les moyens de se sauver, & qu'il prendroit un temps favor ble pour exécuter les ordres d'Amurat auprès de l'Emir; & ce Prince lui ayant donné les instructions nécessaires à son projet, le jour n'eût pas plutôt fait place aux ténebres que l'adroit Bionchiny exécuta la chose avec tant de

bonheur, qu'on ne peut rien ſoupçonner de la vérité.

Lorſque Gumer eût appris ſon retour, il le fit venir devant lui, & l'ayant interrogé ſur les forces d'Amurat, le Peintre les exagéra d'une façon à faire trembler l'Emir, ajoutant qu'il avoit appris que le deſſein d'Amurat étoit de traiter cette Ville de la même maniere que celle de Tauris, ſi on lui faiſoit la moindre réſiſtance.

Gumer, à qui la cruauté d'Amurat n'étoit pas inconnue, & qui craignoit bien moins de perdre la vie & ſa famille que ſes tréſors, parut épouvanté au rapport de Bionchiny, & ne put ſe contraindre aſſez pour ne lui pas faire voir une partie du trouble de ſon ame. L'Italien, qui l'examinoit avec attention, le trouvant au point où il le déſiroit, lui demanda une audience particuliere, ſous prétexte d'avoir des avis importans à lui donner.

L'Emir avoit l'eſprit dans une ſituation à ne le pas laiſſer différer d'apprendre les moindres circonſtances de ce qui ſe paſſoit dans le camp d'Amurat; & ſur le champ, ayant fait paſſer Bionchiny dans ſon cabinet, il lui ordonna de parler. Seigneur, lui dit alors le Peintre, il ne tiendra qu'à vous de n'avoir rien à craindre de l'Empereur des Turcs; je ſais à n'en pouvoir douter que ce Monarque, après avoir donné un exemple de ſévérité par le ſac de Tauris, voudroit avoir une occaſion d'en donner un de ſa clémence dans la province de Rézan, ſi on lui faiſoit des

propoſitions raiſonnables. Il n'a fait ſentir ſa fureur aux habitans de la ville de Tauris que pour ſe venger de leur réſiſtance ; il fera connoître la douceur de ſa domination à ceux de Rézan, ſi vous ne vous obſtinez pas à vous défendre. En un mot, Seigneur, je ſuis aſſuré qu'il ne dépendra que de vous de garantir vos richeſſes & votre famille de la cruauté du vainqueur : car, continua-t-il, ne vous flattez pas de pouvoir lui réſiſter ; il ne partira point d'ici qu'il n'ait mis la Ville, la Province, & tous les habitans à feu & à ſang, à moins que vous ne le faſſiez changer de ſentimens par une réduction volontaire, qui ſans doute vous ſera d'autant plus avantageuſe, qu'en conſervant vos tréſors vous les augmenterez encore par le traité que vous ferez avec Amurat, qui préférera toujours qu'il lui en coûte de grandes ſommes, que des hommes qui lui ſont néceſſaires à ſes autres expéditions.

Gumer, qui avoit écouté l'Italien, révant profondément ſur chaque article de ſon diſcours, & trouvant beaucoup de vérité dans ce qu'il lui diſoit, animé par la crainte & par l'eſpoir de s'enrichir encore, lui avoua que s'il étoit aſſuré qu'Arumat écoutât ſes propoſitions, & qu'il gardât la foi du traité qu'on feroit avec lui, il ne balanceroit point à lui livrer la ville de Rézan, & toutes les places de la Province, & à abandonner les intérêts & le ſervice du Roi de Perſe, pour s'attacher à jamais à ceux de l'Empire Ottoman. Mais que ce qui l'embarraſſoit

étoit de trouver quelqu'un en qui il pût se confier, & qui se chargeât de sa commission. A ces mots Bionchiny lui dit qu'il n'avoit qu'à lui faciliter son retour dans le camp d'Amurat, & qu'il lui promettoit une entiere réussite dans son entreprise. l'Emir, charmé du zele que ce jeune homme lui témoignoit, fit ce qu'il souhaitoit; & étant rentré dans le camp, il arriva au pavillon du Sultan, où, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, il demanda le Grand-Visir Achomat, qui l'introduisit aux pieds d'Amurat, auquel il rendit un compte exact du succès de sa négociation. L'affaire fut bientôt conclue; le Grand-Seigneur donna au traître Gumer toutes les sûretés & l'argent qu'il souhaitoit; & ce lâche livra à l'ennemi de son Roi, de sa patrie, de sa religion, & particuliérement de sa maison, la place que le Roi de Perse, son maître & son parent, lui avoit confiée.

Comme la belle Rakima étoit le véritable motif qui avoit fait agir Amurat, il ne fut pas plutôt entré dans la place, qu'il laissa le soin de pourvoir à tout au Grand-Visir Achomat, & ne voulut s'occuper que de celui de son amour. Pour cet effet il demanda à l'Emir la satisfaction de voir son admirable sœur, dont il lui dit qu'on lui avoit fait un récit qui lui donnoit un ardent desir de la connoître. Gumer fut transporté de joie à cette proposition; & ne doutant point que ce jeune Monarque ne devînt épris de ses charmes, il fonda sur cette espérance des projets

de grandeur & d'élévation qui le firent obéir avec une promptitude extrême ; & ayant conduit ce Prince à l'appartement de Rakima, il eut la ſatisfaction de n'être point trompé dans ſon attente.

Cette entrevue eut quelque choſe de ſingulier, par la ſurpriſe réciproque de ces deux amans. Quelque prévenu que fût le Sultan par le portrait de Rakima, il la trouva ſi fort au deſſus de cette peinture, qu'il en fut ſaiſi d'étonnement; & Rakima, qui s'étoit figurée Amurat comme un homme terrible, qui ne reſpiroit que la guerre & le ſang, trouvant en lui le Prince le mieux fait & le plus galant de ſon temps, ne put déguiſer ſon trouble.

Ils s'étoient avancés l'un vers l'autre avec de mutuelles marques d'admiration ; & Rakima ayant voulu ſe jeter à ſes pieds, il l'en empêcha avec une action ſi paſſionnée, qu'il fut aiſé de voir dès ce moment que l'amour s'étoit entiérement emparé de ſon ame : c'eſt à moi, Princeſſe, lui dit cet Empereur, à vous rendre de pareils reſpects, & les ſentimens que vous m'inſpirez vous ſoumettent Amurat pour jamais : il accompagna ces paroles de cet air dont il ſavoit gagner les cœurs lorſqu'il vouloit plaire. Rakima en fut touchée, & lui répondit en rougiſſant : quels que ſoient les ſentimens que ta Hauteſſe daigne avoir pour moi, je ferai toute ma gloire d'y conformer les miens.

L'Emir Gumer, qui étoit préſent à ce commencement d'entretien, & qui jugea qu'Amurat ne le vouloit pas finir ſi-tôt, lui

laiſſa la liberté de le continuer, ſous prétexte d'aller donner ſes ordres pour que tout ſe rangeât à ſon devoir. Il le laiſſa avec ſa ſœur, ſans autres témoins que ſes femmes eſclaves, qui par reſpect s'étoient aſſez éloignées d'eux pour ne rien entendre de ce qu'ils diſoient.

La jeune Rakima n'avoit jamais rien aimé; élevée comme le ſont celles de ſon ſexe dans tout l'Orient, Amurat étoit le premier objet aimable qui s'étoit offert à ſes regards; &, comme je l'ai déjà dit, il étoit le Prince le mieux fait & le plus galant de ſon temps; tous ſes traits étoient beaux & bien formés, & il avoit dans toute ſa perſonne un air de liberté, de grandeur, de majeſté & de galanterie qui le faiſoient à la fois aimer & reſpecter de tous ceux qui l'approchoient familiérement.

Cette aimable Princeſſe ne put ſe défendre contre ces premieres impreſſions de l'amour; elle le ſentit naître auſſi promptement qu'Amurat avoit vu former le ſien; & comme en ces pays aimer & le dire eſt une même choſe, l'Empereur ne fut pas long-temps ſans apprendre ſon bonheur. Il le trouva ſi grand, & s'y abandonna de telle ſorte, qu'il en oublia Roxane, quoiqu'elle l'eût ſuivi dans cette guerre, & qu'elle fût à portée d'apprendre ſon changement; & s'il s'en ſouvint, ce ne fut que pour ſonger à mettre Rakima à l'abri des effets de ſa jalouſie. En effet, ce Prince enchanté de ſe voir aimé auſſi ardemment qu'il aimoit, demanda Rakima à Gumer,

& le lâche lui livra ſa ſœur avec la même facilité qu'il lui avoit livré les places de ſon Roi. Amurat le combla de richeſſes, de préſens & d'emplois, lui prouva la grandeur de ſon amour par celle de ſa reconnoiſſance; & ſa paſſion étant ſatisfaite, ſans être diminuée, il ſongea à pourſuivre ſes conquêtes.

Mais cependant la grande Sultane Roxane, qui étoit dans le camp d'Amurat, ayant appris par les eſpions qu'elle tenoit toujours auprès de lui l'effet des charmes de Rakima, entra dans une fureur difficile à exprimer; & ne ſe promit pas moins que la mort de ſa rivale : ces ſortes de traits lui étoient familiers, & cette Princeſſe joignoit à une beauté qui n'avoit point d'égale, une cruauté ſans exemple dans celles de ſon ſexe. Elle avoit été la premiere paſſion d'Amurat, & s'étoit acquiſe un empire ſi abſolu ſur ſon cœur & ſon eſprit, qu'il étoit autant ſon eſclave que le reſte des Turcs étoient les ſiens. Le moindre partage la déſoloit; ſa jalouſie étoit ſi terrible, qu'elle avoit déjà fait périr par le fer & le poiſon un grand nombre de beautés qui avoient cherché les occaſions de plaire à ce Monarque.

Sa cruauté avoit inſpiré une terreur ſi vive parmi les Dames du Serrail, qu'elles en avoient toutes perdu l'envie d'enchaîner Amurat. Elle lui écrivit du camp pluſieurs lettres pleines de reproches, y joignant même quelques menaces qui firent craindre

à ce Prince qu'elle ne voulût troubler ses plaisirs par sa présence : ce qui l'obligea de lui envoyer un ordre exprès pour lui défendre l'entrée de Rézan. Il connoissoit son humeur jalouse, il en redoutoit les effets : il craignoit aussi le pouvoir qu'elle avoit sur lui, & l'autorité qu'elle s'étoit acquise sur ses actions depuis qu'elle lui avoit donné un fils; mais il craignoit encore plus pour Rakima. Ainsi, voulant la mettre à l'abri des fureurs de sa rivale, il se résolut de l'envoyer à Damas : pour cet effet, il lui forma une maison pareille à celle de Roxane, & la confia à l'Eunuque Uglan, qui lui étoit fidele, & sur les soins duquel il se reposoit dans ses affaires secretes. La belle Rakima s'étoit attachée si sincérement à Amurat, & il avoit si bien trouvé le chemin de son cœur, qu'elle n'apprît point, sans une extrême douleur, qu'il falloit s'en séparer; & malgré les risques qu'elle couroit auprès de lui, elle eût volontiers préféré toutes sortes de périls au chagrin de s'en éloigner.

Amurat fut vivement touché des termes dont elle se servit pour lui persuader de la laisser auprès de lui : Seigneur, lui disoit-elle en le regardant avec des yeux où tout son amour étoit peint, pour empêcher ma mort tu m'y condamnes toi-même; tout ce que tu peux craindre de la jalousie de Roxane n'a rien pour moi de si dangereux que ton absence; je ne cours auprès de toi qu'un péril incertain, & je mourrai sûrement en

m'en éloignant. Ah ! Seigneur, si je dois mourir, permets que ce soit auprès de ta Hautesse, & que mes derniers regards n'aient point d'autre objet que mon Empereur.

De pareils discou s perçoient le cœur du Sultan ; mais plus elle lui faisoit voir d'amour, & plus il craignoit de la perdre. Ma chere Rakima, lui répondit-il, vous ne pouvez mourir sans me faire cesser de vivre ; je veux que vous vous conserviez pour moi. Je ne me sépare de vous que pour me mettre en état de n'avoir rien à craindre pour vos jours ; ayez cette complaisance pour un Prince qui vous adore ; je vous rejoindrai bientôt, & vous reconnoîtrez à mon retour qu'Amurat n'a rien de plus cher que l'incomparable Rakima.

Ils eurent encore plusieurs conversations semblables : mais enfin il fallut que la Princesse se rendît à ses raisons, & le jour de son départ étant arrivé ils se dirent adieu avec des transports de tendresse & de douleur qui leur prouverent combien ils s'aimoient. Lorsqu'elle fût partie, Amurat retourna au camp, où Roxane n'eut pas sujet d'être satisfaite de l'accueil qu'il lui fit, étant trop plein de sa nouvelle passion pour répondre à la sienne. Quelques jours après il fit marcher l'armée du côté de Babylone ; mais voulant se délivrer des importunités de la Sultane, il la renvoya à Constantinople ; & malgré les honneurs extraordinaires qu'on lui rendit dans toutes les

Villes

Villes de ſon paſſage, & la ſuperbe réception qu'on lui fit dans la Capitale, elle ne ſe put conſoler du déplaiſir ſecret dont ſon ame étoit pénétrée.

Cependant l'armée étant arrivée devant la ſuperbe ville de Babylone, Amurat en forma le ſiege, qu'il preſſa avec tant de vigueur, qu'après quatre aſſauts qu'il fit donner coup ſur coup, ſans que les Perſans, qui ſe défendoient glorieuſement, euſſent un inſtant de relâche; il emporta cette fameuſe place en cinquante-deux jours de tranchée ouverte, par les ſoins, la ſageſſe & le courage du Grand-Viſir Achomat. Le Sultan donna le pillage aux Soldats, & leur commanda de paſſer tout au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe; ce qui fut ſi rigoureuſement obſervé, qu'aucun de ces malheureux ne put échaper à la rage du Vainqueur, ne trouvant pas même d'aſyle dans les Moſquées & dans les tombeaux, d'où on les retiroit pour les égorger avec une barbarie inouie.

Enſuite de tant d'horribles cruautés, Amurat porta la déſolation dans pluſieurs autres Provinces, qu'il ſoumit à ſon Empire: & comme il en vouloit perſonnellement à Scah-Séphi, Roi de Perſe, il entra fort avant dans ſes Etats, pour tâcher de l'engager dans une affaire générale; mais ce Monarque, ne voulant pas expoſer ſon Royaume à la déciſion d'une bataille, s'étoit retiré dans des montagnes affreuſes, d'où l'Ottoman ne pouvoit le faire ſortir ſans

risquer de perdre son armée victorieuse. Cependant, voulant à quelque prix que ce fût satisfaire sa vengeance, il se résolut de lui envoyer un cartel, dans lequel il lui marquoit que, mettant à part la considération de ses victoires & des avantages qu'il pouvoit tirer de son armée invincible, capable de subjuguer tout l'Orient, il étoit prêt de terminer l'ancienne querelle de leurs maisons par un combat singulier.

Mais le prudent Roi de Perse feignit d'ignorer qu'il lui eût fait ce défi, pour n'être pas obligé d'y répondre ; & au même instant, ayant assemblé son Conseil, il y fut conclu qu'on enverroit des Ambassadeurs à Amurat, pour lui faire des propositions de paix. Ce Prince, qui voyoit son armée extrêmement fatiguée, & qui d'ailleurs brûloit de revoir Rakima, reçut leurs offres avec plaisir, & laissant le Grand-Visir Achomat pour en régler les conditions, il tourna toutes ses pensées du côté de Damas, où il se rendit avec une diligence digne de son amour.

La tendre Rakima le reçut avec des transports de joie difficiles à décrire ; & l'Empereur la retrouvant plus belle & plus passionnée que jamais, en sentit de telle sorte augmenter sa flamme, qu'il crut n'avoir rien aimé jusqu'à ce moment. Mais tandis qu'il goûtoit à Damas tous les plaisirs que peut donner une ardeur mutuelle, la cruelle Royane exerçoit sa rage à Constantinople d'une maniere à faire trembler les plus

hardis. Comme elle n'étoit point aimée, sa disgrace apparente n'affligeoit personne, & beaucoup eurent l'imprudence d'en marquer de la joie. Cette Princesse, qui avoit des espions par-tout, en fut bientôt informée, & fit sentir sa fureur à tous ceux qui fondoient quelque espérance sur son malheur. Elle se rendit si redoutable, qu'on n'osa plus parler d'elle, & que les plus grands de l'Empire se tenoient sur leurs gardes, dans la crainte de tomber dans ses pieges. Mais les trois Princes, freres d'Amurat, Bajazet, Orcan & Ibrahim, étoient ceux qui avoient les plus justes sujets d'appréhender sa cruauté; ils étoient prisonniers, & étroitement gardés sous les ordres du Caïmacan ou Lieutenant du Grand-Visir, & se voyoient tous les jours exposés à la barbarie de cette ambitieuse femme, qui depuis long-temps avoit formé le dessein de les faire périr, afin qu'ils ne pussent disputer un jour l'Empire à son fils.

Elle sut par ses émissaires que ces malheureux Princes avoient témoigné de la joie à la nouvelle de l'infidélité d'Amurat, se flattant que ce changement de maîtresse en apporteroit peut-être à leur condition, ou du moins les délivreroit de cette cruelle ennemie. C'en fut assez pour lui faire jurer leur mort; & les secrets mécontentemens qu'elle avoit de se plaindre d'Amurat ayant encore augmenté son inclination barbare, elle ne voulut plus différer à la satisfaire. Pour y parvenir avec plus

de facilité, elle commença par gagner le Caïmacan, qu'elle mit dans ses intérêts à force de présens, & avec son secours fit composer de fausses lettres, par lesquelles les Princes paroissoient avoir des intelligences avec les ennemis de l'Etat ; & elle eut la hardiesse de les dénoncer au Divan, & d'y remettre ces preuves prétendues de leurs crimes.

Les Princes y furent ouis ; & ayant fait connoître leur innocence & la fausseté de l'accusation & des lettres, les Visirs du Divan les renvoyerent absous. Roxane au désespoir que son stratagême n'eût pas réussi, & brûlant du desir de répandre cet illustre sang, en forma un autre digne de son horrible méchanceté : elle contrefit un ordre d'Amurat, où il lui commandoit de faire étrangler Bajazet & Orcan. Munie de ce faux pouvoir, elle se fit ouvrir la prison de ces Princes, où elle entra, suivie de douze muets & de plusieurs autres bourreaux, & ayant fait venir Bajazet & Orcan, elle leur prononça elle-même l'arrêt de leur mort, & poussa l'indignité jusqu'à leur avouer qu'elle les immoloit bien plus à sa haine qu'aux intérêts d'Amurat.

Le Prince Bajazet voulut tenter de la fléchir, & employa d'abord tout ce qu'il crut capable de la faire désister de son dessein barbare ; mais voyant qu'il n'y pouvoit parvenir, & qu'il falloit se résoudre à mourir, il changea de langage ; & après lui avoir reproché tous les crimes qu'elle avoit commis, & l'avoir remerciée de lui ôter une

vie qui le délivroit de l'horreur de la voir, & qu'il n'auroit employée qu'à chercher les moyens de la punir de toutes ses cruautés, il tendit le col aux muets, qui l'étranglerent aux pieds de Roxane. Pour Orcan, il ne s'étendit pas en reproches inutiles; mais s'étant mis en défense, il abattit deux de ses bourreaux, en blessa deux autres mortellement; & avec une intrépidité qui fit pâlir son ennemie, il s'élança au travers de ces satellites, dans le dessein de lui donner la mort; mais le nombre l'accabla, & malgré sa force & son courage, il eut le même sort de son frere.

Le bruit de ce meurtre affreux fut bientôt répandu du Serrail dans la Ville, & pour lors les mécontens éclatterent avec impétuosité; tout Constantinople fut en alarme, & l'on crioit à haute voix qu'il falloit entrer dans le Serrail, en arracher la cruelle Roxane, qui avoit osé tremper ses parricides mains dans l'illustre sang Ottoman, & la punir de tous ses crimes en la sacrifiant au ressentiment public.

Pendant que ces choses se passoient à Constantinople, Amurat remplissoit Damas des marques de son amour pour Rakima; sa grossesse, qui venoit d'être déclarée, mit le comble à sa joie; il la célébra par de superbes fêtes: tout retentissoit dans cette Ville du contentement de ces deux amans; & ce fut dans le fort des jeux & des plaisirs que ce Prince apprit les nouvel-

les du trouble qui regnoit dans sa Capitale. Comme en même-temps sa paix avec la Perse fut publiée, il congédia l'armée, & fit partir Achomat pour appaiser les désordres de Constantinople. Le Grand-Visir trouva les esprits si fort aigris contre Roxane, par les cruautés qu'elle avoit exercées, & les mécontents d'autant plus dangereux, qu'ils étoient fomentés par la Sultane Validé, ou mere de l'Empereur, qui avoit une haine implacable pour cette barbare femme, qu'elle venoit encore d'augmenter par le meurtre de ses deux fils, qu'il manda au Sultan que sa présence étoit absolument nécessaire pour terminer tous ces différens. Amurat, qui connut de quelle importance étoit son retour à Constantinople, se résolut de partir de Damas, & d'amener Rakima, & lui déclara ce dessein, persuadé qu'il en étoit trop aimé pour qu'elle y résistât : mais cette Princesse, qui, malgré la solidité de son esprit, avoit le défaut commun des Perses & des Arabes, qui donnent dans des superstitions outrées, ne reçut pas cette nouvelle avec autant de joie que le Sultan se l'étoit imaginé.

Rakima avoit auprès d'elle un homme de la race d'Aly, que ces Peuples regardent comme un grand Prophete, & qui croient que tous ses descendans ont le don de prédire l'avenir ; ils les appellent Almasaïris : la Princesse avoit une entiere confiance au sien ; & elle ne se vit pas plutôt grosse, qu'elle le consulta sur ce qui lui

devoit arriver, & ſur le ſort de l'enfant qu'elle apportoit. L'Almaſaïris, après avoir fait toutes ſes prieres & les cérémonies qu'ils obſervent en ces occaſions, lui dit d'un ton prophétique, qu'elle mettroit au monde un Prince qui ſeroit un jour Empereur des Turcs, s'il pouvoit éviter la cruauté de ſes parens & le ſéjour de la ville de Conſtantinople, dont l'approche lui devoit être fatale. Que ſi le Ciel détournoit ces malheurs, il ſurpaſſeroit en grandeur tous les Princes Ottomans ſes prédéceſſeurs. Que pour elle, ſi elle entroit jamais dans le Serrail, ſa perte étoit certaine; mais qu'elle fît enſorte de retenir Amurat près d'elle une année révolue, & que par cette précaution elle ſe mettroit à l'abri des malheurs qu'il lui venoit de prédire, & de ceux qui menaçoient l'Empereur dans ſa Ville capitale, où toutes ſortes de peines domeſtiques l'attendoient; & enfin la mort qui ſeroit une ſuite de ſon retour. La jeune Sultane, extrêmement alarmée de ces prédictions, avoit fait une ferme réſolution d'employer tout ſon pouvoir ſur Amurat pour l'empêcher de la quitter d'un an entier; & comme elle ne lui avoit encore vu aucun deſſein de retourner à Conſtantinople, elle ne lui avoit rien dit de la prophétie de l'Almaſaïris.

Mais lorſqu'il lui eût appris le départ d'Achomat, & ce qu'il lui mandoit pour preſſer le ſien, avec la réſolution qu'il avoit priſe de l'emmener, elle ſe jetta à ſes pieds, &

le conjura, en répandant un torrent de larmes, de ne point quitter Damas, ni la conduire à Constantinople, où les plus grands malheurs les attendoient l'un & l'autre. Amurat, qui l'aimoit alors véritablement, fut vivement touché de l'état où il la vit; & après l'avoir faite relever avec tendresse, il la pria de lui apprendre d'où lui pouvoit venir la répugnance qu'elle lui marquoit à le suivre & à le voir partir; elle ne s'en fit pas presser long-temps, & lui raconta tout ce que l'Almasaïris lui avoit prédit; & en finissant son discours elle recommença ses instances pour l'obliger à ne la point quitter, & de la laisser à Damas. L'Empereur Turc ne fit que rire des prédictions de l'Almasaïris; & par de solides raisons il tâcha de la convaincre de la fausseté de ses opinions; il y joignit aussi l'intérêt de son amour, & lui fit comprendre que si elle l'aimoit sincérement elle ne pouvoit, sans l'outrager, refuser de l'accompagner, & de venir prendre auprès de lui la place de Roxane, qu'il lui avoit destinée; que pour lui il ne pouvoit se dispenser de retourner promptement à Constantinople, pour en appaiser les troubles par sa présence; & qu'enfin il étoit résolu de partir avec elle, & qu'elle devoit s'y préparer. Rakima, qui ne s'attendoit pas à trouver cette résistance dans Amurat, en fut si pénétrée, qu'accablée de douleur & de crainte elle tomba évanouie dans les bras du Sultan. A cet objet, ce Prince animé de fureur contre l'Almasaïris, le fit promp-

tement appeller, & lorſqu'il fût entré : regarde, lui dit l'Empereur d'un air terrible, l'état où tu as mis cette Princeſſe par tes fauſſes prédictions; malheureux impoſteur, redoute mon courroux, ou fais enſorte d'effacer de ſon cœur la crainte dont tu l'as ſaiſie : guéris ſon eſprit, que tes menſonges ont empoiſonné, ou je vais te faire empaler à la porte du palais, pour apprendre à tes pareils le châtiment qu'ils doivent attendre de ma juſtice. L'Almaſaïris l'écouta ſans s'étonner, & lui répondit d'un ſang froid qui auroit intimidé tout autre qu'Amurat : Empereur des Turcs, lui dit-il, tes menaces ne m'effraient point, ni ne peuvent m'obliger à me retracter des vérités que j'ai révélées à ta Sultane; tout eſt écrit dans le livre du Ciel avec le doigt du grand Ali, mon prédéceſſeur; & au même inſtant il ſe retira.

Le Sultan le regarda comme un fou, & fit auſſi peu de compte de ſes prédictions que de ſon Prophete : mais voyant Rakima, qu'on avoit fait revenir à elle avec aſſez de peine, dans une crainte qui pouvoit être funeſte à ſes jours, & voulant accorder le ſoin de l'Etat & celui de ſon amour, il conſentit à la laiſſer à Damas, & réſolut de partir ſans elle. Ce n'étoit lui ôter que la moitié de ſes appréhenſions, elle avoit encore à trembler pour lui; auſſi n'oublia-t-elle rien de ce qui pouvoit l'engager à achever l'année auprès d'elle : mais ſoit qu'Amurat ne fît nulle attention à ce

dont on le menaçoit, soit qu'il commençât à s'ennuyer du séjour de Damas, ou que véritablement il voulût mettre fin aux troubles que causoit son absence, il fut impossible de le faire changer de résolution : mais avant que de partir, il la combla de richesses, & ordonna au Bacha de Damas d'en avoir un soin extrême, & de lui payer annuellement une somme considérable. Non-content de cela, il lui assigna encore les tributs que la terreur de ses armes avoit obligé le Roi des Arabes à lui payer. Ensuite de quoi, ayant donné ses ordres pour son départ, il prit congé de Rakima, dont la vive douleur le fit repentir plus d'une fois de la quitter ; mais il avoit mandé son retour à Constantinople, & il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Ainsi, après des adieux aussi tendres que touchans, il prit le chemin de la Capitale de son Empire, où il étoit désiré des Grands, du Peuple & de la Milice, avec d'autant plus d'impatience, qu'ils espéroient que sa présence les mettroit à l'abri des cruautés de Roxane, & qu'il puniroit les forfaits & les meurtres qu'elle avoit commis.

Mais ils furent trompés dans leur attente ; cette adroite Princesse n'eût pas plutôt appris le retour d'Amurat, & qu'il avoit laissé Rakima à Damas, qu'elle se promit tout du pouvoir de ses charmes. En effet, après y avoir ajouté tout ce qui pouvoit en relever l'éclat, elle parut devant lui avec des graces si fort attrayantes, que ce

Prince ſentit rallumer ſes premiers feux avec toute la force de la nouveauté. Roxane, qui reconnut le prompt effet de ſes dangereux attraits, en voulut profiter; & affectant un air doux & modeſte, ſans ſe plaindre de ſon infidélité, elle lui peignit la douleur que lui avoit cauſée ſon abſence avec des expreſſions ſi tendres & ſi vives, qu'elle acheva de reprendre ſon empire ſur le cœur du crédule Amurat, & d'en chaſſer la malheureuſe Rakima.

Il lui prouva la ſincérité du retour de ſa flamme par des tranſports ſi véhémens, que ne doutant plus qu'elle ne pût tout hazarder, elle lui fit valoir le ſervice important qu'elle lui avoit rendu, en prévenant le malheur qui menaçoit ſa perſonne & ſon Empire, en donnant la mort à ſes freres; elle exagéra avec tant d'art le crime dont elle les accuſoit, & ſa vigilance pour les ſoins de l'Etat, que le foible Amurat s'imagina qu'elle étoit digne de régir l'univers, & la rendit ſi puiſſante ſur ſes volontés, que tout ce que la Sultane Validé lui pût dire de ſes violences, & de la cruauté qu'elle avoit eue de faire étrangler ſes deux fils en ſa préſence, ne fit aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Au contraire, il aſſura froidement la Sultane ſa mere qu'il avoit été ſuffiſamment inſtruit du crime de ſes freres; qu'il n'auroit pu leur laiſſer la vie ſans riſquer la ſienne & ſon Empire, & que Roxane n'avoit rien fait qu'il n'eût approuvé.

Dans cette même journée une des Princeſſes ſes ſœurs s'étant venue jetter à ſes pieds, pour ſe plaindre des mauvais traitemens qu'elle avoit reçus de cette Sultane favorite, & lui repréſenter l'horrible injuſtice qu'elle avoit commiſe par la mort des deux Princes ſes freres, il s'emporta contre cette innocente Princeſſe avec une fureur ſi démeſurée, qu'il lui fendit la tête d'un marteau d'armes qu'il tenoit à ſa main. Cette tragique mort étonna les plus hardis; & l'on vit avec douleur qu'il n'y avoit pas moyen de faire connoître la vérité au cruel Amurat. Quelques jours après il reçut un courrier de Rakima, qui lui apprit qu'elle étoit heureuſement accouchée d'un Prince, qu'elle avoit nommé Soliman-Amurat. Mais le Sultan, plus engagé que jamais dans les fers de Roxane, reçut cette nouvelle avec indifférence, & fit une réponſe ſi froide à la Princeſſe, qu'elle y vit ſa perte écrite. Elle prit toutes les précautions néceſſaires pour ſe garantir des fureurs de ſa rivale; & ſur-tout elle obſerva ſoigneuſement de ſe conduire par les avis de ſon Almaſaïris juſqu'aux moindres circonſtances. Elle étoit inſtruite par la Sultane Validé, & par le Grand-Viſir Achomat, du renouvellement de l'autorité de Roxane; & elle n'ignoroit rien des cruels deſſeins qu'elle formoit contr'elle & contre ſon fils, ce qui lui donnoit lieu de pouvoir éviter les effets de ſa rage.

Ce n'étoit pas ſans de juſtes raiſons qu'elle

la redoutoit ; car dans le même temps qu'elle n'épargnoit rien pour assurer sa vie & celle de son fils, la barbare Roxane mettoit tout en usage pour la leur ôter. Elle ne pouvoit penser sans frémir qu'il y eût une beauté capable de lui ravir encore le cœur du Sultan ; non qu'elle fût jalouse de cette concurrence par amour pour lui, il y avoit déjà long-temps que la seule ambition la faisoit agir ; & depuis qu'elle avoit un fils, elle ne respiroit que le desir de le voir regner : & si elle redoutoit Rakima, ce n'étoit que dans la crainte qu'Amurat ne préférât son fils au sien. Pour se délivrer de cette inquiétude, elle résolut de ne plus différer à se défaire de l'un & de l'autre; cette entreprise lui parut facile par le peu d'attention qu'Amurat sembloit avoir pour eux, & qu'il n'étoit plus à Damas pour veiller lui même à la conservation de leurs jours. Comme elle ne manquoit point de ministres de ses cruautés, elle en fit partir plusieurs pour Damas chargés d'un ordre supposé du Grand-Seigneur, & leur fit prendre des routes différentes, pour ne pas manquer.

Mais Achomat & la Sultane Validé, qui veilloient sur toutes ses actions, furent avertis de cette trame, & par un courrier exprès en donnerent avis à la Princesse Rakima, avec un ordre au Bacha de Damas d'observer si bien l'arrivée de ces assassins, qu'il n'en échappât aucun, lui commandant, sous peine de la vie, de tirer la vérité de leur

bouche, & de les faire mourir publiquement.

Le Bacha prit de si justes mesures que ces perfides furent tous arrêtés, & avouerent le complot de Roxane, après quoi ils furent exécutés ignominieusement, & leur procès envoyé à la Porte. Aussi-tôt Achomat en instruisit le Sultan, qui trouvant de l'énormité dans le fait, voulut entendre Roxane : cette méchante femme se justifia avec tant d'artifice, mêlant adroitement les larmes, les reproches & la tendresse, qu'Amurat se vit obligé de la consoler plutôt que de la condamner. Lorsqu'elle se fût assurée du Sultan, elle traita le Grand-Visir d'imposteur, l'accusant d'avoir ourdi cette trame avec la Sultane Validé pour la perdre; ajoutant que ce n'étoit pas là leur premier attentat, puisque c'étoit eux qui avoient aidé & fomenté la conspiration des Princes; & elle sut si bien noircir l'innocence du Grand-Visir, qu'elle obtint un ordre signé d'Amurat pour le faire mourir, qu'elle fit exécuter sur le champ, dans la crainte qu'il ne vînt à s'en repentir. Cette mort mit toute la ville de Constantinople en mouvement; & quoique personne n'osât se hazarder à faire conoître l'innocence de cette derniere victime, on ne laissoit pas de blâmer Amurat avec assez de liberté, d'avoir fait mourir si légérement un si grand Ministre, si utile à l'Etat, qui lui avoit gagné tant de batailles, & qui venoit d'ajouter à son Empire la fameuse

ville de Babylone, & tant de belles Provinces en Orient & en Occident.

Le peuple & la milice l'appelloient leur pere, & les Grands le regrettoient; cependant tout cela n'empêchoit pas Roxane de triompher. Pour mieux établir son autorité elle engagea le Sultan à donner la charge de Grand-Visir au Caïmacan, qui lui étoit dévoué; & pour lors elle crut n'avoir plus rien à craindre. Mais enfin le Ciel lassé de tant de crimes lui fit trouver sa perte au milieu de sa gloire; le coup qui abattit la tête d'Achomat, réveilla tous les Grands de l'empire, qui craignoient également cette impérieuse & barbare femme, & les fit résoudre à se plaindre hautement des injustices qu'elle faisoit commettre au Grand-Seigneur.

Ils mirent par écrit tous les meurtres qu'elle avoit faits, & les criminels motifs qui l'y avoient portée, & obligerent le Mufti à les présenter au Sultan, au nom de tous ses Sujets. Ce Grand-Prêtre de la loi des Mahométans étoit à peine entré pour s'acquitter de sa périlleuse commission, qu'Amurat vit paroître la Sultane sa mere, qui lui présenta un Eunuque, qui, s'étant prosterné à ses pieds, lui déclara le dessein que Roxane avoit formé de le faire mourir, afin de couronner son fils. Le Sultan, qui savoit la haine de la Sultane Validé pour sa favorite, traita l'Eunuque d'imposteur, & le menaça de la mort; mais cet esclave, sans s'intimider, lui repartit hardiment qu'il ne se soucioit point de

mourir, puisqu'il avoit eu le temps de lui révéler des choses importantes, & des trahisons qui lui faisoient horreur: ajoutant qu'après qu'on auroit ôté le jour à Sa Hautesse, on devoit faire périr la Sultane Validé, le Bacha de Damas, la Princesse Rakima & le Prince son fils, & lui dit tous les noms de ceux qui étoient de cette conspiration avec Roxane. Amurat trouva le discours de l'Eunuque si bien circonstancié, qu'il commença de rentrer en lui-même; & après avoir rêvé quelques momens, il se tourna vers le Mufti, & lui ordonna d'exposer sa mission : le Pontife, pour toute réponse, lui présenta l'écrit qui contenoit l'histoire des crimes de Roxane.

Amurat en fit la lecture, & quoiqu'il fût lui-même d'un naturel sanguinaire, il ne put voir tant de forfaits sans frémir; l'amour fit place à l'indignation, & cette derniere à la haine. Il ordonna sur le champ qu'on fît venir cette Sultane. Lorsqu'elle fut devant lui, il lui rendit lui-même toutes les accusations qu'il venoit de lire & d'entendre contr'elle, & lui commanda d'y répondre; mais loin de se justifier, se confiant dans l'amour de ce Prince, elle s'emporta en imprécations contre le Mufti & la Sultane Validé, & eut l'audace de la menacer de la faire mourir.

Le Sultan irrité de son peu de respect, lui dit qu'il n'étoit pas question de s'exhaler en injures, mais de se laver des attentats dont elle étoit accusée. Ce ton d'autorité,

auquel elle n'étoit pas accoutumée, la mit en fureur, & elle répondit à ce Prince avec un orgueil si outrageant, & si peu de retenue, qu'il en perdit la patience dont il s'étoit armé jusques-là; & la voyant convaincue par le trouble dont elle étoit agitée & le peu de suite qu'elle mettoit dans ses paroles, il lui fit des reproches sanglans de toutes ses noirceurs. Cette femme impérieuse, au lieu de chercher à le fléchir, & de marquer quelque repentir, éclata contre lui, brava sa puissance, & porta sa colere à une telle extrêmité, que ne se connoissant plus il tira son poignard, le lui plongea dans le sein, & la fit tomber sans vie à ses pieds. Ainsi finit cette Princesse, la plus belle & la plus cruelle de toutes les femmes : elle n'avoit alors que vingt-trois ans, & étoit dans sa plus grande beauté. Philippe de Harlay, Comte de Cécy, Ambassadeur de France à Constantinople, rapporte qu'il en avoit vu le portrait, ainsi que son prédécesseur & son Cousin Achilles de Harlay-Sancy, Baron de Molé.

Amurat l'avoit fait tirer dans le fort de sa passion, par le fameux Peintre Vinelly, Vénitien, & il le garda jusqu'à sa mort dans son cabinet. L'action de ce Prince n'auroit point d'excuses dans un autre que lui, ni dans d'autres nations; mais si l'on considere que les Turcs portent tout à l'excès, & sur-tout la cruauté ; si on réfléchit sur les absurdités de leur religion, qui ne leur donne aucun préjugé d'horreur pour les choses qui nous

en font; & si l'on veut s'arrêter à examiner la violence de l'amour de ce Monarque pour Roxane, l'étendue de l'autorité qu'il lui avoit donnée, le pouvoir absolu qu'elle avoit sur lui, l'erreur où il étoit d'en être aimé sincérement, on trouvera moins étrange qu'étant désabusé par des preuves authentiques, & se voyant éclairci de ses injustices, de ses vexations, de ses trahisons, de son ambition, de son peu d'amour, de son ingratitude & du peu de soin qu'elle prit de l'adoucir & d'implorer sa clémence, la rage se soit emparée de son cœur, & lui ait fait commettre un meurtre de cette nature, lui qui étoit galant, tendre, passionné pour les femmes, qui même les respectoit, & ne se portoit aux extrêmités contre ce sexe que lorsqu'on mettoit sa patience à bout, qu'on l'irritoit, & qu'on l'animoit à suivre son tempérament fougueux; comme il l'avoit bien fait voir quelque-temps auparavant, en donnant la mort à la Princesse sa sœur, qui, en lui demandant justice, s'attacha moins à le convaincre par de bonnes raisons, qu'à l'irriter.

Enfin il étoit écrit, non pas avec le doigt d'Aly ni de Mahomet, mais par le Roi des Rois, dans les décrets de sa divine providence, que cette méchante femme perdroit la vie des mains de l'homme du monde qui l'avoit le plus aimée. La nouvelle de sa punition fut à peine répandue dans la Ville, que le calme parut y renaître; les murmures cesserent, les plaintes furent étouffées, & les voix ne se faisoient entendre que pour

louer l'Empereur d'avoir vengé, par ce coup, tant d'illuſtres familles dont cette mort ſeule pouvoit tarir les larmes.

Pendant les premiers jours, Amurat parut tranquille ; la joie du Peuple, la ſatisfaction des Grands, & les reſtes d'une juſte indignation occuperent ſon cœur de façon à lui faire croire qu'il étoit content lui-même. Mais lorſque ſes tranſports furent paſſés, que ſa colere ſe fût diſſipée, & qu'il réfléchit ſur ce qu'il avoit fait, une profonde mélancolie s'empara de ſon ame, une ſombre triſteſſe ſe répandit ſur ſon viſage ; tout lui déplut, tout l'ennuya ; l'image de Roxane le ſuivoit par-tout, & il ſembloit n'avoir pas de plus heureux momens que ceux qu'il paſſoit ſeul dans ſon cabinet à regarder le fatal portrait de cette favorite, qui réveilloit & nourriſſoit l'amour qu'il avoit eu pour elle.

La Sultane Validé, & Uglan, Aga ou Chef des Eunuques noirs, qui avoit un grand crédit ſur l'eſprit de ce Prince, tâcherent en vain de le tirer de cet état ; ils aſſemblerent toutes les beautés du Serrail pour l'engager dans de nouvelles amours ; mais ni leurs attraits, ni l'exercice de la chaſſe qu'il avoit fort aimée, ne furent capables d'arracher Roxane de ſon ſouvenir.

Thélamont étoit à cet endroit de ſon récit, lorſqu'on vint avertir qu'on avoit ſervi : cette aimable compagnie ne parut pas contente de cette interruption ; & quoique le repas qui l'attendoit ne dût lui rien laiſ-

ser à désirer, elle lui auroit volontiers préféré la continuation de l'histoire de Rakima. Uranie, qui s'en apperçut : je vois bien, dit-elle, que nous allons souper à regret ; mais pour réparer le tort que cela nous fait, Mélente & Hortense coucheront ici, & Thélamont aura sans doute la complaisance d'achever son histoire après soupé. En vérité, dit alors Camille avec un grand soupir, me voilà bien soulagée : car je vous assure que je n'aurois pas dormi tranquillement, si j'avois dû me coucher sans apprendre ce qu'est devenue Rakima, & comment se termina la tristesse d'Amurat.

Votre curiosité sera satisfaite, répondit Thélamont : & si la compagnie consent à ce qu'a dit Uranie, je vous promets de vous faire coucher très-tard. Hortense & Mélente ayant témoigné qu'ils acceptoient la partie avec plaisir, on fut se mettre à table, où pendant le repas chacun étala ses réflexions sur les événemens qu'on venoit d'entendre, & tous généralement convinrent que Thélamont les avoit rapportés d'une maniere à les rendre encore plus intéressans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes.

Et lorsqu'on eût satisfait à ce qu'exigeoit la délicatesse d'un soupé digne des convives, & qu'on y eût assez fait briller la joie, l'esprit & l'amour, cette belle société, d'un commun accord, passa dans l'appartement d'Uranie, où après s'être placée selon son inclination, on pria Thélamont très-sérieusement de reprendre le fil de son discours : ce qu'il fit de cette sorte.

SUITE DE L'HISTOIRE DE RAKIMA.

LA Sultane Validé, qui aimoit tendrement l'Empereur ſon fils, voyant que tous ſes ſoins & ceux d'Uglan étoient inutiles, & craignant avec raiſon pour les jours de ce Prince, ſe ſouvenant de l'ardente paſſion qu'il avoit eue pour Rakima, s'imaginant que ſa préſence rallumeroit ſes premiers feux, forma le deſſein de la faire venir dans le Serrail : pour cet effet, elle lui dépêcha un courrier, par lequel elle lui apprit la cataſtrophe de ſa rivale, & l'exhorta à demander à Amurat la permiſſion de le venir joindre dans la capitale de ſon Empire, pour y jouir de la gloire qu'il lui avoit fait eſpérer.

L'Emir Gumer ſon frere, qui étoit devenu un des favoris du Sultan depuis ſa trahiſon, lui écrivit auſſi pour la déterminer à ſuivre les conſeils de la Validé. Cette nouvelle fit l'effet qu'on en devoit attendre ſur le cœur de Rakima ; elle aimoit toujours Amurat : elle avoit redouté Roxane, ſa mort la raſſura ; & la douce idée de revoir ce qu'elle aimoit lui donna des mouvemens de joie & d'eſpérance qui effacerent pour quelques momens les fâcheuſes idées des prédictions de ſon Amaſaïris. Elle voulut cependant le conſulter encore : mais ſoit que cet homme eût véritablement quel-

que ſcience, ou qu'il ne voulût pas s'oppoſer davantage aux deſirs de cette Princeſſe, il lui dit qu'elle ne riſquoit rien de faire ce qu'on lui mandoit; mais qu'il prévoyoit que ce voyage n'auroit point d'effet.

Comme cette prédiction étoit vague, & ne lui parloit point des malheurs dont on avoit menacé ſes jours & ceux de ſon fils, elle ſuivit ſans balancer les mouvemens de ſon amour, & écrivit en ces termes à Amurat.

LA PRINCESSE RAKIMA,

A L'INVINCIBLE AMURAT.

Ta Hauteſſe a-t-elle donc oublié la fidelle & tendre Rakima, & veux-tu la priver pour jamais du bonheur d'être éclairée de la lumiere de tes yeux? Ah! Seigneur, rappelle à ton ſouvenir ton amour, tes promeſſes: peins-toi ton eſclave mourante de la douleur d'être éloignée de toi, & tu te preſſeras ſans doute de lui faire le favorable commandement de t'aller joindre, & d'exprimer à tes pieds l'ardeur de la flamme qui embraſe pour toi le cœur de la conſtante RAKIMA.

Quelque abſorbé que fût Amurat du noir chagrin qui le dévoroit, il ne put être inſenſible à cette lecture: toutes les beautés de Rakima ſe préſenterent à ſes yeux; & ſi elles ne rallumerent pas d'abord ſon amour,

elles lui donnerent un vif desir de la revoir. Il communiqua cette lettre à la Sultane sa mere & à l'Emir Gumer, paroissant enchanté de l'esprit de Rakima ; & manda à cette Princesse de partir avec son fils, & envoya ordre à Sinam, Bacha de Damas, de lui fournir abondamment tout ce qui lui seroit nécessaire pour un si long voyage.

Mais il étoit de la destinée de Rakima d'être oubliée d'Amurat ; l'hiver vint malheureusement pour elle, avec les ordres du Sultan ; cette rigoureuse saison l'empêchant de se mettre en chemin, il fallut attendre le retour du printemps. Dans cet intervalle le Capitan-Bacha, ou Général de la mer, fit entrer dans le Serrail une jeune Circassienne, dont l'esprit, la beauté & mille autres rares qualités firent croire à la Sultane Validé que c'étoit-là le seul objet capable de tirer Amurat de sa mélancolie. Pour y mieux parvenir elle fit amitié avec Zaïme, c'est le nom de cette beauté, & l'instruisit de tout ce qu'elle devoit faire pour s'attirer les regards de l'Empereur. Elle y réussit au-delà de ce qu'elle en avoit espéré ; elle n'eût pas plutôt été présentée à ce Prince, dont toutes les passions étoient véhémentes, qu'il oublia Roxane, Rakima, & tout ce qu'il avoit vu de beau dans sa vie, pour s'abandonner à ce nouvel amour. Je passe légérement sur cet article, ne voulant rien dérober à Uranie, qui travaille actuellement à faire une histoire particuliere de la vie de Zaïme, dont les

faits & les événemens sont si beaux & si intéressans, qu'elle s'est résolue d'en faire part au public : c'est ce qui m'empêche de vous faire le portrait de cette derniere favorite d'Amurat, ne voulant vous en parler qu'autant que j'y serai forcé pour continuer ce qui regarde Rakima. Amurat déclara Zaïme Grande-Sultane, & manda au Bacha de Damas de reculer toujours, sous divers prétextes, le voyage de la Princesse. La possession de Zaïme donna tant de joie à ce Monarque, qu'elle bannit entiérement ce qui lui restoit de morne dans l'humeur; ce n'étoient que fêtes, jeux & festins dans le Serrail & dans la Ville. Amurat s'étoit accoutumé dès long-temps à boire beaucoup de liqueurs & de vin, ayant ordinairement pour compagnon de ses débauches le traître Gumer & deux autres Persans aussi perfides que lui, nommés Marchut & Jarsais. Les abstinences du Ramasan, qui est pour les Musulmans ce qu'est le carême aux Chrétiens, ne purent arrêter les excès du Sultan : & la fête du Bëiran, qui est la Pâque parmi eux, étant venue, ses débauches redoublerent au point, que dans un des grands festins qu'il donna à ses courtisans, il but tant de vin de Malvoisie, de Rossoly & d'autres liqueurs fortes, qu'il se mit le feu dans le sang, & en prit une fievre si ardente, que tout l'art de ses Médecins ne put parvenir à l'éteindre.

Les maladies lui avoient enlevé tous ses enfans, & sa cruauté avoit fait périr ses freres,

freres, excepté Ibrahim, qui étoit confiné dans une prison, à l'extrêmité de Constantinople, sous la garde de l'Eunuque Samboul, qui, lui ayant conseillé de contrefaire l'insensé, lui avoit sauvé la vie par cet artifice, qui seul l'avoit garanti des fureurs de Roxane & de la politique d'Amurat. Cependant, comme il se sentoit approcher de sa fin, & que son amour pour Zaïme le suivoit au tombeau, quelque marque de grossesse, qui n'étoit pourtant pas certaine, lui faisant craindre qu'après sa mort on ne couronnât Ibrahim, au préjudice de l'enfant de la Sultane, si elle étoit grosse & qu'elle mît au jour un Prince, il demanda plusieurs fois à voir son frere; mais la Validé, qui pénétra le dessein qu'il avoit de le faire étrangler, éluda cette entrevue sous différens prétextes, & par son adresse garantit le dernier des fils qu'elle avoit eu du Sultan Achmet. Amurat, qui s'affoiblissoit de moment en moment, voyant qu'on ne s'empressoit pas à le satisfaire de ce côté, y voulut mettre ordre d'une autre sorte.

Dans le fort de son mal il fit appeller Rahim Chiras, Kam des petits Tartares, le nomma pour son successeur, conformément aux loix fondamentales de l'Empire Ottoman, & fit avec lui un traité secret, par lequel le Tartare s'obligeoit de remettre l'Empire au fils de Zaïme, en cas qu'elle en eût un : mais ces sortes de traités précaires ont rarement leur effet. Deux jours après Amurat mourut, qui fut le 22 du

mois de février 1640, âgé de 34 ans, étant parvenu au trône à l'âge de 7 ans, & en ayant regné 27. On trouva sous son chevet, dans une boîte d'or, la convention qu'il avoit faite avec le Tartare, que le Divan déclara nulle. La Sultane Validé ne lui eût pas plutôt fermé les yeux, qu'elle alla tirer Ibrahim de sa prison : ce Prince, qui étoit toujours dans la crainte, fit d'abord difficulté de sortir & d'accepter l'Empire; & il fallut que la Sultane mandât le Mufti, les Visirs du Divan & les Bachas, pour lui marquer la mort de l'Empereur son frere & de ses enfans, & que l'Eunuque Samboul son Gouverneur, en qui il avoit une entiere confiance, lui jurât par un serment solemnel que ce que sa mere & les Visirs lui disoient étoit vrai, pour qu'il se laissât conduire; encore fallut-il, pour le rassurer tout-à-fait, qu'il vît lui-même le corps de son frere, sur la bouche duquel il porta plusieurs fois la main, pour voir s'il ne respiroit plus.

Le lendemain 23 février 1640, il fut proclamé Empereur; & les commencemens de son regne firent assez connoître que les marques d'imbécillité qu'il avoit données dans sa prison n'étoient qu'un stratagême innocent, dont il s'étoit servi pour garantir ses jours. Cependant la Princesse Rakima, qui avoit été informée, par les lettres de Gumer son frere, de la derniere infidélité d'Amurat, ensuite de sa mort & de l'avénement d'Ibrahim à l'empire, sentit renaître toutes ses

craintes pour la vie de ſon fils; tout l'amour qu'elle avoit eu pour Amurat n'avoit pu tenir contre ſes inſtances tant de fois réitérées : elle avoit vaincu la tendreſſe qui l'attachoit à lui pour en rendre ſon fils l'unique objet. Les malheurs, les incidens, & les longueurs de l'abſcence n'ont aucun pouvoir ſur un amour toujours conſtant, & dont la fidélité eſt inviolablement gardée des deux côtés; loin de l'éteindre, ces maux ſoufferts réciproquement le nourriſſent, l'augmentent & le perfectionnent.

Mais lorſque l'un des deux vient à changer, & que, par des infidélités qu'on n'a point méritées on ſe voit abandonné, oublié & mépriſé, l'amour ſe ralentit, les réflexions viennent, & on ſonge à ſoi : l'abſence n'eſt plus à charge, & l'indifférence prend enfin la place de la tendreſſe. Telle étoit la ſituation du cœur de Rakima, lorſqu'elle apprit la mort du Sultan. Comme elle étoit d'un naturel doux & tendre, cette nouvelle lui arracha des larmes; mais elle ne les donna qu'à la perte du pere de ſon fils, & non pas à celle de ſon amant. Elle forma d'abord le deſſein de ſe retirer en Perſe, pour chercher un appui contre les violences de la Porte; & elle s'y détermina d'autant plus, que Sinam, Bacha de Damas, lui refuſa dès-lors de lui payer davantage les ſommes que l'Empereur Amurat lui avoit aſſignées, & qu'il lui dit qu'il ne pourroit ſe diſpenſer de l'envoyer au vieux Serrail de Conſtantinople, & ſon fils

au Sultan Ibrahim. Cette menace la fit trembler; & pour en éviter les effets elle feignit d'avoir fait un vœu à la Mecque, & demanda à Sinam la permiſſion de l'effectuer. Le Bacha, qui ne déſiroit que ſon éloignement, fut charmé de cette occaſion de s'en défaire, & lui facilita les moyens de faire ce prétendu voyage. Elle paſſa par l'Arabie, & arriva à la Cour de Réba, Roi des Arabes, celui-là même que le Sultan Amurat avoit aſſujetti à lui payer tribut, & ſoumis à perpétuité, lui & ſes Succeſſeurs, à faire hommage & prendre l'inveſtiture de ſa couronne à la Porte.

Ce Monarque étoit le plus proche parent de l'Emir Sicardin, Prince de Drüs, qui ſe diſoit deſcendu de ce Héros, Godefroy de Bouillon, qui fit la conquête de Jeruſalem; il en portoit les armes, & étoit le Protecteur déclaré de tous les Chrétiens du Levant. Sicardin ayant été vaincu en bataille rangée par le Bacha Giaphar, fut envoyé à Conſtantinople, où, contre la parole qui lui avoit été donnée, l'avarice du Sultan & de ſes Miniſtres lui avoient fait perdre la vie par la main des bourreaux, pour s'emparer de ſa principauté, & des grands tréſors qu'il avoit amaſſés, qui appartenoient de droit à Réba, Roi des Arabes, comme ſon plus proche parent. Il en avoit demandé raiſon au Sultan Amurat, qui, bien-loin de lui rendre juſtice, l'avoit ſoumis lui-même à la condamnation. Ce fut donc à la Cour de ce Roi que la belle & crain-

tive Rakima voulut prendre quelques jours des repos, avant que de se rendre en Perse. Réba n'avoit rien du barbarisme de ceux de sa Nation, le Ciel lui avoit donné toutes les qualités qui peuvent rendre un Prince aimable : il étoit grand, bien fait, galant, plein d'esprit; il avoit l'ame belle, tendre & bienfaisante.

Ses sentimens le porterent à recevoir Rakima avec toutes sortes d'honneurs; mais sa beauté acheva ce que sa générosité naturelle avoit commencé : il ne pût la voir sans l'aimer; & le récit qu'elle lui fit de la triste situation où elle se trouvoit & des accidens de sa vie, le toucha si vivement, qu'il crut qu'il seroit le Prince le plus heureux s'il pouvoit lui faire oublier ses infortunes, & la mettre à l'abri de ses craintes en lui faisant partager sa couronne. Rakima n'avoit alors que vingt-deux ans : elle étoit plus belle que jamais, & l'état où elle se voyoit avoit répandu dans toute sa personne un air de douceur & de tendresse dont il étoit difficile que le cœur pût se défendre. Réba ne voulut pas lui déclarer d'abord les sentimens qu'elle lui avoit inspirés, il les cacha sous les apparences d'un véritable désir de la servir, en lui offrant ses Etats pour retraite, lui promettant de regarder le jeune Prince Soliman - Amurat comme son propre fils, de donner tous ses soins à son éducation, & la conjurant de rester à sa Cour, où elle seroit aussi puissante que lui même; l'assurant que lorsque

le temps ſeroit favorable à ſes deſſeins, il emploieroit ſes forces, celles de ſes voiſins, & généralement tout ce qu'il avoit en ſon pouvoir, pour le faire monter au trône de ſes peres. Rakima avoit trop d'eſprit pour ne pas pénétrer le motif des offres de Réba ; mais voulant avoir le temps de ſe réſoudre, elle ne répondit à ce Prince que dans les termes que la reconnoiſſance exigeoit d'elle en cette occaſion.

Et ſans rien accepter ni refuſer, elle lui fit entendre que ſi, dans le ſéjour qu'elle prétendoit faire à ſa Cour, elle le voyoit perſiſter dans ſes ſentimens, elle pourroit bien ne pas aller plus loin chercher un aſyle & des protections. Ce rayon d'eſpérance mit Réba dans une ſituation d'eſprit ſi agréable, que tout ce qu'il avoit d'aimable dans ſa perſonne en prit de nouvelles graces. Il fit ſervir Rakima en Reine, & voulant, par ces honneurs prématurés, lui inſpirer le deſir de les poſſéder toujours, il ne décidoit de rien ſans la conſulter, & la rendit maîtreſſe abſolue dans l'étendue de ſes Etats. Mais pour la mieux convaincre d'une paſſion qu'il ne vouloit lui déclarer que par ſes ſoins & ſes attentions, il s'attacha d'une ſi tendre amitié au jeune Soliman-Amurat, qu'on eût dit qu'il en étoit véritablement le pere.

Ce fut-là le trait par où l'Amour voulut forcer Rakima à ſe ranger une ſeconde fois ſous ſa puiſſance ; ſon cœur ne put être inſenſible à ce que le Roi des Arabes faiſoit pour

ſon fils ; & cet aimable enfant, en qui on remarquoit déjà des diſpoſitions dignes de ſa naiſſance, témoignoit un ſi parfait retour aux bontés de ce Monarque, que les ſentimens du fils paſſerent bientôt dans l'ame de la mere. Quelques mois s'écoulerent de cette ſorte, ſans que Réba ſe ralentit un inſtant de ſes ſoins, de ſes reſpects & de ſes complaiſances ; mais Rakima ne lui faiſant voir qu'une vive reconnoiſſance, il réſolut de ſe déclarer plus ouvertement. Dans cette penſée, il ſe rendit un jour dans l'appartement de cette Princeſſe ; il la trouva qu'elle s'amuſoit à voir faire à ſon fils des couronnes de fleurs, que ſes femmes étoient occupées à lui préſenter. Cet enfant en tenoit une à ſa main dans l'inſtant que le Roi entra ; il ne le vit pas plutôt, que, ſelon ſa coutume, il courut à lui, & ſe jettant dans ſes bras, il lui poſa la couronne de fleurs ſur la tête, & la reprenant d'un air riant, il fut la mettre ſur celle de ſa mere, où il la laiſſa. Cette action fit rougir Rakima ; Réba s'en apperçut, & profitant de cette aventure enfantine : que je ſerois heureux, Madame, dit-il en la regardant avec des yeux où l'amour & la crainte ſe faiſoient voir également, ſi vous aviez pénétré dans mon cœur auſſi-bien que ce jeune Prince, & ſi vous vouliez accepter la couronne d'Arabie, dont celle qu'il vient de nous partager eſt la figure ! Je viens la mettre à vos pieds, adorable Princeſſe, continua-t-il en s'y jettant lui-même, & vous

offrir avec elle l'amour le plus ardent que vos divins attraits aient jamais inſpiré. Pardonnez à la violence de ma paſſion, ſi je romps un ſilence que juſqu'ici mon reſpect m'avoit imposé ; & ſoyez aſſurée que c'eſt la ſeule fois de ma vie que je ſortirai des bornes qu'il me preſcrit.

Pendant ce diſcours la Princeſſe avoit fait de vains efforts pour l'obliger à ſe relever ; mais voyant qu'il attendoit ſa réponſe & qu'il s'obſtinoit à reſter dans cette poſture : Seigneur, lui dit-elle en lui tendant la main, il faudroit que Rakima fût la plus ingrate perſonne de la terre, après toutes les obligations qu'elle vous a, ſi elle dédaignoit ces dernieres marques de votre eſtime : elles m'honorent trop, Seigneur, continua-t-elle avec un air charmant ; ſi cette main que je vous préſente peut faire véritablement votre bonheur, je mettrai tout le mien à vous en rendre le maître.

Cet aveu auquel, malgré la douceur de Rakima, le Roi des Arabes n'oſoit s'attendre, le tranſporta de telle ſorte, qu'il fut aiſé de juger par l'excès de ſa joie de la ſincérité de ſon amour. Il ne pût de long-temps s'exprimer que par des paroles mal rangées, & mille ardens baiſers ſur cette main qu'on lui avoit donnée avec tant de graces. Mais enfin il ſut ſi bien ſe faire entendre par ce trouble éloquent, que Rakima fut contrainte d'y répondre avec une tendreſſe peu différente de la ſienne. Réba ne voulut pas différer plus long-temps la concluſion de

ſon bonheur ; & ſur le champ ayant ordonné les cérémonies qu'il vouloit obſerver au couronnement de Rakima, elle fut proclamée Reine des Arabes peu de jours après, avec un applaudiſſement univerſel.

Depuis ce moment la nouvelle Reine n'en paſſa aucun qui ne lui donnât lieu de bénir le Ciel d'avoir trouvé dans le Roi Réba un époux, un amant, un protecteur zélé, & un pere à ſon fils. Il prit un ſoin particulier de l'éducation de ce jeune Prince, & fit venir des pays les plus éloignés les plus habiles maîtres, pour en former un ſujet capable de regner, & de ſe venger un jour du tort qu'on lui avoit fait : & comme il avoit en lui-même toutes les qualités néceſſaires à un grand Prince, il ſurpaſſa bientôt l'attente du Roi & de la Reine ſa mere, & devint l'amour & l'admiration de leurs Sujets.

Réba, qui ſupportoit avec impatience le joug Ottoman, & qui trouvoit une occaſion de s'en tirer, en protégeant le jeune Soliman Amurat, fit des pratiques ſecretes avec les plus conſidérables de ſes voiſins en faveur de ce Prince, en attendant une occaſion favorable de lui mettre les armes à la main, & de ſe pouvoir déclarer ouvertement.

Tandis qu'il n'épargnoit ni peine ni ſoins pour réuſſir dans cette grande entrepriſe, la Sultane Validé mettoit tous les ſiens à faire enviſager à Ibrahim ce qu'il avoit à

craindre de la protection que Réba avoit donnée à Rakima. Elle n'ignoroit pas la naissance de Soliman-Amurat, ni les droits qu'il avoit à l'Empire, & elle en entretenoit sans cesse l'Empereur son fils; mais ce Prince, qui depuis qu'il étoit monté au Trône ne s'étoit occupé que de ses plaisirs, & à satisfaire son humeur cruelle, négligea les avis de sa mere. Cependant les déportemens de ce Prince, ses cruautés, ses injustices, & le mépris qu'il faisoit publiquement de la Sultane Validé, lui attirerent bientôt la haine des Grands & du Peuple. On vit avec indignation son ingratitude envers cette Princesse, qui, après l'avoir élevé à l'empire, ménagé si sagement les plus grandes affaires, dissipé par son adresse & sa fermeté les émotions qui troubloient l'Etat, & maintenu la paix avec ses voisins, se vit ôter toute son autorité par les lâches conseils de deux scélérats, dont l'un étoit Sélim-Achmet, Grand-Visir, & l'autre nommé Hussein, qu'Ibrahim avoit élevé, de simple Berger qu'il étoit, aux plus grandes dignités. Le pouvoir de ces deux hommes sur l'esprit de cet Empereur monta à un tel excès, qu'ils lui firent commettre tout ce que la cruauté & l'injustice ont de plus affreux; ce qui, joint à son incapacité pour le gouvernement, obligea les Grands de la Porte, ayant la Sultane Validé à leur tête, de faire éclater la conspiration qu'ils avoient déjà tramée contre lui. Ils avoient engagé dans leurs complots l'A-

ga des Janiſſaires, avec les principaux Officiers de cette redoutable Milice, le Général de la mer, le Souverain Pontife de la loi, les Kadileskers, qui en ſont les Juges, les Viſirs & les Bachas du Divan, qui ſont les Conſeillers d'Etat ; & ce qu'il y eut de ſurprenant, c'eſt que tant de gens différens, dans une entrepriſe ſi dangereuſe & de ſi grande importance, garderent un ſecret inviolable. La Sultane Validé, qui ſavoit le danger qu'il y avoit d'être découvert avant d'avoir éclaté, preſſa le Mufti de citer Ibrahim au nom de tout l'Etat, pour rendre compte de ſa conduite en plein Divan, & lui demander la punition des crimes de Sélim-Achmet, Grand-Viſir, & des brigandages du traître Huſſein. Pour cet effet le Pontife lui envoya pluſieurs Kadileskers, qui furent aſſez hardis pour ſe charger de cette périlleuſe commiſſion.

Ils furent introduits aux pieds du Sultan, qu'ils inſtruiſirent de ce qui les amenoit devant lui. Ibrahim, irrité de cette inſolente audace, commanda à ſa garde de les mettre en pieces ; mais voyant que perſonne ne s'ébranloit, & qu'on refuſoit de lui obéir, comme il étoit timide, la crainte le ſaiſit, & il courut ſur le champ dans l'appartement de la Sultane ſa mere : cette Princeſſe profitant de ſon trouble, lui conſeilla de livrer aux révoltés le Grand-Viſir & Huſſein. L'Empereur eut beaucoup de peine à y conſentir ; mais n'ayant qu'un moment pour ſe déterminer, il s'y réſolut.

Ainsi ces deux scélérats furent livrés au Peuple, qui les mirent en pieces, pillerent leurs maisons, & exterminerent toutes leurs races. La Validé lui inspira encore de nommer pour Grand-Visir Méhémet, homme très-populaire & d'une grande expérience, à qui le Sultan fut contraint de remettre le Sceau de l'empire. La Sultane Validé, qui s'étoit vengée de ses deux plus grands ennemis, voulut alors appaiser la sédition, & empêcher les conjurés d'aller plus loin; mais il n'étoit plus temps, on étoit trop animé, & elle avoit mis elle-même les choses dans un état où il n'y avoit plus de remede.

En effet, le Mufti cita de nouveau Ibrahim, & lui envoya les mêmes Kadileskers qui s'étoient déjà chargés d'une pareille ambassade; le Sultan les méprisa, & en leur présence déchira le Fetfa ou point de la loi, qui est un ajournement pour comparoître en Justice.

Ce qui ayant été rapporté au Divan, tous ceux qui le composoient marcherent à l'appartement de la Sultane Validé, où Ibrahim s'étoit retiré & l'arracherent des bras de cette Princesse, d'où il fut conduit dans la prison où il avoit passé la meilleure partie de sa vie.

Après lui avoir donné une sûre garde, le Divan proclama Empereur Mahomet IV, son fils, âgé de six ans & sept mois, qu'il avoit eu de Zaïme, à qui il avoit donné auprès de lui le même rang qu'elle possédoit

ſur la fin du regne d'Amurat, & le Divan la déclara Régente pendant la minorité de ſon fils. Cependant les rebelles ayant fait réflexion ſur l'énormité de leur crime, & craignant que ſi, par quelque révolution imprévue, Ibrahim remontoit au Trône, il ne leur fît le traitement qu'ils avoient fait à Achmet & à Hullein, prirent la réſolution de lui ôter la vie ; enſorte que dix jours après ſa détention, les principaux du Divan, accompagnés des plus ſéditieux d'entre le peuple & les Janiſſaires, furent à ſa priſon & le firent étrangler le 18 du mois d'août 1648. Cet événement fut ſuivi de pluſieurs autres, que produiſit la régence de la Grande-Sultane Zaïme, & l'avenement du fameux Coprogly à la dignité de Grand-Viſir, qui ſont amplement détaillés dans l'hiſtoire de cette Princeſſe, dont Uranie par ſes regards me défend de vous entretenir. La Sultane Kioſem, que nous n'appellerons plus Validé, ce titre n'étant attribué qu'à la mere de l'Empereur regnant, & qui ſignifie, en langue Turque, Impératrice, s'étant flatté que Zaïme, qui étoit ſon éleve, lui abandonneroit toute l'autorité, voyant qu'elle ſavoit ſe paſſer de ſes conſeils, & qu'elle n'étoit plus rien, en conçut une haine & une jalouſie ſi grande, que dans ſon reſſentiment elle forma le deſſein de chercher toutes ſortes de voies pour faire périr la Régente, l'Empereur ſon fils, & le Grand-Viſir Coprogly. Elle jetta d'abord les yeux ſur Soliman-Amurat,

qu'elle ſavoit que le Roi & la Reine des Arabes élevoient avec un ſoin extrême.

Elle écrivit à Réba le projet qu'elle avoit fait de mettre ce jeune Prince ſur le trône de ſes Ancêtres, comme lui appartenant de droit, étant fils unique d'Amurat IV. Le Roi d'Arabie, qui n'ignoroit pas les raiſons de la Sultane Kioſem, voyant l'Empire ſans troubles & ſans guerres avec ſes voiſins, lui repréſenta que le temps ne lui paroiſſoit pas favorable pour une ſi grande entrepriſe ; qu'il s'attireroit toutes les forces Ottomanes ; qu'il n'étoit pas aſſez puiſſant pour leur réſiſter ; & qu'ainſi il la prioit de conſerver la bonne volonté qu'elle témoignoit pour ſon petit-fils, afin de la faire éclater lorſque l'occaſion ſeroit plus propice.

La ſage politique de Réba ne plut pas à la Sultane ; elle étoit véhémente dans ſes paſſions, & jugeant bien qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté, elle tourna ſes penſées vers le jeune Prince Soliman, fils d'Ibrahim & d'une Sultane nommée Maïama ; elle lui communiqua ſon deſſein, & l'aſſura de le faire réuſſir, à condition qu'elle lui laiſſeroit toute l'autorité de la Régence.

Maïama, charmée de ce projet, lui promit tout ce qu'elle voulut, & lui en donna toutes les aſſurances que cette ambitieuſe Princeſſe pouvoit déſirer ; mais ce qui ſe paſſa à cette conjuration, & la façon dont elle échoua, n'étant pas néceſſaire à ma narration, vous trouverez bon que je vous

renvoie encore à l'hiſtoire de Zaïme pour vous en inſtruire, & que je vienne promptement au deſſein que le Grand-Viſir Coprogly avoit formé d'achever la conquête de Candie, qui me ramene à mon ſujet principal.

Les Venitiens alarmés des préparatifs de la Porte, envoyerent un Baile à Conſtantinople; mais le Grand-Seigneur le reçut ſi mal, & voulut impoſer des conditions ſi dures à la République, qu'elle préféra les hazards de la guerre à une paix honteuſe. Elle fit alors partir des Ambaſſadeurs pour la Perſe, la Moſcovie, & pour le Kam des Tartares, qu'elle ſavoit plein de reſſentiment contre la Porte, de la mort ignominieuſe qu'on avoit fait ſouffrir au pere de ce Prince. Les Venitiens n'oublierent pas le Roi Réba, à qui ils offrirent de grandes ſommes, s'il vouloit faire valoir les droits de Soliman-Amurat au trône de ſes peres.

Le Roi d'Arabie, voyant l'orage prodigieux qui alloit fondre ſur l'Empire Ottoman, crut le temps favorable; ainſi il toucha l'argent & fit un traité ſecret avec la république de Veniſe: le jeune Roi de Perſe, qui venoit de ſuccéder à ſon pere, le Czar de Moſcovie, & le Kam des Tartares entrerent dans la ligue.

Ce fut alors que Réba & Rakima pratiquerent des intelligences avec pluſieurs Bachas, à qui ils envoyerent le portrait de Soliman-Amurat, pour leur faire con-

noître la ressemblance infinie qu'il y avoit entre le pere & le fils ; & ils firent si bien, qu'un grand nombre de personnes de considération s'engagea dans le parti du fils d'Amurat.

Parmi ceux-là, Orcan-Ogly, Bacha d'Alep, n'étoit pas le moins considérable ; il étoit puissant, grand Capitaine, & mortel ennemi de Coprogly. Aussi-tôt qu'il fut entré dans les intérêts du jeune Amurat, la Reine Rakima se rendit à la Cour de Perse, & fit voir au Sophi les traités du Roi son époux avec plusieurs Grands de la Porte, pour mettre son fils sur le trône ; il ne lui fut pas difficile de le déterminer d'entrer en campagne au printemps, s'étant déjà engagé avec la République de Venise d'attaquer l'Empire Ottoman, & de commencer ses opérations par le siege de Babylone.

Rakima en tira de grandes sommes pour faire des levées de tous côtés, & rejoignit son époux, très-satisfaite de son voyage. Cette Princesse, qui ne vouloit rien négliger pour assurer son entreprise, parcourut elle-même toute l'Arabie, l'Ethiopie, & porta ses pas jusqu'aux Indes, pour engager tous les Potentats dans les intérêts de son fils. Son esprit insinuant, sa douceur, son éloquence, & les charmes de sa personne, lui gagnerent les cœurs de telle sorte, qu'il n'y eut pas un de ces Souverains qui ne la secourut selon ses forces & son pouvoir.

Elle conduisit elle-même en Arabie les

troupes qu'elle ramaſſa, à la tête deſquelles ſe mirent tous les jeunes Princes qui avoient pris le parti de Soliman-Amurat. Le Bacha d'Alep, informé des progrès de cette Reine, envoya des perſonnes de confiance pour reconnoître ce Prince, Empereur des Turcs, comme étant fils unique d'Amurat IV. Quoique toutes ces choſes ne fuſſent pas ſecretes, le Grand-Viſir Coprogly les ignoroit, n'ayant d'attention qu'à ſe mettre en état de réſiſter à la Perſe, aux Venitiens, aux Moſcovites & aux Tartares, qui avoient commencé par ravager les frontieres de l'Empire.

Ce Miniſtre avoit ordonné au Bacha d'Alep de lever dans ſon Gouvernement une armée de trente mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie : mais au lieu de ce nombre il en forma une de ſoixante mille, qu'il aſſembla ſous les murailles d'Alep ; & ayant fait voir aux principaux Officiers le portrait de Soliman-Amurat, il leur perſuada ſi bien les droits de ce Prince à l'Empire, qu'il lui promirent tous de le ſoutenir juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, & le prierent de le faire venir à l'armée, afin qu'il fût reconnu par tout le camp.

Orcan Ogly, ayant eu l'adreſſe de faire inſinuer le même deſir parmi les troupes, & voyant que tout concouroit à remplir ſes ſouhaits, en envoya les principaux au Roi d'Arabie, pour ſolliciter ce Monarque & la Reine ſa femme d'engager le jeune Prince à venir ſe mettre à la tête d'une armée puiſ-

ſante, qui l'attendoit pour le conduire à Conſtantinople, & le placer ſur le trône de ſes Ancêtres. Ils en furent reçus magnifiquement ; mais ce qui les toucha le plus vivement, fut la préſence du jeune Soliman, dont la taille haute, majeſtueuſe, les manieres royales, l'air affable & la parfaite reſſemblance avec Amurat ſon pere, les ravit d'amour, de joie & d'admiration.

Réba donna ſes ordres pour faire aſſembler les troupes qu'il avoit tenues dans des quartiers éloignés & ſéparés, pour ne donner à la Porte aucun ſujet de ſoupçon. On les fit camper ſur les frontieres de Syrie, où toute la Cour du Roi d'Arabie les joignit. La Reine Rakima, qui ne vouloit point perdre de vue ſon époux & ſon fils, en faiſoit un des principaux ornemens. Après s'être rafraîchie quelques jours, & que Soliman eût fait la revue de ſon armée, qui ſe trouva de trente mille hommes, tant de ceux de Drüs, que d'Arabes, d'Arméniens, Ethiopiens & d'autres Nations, elle ſe mit en marche, & joignit ſans obſtacle celle du Bacha d'Alep. Alors Orcan-Ogly le reconnut, & le fit connoître publiquement par toute ſon armée, qui le proclama Empereur.

Cette nouvelle fut bientôt répandue dans les Provinces de l'Aſie, & trouva tant de croyance dans les eſprits, que pluſieurs Bachas, qui avoient réſiſté aux preſſantes ſollicitations d'Orcan-Ogly, vinrent rendre leurs hommages au nouvel Empereur. Il étoit ſi

digne de ce rang auguſte, & chaque jour faiſoit découvrir en lui de ſi belles qualités, qu'il gagna tous les cœurs. La Reine ſa mere étoit dans une joie inexprimable de le voir ſi bien répondre à ſes eſpérances, & Réba jouiſſoit d'une ſatisfaction parfaite en contemplant ce Prince, qui étoit à la fois l'ouvrage de ſes ſoins, & une preuve authentique de l'amour qu'il avoit pour Rakima.

Soliman-Amurat montoit tous les jours à cheval, & exerçoit ſes troupes d'une façon à donner lieu de croire que, s'il pouvoit jouir de ſa fortune, il ſeroit un des grands Capitaines de ſon temps: il fit une revue générale de toute l'armée, qui étoit de cent mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, dont la plupart avoient ſervi ſous les ordres du fameux Delly-Huſſein, oncle d'Orcan-Ogly, que le Grand-Viſir Coprogly avoit fait étrangler, dont la mémoire étoit en vénération aux Troupes, & qu'elles avoient juré de venger. Le tréſor de l'armée étoit bien rempli, & les ordres ſecrets du Bacha d'Alep l'avoient fait munir d'une artillerie conſidérable, & de magaſins où rien ne manquoit: elle devoit être jointe ſur la route de Conſtantinople par celle du Roi de Perſe.

Ainſi après avoir fait les prieres accoutumées au faux Prophete Mahomet, elle prit le chemin de la capitale de l'Empire, où les nouvelles de la révolte d'Orcan-Ogly étoient déjà arrivées. Le Grand-Viſir crut d'abord qu'elle n'étoit fondée que ſur la vengeance

qu'il vouloit prendre de la mort de ſon oncle ; mais lorſqu'il ſut qu'il avoit fait proclamer Empereur le fils d'Amurat IV, que la plupart de Bachas & des Provinces de l'Aſie s'étoient ſoumis à ſa domination ; qu'ils devoient être joints par le Roi de Perſe, & marcher droit à Conſtantinople, il eut beſoin de tout ſon courage pour ſoutenir ce coup imprévu. Il n'en fut pourtant pas abattu ; plus ce péril lui parut grand, & plus il trouva de force & de réſolution dans le génie ſupérieur qui l'avoit rendu tant de fois le ſoutien de l'Etat, & le conſervateur de ſon Maître : il regarda les révoltés comme des gens qui n'étoient aſſemblés que pour attacher de nouveaux triomphes à ſa gloire. Cet événément ayant été déclaré au Divan, en préſence de l'Empereur Mahomet IV & de la Régente ſa mere, on fut d'avis de faire valoir la loi par laquelle tous les Sujets du Grand-Seigneur, qui ſont au-deſſus de l'âge de ſept ans, ſont obligés de prendre les armes pour la défenſe de l'Etat.

Mais le Grand-Viſir rejetta cette propoſition, comme étant honteuſe à la puiſſance de l'Empereur ; & quoiqu'on lui remontrât qu'il n'avoit pas aſſez de forces ſur pied pour s'oppoſer à tant d'ennemis à la fois, & qui alloient l'attaquer de toutes parts, il aſſura ſa Hauteſſe qu'il avoit des moyens de la faire triompher, & d'apporter aux pieds de ſon trône la tête des traîtres qui avoient oſé ſe rebeller & ſéduire ſes Peuples, ſans recourir à des extrêmités qui feroient tort à ſa gloire.

Ce diſcours prononcé par un homme en qui on avoit une entiere confiance, remit le calme dans les eſprits & les ramena à ſon ſentiment. Ce Miniſtre voyant qu'on le laiſſoit le maître abſolu d'agir ſelon qu'il le jugeroit néceſſaire, donna ſes ordres ſi fort à propos pour faire des levées, augmenter & recruter ſes troupes, & fut obéi avec tant de diligence, qu'il ſe vit en état, non-ſeulement d'attaquer les ennemis, mais de les ſurprendre de tous côtés.

Pendant qu'il faiſoit ces préparatifs, il fut informé que pluſieurs Grands de la Porte avoient des intelligences ſecrettes avec Orcan-Ogly ; il ne balança point à les faire arrêter, & les ayant interrogés lui-même en plein Divan, & convaincus de leurs crimes, il leur fit trancher la tête. Ces exemples, qui furent fréquens, mirent un frein à la rebellion qui s'étoit gliſſée de la Capitale dans toutes les Provinces de l'Empire. Lorſqu'il eut groſſi les armées de l'Empereur, aſſuré les frontieres & les travaux qu'il avoit ordonnés devant Candie, il fit paſſer le Boſphore de Thrace à ſoixante mille hommes d'élite des troupes de l'Europe, qu'il fit joindre par celles qui étoient reſtées fidelles en Aſie, dont il compoſa une armée de quatre-vingt mille hommes ; & ayant lui-même paſſé le Boſphore, il en fit la revue, careſſa, récompenſa & diſtribua quantité d'argent ; en exhortant & promettant que tous ceux qui ſe diſtingueroient dans cette importante occaſion pouvoient attendre de la généroſité

de l'Empereur des récompenſes au-delà de leurs eſpérances; & leur donna pour Général ſon fils Achmet-Coprogly, jeune, mais plein de courage, d'eſprit & de prudence, avec ordre de marcher ſous la conduite du fameux Muſtapha, Bacha, grand Capitaine, homme de probité, d'une longue expérience, & qui avoit toute la confiance du Viſir.

Ce Miniſtre ayant fait partir l'armée pour aller au-devant des rebelles, ordonna de leur préſenter la bataille à la premiere occaſion, & revint à Conſtantinople, où il crut ſa préſence néceſſaire pour avoir l'œil à tout, ce qui l'avoit empêché de commander cette armée en perſonne. En effet, il trouva pluſieurs boute-feux qui commençoient à ſéduire le peuple, & même les Gardes du Sultan: ils furent découverts, & ſur le champ envoyés au ſupplice; & comme ſa prudence le faiſoit tenir prêt à tous les caprices de la fortune, il pourvut la Ville capitale de l'Empire d'une forte garniſon, fit réparer les fortifications, garnir les remparts d'une nombreuſe artillerie, & fit remplir les magaſins. Cependant les rebelles, qui, dans le feu qui les animoit, n'avoient pas voulu attendre la jonction de l'armée du Roi de Perſe, qui s'avançoit du côté de Babylone, forte de 30000 chevaux & de 50000 hommes d'infanterie, ayant eu avis de la marche de leurs ennemis, reconnurent alors la faute qu'ils avoient faite, & pour la réparer, ſe réſolurent à changer de route. Achmet-Coprogly

en étant informé, & pénétrant leur dessein, força sa marche, en disant à ses soldats que les ennemis fuyoient déjà devant eux; l'espoir de la victoire & des récompenses qu'on y avoit attachées leur fit faire une si grande diligence, qu'ils joignirent les rebelles & que les armées furent bientôt en présence. Achmet ne voulant pas laisser refroidir l'ardeur qu'il remarquoit dans ses Soldats, sans leur donner de repos, fit attaquer les ennemis avec tant de bonheur, qu'après un combat de trois heures, le Roi des Arabes, qui commandoit la droite, ayant été blessé à mort & emporté hors de la mêlée, les rebelles perdirent courage. Achmet qui s'en apperçut fit avancer un corps de cavalerie qui n'avoit point encore combattu : ces troupes fraîches profitant du désordre où l'accident de Réba avoit mis les rebelles, les enfoncerent & les défirent de ce côté, sans donner de quartier à personne.

Achmet fit replier ses troupes victorieuses sur le centre, où combattoit Soliman-Amurat avec une valeur digne d'un meilleur sort; dans le même moment Mustapha Bacha, ayant gagné beaucoup de terrein sur Orcan-Ogly, le fit reculer & l'enfonça : le désordre & la fuite des rebelles mettant Orcan-Ogly au désespoir, il monta un cheval frais & gagnant la tête des fuyards, il fit si bien par ses prieres, ses menaces & ses promesses, qu'il les ramena au combat; & les ayant rangés, il fut au secours de Soliman, qui étoit attaqué de tous côtés & qui se dé-

fendoit comme un lion. Le lieu où il combattoit lui étoit favorable par son assiette, ce qui obligea Mustapha, qui étoit sage & prudent, d'arrêter le courage d'Achmet, qui vouloit donner tête baissée, pour achever de remporter la victoire ; & lui faisoit entendre que la nuit alloit les surprendre, & seroit peut-être avantageuse à l'ennemi, si on poursuivoit le combat : il le fit résoudre d'ordonner aux Généraux de garder leurs avantages, & d'observer les rebelles jusqu'à nouvel ordre.

Chacun se couvrit du mieux qu'il put, en s'observant réciproquement ; & la nuit étant venue, Mustapha, qui avoit été ami d'Orcan-Ogly, lui envoya un trompette lui offrir la vie & celle de Soliman-Amurat, s'il vouloit se rendre, & qu'il obligeroit Achmet à leur donner sa parole & toutes les sûretés qu'ils pourroient raisonnablement espérer.

Cette proposition fut d'abord rejettée très-vivement par le Prince Soliman : mais voyant qu'elle faisoit impression sur Orcan-Ogly, & jugeant bien à tous ses discours qu'il étoit trahi & alloit être abandonné, la nécessité le contraignit à suivre le sentiment du traître Bacha, qui renvoya le trompette avec une réponse favorable. Tandis que ces choses se passoient du côté de Soliman-Amurat, le Roi Réba rendoit les derniers soupirs entre les bras de sa chere Rakima, à qui l'état présent de son époux avoit presque ôté la crainte de celui où son fils alloit se trouver. Réba, qui la voyoit toute en larmes, n'ayant autour de lui que très-peu de personnes, qui lui

lui étoient dévouées, entre lesquelles étoit un Eunuque nommé Zinim, en qui l'un & l'autre avoient une parfaite confiance : Madame, lui dit ce Prince mourant, si je meurs sans avoir eu la satisfaction de vous rendre entiérement contente, du moins j'ai la consolation de n'avoir rien épargné pour y parvenir, & vous prouver combien vous m'étiez chere. Mais enfin, continua-t-il en lui prenant les mains, il n'y a plus de remede, & je ne vois que trop que le Bacha d'Alep nous a trahis: il ne jouira pas long-temps de sa perfidie ; la politique de Coprogly m'est mieux connue qu'à lui : songez à vous, ma chere Rakima, & conservez-vous pour les précieux gages que je vous laisse de notre amour réciproque ; ne les abandonnez pas, & leur partagez toute la tendresse que vous avez pour moi. Et vous, Zinim, dit-il en se tournant du côté de l'Eunuque, je vous recommande la Reine ; faites en sorte d'avoir un passe-port d'Achmet, ou fuyez sans perdre de temps ; ne vous fiez point à la parole des Turcs ; enfin sauvez cette Princesse à quelque prix que ce soit, & la ramenez dans mes Etats.

Après ces mots, se sentant affoiblir de moment en moment, il embrassa la Reine, qui étoit presque aussi mourante que lui, & il expira dans les derniers transports de son amour. Cette Reine désolée n'avoit pas eu la force de dire une seule parole; elle avoit toujours tenu son visage colé sur les mains de son époux, lorsqu'il la pria de l'embras-

ſer : elle le fit avec un redoublement de douleur qui fit craindre qu'elle ne le ſuivît au tombeau. L'Eunuque Zinim, ayant laiſſé auprès d'elle des perſonnes dont il étoit ſûr, fut s'informer de ce qui ſe paſſoit. Le jour commençoit à paroître; & ayant appris que Soliman-Amurat & Orcan-Ogly s'étoient rendus à Achmet, que les rebelles mettoient les armes bas, & que l'on publioit un pardon général, & la liberté aux ſoldats de prendre parti dans l'armée victorieuſe, ou de ſe retirer, il jugea qu'il ne falloit ſonger qu'à fuir, d'autant plus qu'il apprit quelques momens après qu'on avoit mis le Prince & Orcan-Ogly ſous une forte garde, & qu'on les alloit envoyer dès ce même jour à Conſtantinople. C'en fut aſſez à ce fidele ſerviteur de Réba pour prévenir le malheur qui les menaçoit ; & retournant promptement auprès de la Reine, il lui répéta tant de fois que ſi elle avoit aimé le Roi ſon époux, elle devoit le faire voir en ſuivant ſes dernieres volontés, que cette Princeſſe, accablée du poids de ſa douleur, conſentit à tout ce qu'il voulut. Ainſi profitant du trouble qui regnoit par tout le camp, il la fit traveſtir & monter à cheval avec quelques eſclaves fideles, & eut le temps, l'adreſſe & le bonheur de l'en faire ſortir, & de la conduire dans ſon Royaume, après une longue & pénible marche.

Achmet-Coprogly ayant donné ſes ordres pour faire conduire ſûremene Soliman-Amurat & le Bacha d'Alep à Conſtantino-

ple, & avoir pardonné aux ſoldats rebelles, les incorpora dans ſon armée, & après leur avoir fait jurer qu'ils ſerviroient le Grand-Seigneur avec fidélité, il marcha au ſecours de Babylone que le Sophy avoit aſſiégée.

L'incertitude du ſuccès de la bataille avoit jetté une terreur ſi grande dans Conſtantinople, que malgré les ſoins du Viſir il y regnoit une confuſion & une conſternation générale : mais lorſque l'on eût appris la victoire d'Achmet-Coprogly, tout y prit une face nouvelle. La ſatisfaction du Grand-Viſir ſon pere alloit au ſuprême degré, la joie de la Régente & de l'Empereur Mahomet, de ſe voir délivrés d'un concurrent qui avoit fait trembler juſqu'aux fondemens de l'Empire, ſe faiſoit remarquer dans tous leurs diſcours & dans toutes leurs actions; & ils paroiſſoient n'en pouvoir jamais témoigner aſſez de reconnoiſſance au Viſir, qui avoit conduit ſi heureuſement cette grande affaire : mais la joie fut bien redoublée lorſque l'on vit arriver les deux victimes de la politique & du reſſentiment. On mit Soliman dans la priſon deſtinée aux fils ou freres des Empereurs, & Orcan-Ogly, chargé de chaînes, fut traîné au cachot.

L'un & l'autre alléguerent en vain la parole du Général Achmet : la politique du Grand-Viſir ne s'accordoit pas avec la religion de cette promeſſe : & malgré tout ce qu'ils purent dire, ils furent condamnés à perdre la tête. Pour cet effet on les conduiſit tous deux dans la place de l'Hippodrome;

où Soliman-Amurat, voyant qu'il n'y avoit plus d'espérance, fit éclater son indignation contre Orcan-Ogly, qui par sa lâcheté l'avoit contraint de se rendre, lorsqu'il pouvoit encore mourir glorieusement les armes à la main, & prévenir la honte d'expirer sous le fer des bourreaux.

La beauté de ce jeune Prince, ses graces, son port majestueux, son courage & sa résolution lui avoient attiré tous les cœurs; on s'attendrit, on le plaignit, on détesta la trahison du Bacha, & le coup qui fit tomber la tête de Soliman fit vomir mille imprécations contre Orcan-Ogly, & répandre un torrent de larmes à un peuple innombrable, qui étoit présent à ce triste spectacle. Son corps fut porté dans une Mosquée Impériale.

Mais la violence du peuple ne permit pas aux bourreaux de trancher la tête d'Orcan-Ogly; il l'arracha d'entre leurs mains, le mit en pieces, & en traîna les morceaux par toutes les rues de Constantinople, autant pour venger Soliman Amurat, que pour le punir de la rebellion contre Mahomet IV.

Ces tristes nouvelles furent bientôt apprises à la Reine Rakima; & quoiqu'elle ne se fût pas flattée que son fils eût un autre destin, elle en sentit un renouvellement de douleur auquel elle ne put résister: la mort de Réba avoit commencé d'altérer sa santé, celle de Soliman acheva de la mettre au tombeau. En arrivant dans ses Etats elle avoit fait couronner l'aîné des fils qu'elle avoit eus de Réba, & elle employoit sa languissante

vie à lui donner les inſtructions dont il avoit beſoin dans le cours de la ſienne, lorſque la certitude de ce dernier malheur lui fut annoncée avec toutes les précautions qui pouvoient en diminuer l'horreur : mais il ſembla qu'elle n'attendoit que ce coup pour perdre la lumiere ; & les maux dont ſon corps étoit tourmenté depuis la perte de ſon époux, s'étant faits ſentir avec plus de violence que jamais, elle expira en prononçant les noms de Réba & de Soliman, comme pour témoigner qu'elle alloit les rejoindre avec plaiſir.

Thélamont ayant ceſſé de parler, toute cette belle compagnie, à qui la fin de cette hiſtoire avoit fait répandre des larmes, fut aſſez long-temps à garder le ſilence, ne pouvant ſe remettre ſi promptement de l'eſpece d'altération que cela avoit cauſé dans leurs cœurs ; mais Eraſme prenant la parole : il ſemble, dit-il, que nous ſoyons à Conſtantinople ou en Arabie, & que les événemens que nous venons d'entendre ſe ſoient paſſés en notre préſence, tant nous en ſommes pénétrés. Je vous aſſure, répondit Camille en achevant d'eſſuyer ſes larmes, que ſi j'avois cru que Thélamont eût fait mourir Réba, Soliman & Rakima, je n'aurois jamais eu la curioſité d'apprendre leurs aventures.

Comme elle ne put achever ces mots ſans ſourire, ſes amis la raillerent galamment ſur ſa ſenſibilité pour des choſes paſſées depuis ſi long-temps, & dans des pays où on

devoit s'attendre à de pareilles catastrophes. Il ne faut point blâmer Camille, interrompit Florinde, quoiqu'elle soit d'un tempérament enjoué, ce qui est véritablement touchant lui remue le cœur; & Thélamont a raconté cette histoire d'une façon si intéressante, qu'il m'a paru plusieurs fois être témoin de ce qu'il nous rapportoit.

Pour moi, dit Orophane, j'en ai été charmé; mais je suis très-mécontent qu'il nous ait renvoyé en bien des endroits à l'histoire de Zaïme, parce que je prévois qu'Uranie ne nous en fera part que lorsqu'elle la donnera au public.

Vous jugez très-juste, répondit Uranie; mais votre attente ne sera pas longue, & j'espere satisfaire votre curiosité au premier voyage que nous ferons ici. Mais c'est nous remettre à l'année qui vient, dit Camille, & il nous faudra bien des histoires aussi intéressantes que celle de Rakima pour nous faire patienter jusques-là.

Comme nous ne nous sommes point encore ennuyés, dit Hortense, il y a lieu de croire que ce temps s'écoulera aussi agréablement que celui que nous avons déjà passé: mais pour revenir à ce que nous venons d'entendre, est-il rien de plus inhumain que cette politique des Turcs, de faire mourir ceux qui pourroient parvenir à l'Empire? Cette cruauté, répondit Erasme, ne vient que du fond de leur religion; comme la secte de Mahomet porte naturellement à la superstition, l'ignorance des peuples

qui la ſuivent leur fait tout prendre pour des preſtiges, & tout tenter pour prévenir les malheurs dont ils croient être menacés, ou pour parvenir au bonheur qu'ils eſperent.

Il eſt certain, ajouta Orophane, que la ſuperſtition eſt générale parmi ceux de cette ſecte: l'Empire Ottoman, celui de Perſe & du Mogol, les Indes, la grande & petite Tartarie ſont remplis d'impoſteurs qui vont par les pays, en contrefaiſant les Prophetes, annoncent les malheurs ou les fortunes, & qui, pour de l'argent, diſtribuent des baumes pour préſerver & des taliſmans pour obtenir.

Ce que je trouve de plus ſurprenant, dit alors Félicie, c'eſt que les Grands, qui ſont élevés avec ſoin, & qui doivent penſer autrement que le vulgaire, donnent auſſi facilement dans ces ſortes de panneaux que le commun du peuple, & que, lorſque le hazard les fait parvenir à ce qu'ils ſouhaitent, ils l'attribuent plutôt à l'infaillibilité de leurs taliſmans qu'à leur courage, leur prudence ou leur ſageſſe.

Ces ſuperſtitions, répondit Thélamont, ont produit de tout temps des effets ſinguliers. Rutilianus, Sénateur Romain, qui vivoit ſous le regne de Marc-Aurele, étoit grand Général d'armée, habile au cabinet, éloquent au Sénat, & univerſellement eſtimé; cependant avec de ſi grandes qualités il portoit la ſuperſtition à un tel degré que, lorſqu'il voyageoit, il deſcen-

doit de ſon char, & ſe mettoit à genoux devant les termes ou les pierres ſur leſquelles le Peuple avoit fait quelques libations, ou mis des guirlandes de fleurs. Lorſqu'il alloit à l'armée il traînoit après lui un eſſaim de Prêtres Payens, qui l'entretenoient dans ſes erreurs, ne faiſant ni grandes ni petites actions qu'après les avoir conſultés, & envoyant tous les jours des courriers à Male, à Claros & à Didime, pour conſulter les oracles trompeurs qu'on y rendoit. Je ne puis, interrompit Camille, entendre parler de Rutilianus ſans rire de la foibleſſe qu'il eut à ce ſujet pour le faux Prophete Alexandre, fils de Podalire. Cet impoſteur, né d'une famille pauvre & abjecte, s'établit dans la Paphlagonie, auprès du mur d'Abonus, dont il étoit : pays où les habitans, ignorans & groſſiers, couroient avec des tambours, des flûtes & des cymbales après les premiers Charlatans qui paſſoient, les regardant comme des Dieux deſcendus du Ciel pour les ſoulager, multiplier leurs troupeaux, & rendre leurs terres plus fécondes. Cet homme profitant de leur crédulité, les avoit obligés de bâtir un temple à l'honneur de Glycom, ou le ſecond Eſculape, qu'il diſoit avoir bien voulu naître chez eux. Ce Peuple ſuperſtitieux quittoit ſon travail journalier pour s'employer nuit & jour à la conſtruction de cet édifice, qui fut embelli de toutes les richeſſes du pays ; & c'étoit-là que le fourbe les abuſoit par ſes oracles.

Il se disoit descendu de Persée, & que la Lune, amoureuse de lui, y venoit passer toutes les nuits ; que de cet amour étoit venue une fille qu'il faisoit élever, & dont il assuroit que les enfans qui en naîtroient auroient le don de prophétie. La réputation de cet imposteur s'établit de telle sorte, que Rutilianus s'en entêta, & le crut si véritablement envoyé du Ciel pour le bonheur des hommes, qu'il tint à grand honneur d'épouser sa fille, & de la mener à Rome, où elle fut regardée comme une Divinité. Peut-on pousser plus loin la superstition ? & peut-on condamner les foiblesses des Peuples, lorsqu'on les trouve dans un tel degré parmi ceux qui en devroient être exempts ?

Ce même imposteur, dit Alphonse, eut la hardiesse d'envoyer une de ses prophéties à l'Empereur Marc-Aurele, par laquelle il assuroit une grande victoire dans la guerre que cet Empereur avoit contre les Peuples de Germanie ; mais l'armée Romaine fut battue, plus de vingt mille Romains resterent sur la place, & la victoire fut complette pour les belliqueux Germains ; & lorsque l'on en fit des reproches à l'imposteur, il eut l'insolence de se servir du même artifice d'Apollon au crédule Crésus.

Il avoit prédit, ajouta Mélante, qu'il vivroit cent cinquante ans, & qu'il mourroit, comme Esculape, d'un coup de foudre ; mais on le vit languir long-temps dans les

douleurs d'une fâcheuſe maladie, & mourir enſuite âgé de ſoixante & dix ans. La fauſſeté de ſes prédictions ne put guérir les peuples, & ſes ſectateurs dépêcherent une grande députation à Rutilianus, pour le ſolliciter de venir prendre ſa place. Ce Sénateur s'en défendit, & déféra cet honneur à un Médecin nommé Pettus, auſſi fourbe que ſon prédeceſſeur, ſe réſervant ſeulement le don de prédire après ſa mort. La foibleſſe de l'humanité n'eſt-elle pas bien à plaindre? & peut-on ſans pitié voir prendre à des hommes des opinions ſi contraires au bon ſens? Je trouve, reprit Thélamont, qu'il eſt moins ſurprenant de voir tomber dans l'erreur & dans les ſuperſtitions des Payens & des Mahométans, dont les religions même en ſont remplies, que d'en voir dans la nôtre, de qui la ſageſſe & la ſimplicité s'accordent ſi bien avec la raiſon. Eutychius, Evêque de Conſtantinople, qui étoit l'homme de ſon temps le plus profond dans toutes ſortes de ſciences, & le plus éloquent qui fût alors dans l'Orient, tomba dans l'opinion erronée de douter de l'article de la foi touchant la réſurrection des corps; cette héréſie trouva tant d'accès chez les Grands & parmi le Peuple, qu'il avoit preſque rangé dans ſon ſentiment l'Orient & une bonne partie de l'Occident.

Son éloquence ſéduiſoit les foibles, & ſa ſcience entraînoit les ignorans, qui croyoient qu'un homme d'un génie auſſi

ſupérieur, ne pouvoit ſe tromper ; il avoit fait de ſi grands progrès ſous les regnes de Juſtin le jeune & Tibere II, qu'en l'année 584, la religion chrétienne en étoit toute défigurée, & que les vrais fideles de l'Occident pleuroient amérement de voir cet aveuglement. Les troubles que les Lombards avoient apportés en Italie empêcherent les Papes de s'oppoſer aux progrès de cette nouvelle héréſie : mais Autharis, Roi des Lombards, ayant mis le ſiege devant Rome, la ſerra de ſi près, que rien n'y pouvant entrer, tout y périſſoit de faim & de miſere, ce qui obligea le Pape d'implorer le ſecours de l'Empereur Tibere II, qui, touché de ſes malheurs, ordonna un convoi de vaiſſeaux chargés de bled, qui fut conduit avec tant de diligence & de ſecret, qu'il entra dans Rome par le Tibre, ſans oppoſition.

Ce ſecours ayant ranimé le courage des Romains, ils prirent de ſi juſtes meſures pour la défenſe de la Ville, que le Roi des Lombards, voyant ſon armée diminuée de la moitié, & qu'il n'avoit fait que de foibles progrès devant cette place, leva le ſiege, pendant lequel le Pape mourut, & l'on élut à ſa place Pélage II. Auſſi-tôt que la Ville fut libre, le nouveau Pape nomma Légat Grégoire le Grand, qui n'étoit alors que Cardinal-Diacre, pour aller remercier l'Empereur Tibere du prompt ſecours qu'il avoit donné au peuple de Rome, & pour qu'il prît en bonne part la

consécration de Pélage, qu'on avoit été obligé de faire dans les troubles du siege.

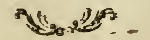
Le Légat arriva à Constantinople, où il fut reçu de l'Empereur & de toute sa Cour avec des honneurs infinis : son mérite l'avoit déjà fait connoître dans toute la République Chrétienne. Il obtint tout ce qu'il souhaitoit ; mais ce qu'il y eut de plus glorieux pour lui, fut la conversion du savant Eutichius, avec lequel il eut des conférences fréquentes, en présence de l'Empereur, des Grands & des Savans de l'Empire ; & par sa douceur, son savoir & son éloquence, il persuada si bien Eutichius, qu'enfin Dieu le toucha, & que l'on eut à Constantinople la consolation de le voir détester, condamner son hérésie, & en faire une abjuration publique, dans laquelle il persévéra jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après. Ainsi la foiblesse de l'esprit humain peut faire tomber les plus grands hommes dans les superstitions & les erreurs les plus absurdes : heureux lorsque Dieu permet qu'il se trouve de ces génies sublimes, qui, regardant les mêmes objets par d'autres faces, en reconnoissent la vérité, & de qui les lumieres sont assez fortes pour débarrasser leurs esprits des nuages dont la passion & la prévention les offusquoient.

Cette réflexion est digne de Thélamont, dit Camille, voyant qu'il avoit cessé de parler ; & nous ne pouvions mieux finir cette journée que par une morale si juste &

ſi bien appliquée. Et vous ne pouviez dire plus galemment, répondit Uranie, qu'il eſt temps de ſe retirer. Je vous proteſte, ajouta Hortenſe, que je ne me ſuis point apperçue que la nuit fût avancée ; & il y a tant de plaiſir à paſſer les heures de cette ſorte, qu'elles coulent inſenſiblement, ſans qu'on y faſſe attention. Pour moi, dit Florinde, qui ſuis dans l'opinion qu'on ne vit point aſſez pour apprendre tout ce qu'il faut ſavoir, je ſerois d'humeur à y employer également les jours & les nuits, ſi le corps pouvoit ſupporter cette eſpece de travail ſans en ſouffrir de l'altération.

Comme le repos lui eſt abſolument néceſſaire, reprit Uranie en ſe levant, quelque louable que ſoit votre inclination, ce ne ſera point ici que vous pourrez la ſatisfaire, votre ſanté nous étant trop chere pour y conſentir.

A ces mots cette belle compagnie, ayant banni les cérémonies qu'on pratique ordinairement en ſe ſéparant, ſe diſperſa pour ſe rendre chacun dans ſon appartement, où l'aiſance, la tranquillité & les douces occupations du jour leur fit paſſer la nuit ſans trouble & ſans inquiétude.



QUATORZIEME JOURNÉE.

Comme cette ſpirituelle compagnie ne s'étoit retirée que fort tard, le jour étoit aſſez avancé lorſqu'elle fut en état de ſe raſſembler. Uranie fut la premiere qui paſſa dans l'appartement de ſes aimables amies, à qui elle fit un peu la guerre ſur le temps qu'elles donnoient au repos; ajoutant galamment que c'en étoit un de perdu pour elle, puiſque cela la privoit du plaiſir de jouir de leur entretien.

Cet obligeant reproche lui attira une réponſe où tout ce que l'amitié a de tendre & de délicat fut déployé : leurs époux les étant venues joindre, & les trouvant encore dans le fort de cette converſation, ne firent qu'un ſalut ſilencieux, ne voulant point les interrompre, & prenant eux-mêmes une ſatisfaction extrême de les entendre ſe donner les unes aux autres toutes les louanges qu'elles méritoient, ſans fadeur, ſans flatterie, & avec un air de ſincérité qui faiſoit aſſez connoître qu'elles parloient du fond de leur cœur : mais ayant remarqué l'attention qu'ils prêtoient à leurs diſcours, elles en changerent pour rendre la converſation générale.

Alors Orophane prenant la parole : on ne peut trop admirer, dit-il, ce que nous venons d'entendre, & ce que nous voyons

tous les jours ici. Cinq femmes, belles, jeunes, & pleines d'eſprit, qui s'aiment véritablement, qui ſe plaiſent également, qui ſavent ſe rendre juſtice, & qui, ſans envie, ſans jalouſie, s'eſtiment réciproquement, ſans qu'il y en ait une qui veuille primer ſur l'autre : la choſe eſt aſſez rare, continua t-il en ſouriant, pour y faire un moment de réflexion.

La vôtre, répondit Florinde, eſt ſi flatteuſe pour nous, qu'elle mériteroit un remerciement proportionné : mais je crois que le plus agréable qu'on vous puiſſe faire eſt de vous avouer que c'eſt le deſir de mériter l'eſtime de cinq hommes qui raſſemblent entr'eux des qualités encore plus rares que celles que vous nous trouvez, qui nous fait éviter avec ſoin de tomber dans les défauts dont on accuſe notre ſexe. En finiſſant ces mots elle tourna les yeux ſur Eraſme, qui la regarda ſi tendrement qu'elle en rougit.

Vous ne devez point rougir, lui dit Uranie, charmante Florinde, d'avoir ſi bien développé les ſecrets mouvemens de nos ames; aucune de nous ne vous déſavouera, & je trouve que c'eſt une gloire pour nous de convenir que la ſource des perfections que nous pouvons avoir, eſt toute dans les objets que nous aimons.

Je ſuis perſuadé, interrompit Thélamont, qu'Orophane ne croyoit pas, lorſqu'il a parlé, nous attirer un compliment ſi plein de charmes : pour moi, j'en reſſens toute la

délicateſſe: mais c'eſt l'amour ſeul qui peut y répondre, & je lis dans les yeux de la compagnie qu'on lui en laiſſe le ſoin.

Quoiqu'un peu d'amour-propre, ajouta Félicie en riant, m'empêche d'avouer qu'Orophane ſoit abſolument la cauſe de mes bonnes qualités, je ne combattrai point le ſentiment de Florinde & d'Uranie, étant ſûre qu'en les imitant je ne puis que bien faire. Orophane ſe préparoit à répondre à la plaiſanterie de ſon aimable femme, lorſque Camille l'en empêcha : que ce ſoit, dit-elle, l'effet de notre attention ſur nous-mêmes, ou le deſir de nous rendre recommandables aux autres, qui nous ôtent certains défauts, il eſt aſſuré que rien n'eſt plus bas que l'envie que les femmes ſe portent entr'elles ; il me ſemble que notre vanité devroit détruire un pareil ſentiment, puiſque porter envie à la beauté ou aux perfections d'un autre, c'eſt faire connoître que nous ne les poſſédons pas.

Il eſt vrai, répondit Hortenſe, que cela choque l'amour-propre, qui nous fait naturellement pencher à nous croire auſſi parfaits que les autres, & ſur ce fondement nous ne devrions rien envier. C'eſt juſtement le contraire, dit Alphonſe : lorſque l'amour-propre domine en nous, il nous rend aveugles ſur les autres & ſur nous mêmes ; nous ne voyons point leurs bonnes qualités, & nous n'appercevons pas nos défauts. Mais, interrompit Florinde, pourquoi voit-on ſouvent qu'une belle femme criti-

que les charmes d'une autre ? Pourquoi ont-elles un ſecret dépit des louanges qu'on leur donne ? D'où cela vient-il ? Eſt-ce l'envie ou l'amour-propre, ou tous les deux enſemble ?

C'eſt demander très-finement une exacte définition des défauts du genre humain, répondit Eraſme ; mais comme cela nous meneroit trop loin, & puiſque nous ſommes tombés ſur l'amour-propre, il faut que je faſſe part à la compagnie d'une converſation ſur ce ſujet, dont j'ai été témoin quelques jours avant notre départ, ſans que les actrices de cette ſcene s'en ſoient apperçues. Je la trouvai ſi ſinguliere, que je l'écrivis mot à mot à meſure qu'elles parloient ; & ſi je puis avoir fait quelque changement dans les paroles, j'oſe aſſurer qu'il n'y en a point dans le fond de la choſe : je me ſervis dans le moment de mes tablettes, & je la mis au net à mon retour chez moi.

Ce diſcours ayant excité la curioſité de cette belle ſociété, on preſſa Eraſme de la ſatisfaire ; & dans le moment ayant tiré un papier : voici, continua-t-il, de quoi il s'agit, & qui vous fera connoître de quelle façon quelques uns penſent ſur l'amour-propre. Mais avant que de vous donner ce dialogue à lire, il eſt néceſſaire que je vous inſtruiſe comment j'ai pu le recueillir. Je traverſois un matin les Tuileries, ſans avoir deſſein de m'y arrêter : deux Dames marchoient devant moi ; & comme elles par-

loient assez haut, les premiers mots qu'elles se dirent me donnerent un desir ardent d'en écouter la suite; & voyant qu'elles prenoient le chemin d'un des bosquets qu'on a détruits depuis; j'y tournai aussi mes pas. Elles s'assirent, je me cachai, & tirant mes tablettes j'écrivis toute leur conversation; & c'est ce que vous allez lire, dit-il, en présentant le papier à Uranie, qui dans l'instant le lut à la compagnie.



L'AMOUR-PROPRE,

DIALOGUE.

SILVIANE, ARÉLISE,

ARÉLISE.

PAR quel hazard, ma chere Silviane, vous a-t-il pris envie de venir aux Tuileries si matin? Je ne vous ai jamais trouvée d'humeur à vous y promener, que lorsque le grand monde s'y rend en foule.

SILVIANE.

Il est des momens pour toutes choses, belle Arélise; il y en a où l'on aime le monde, & d'autres où la solitude a des appas: c'est dans un de ces derniers instans

que je me ſuis trouvée ce matin, & ce qui m'a fait vous prier de m'accompagner ici.

ARÉLISE.

Ce moment d'inclination pour la ſolitude partiroit-il de quelque mouvement extraordinaire? Et votre cœur n'a-t-il point quelque part à cette promenade ?

SILVIANE.

Je ne ſuis pas venue en ce lieu pour vous rien déguiſer; & je vous avoue que c'eſt un mouvement de chagrin qui me force à m'y rendre. Le croiriez-vous, belle Aréliſe ? je ſuis jalouſe.

ARÉLISE.

Quoique la jalouſie ſoit un mal qui rende ſouvent à plaindre ceux qui en ſont attaqués, je ne puis m'empêcher de me réjouir que vous le connoiſſiez, puiſqu'en m'apprenant que vous êtes jalouſe, vous m'appienez en même-temps que vous aimez : je n'ai rien déſiré avec plus d'ardeur que de vous voir prendre un attachement raiſonnable.

SILVIANE.

Hélas! ma chere Aréliſe, vos deſirs n'en ſeront pas plus ſatisfaits : il eſt bien vrai que je ſuis jalouſe; mais je n'aime pas pour

cela : je ne me ſens nulles diſpoſitions pour aimer.

ARÉLISE.

Comment ! vous reſſentez de la jalouſie, & vous n'avez point d'amour ?

SILVIANE.

Non vraiment, je ſuis jalouſe des ſoins que Liſimond rend à Méliſe; je ne puis ſouffrir qu'il ceſſe de venir chez moi pour ſe donner entiérement à elle ; mais malgré le chagrin que cela me cauſe, je n'aime point Liſimond, & je ne l'aimerai jamais.

ARÉLISE.

Je ne puis revenir de mon étonnement ; juſqu'ici j'avois toujours penſé qu'être jalouſe d'un homme aimable, étoit en être épriſe, & qu'on ne pouvoit reſſentir du dépit de le voir s'attacher à une autre, ſans avoir de la tendreſſe pour lui.

SILVIANE.

Vous êtes dans une erreur des plus étranges, belle Aréliſe : & pour vous en faire ſortir, apprenez que l'amour-propre ſuffit pour exciter en nous des mouvemens jaloux, ſans que la tendreſſe s'en mêle.

ARÉLISE.

Mais si vous n'avez que de l'amour-propre, vous n'êtes donc jalouse que de Mélise, non pas de Lisimond, puisque ne l'aimant point, toutes ses actions vous doivent être indifférentes ?

SILVIANE.

Moi, jalouse de Mélise ! Je suis incapable d'une pareille foiblesse ; elle est belle, elle a de l'esprit, je le sais, j'en conviens, je lui rends justice ; mais le même amour-propre qui me force à me piquer de ce que Lisimond me la préfere, me porte à croire aussi que je ne suis ni moins belle ni moins spirituelle qu'elle ; je ne la regarde pas comme une rivale, mais seulement comme une concurrente, & le dépit où je suis de ce que Lisimond quitte ma compagnie pour la sienne, ne vient que de mon amour-propre, qui me fait présumer que l'on ne doit me préférer personne, & que je mérite au moins l'égalité.

ARELISE.

J'avoue queje n'ai jamais donné une semblable étendue à l'amour-propre ; je croyois que c'étoit un mouvement intérieur qui nous portoit souvent à nous trop priser nous-mêmes, & à n'avoir pas assez bonne opinion

des autres; & de cette façon je l'ai regardé comme un vice que l'on devoit combattre de toutes ſes forces; mais je n'ai jamais imaginé que, prenant la place des paſſions, il pût nous donner de l'inquiétude & de la jalouſie pour des objets indifférens.

SILVIANE.

Ah! charmante Aréliſe, que vous donnez un trop petit eſpace à un ſentiment dont l'étendue n'a point de bornes! Je conviens que l'amour-propre eſt un mouvement de bienveillance pour nous-mêmes, qui nous porte à être les premiers à nous aimer; mais il faut auſſi convenir que c'eſt à lui que nous devons le deſir de nous faire aimer des autres, & que nous ne faiſons rien que par rapport à lui. C'eſt l'amour-propre qui régit toutes nos actions; c'eſt par lui que nous aimons, que nous haïſſons, que nous donnons, que nous refuſons, que nous nous vengeons, ou que nous pardonnons; enfin c'eſt un mouvement qui nous porte à ne regarder jamais que nous-mêmes dans tout ce que nous faiſons.

ARÉLISE.

Quoi! lorſque je m'attache à vous par les nœuds de la plus tendre amitié, ce n'eſt point par rapport à vous, ce n'eſt que par rapport à moi?

SILVIANE.

Sans doute ; ſi vous ne trouviez pas quelque agrément dans ma ſociété, ſi ma converſation ne vous faiſoit pas plaiſir, ou que mes mœurs fuſſent contraires aux vôtres, vous ne m'aimeriez pas & ne me chercheriez point. Il en eſt de même de moi à votre égard : ſi vous m'étiez incommode, inutile, ou ennuyeuſe, je ne ſerois point votre amie. Penſez-vous que, lorſque quelqu'un s'attache à nous, ce ſoit pour nous-mêmes ? Non, Aréliſe, ce n'eſt que pour lui ſeul, & par le plaiſir qu'il trouve à nous aimer : les hommes ont encore plus d'amour-propre que nous, puiſqu'ils prétendent que nous leur ſoyons fidelles, & que nous les aimions uniquement, dans le temps qu'ils volent de belles en belles, & qu'ils cherchent à plaire à toutes les femmes en général par la force de leur amour-propre, qui les porte à vouloir paroître aimables en tout temps, en tous lieux & à tout âge.

ARÉLISE.

Mais par-là vous détruiſez les belles paſſions, les amitiés ſinceres ; vous anéantiſſez la ſympathie & les reſſorts ſecrets qui ſavent ſi bien unir les cœurs ; vous aviliſſez les plus belles actions ; & ſi rien ne ſe fait que par amour-propre, la reconnoiſſance devient inutile, l'obligation eſt une

chimere, & vous donnez à toutes les vertus un principe d'intérêt qui en ternit la nobleſſe & l'éclat.

SILVIANE.

Je ne ſais rien de tout cela, puiſque je prétends, au contraire, que l'amour-propre fait naître les belles paſſions, cimente les amitiés, & porte aux grandes actions deux perſonnes qui, par la conformité de leurs ſentimens, de leurs goûts & de leurs mœurs, ſentent du penchant l'une pour l'autre: animées par leur amour-propre, elles cherchent mutuellement à ſe mériter, en faiſant éclater toutes les qualités qu'elles ont reçues de l'art & de la nature pour ſe faire eſtimer. Notre amour-propre ne nous fait rien entreprendre que d'eſtimable; pour acquérir de la gloire, il ne nous porte à rien qui ne ſoit glorieux. Les conquérans ont-ils eu en vue autre choſe qu'eux-mêmes dans leur amour-propre, qui leur donnoit l'émulation de s'imiter & de ſe ſurpaſſer? Enfin nous trouvons de quoi ſatisfaire notre amour-propre dans la gloire, la conſtance, la fidélité, la reconnoiſſance & la probité: chacun a le ſien, & le rend la ſource des vertus qu'il fait paroître.

ARÉLISE.

Je veux bien convenir que, pour ce qui regarde les actions éclatantes, l'amour-propre

pre peut y avoir quelque part; mais se peut-il que, lorsque je fais un plaisir essentiel à mon ami, & que ce plaisir est ignoré de toute la terre., je l'aie fait bien moins pour l'obliger, que pour satisfaire mon amour-propre ?

SILVIANE.

Mais, belle Arélise, quand ce service seroit caché à tout l'Univers, vous est-il moins connu à vous qui l'avez fait? Ne sentez-vous pas en vous-même une secrette joie, une certaine complaisance qui vous fait admirer la premiere la noblesse de votre action ? C'est un mouvement général à tous les mortels, vous n'en devez pas être exempte ; & ce mouvement est-il autre chose que l'amour-propre ? Les uns le mettent à publier leurs bienfaits, & les autres à les cacher.

ARÉLISE.

Celui à qui j'ai rendu ce service ne m'en doit donc avoir nulle obligation, puisque j'ai eu tant de satisfaction à le lui rendre ?

SILVIANE.

Le plaisir que vous avez ressenti en donnant, empêche-t-il celui qu'il a eu en recevant ? Cet ami n'a-t-il pas son amour-propre comme vous avez le vôtre ? Ne l'engage-t-il pas à une reconnoissance éternelle ?

Ne se dit-il pas à lui-même qu'il seroit le plus ingrat des hommes, s'il ne vous avoit pas l'obligation de ce que vous avez fait pour lui? L'amour-propre se révolte contre l'ingratitude, & c'est lui qui nous force à la reconnoissance.

ARÉLISE.

Puisque vous avez résolu de prendre le parti de l'amour-propre, & que vous le soutenez avec tant d'esprit, souffrez toutes mes questions, & daignez y répondre : je vous pardonne à vous, belle, jeune & spirituelle comme vous êtes, d'avoir un peu de cet amour. Mais comment me prouverez-vous qu'il soit compatible avec la vieillesse ou la laideur?

SILVIANE.

C'est en ces occasions qu'il est dans toute sa force; l'amour-propre nous porte à réparer le tort que nous a fait la nature en nous formant, ou celui qu'elle nous cause en vieillissant, par les avantages que nous pouvons retirer de notre esprit, de nos bonnes manieres, de notre sagesse & de toutes les vertus qui ont assez d'éclat d'elles-mêmes. Sans le secours de la jeunesse & de la beauté, ne tire-t-on pas une gloire d'être sage, savant, généreux, affable, charitable? Et ce qui est gloire est-il autre chose que l'amour-propre? Cet amour nous oblige

non-ſeulement à cacher nos défauts avec ſoin, mais encore à nous rendre auſſi parfaits que nous le pouvons être. Je porte plus loin ce que je penſe ſur ce ſujet : car il m'eſt impoſſible de croire qu'un ſcélérat puiſſe avoir de l'amour-propre, ce ſentiment de bienveillance pour nous-mêmes ne pouvant venir que des bonnes qualités que nous nous connoiſſons : ainſi il ne peut naître dans les ames qui n'en ont aucune.

ARÉLISE.

C'eſt où je vous attendois : comment pourrez-vous ſoutenir cet article, lorſque nous voyons tous les jours des gens, en hommes & en femmes, qui n'ont nulle des qualités que vous demandez, qui ſont remplis de bonne opinion d'eux-mêmes ? Comment nommerez-vous cette opinion ? n'eſt-ce pas amour-propre ?

SILVIANE.

Non aſſurément ; c'eſt fatuité dans les hommes, & bêtiſe chez les femmes. Ne faites pas ce tort à l'amour-propre, de le confondre avec de tels défauts ; la raiſon eſt la mere de l'amour-propre, & vous me citez des gens qui n'en ont pas. C'eſt par les lumieres de la raiſon que nous reconnoiſſons nos défauts & nos bonnes qualités, & c'eſt par le ſecours de l'amour-propre que nous cachons les uns, & que nous faiſons briller les autres. Enfin, chere Aréliſe, je vous le répete encore, toutes

les choſes dont on peut tirer de la gloire, de l'honneur, ou du plaiſir, ne viennent que de l'amour-propre.

ARÉLISE.

Ainſi donc, ſelon vous, belle Silviane, l'amour-propre devient la ſource de toutes les vertus.

SILVIANE.

Il en eſt du moins le ſoutien, & c'eſt lui qui les fait paroître dans toute leur étendue.

ARÉLISE.

On dit cependant que l'amour-propre nous aveugle, & qu'il n'y a que lui qui nous empêche de connoître nos défauts.

SILVIANE.

Les défauts qui naiſſent ſimplement de la foibleſſe humaine, l'amour-propre les tolere, nous portant à croire qu'en faveur des belles qualités que nous poſſédons, on peut bien nous paſſer de certaines bagatelles; mais il ne ſauroit nous aveugler ſur les défauts qui tournent au vice: il ne peut nous empêcher de connoître ceux qui nous dominent; au contraire, bien loin de nous les cacher, c'eſt lui qui nous y fait faire attention, afin de nous en corriger. Le prin-

cipe de l'amour-propre étant de nous rendre aimables, nous voyons clairement que nous ne pouvons l'être avec des défauts essentiels, & c'est à l'amour-propre que nous en devons la correction.

ARÉLISE.

Mais cet amour, que vous faites si raisonnable, ne se révolte-t-il pas dans quelques personnes, lorsque l'on s'ingere de vouloir les corriger.

SILVIANE.

Cela vient souvent plutôt de l'orgueil que de l'amour-propre : j'avoue cependant qu'il est délicat sur cet article ; mais c'est, selon le temps, le lieu ou les occasions que l'on prend pour nous corriger, que l'on révolte notre amour-propre ; & c'est aussi selon les gens qui se mêlent de faire cette correction. Si quelqu'un, que je connoîtrois à peine, & en qui je n'aurois nulle confiance, s'avisoit de vouloir corriger mes défauts, mon amour-propre en seroit sans doute choqué ; mais si mon ami prend son temps pour me faire connoître, avec douceur & avec adresse, ce qui est défectueux en moi, mon amour-propre lui en aura de l'obligation; & je ne sentirai point d'autre honte que celle d'être tombée dans ce défaut, & de ne m'en être pas apperçue la premiere.

Il faut que je vous cite là-dessus, pour exemple, une aventure qui m'est arrivée. Vous connoissez Célimene : elle est belle, elle a l'esprit orné, & le cœur excellent ; mais elle étoit autrefois si fort portée à la colere, que la moindre chose qui choquoit son sentiment la mettoit en fureur, fut-ce dans les conversations les mieux réglées, & dans les meilleures compagnies: alors toutes ses graces, toutes ses beautés se changoient en une laideur insupportable; on ne pouvoit croire que ce fût la même femme.

Comme elle me plaisoit, j'étois touchée en secret de lui voir un défaut si terrible ; mais n'étant pas encore assez libre avec elle pour chercher à l'en corriger, je n'osai me hazarder à lui faire connoître combien cela la rendoit désagréable à ceux-mêmes qui l'aimoient le plus. Notre connoissance s'étant fortifiée, un jour que je me trouvai seule avec elle, la conversation étant tombée sur une matiere susceptible de dispute, & mon sentiment étant fort opposé au sien, toutes ses raisons ne pouvant m'en faire changer, elle se mit dans une colere si violente, que je ne l'avois jamais vue si affreuse qu'elle me le parut alors. Dans le moment j'imaginai un moyen sûr de la corriger, ce fut de réveiller en elle l'amour-propre, que cette passion véhémente sembloit avoir étouffé; & tandis qu'elle jettoit feu & flamme, je lui présentai un miroir, sans lui répondre un seul mot : elle y arrêta ses regards, elle se vit, & ce fut avec une surprise extrême qu'elle remarqua l'état où sa violence la mettoit.

Elle vit ce beau viſage, ſi fin, ſi délicat, enflé, violet & rempli de groſſes veines; cet objet l'effraya, elle ſe calma, & s'appercevant qu'inſenſiblement ſes beautés renaiſſoient à meſure qu'elle reprenoit ſa tranquillité, elle retoucha ſa coëffure, ſe regarda avec complaiſance; & m'ôtant le miroir, que j'avois toujours tenu en gardant un profond ſilence, & m'embraſſant en riant, je profiterai de cette leçon, me dit-elle, & je vous prie de me conſerver votre amitié.

Depuis ce jour elle s'eſt ſi bien corrigée, que je ne crois pas qu'il y ait une femme plus douce & plus raiſonnable. Vous voyez, belle Aréliſe, qu'elle ne doit cette perfection qu'à l'amour-propre, qui lui a fait connoître qu'avec un défaut de cette nature elle ne pouvoit jamais prétendre à plaire.

ARÉLISE.

Vous me ſéduiſez, ma chere Silviane, & je ſuis preſque vaincue en faveur de l'amour-propre; mais que deviendra le vôtre, ſi Liſimond vous préfére toujours à Méliſe?

SILVIANE.

Le même amour-propre qui m'a rendue ſenſible à cette préférence, ſervira à m'en conſoler, & me portera à croire qu'il

ne méritoit pas l'attention que j'ai faite à ſon changement.

Uranie ayant achevé de lire, chacun applaudit ce petit ouvrage, & remercia Eraſme de leur en avoir procuré le plaiſir. Je vous aſſure, dit alors Uranie, que je trouve beaucoup d'eſprit & de délicateſſe dans les penſées de Silviane; & quoique je ſente bien qu'elle porte un peu trop loin le mérite de l'amour-propre, elle le fait avec tant d'art, que je lui pardonne en faveur de la nouveauté. Je ne ſais, répondit Florinde, ſi c'eſt par amour-propre ou par quelqu'autre motif que je me ſens piquée du myſtere qu'Eraſme m'a fait de cette rencontre: mais j'avoue que j'y ſuis ſenſible.

En cela, lui dit-il, ma chere Florinde, je ne ſuis coupable que d'oubli; & je vous proteſte que, ſans la converſation qui a donné lieu à vos ſentimens ſur l'amour-propre, je ne me ſerois pas encore ſouvenu de celle que vous venez d'entendre; & une preuve certaine que je n'ai pris nul intérêt aux perſonnes qui parloient, c'eſt que je ne les ſuivis point lorſqu'elles ſe leverent pour s'en aller, & je ne me ſuis pas ſeulement informé depuis qui elles étoient, quoiqu'elles ſe nommaſſent ſouvent dans le cours de leur entretien, ce qui m'a facilité de mettre leurs noms dans le dialogue que j'en ai fait.

Eraſme, ajouta Alphonſe, eſt d'un caractere ſingulier ſur l'exacte fidélité; & vous n'auriez aucune peine à croire ce qu'il

vient de vous dire, si vous l'aviez vû comme moi dans les voyages que nous avons faits ensemble ; non-seulement il étoit insensible à toutes les beautés qu'on lui vantoit, mais il évitoit avec soin les occasions où il pouvoit les voir : s'imaginant, m'a-t-il avoué depuis, qu'il auroit offensé celle qu'il aimoit, en donnant le moindre moment d'attention à une autre.

Convenez à présent, belle Florinde, lui dit Félicie, que votre amour-propre est agréablement flatté par ce témoignage. Je dirai même plus, lui repartit cette aimable femme en souriant, je commence à sentir la force du raisonnement de Silviane ; car il me paroît que mon amour-propre a chassé les nuages dont un peu de jalousie alloit offusquer ma raison. Mais, continua-t-elle, malgré cette petite marque de foiblesse dont je n'ai pas été la maîtresse, je serois fort aise de connoître une personne qui pense si délicatement, & qui sait si bien tourner les défauts en bonnes qualités. Il ne sera pas difficile de vous satisfaire, répondit Hortense : cette Silviane est fort amie de Célimene, & je suis persuadée qu'elle se fera un plaisir véritable de devenir la vôtre. Vous ne dites rien d'Arélise, interrompit Camille : je la trouve sensée ; & son caractere me plaît par ses discours.

C'est une preuve de votre discernement, dit alors Mélente ; Arélise est une fille de mérite, d'un esprit sage, solide, & d'une société agréable : Silviane & elle sont amies

dès l'enfance, & quoiqu'elles penſent & s'expriment ſouvent différemment, elles ſoutiennent leurs ſentimens avec tant d'eſprit & de graces, qu'elles emportent également les ſuffrages de ceux qui les entendent. Voilà d'aimables portraits, reprit Uranie, & je prierai Célimene d'en augmenter notre ſociété.

A peine Uranie avoit-elle ceſſé de parler, qu'on vint avertir qu'on avoit ſervi; on fut ſe mettre à table, & le mouvement de la jalouſie dont Florinde avoit été attaquée ayant donné une ample matiere à ſes amies de la railler, elle fut l'objet, pendant le repas, de pluſieurs traits auſſi vifs que ſpirituels; elle les ſoutint & y répondit avec tant d'agrément, & une douceur ſi charmante accompagnoit ſes reparties, qu'elle s'en attira de nouvelles louanges par toute cette belle compagnie; & le tendre & fidele Eraſme s'applaudit plus d'une fois en ſecret d'avoir eu cette preuve de l'amour de ſon aimable femme.

Cette converſation ſe termina avec le dîné; & chacun s'étant levé, on ſe rendit dans le cabinet des livres, où, ſuivant la coutume établie en ce lieu inſtructif & amuſant, on ne s'occupa d'abord qu'à feuilleter ce qui pouvoit convenir à la ſituation de l'eſprit & de l'humeur où l'on ſe trouvoit alors. Après avoir quelque-temps gardé le ſilence, Florinde prenant la parole, il faut, dit-elle, que je parle aujourd'hui la premiere, & qu'imitant la vivaci-

té de Camille, j'interrompe votre lecture pour vous faire part de la mienne ; je ſuis tombée ſur un abrégé de la vie de l'Empereur Adrien, & je ne puis renfermer dans mon cœur l'admiration que m'inſpire ce grand Prince.

Il eſt vrai, répondit Télamont, qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes lui reſſemblaſſent ; mais dans ce que vous liſez, vous n'en voyez qu'un portrait imparfait. Ælius-Adrianus, continua-t-il, voyant que tout le monde l'écoutoit, étoit le plus bel homme & le mieux fait de ſon temps ; la douceur, la tempérance & la modération étoient ſes vertus favorites : il aimoit & protégeoit les Sciences & les Arts. Pluſieurs grandes victoires qu'il avoit remportées ſous les yeux de l'Empereur Trajan, avoient prouvé avec éclat ſa valeur & ſa prudence, & lui avoient acquis l'eſtime de ce Prince, & l'amour de tout l'Empire ; il étoit Eſpagnol, comme Trajan, & même ſon parent.

Mais ſi tant de belles qualités le rendirent recommandable à cet Empereur & à ſes ſujets, elles firent encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit de l'Impératrice Plotine, femme de Trajan ; c'étoit une Princeſſe qui poſſédoit elle-même toutes les vertus qui font les Héros : d'un génie ſupérieur & profond, elle connut tout le prix d'un homme tel qu'Adrien ; & voyant l'Empereur ſans enfans, elle crut ne pouvoir faire

un plus beau présent à l'Empire que de se lui donner pour Empereur.

Dans ce dessein, & connoissant la haute estime que Trajan avoit conçue pour Adrien, elle sut l'augmenter de telle sorte, en lui faisant remarquer tout ce qu'il avoit fait de grand, que cet Empereur l'adopta. Adrien s'étoit servi avec tant d'art des vertus dont le Ciel l'avoit orné, qu'il avoit entiérement gagné le cœur des troupes & du peuple ; ce qui fit que tous les Ordres de l'Empire approuverent unanimement le choix de l'Empereur Trajan.

Ainsi, après la mort de ce Prince, Adrien fut proclamé avec mille bénédictions : son premier soin fut de donner des marques de sa vive reconnoissance à sa bienfaictrice, ayant la modestie de croire que, sans les soins qu'elle avoit pris pour son élévation, toutes ses grandes qualités ne l'auroient point fait parvenir à l'Empire. Jamais Prince ne porta la reconnoissance à un plus haut degré ; cette illustre Impératrice n'avoit rien à désirer, tout ce qu'elle demandoit lui étoit accordé, souvent même elle étoit prévenue ; mais tandis qu'Adrien se faisoit un plaisir délicat de donner à Plotine toute l'autorité qu'elle pouvoit souhaiter, elle mettoit le sien à se prescrire des bornes : plus jalouse de la gloire de l'Empereur que de sa puissance, elle avoit l'attention de ne lui jamais rien demander qui ne fût juste & raisonnable ; ainsi les graces

désirées & accordées tournoient toujours à la gloire de l'un & de l'autre, & au bien général de l'Etat.

Adrien donnoit tous les jours deux heures de son temps à des hommes de lettres choisis, qui tenoient dans son palais des conférences sur toutes sortes de sciences; on les mettoit en écrit, & on avoit soin de les lui envoyer lorsqu'il étoit en voyage; ce qui lui arrivoit souvent, parce qu'il parcouroit toutes les Provinces de l'Empire, pour le bien & le soulagement des peuples, dont il écoutoit les plaintes avec bonté. Il semble que lorsque le Ciel a mis sur le trône un Prince amateur des belles-Lettres, il prenne plaisir à faire naître des hommes illustres sous son regne. Adrien, sous le sien, eut la satisfaction d'en voir quatre fameux pour l'histoire; Suétone, qui étoit son Secrétaire; Plutarque, qui étoit son ami privé; Pausanias & Trogue-Pompée, qui ont laissé à la postérité dans leurs écrits des marques éclatantes de la sagesse de ce grand Empereur. Mais comme il n'y a point de bonheur parfait, celui d'Adrien fut vivement altéré par la perte de l'Impératrice Plotine. Cette Princesse, qui le suivoit ordinairement dans ses voyages, mourut dans la ville de Nîmes, qui étoit alors appellée la seconde Rome: c'étoit la plus belle, la plus grande & la plus magnifique de l'Empire.

Les Empereurs l'avoient embellie de temples superbes, d'un amphithéatre,

d'arcs de triomphe, & d'un aqueduc qui conduisoit les eaux sacrées depuis Usez jusqu'à Nîmes, malgré l'obstacle que la nature y avoit mis par la riviere du Gardon, qui est un torrent rapide qui passe entre deux hautes montagnes. Sur cette riviere les Romains bâtirent le fameux pont du Gard, qui, par ses trois ponts les uns sur les autres, met les deux montagnes à niveau; sur lesquels ont passé les eaux sacrées jusqu'à la décadence de l'Empire Romain, que les Goths, ennemis de la grandeur Romaine, le détruisirent en partie. Ce fut donc dans cette belle Ville que la mort enleva Plotine à l'Empereur Adrien : son deuil & ses regrets pour cette perte furent si grands, qu'ils firent craindre pour sa vie; & l'on peut dire que sa douleur égala sa reconnoissance.

Il lui fit des obséques superbes; & selon la coutume de ce temps-là son corps fut brûlé, & des flammes de son bûcher sortit un paon, qui se perdit dans les nues, pour marque de son apothéose, les Impératrices y ayant part aussi bien que les Empereurs, n'y ayant de différence que dans les animaux qui sortoient des flammes. Pour les Empereurs c'étoit un aigle, oiseau de Jupiter, & pour les Impératrices un paon, oiseau consacré à Junon. Les cendres de cette Princesse furent mises dans une basilique magnifique, qu'Adrien lui fit élever, dans laquelle on lui rendoit les honneurs divins.

Ce temple, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tout le monde, est soutenu de trente-six colonnes de marbre, de l'ordre Corinthien ; la base, les chapitaux & les corniches sont d'un travail merveilleux, & la frise qui regne autour du temple semble un ouvrage d'orfévrerie : ces superbes colonnes ont servi de modele à la façade du Louvre, qui est regardée des plus grands maîtres comme un chef-d'œuvre.

Ce monument a été réparé de nos jours par les soins de monsieur de Lamoignon de Baville, Intendant de Languedoc, aussi-bien que le pont du Gard ; & Louis le Grand a donné la basilique aux révérends Peres Minimes, qui en ont fait leur église.

L'Empereur Adrien étoit d'un abord facile ; affable avec les Grands, & rempli de bonté pour les peuples : il marchoit à pied à la tête de son armée, afin d'encourager son Infanterie à le suivre & souffrir la fatigue sans murmurer.

Un jour une villageoise l'ayant rencontré auprès de Nîmes, faisant défiler l'armée Romaine, le supplia de vouloir l'écouter : cet Empereur lui dit qu'elle prenoit mal son temps, & qu'il n'en avoit pas le loisir. Alors cette femme, vive comme le sont toutes celles de cette province, lui cria à haute voix : ne soyez donc plus Roi. Adrien, sans se fâcher de la hardiesse de la villageoise, l'admira, & sur le champ l'écouta & lui accorda ce qu'elle lui demanda. On ne peut guere citer un plus grand exem-

ple de modération. Il maintint la paix autant qu'il lui fut possible ; & lorsque les peuples voisins de l'Empire voulurent lui faire la guerre, comme ses armées étoient toujours prêtes, il les surprenoit souvent par sa diligence, & les châtioit sévérement ; mais il leur accordoit la paix.

Il n'y eut que la nation Juive à laquelle il fit une cruelle guerre, à cause de ses révoltes continuelles : cependant, après les avoir châtiés rigoureusement, il leur donna la paix, à condition qu'aucun d'entr'eux n'habiteroit plus dans Jerusalem ; leur défendant d'en approcher jamais d'assez près pour la voir : après quoi il fit rebâtir cette Ville, qu'il entoura de superbes murailles, bien fortifiées, & mit dans son enclos le mont du Calvaire, & la fit appeller de son nom, Ælia.

Enfin ce grand Prince, après avoir regné pendant vingt ans, tomba dans une longue & dangereuse maladie, dont les douleurs lui firent souvent souhaiter la mort; mais il fit la funeste expérience de vouloir & de ne pouvoir mourir. Sur la fin de sa vie, & prêt à rendre les derniers soupirs, il dit plusieurs fois ce proverbe commun parmi les Grecs : le grand nombre de Médecins a fait mourir le Roi.

Il avoit adopté Marcus-Antonius, surnommé le Pieux, né à Nîmes, & qui fut un second Numa. Il fit de somptueuses obseques à Adrien ; ses cendres furent mises dans un tombeau près du Tibre : ce

tombeau, fait d'une ſtructure épaiſſe & ſolide, fut appellé & s'appelle encore aujourd'hui le Mole d'Adrien ; ce furent les ſoins que prit Antonin de lui rendre les honneurs funebres qui lui acquirent le ſurnom de Pieux.

Ce qu'il y a de ſingulier & de remarquable, c'eſt que de tous les monumens que les Romains ont conſacrés à leur gloire, il n'en reſte aucuns de ſi parfaits que ceux qui portent le nom d'Adrien ; il ſemble que par l'effet d'une protection inviſible, ils aient été conſervés malgré le temps & la fureur des Barbares.

Cela eſt certain, dit alors Eraſme, voyant que Thélamont avoit ceſſé de parler ; & c'eſt une réflexion que nous avons faite pluſieurs fois, Alphonſe & moi, dans le cours de nos voyages.

En vérité, répondit Camille, je ne ſuis point ſurpriſe de l'admiration qu'Adrien a inſpirée à Florinde ; & tout ce que Thélamont vient de nous rapporter me le fait regarder comme un des plus grands Princes de ſon temps. L'Impératrice Plotine, ajouta Félicie, mérite auſſi beaucoup de part à l'eſtime de la poſtérité ; & ſon amitié pour l'Empereur Adrien a quelque choſe de ſi reſpectable & de ſi noble, qu'elle eſt digne des plus grands éloges. Suétone, répondit Uranie, en a pris le ſoin, auſſibien que de celui d'Adrien, & ce ſont des morceaux qui éterniſent leur mémoire à jamais.

Je trouve, dit Hortenſe, que le ſurnom de Pieux, que l'on donna à l'Empereur Antonin, étoit judicieuſement appliqué ; rien, ſelon moi, ne témoignant plus de piété que les devoirs que l'on rend aux morts: il me ſemble que l'on ne ſauroit trop honorer leurs cendres, & que, de quelque religion qu'on ſoit, on doit avoir une extrême vénération pour les endroits qui en ſont les dépoſitaires.

Auſſi, ajouta Orophane, les tombeaux ont-ils été reſpectables dans tous les temps, parmi même les Nations les plus barbares. Arianus écrit dans ſon Livre ſecond, qu'Alexandre le Grand ayant trouvé le tombeau de Cyrus ouvert, qu'on avoit fouillé & pillé, en fut ſi indigné & ſe mit dans une ſi forte colere contre les auteurs de ce crime, qu'il ordonna que l'on en fit d'exactes perquiſitions ; & Diodore aſſure qu'ayant été avéré que Policamus étoit le coupable, il le fit punir d'une mort ignominieuſe. Après pluſieurs ſacrifices pour appaiſer les mânes de Cyrus, il lui fit conſtruire un nouveau tombeau, où il fit travailler les plus habiles Artiſtes de la Grece, dans lequel il fit mettre ce qu'il avoit pu recueillir des reſtes précieux de ce grand Prince. Il fit auſſi traduire ſon épitaphe de la langue Perſique en Grec, qui fut gravée ſur ſon tombeau.

Il eſt ſurprenant, reprit Mélente, qu'un auſſi grand Conquérant que Cyrus ait eu une épitaphe ſi ſimple, quoique prophétique ;

mais je trouve que la modeſtie qu'elle renferme eſt une belle leçon pour tous les hommes en général. Voici comme pluſieurs Auteurs la rapportent : *Qui que tu ſois, ô homme! & d'où tu viennes; car je ſuis aſſuré que tu viendras : je ſuis celui qui conquis l'Empire des Perſes, & te prie de ne porter envie à ce peu de terre qui couvre mon pauvre corps.*

Il eſt vrai, dit Alphonſe, qu'on ne peut faire une épitaphe plus ſuccincte, mais en même-temps plus utile pour abaiſſer l'orgueil des mortels ; on n'en devroit point faire qui ne fût dans ce ſtyle, pour engager les hommes à ne faire nul cas des avantages qu'ils peuvent acquérir pendant leur vie, puiſqu'il en reſte ſi peu de choſe. Pour en revenir au grand Alexandre, continua-t-il, j'ai lu que ce Prince avoit un ſoin extrême de la ſépulture de ſes Soldats; qu'il commandoit la même exactitude à ſes Capitaines, & ne pardonnoit aucune négligence là-deſſus.

Après que Clovis, premier Roi de France, reprit Uranie, eût remporté la fameuſe victoire à la bataille mémorable qu'il donna près de Poitiers contre Alaric, Roi des Viſigots, il fit enterrer avec ſoin tous les morts dans un cimetiere que l'on voit encore aujourd'hui, appellé le cimetiere de Cynant, ſur la riviere de Vienne, à cinq lieues de Poitiers, que la vénération des Habitans du pays a toujours conſervé : il contient environ quatre arpens de terre.

Cela me fait ſouvenir, dit alors Oropha-

ne, d'une aventure assez plaisante arrivée quelque-temps après la ligue d'Ausbourg, où le commerce étant interdit entre la France & l'Angleterre, avoit rendu le plomb extrêmement cher.

A Aumale, petite ville de Normandie, au diocese de Rouen, de l'Election de Neufchâtel, sur la frontiere de Picardie, est une Abbaye de Cluny, de l'Ordre de Saint Benoît, non réformée, dans l'église de laquelle les tombeaux des Princes de la maison de Lorraine ont été construits, du temps que ce duché leur appartenoit; les Princes & Princesses décédés en France y ont été portés, & mis dans des cercueils de plomp, dans une cave voûtée, au-dessous des tombeaux.

Un homme, dont je tairai le caractere, sachant que ces cercueils se pouvoient tirer aisément du caveau, prit si bien son temps qu'il les tira, les fondit, les mit en saumons, & les envoya vendre à Amiens, à Rouen & à Paris. Quelque-temps après il fut nécessaire de faire des réparations à la voûte de l'église; pour cet effet on l'appuya, mais un desappuis portant justement sur celle du caveau, on fut obligé de l'étayer aussi. On l'ouvrit; jugez de la surprise de ceux qui y descendirent, en voyant les ossemens des Princes & des Princesses confondus ensemble & entassés les uns sur les autres, & leurs cercueils enlevés. Le Vicomte d'Aumale fut appellé, qui y fit descente avec les autres Officiers de la Jurisdiction ordinaire, & en donna avis au Procureur Général du Parlement

de Normandie, & au Promoteur de l'Officialité de Rouen. Le crime fut trouvé si grave, que le Parlement nomma d'abord des Commissaires de son corps pour se transporter sur les lieux. Ils partirent de Rouen, accompagnés des Officiers de l'Officialité. Etant arrivés à deux lieues d'Aumale, le coupable, croyant son crime bien caché, fut au-devant de ces messieurs, & leur fit une harangue pathétique, pour les exhorter à venger les mânes de tant d'illustres Princes dont on avoit violé la sépulture, les en priant en leurs noms & au nom du Public; ajoutant que ces tombeaux avoient été respectés pendant les guerres cruelles qui avoient agité la France; que ces lieux saints avoient servi d'asyle; que les nations les plus barbares les avoient eus en vénération, & qu'il étoit inoui de voir que les Chrétiens avoient eu la témérité d'en troubler la paix & de porter des mains profanes sur des corps qui reposoient aux pieds des Autels. Ce discours, prononcé avec ferveur, toucha vivement ceux à qui il étoit adressé: ils admirerent le zele de cet homme, le consolerent & lui promirent justice. Enfin, étant arrivés à Aumale, ces messieurs firent des perquisitions si exactes qu'ils découvrirent la vérité: mais quel fut leur étonnement lorsqu'ils trouverent que le harangueur étoit le seul coupable! Toutes les preuves & les indices ne tombant que sur lui, il fut décrété, arrêté & conduit dans les prisons de Rouen, pour son procès lui être fait & parfait.

Cependant il eut des amis qui s'employerent si fortement pour lui, qu'il y eut un Arrêt qui ordonna un plus ample informé, le prévenu gardant toujours prison close; mais au bout d'un an, faute de nouvelles preuves, il fut élargi, & les os des Princes resterent sans cercueil. La façon dont Orophane raconta cette aventure divertit fort la compagnie. Pour moi, dit Félicie, j'avois déjà pardonné au coupable, sur sa harangue; elle m'avoit prévenue en sa faveur, par la rareté du fait. On peut bien dire, ajouta Florinde, que celui-là ne péchoit pas par ignorance, puisqu'il détailla si pathétiquement le respect que l'on devoit avoir pour les tombeaux.

Mais, continua-t-elle, si nous avons trouvé l'Empereur Adrien digne d'une glorieuse mémoire, & si Marc-Antonin passa pour un autre Numa, ne pouvons-nous pas mettre, par un contraste sensible, l'Empereur Tibere au rang des plus méchans Princes qui aient été; & ne devons-nous pas convenir que s'il fût mort au commencement de son regne, il eût abusé la postérité par ses fausses vertus? Il n'y a point de doute à ce que vous dites, belle Florinde, répondit Uranie; jamais Prince ne fut si dissimulé que cet Empereur: il ne se servoit des vertus que pour en masquer ses vices; il étoit caché, fourbe, & impénétrable dans ses desseins: mais, comme il avoit l'art de se contraindre, il trompa le Sénat, le Peuple, toute sa famille, & même l'Impératrice Livie sa mere.

Tant que le vaillant Germanicus vécut, la crainte qu'il lui inſpiroit lui fit contrefaire le vertueux : il fut doux, affable & modeſte ; lorſqu'il rencontroit un Sénateur, il ſe rangeoit avec conſidération, pour lui laiſſer le chemin libre : au Sénat, il ne ſuivoit que leurs avis ; & dans les aſſemblées du peuple Romain, il faiſoit des actions ſi humaines, ſi généreuſes, ſi charitables, qu'il n'en ſortoit jamais qu'au bruit des acclamations de cette multitude.

Lorſque quelque perſonne Conſulaire ou quelque Grand mouroit, ce Prince ſe faiſoit un devoir d'aſſiſter à la cérémonie de leurs obſeques, & d'en accompagner la pompe juſqu'à ce qu'il les vît mettre dans leurs tombeaux, mêlant ſes larmes à celles de leurs familles.

Ses Courtiſans, & les Gouverneurs des Provinces de l'Empire, voulant lui perſuader qu'il pouvoit augmenter les tributs & les impôts, il leur fit cette ſage réponſe, qu'un bon Paſteur devoit tondre la laine de ſes troupeaux, mais non pas les écorcher. Le Sénat, pénétré de tant de vertus apparentes, voulut lui donner des titres ſuprêmes, lui faire bâtir des temples, & lui décerner les honneurs divins ; mais il refuſa tout, & ne permit ſeulement pas que dans Rome, ni dans les Provinces, on lui élevât des ſtatues, dans la crainte, diſoit-il modeſtement, que de telles grandeurs ne le fiſſent ſe méconnoître.

Ce fut lui qui régla ſi ſagement les lieux

qui devoient servir d'asyle aux malheureux, pour leur donner le temps d'accommoder leurs affaires. Un affreux tremblement de terre ayant entiérement ruiné douze Villes de l'Asie, Tibere y envoya des Commissaires & des Trésoriers, qui distribuerent de sa part à ces pauvres peuples l'argent nécessaire pour rétablir leurs maisons : la ville d'Ephese ayant été la plus maltraitée, fut presque rebâtie à ses dépens, & il remit aux Habitans une partie des tributs & impôts pendant cinq ans.

Le feu du ciel ayant consumé plusieurs maisons sur les monts Aventin & Cœlien, il fournit aussi à la ville de Rome les sommes qu'il falloit pour les rebâtir ; de cette sorte toutes les calamités tournoient à sa gloire. Il appaisa les troubles de l'Allemagne, & vengea la mort de Quintilius Varus, & la perte de son armée, par la valeur de Germanicus. Ayant su que le Roi de Capadoce faisoit des menées secrettes pour troubler le repos de l'Empire, il eut l'adresse de l'engager à venir à Rome, lui promettant de lui faire justice sur ses griefs ; mais aussitôt qu'il l'eût en son pouvoir, il le fit mettre dans une étroite prison, réduisit son Royaume en Province, où il envoya un Préteur pour la gouverner.

Hérode, surnommé Agrippa, petit-fils d'Hérode-Ascalon, étant venu à Rome pour se rendre partie & accusateur contre Hérode-Antipas, Tibere le fit arrêter & enfermer,

mer, pour avoir fait des vœux & des prieres publiques, afin qu'il pût voir un jour sur le trône impérial Caïus, fils de Germanicus, qui par ses vices s'étoit rendu odieux aux Romains. Enfin, on ne peut porter plus loin, qu'il le fit, les actions de piété, de justice & de générosité; &, comme l'a remarqué Florinde, s'il fût mort dans ce temps, toute la terre eût été sa dupe.

Mais fatigué de s'être contraint si longtemps, & la mort étant trop lente, à son gré, à le délivrer du grand Germanicus, dont la vertu solide lui nuisoit, il le fit empoisonner. L'Impératrice Livie, qu'il redoutoit aussi, ayant rendu le tribut à la nature, il se montra à découvert; toutes ses grandes qualités disparurent, les vices prirent leurs places, & parurent avec d'autant plus de violence, qu'il les avoit renfermés avec soin. Son excessive cruauté lui fit proscrire les plus grands de l'Empire; chaque jour étoit marqué de quelque trait sanglant. Le jeune Drusus, son fils naturel & légitime, dont le mérite & la sagesse le rendoient l'amour & l'espoir du peuple Romain, fut l'une de ses victimes. Sur le simple soupçon qu'il avoit desiré l'Empire, il le fit empoisonner à la fleur de son âge. Deux enfans de Germanicus, Néron & Drusus, furent aussi sacrifiés à ses soupçons & à sa rage: il remplit de meurtre & de sang le Sénat. Les familles Patriciennes, & les principales d'entre les Plébéiens, tout trembloit au seul nom de Tibere: les Provinces n'étoient

pas même exemptes de ſa tyrannie. Enfin, à force de ſe faire craindre, il vint à craindre tout lui-même; ce qui l'obligea de ſe retirer dans l'Iſle de Caprée, ou des Chevres.

Ce fut-là qu'il s'abandonna à la plus affreuſe débauche, ſans pourtant que ſes indignes plaiſirs donnaſſent aucun relâche à ſa barbarie. Le moindre ſoupçon qu'il eut contre quelque citoyen, étoit l'arrêt de ſa mort, ſans avoir égard à l'âge, à la naiſſance, au ſexe, ni aux ſervices. Séjan, Chef de la garde Prétorienne, & le Miniſtre de ſes cruautés, qu'il avoit élevé au-deſſus de tous les Romains, reſſentit auſſi les effets de ſa fureur: ce Prince l'ayant ſoupçonné, le fit arrêter, lui fit faire ſon procès, & le Sénat l'ayant condamné à la mort, il fut exécuté, & toute ſa race exterminée.

Les délices de l'iſle de Caprée lui ayant fait oublier le ſoin de l'Etat, les Parthes firent des courſes dans l'Arménie, les Daces, dans la Méſie, les Sarmates, dans la Pannonie, & les Allemands dans la Gaule. Ces Peuples, laſſés d'un ſi dur eſclavage, porterent la déſolation par-tout, pillant, ravageant & brûlant toutes les frontieres de l'Empire.

Alors Tibere s'éveilla, & revenant de ſa léthargie, il fit aſſembler ſes troupes de tous côtés; & courant au plus preſſé, il mourut dans la ville de Miſene, la vingt-troiſieme année de ſon regne.

Ah ! je reſpire, s'écria Camille ; je croyois qu'Uranie ne feroit jamais mourir ce terrible Prince ! eſt-il poſſible, continua-t-elle, qu'après avoir pratiqué tant de vertus, & ſe les être rendues familieres, il n'ait pas eu lui-même horreur de ſon changement ?

Comme il ne s'étoit que déguiſé, répondit Orophane, en faiſant le bien, & qu'il étoit rentré dans ſon naturel en pratiquant le mal, il ne pouvoit être d'une réflexion ſi ſage ; & je trouve qu'il avoit agi très-prudemment en refuſant les temples & les ſtatues, puiſqu'il ſavoit parfaitement que tout ce qu'il avoit réſolu de faire, auroit porté le peuple à les abattre.

Je crois, dit Eraſme, que l'on s'eſt trompé ſur le ſens de ſes paroles à cette occaſion; & que, lorſqu'il dit que tant de grandeurs pourroient le forcer à s'oublier, il entendoit en lui-même que de tels monumens dreſſés à ſes vertus, lui feroient oublier ſes vices, & le contraindroient à ſe méconnoître, en les banniſſant pour jamais. Voilà une plaiſante ſubtilité, reprit Uranie ; mais on peut tout croire & tout hazarder ſur cet Empereur, puiſqu'il n'y a rien de mauvais dont il ne fût capable. Quittons un peu Tibere, interrompit Félicie, tant de mauvaiſes qualités laiſſent des idées funeſtes ; & pour les diſſiper, je ſuis d'avis que nous allions faire un tour ſur la terraſſe, en cherchant dans notre mémoire quelques Princes dont la bon-

té efface les cruautés que nous venons d'entendre.

Cela ne ſera pas difficile, dit Thélamont; j'en ai pluſieurs à vous citer, vous n'aurez qu'à choiſir. Nous les acceptons tous, répondit Hortenſe, pour avoir le plaiſir de vous entendre parler plus longtemps. Cette galanterie ne demeura pas ſans repartie; & Uranie s'étant levée, cette belle ſociété ſe rendit au bord de l'eau. La promenade fut d'abord ſans choix, chacun s'entretenant en particulier, & prenant les routes qui ſe préſentoient. Ces époux, toujours amans, voulant profiter de cet inſtant de liberté pour s'entretenir avec leurs aimables femmes, le firent durer autant qu'il leur fut poſſible: mais Uranie, qui gardoit en tout un *decorum* exact, ayant obligé Thélamont à la conduire ſur la terraſſe, elle vit ſes amis qui s'y rendoient, avec un égal empreſſement, par les allées qui y aboutiſſoient. Orophane, qui donnoit la main à Félicie, n'eut pas plutôt apperçu toute la compagnie, que prenant la parole: je doute fort, dit-il en riant, qu'il y ait perſonne ici qui ſe ſoit moins amuſé de ſon tête-à-tête que Félicie; il y a un temps infini qu'elle me preſſe de vous rejoindre, s'imaginant que Thélamont avoit déjà commencé à raconter quelque trait intéreſſant. Votre reproche répondit-elle en rougiſſant, eſt des plus injuſtes, puiſque vous ſavez parfaitement que je ne puis m'ennuyer avec vous, & que la ſeule bien-

ſéance m'a obligée à vous faire cette priere.

La même bienſéance, dit Eraſme, a fait agir toutes ces Dames ; & quoique l'amour dût ſe plaindre de ces ſortes de conſidération, la complaiſance que nous devons à leurs volontés nous y fait ſoumettre ſans murmurer. Celui qui ſe plaint le moins, interrompit Camille avec ſon air enjoué, eſt juſtement celui qui en a le plus de dépit ; & je lis dans les yeux de Thélamont qu'il avoit encore mille tendres choſes à dire à Uranie, lorſqu'elle l'a forcé de nous rejoindre.

Je ne m'en défends point, répondit-il ; mais c'eſt mon ſort de ne pouvoir me plaindre des loix qu'elle m'impoſe, par la maniere délicate dont elle ſait me les impoſer.

Je croyois, reprit Orophane, trouver tout le monde auſſi mécontent que moi ; mais je vois au contraire que je ſuis le ſeul qui ſe plaint à tort.

A peine Orophane avoit ceſſé de parler, que toute la compagnie apperçut au bout de la terraſſe un homme & une femme qui venoient à eux : ils furent bientôt reconnus pour la charmante Julie & Orſame, ſon époux : cette augmentation fit un plaiſir extrême à cette belle ſociété. Uranie & Thélamont, s'étant levés, furent au-devant d'eux avec leurs amis ; comme Uranie aimoit tendrement Julie, & que Thélamont avoit lié une amitié parfaite avec Orſame, ils en furent reçus d'une façon à leur faire connoître combien leur préſence leur don-

noit de ſatisfaction. Lorſqu'ils ſe furent acquittés des civilités qui ſe pratiquent entre des perſonnes qui s'eſtiment réciproquement, Julie prenant la parole : nous ne pouvons vivre ſans vous, dit-elle à Uranie ; & nous paſſâmes hier une journée ſi triſte au milieu du plus grand monde, que cela nous a fait juger qu'il n'y en avoit point pour nous où vous n'étiez pas : c'eſt ce qui nous a fait prendre la réſolution de vous rejoindre aujourd'hui.

Cela eſt ſi obligeant, repartit Uranie, que je voudrois avoir les plaiſirs les plus délicats à vous faire goûter pour y répondre. Il n'en eſt point de plus ſenſible pour nous, ajouta Orſame, que celui d'être admis dans votre ſociété. Après pluſieurs diſcours de cette nature, chacun ayant choiſi ſa place, la converſation reprit ſa forme ordinaire ; on rappella une partie des faits dont on s'étoit entretenu dans la Bibliotheque, & ſurtout ceux qui regardoient l'Empereur Tibere, comme voulant inſtruire Orſame & Julie des choſes dont on s'étoit occupé. On ne doit pas, dit alors Orſame, tout-à-fait blâmer Tibere ſur la mort de Séjan ; elle étoit plutôt un acte de juſtice, que de cruauté ; puiſqu'il eſt certain qu'il avoit conſpiré, & que le Sénat le trouva digne de mort, puiſqu'il le condamna.

Mais, répondit Camille, nous ne le blâmons que parce qu'il l'avoit aimé, & qu'il faut être auſſi barbare que l'étoit Tibere,

pour consentir à la perte d'un homme qui lui avoit été si cher.

Nous avons de pareils exemples, interrompit Julie, dans les Princes les plus vertueux : Totila, Roi des Goths, continua-t-elle, avoit toutes les qualités nécessaires à un grand Monarque ; il étoit sage, savant, humain, généreux, & tout couvert de gloire par mille faits éclatans. Ce Prince ayant assiégé la ville de Naples, après un nombre infini de belles actions qui s'y passerent, obligea les Habitans à se rendre par famine. Pendant ce temps, voulant assiéger la forteresse de Stella, qui appartenoit à un Seigneur Calabrois, qui portoit le même nom, il donna le commandement d'un corps considérable de ses troupes à Ranuce, son plus cher favori, pour qu'il eût la gloire de cette expédition. Ranuce étoit brave, plein d'esprit, & l'homme le mieux fait & le plus beau de son temps. Totila, qui se connoissoit en mérite, lui avoit donné toute sa confiance, & son amitié le combloit de biens & d'honneurs, sans que les Courtisans lui portassent envie, Ranuce ayant l'art de se faire aimer & estimer de la Cour & de l'Armée. Totila, attentif à lui faire cueillir de nouveaux lauriers, le choisit donc pour mettre le siege devant Stella ; ce qu'il fit avec un succès qui ne démentit point l'espoir que son Maître avoit en sa valeur & en sa prudence. En effet, il pressa si vivement la forteresse, & battit tant de fois les secours que le Seigneur Stella y

voulut faire entrer, qu'il le contraignit de se rendre à composition. Totila ressentit une joie parfaite à cette nouvelle, bien moins pour sa propre gloire, que pour celle de son favori. Mais tandis qu'il exaltoit son mérite, & s'applaudissoit de son choix, Ranuce trouva dans la forteresse qu'il venoit de prendre un vainqueur qui mit des bornes à son bonheur; ce fut la fille du Seigneur Stella, dont la beauté, l'esprit & la jeunesse lui firent porter des chaînes, dont jusqu'alors il avoit ignoré le poids. Cependant, comme il connoissoit une partie de ce qu'il valoit, & qu'il possédoit la faveur du Roi, il crut qu'il n'avoit qu'à se déclarer pour être écouté. Dans cette pensée, il fit un aveu de son amour à la belle Stella, rempli de confiance; mais ses espérances furent bientôt évanouies, par le mépris qu'elle lui fit paroître: ses feux furent dédaignés, ses offres rejettées, son mérite personnel si peu considéré, que jamais orgueil ne fut mieux abaissé.

Cette résistance l'irrita: son amour étoit violent, il avoit la force en main, il s'en servit & fit enlever la jeune Stella d'entre les bras de sa mere. Lorsqu'il l'eut en sa puissance, il commença à la vouloir fléchir par les discours les plus tendres, les protestations les plus vives; mais l'action qu'il venoit de faire ayant encore augmenté la haine que Stella avoit pour lui, rien ne la pût toucher. Alors Ranuce, oubliant les loix de l'honneur & du respect qu'il devoit à ce qu'il ai-

moit, & qu'il ſe devoit à lui-même, emporta par la violence ce qu'il n'avoit pu s'acquérir par la douceur. Ce crime ne ſe put cacher; l'éclat qu'il fit parvint à Totila, qui vit bien-tôt à ſes pieds la mere Stella, pour lui demander vengeance de cet attentat. Ce Monarque, qui n'avoit jamais rien fait ni penſé que de grand & de vertueux, fut indigné contre ſon favori; & ſon zele pour la juſtice l'emportant ſur ſon amitié, il fit arrêter Ranuce, & donna ordre qu'il fut amené au pied de ſon trône; & là, il l'interrogea lui-même, en la préſence de la mere de la fille, & ayant été convaincu, il le condamna à la mort, en diſant ces paroles mémorables : qu'un Empire ne pouvoit ſe ſoutenir qu'en faiſant valoir les loix dans toutes leurs forces, ſur quelque ſujet que ce pût être. Ses Généraux, les Courtiſans, & même les Dames embraſſerent ſes genoux pour obtenir la grace de Ranuce; mais il fut inflexible; & quoique dans le particulier il fit voir à ſes amis combien il étoit touché de la perte de ſon favori, & qu'il lui donnât des larmes, il ne ſe rétracta point, & lui fit couper la tête.

Cela prouve, dit Alphonſe, lorſque Julie eut fini, que de quelque faveur & de quelque amitié qu'un Prince ait honoré un ſujet, il ne doit point être exempt de punition lorſqu'il l'a méritée. Sans doute, ajouta Thélamont, la juſtice étant préférable à toute choſe, & ces ſortes de traits ne pouvant jamais être préjudiciables à la gloire d'un Monar-

que, parce que sa principale vertu est d'être juste; & c'est dans les occasions où son cœur est intéressé, qu'elle paroît avec le plus d'éclat : la victoire qu'il remporte sur sa tendresse & sa pitié lui étant aussi glorieuse que lui seroit la clémence dans un autre temps. Il est si rare, dit Orophane, de voir un favori qui n'abuse point de sa faveur, qu'on ne peut trop admirer ceux qui en usent bien; & c'est aussi aux Princes à la placer dignement. Il est si facile de se tromper, reprit Thélamont, qu'on ne doit pas faire retomber sur leur discernement les défauts qui se peuvent découvrir dans ceux qu'ils chérissent. Totila ne croyoit pas qu'un homme qui possédoit d'aussi belles qualités que Ranuce, l'obligeroit jamais à le faire mourir. Ancus-Martius, quatrième Roi des Romains, est encore un exemple qui prouve qu'il est des vertus qui éblouissent & ferment les yeux sur ce qui peut arriver. Celles de Tarquinius-Priscus le séduisirent ; les grandes actions qu'il lui avoit vu faire, les sages conseils qu'il lui donnoit, & les soins qu'il prenoit pour sa gloire, le lui rendirent si cher, qu'il ne faisoit rien sans le consulter. Tarquinius aida ce Prince dans toutes ses expéditions & dans toutes ses entreprises. Ce fut Ancus qui créa les Héros d'armes, appellés Féciales, qui étoient des personnes sacrées, Juges & Arbitres de ce qui regardoit les armes : il fit cette création à l'occasion de la guerre des Latins, qu'il leur dénonça par ces mêmes Héros. Il fut heureux dans cette

guerre, & leur prit plusieurs Villes; mais sa douceur & sa justice lui servirent encore plus que ses armées. Les Latins se soumirent, & il en obligea une grande partie de venir s'établir à Rome, & leur donna le droit de bourgeoisie; le nombre en fut si considérable, qu'il leur assigna le mont Aventin, où ils bâtirent des maisons pour leurs demeures. Dans le même temps il fit fortifier le Janiculum, qu'il joignit à la Ville par le pont Sablicien. Il avança les bornes de l'Empire jusqu'à la mer, & fit bâtir aussi la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre: & enfin cet homme si sage & si prudent, croyant devoir à la valeur & au mérite de Tarquinius-Priscus la gloire qu'il s'étoit acquise, crut faire un digne choix en lui confiant la tutele de ses enfans; & cependant il s'empara du trône au préjudice de ses pupilles. Ainsi il est à présumer que si le Roi Ancus avoit prévu l'ambition de Tarquinius, il n'auroit pas mis ce dépôt entre ses mains, & que les belles qualités qu'il lui avoit remarquées, déroberent à sa pénétration les desseins qu'il fit éclater après sa mort. Il n'est pas surprenant, dit alors Félicie, que le Roi Ancus prît cette confiance en Tarquinius-Priscus, ce Prince avoit mille vertus éclatantes: il ne lui manquoit qu'un titre légitime pour être un grand Roi, & le peuple Romain lui eut de fortes obligations, parce qu'il n'imaginoit rien que de grand & de glorieux. Son premier soin fut de s'assurer du Sénat; & sachant que plusieurs d'entr'eux n'étoient pas portés pour

lui, il en créa nombre de nouveaux, que les anciens nommerent par dérision, *Minorum gentium*, comme qui diroit, gens de moindre apparence que les premiers, créés par Romulus. Ce fut lui qui, pour gagner le cœur du peuple Romain, invita & institua les jeux Circences, du mot de Cirque, qu'il fit construire entre les monts Palatin & Aventin. Ce Prince eut l'art de diviser les Toscans, & de les affoiblir les uns par les autres, ensuite il les attaqua & les battit en plusieurs rencontres; mais comme il savoit à propos leur envoyer les prisonniers, qu'il combloit de présens & de caresses, & dont il conservoit les biens de campagne, il s'en fit si fort aimer, que par une délibération unanime, ils se soumirent volontairement à sa puissance; & ce fut de leurs mains qu'il reçut la couronne d'or, la robe de pourpre, le sceptre, & tous les ornemens royaux que les Rois de Rome ont portés depuis. Il fit plus, ceux des Latins qui étoient restés dans leur pays s'étant soulevés, & ayant pris les armes contre les Romains, Tarquinius marcha à eux, les combattit & les extermina d'une maniere si terrible, qu'il en fit perdre jusqu'au nom, & envoya dans leurs Villes de pauvres Bourgeois de Rome, qui devinrent leurs maîtres.

Ensuite il fit la guerre aux Sabins, & prit la ville de Collatia, qu'il peupla de nouveaux habitans; mais ce qu'il fit de vraiment royal, furent les voûtes souterraines, qui prenoient depuis le haut de la Ville, & qui conduisoient les eaux jusques sur les

bords du Tibre. Toutes les entreprises de ce Prince furent grandes, glorieuses & utiles au peuple Romain. Il y a des Historiens qui, pour éterniser sa gloire, disent que la Sybille de Cumes lui apporta le livre des Oracles, qu'il fit mettre à la garde de quinze personnes, commises exprès pour veiller sur ce précieux dépôt. Ce Monarque avoit commencé d'enfermer la Ville d'une enceinte forte & solide ; il avoit aussi jetté les fondemens du temple de Jupiter Capitolin ; mais lorsqu'il travailloit à ce superbe ouvrage, il fut assassiné par les enfans du Roi Ancus, dans la trente-septieme année de son regne.

Ainsi, dit Florinde, vous voyez que le crime est toujours puni, quelques vertus que l'on puisse avoir d'ailleurs. Tarquinius-Priscus possédoit d'éminentes qualités ; mais il étoit usurpateur, & avoit abusé de la confiance de son Roi & de la jeunesse de ses enfans : une mort funeste fut enfin le prix de sa trahison.

La réflexion de Florinde est des plus justes, ajouta Julie & l'histoire est remplie d'exemples fameux sur les rétributions attachées au crime. Il y en a un bien remarquable, interrompit Orsame, & qui devroit faire impression sur tous les hommes. En l'année 492 de l'hégire Chrétienne, continua-t-il, le trône de l'Empire d'Orient fut occupé par Anastase, surnommé Dicore, à cause de la différence de ses yeux, ayant une prunelle noire & l'autre bleue. Ce Prince, dit Paul Diacre, étoit venu au monde d'une façon

extraordinaire, & sa vie fut un mêlange de bien & de mal, de vices & de vertus. Ses yeux lui donnoient une physionomie qui faisoit peine à voir. A son avénement à l'Empire il ôta au peuple les impôts excessifs dont il étoit chargé, ainsi que la vénalité des charges, qu'il donnoit gratis, avec choix & distinction. Il parut généreux, doux, affable, aimant les gens de Lettres, & estimant le mérite par-tout où il se trouvoit. Il honora Proclus de sa confiance & de son amitié; ce Proclus qui fut l'imitateur d'Archimede, & qui s'acquit la réputation du plus grand Mathématicien de son temps: ce fut lui qui, par son art & ses machines, brûla les navires de l'armée navale de Vitalian, qui tenoit Constantinople assiégée, & l'obligea de lever le siege. Enfin l'Empereur Anastase rendoit justice au génie, aux belles actions, & sur-tout à la vertu; mais étant tombé dans les erreurs d'Eutyche, & s'étant rendu le protecteur de cette hérésie, qu'il vouloit faire recevoir dans tout son Empire, les obstacles que les Catholiques lui susciterent, le rendirent injuste, cruel, farouche & défiant: il les persécuta à outrance. On voyoit tous les jours de ces innocentes victimes traînées au supplice. Il fut plus barbare contr'eux que les plus cruels Empereurs Païens contre les Chrétiens: il bannit le Patriarche de Constantinople.

Le Pape Hormisdas sachant ses excès, & voulant le ramener par la douceur, lui envoya Evodias, Evêque de Pavie, per-

sonnage éminent en savoir & en sainteté, avec deux autres Ecclésiastiques très-savans. Ces Députés étant arrivés a Constantinople, & ayant fait demander audience à l'Empereur; bien loin de vouloir les écouter, il leur fit ordonner de sortir de la Ville dans le moment, & les obligea de s'embarquer sur un vieux vaisseau plein de crevasses & à demi-pourri, afin de les faire submerger; & pour qu'ils ne pussent relâcher en aucun endroit, il envoya des ordres sur toutes les côtes & dans les isles, par lesquels il défendoit expressément de les recevoir, & de leur donner aucun secours ni assistance. Mais, malgré ses barbares précautions, le Ciel sauva ces illustres malheureux; & quelque temps après ce cruel Empereur fut tué d'un coup de foudre.

Exemple mémorable pour tous ceux qui se laissent surprendre à de nouvelles opinions & qui abandonnent la véritable voie. Anastase naquit, vécut & mourut extraordinairement.

Voilà, dit alors Félicie, ce que je ne puis comprendre, & ce que j'ai déjà remarqué dans l'Empereur Tibere. Est-il possible que l'on puisse changer avec tant de facilité; que l'on fasse succéder le vice à la vertu, la cruauté à la douceur, & le crime à la justice, lorsque l'on paroît être né avec toutes les qualités nécessaires pour empêcher un si terrible changement ?

Nous avons vu, répondit Hortense, que Tibere ne fut vertueux que par artifice, & pour cacher ses pernicieux desseins, ce qui

ne nous doit pas faire douter qu'il ne fût né avec tous les vices qu'il a montrés. Pour Anaſtaſe, vous voyez en lui une eſpece de contradiction, qui dénotoit en quelque ſorte celle qu'il a fait voir dans ſa vie.

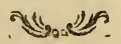
Pour oublier de ſi mauvais Princes, ajouta Camille, je veux toujours me ſouvenir d'Adrien; j'ai un regret ſenſible qu'un Empereur de ce mérite ne fût pas Chrétien, & que ceux dont la vie eſt pleine de vices & de crimes l'aient été. La reconnoiſſance d'Adrien pour l'Impératrice Plotine a quelque choſe de ſi tendre & de ſi pieux, qu'elle ne ſort point de mon eſprit; & cette vertu eſt ſi rare, non-ſeulement parmi les Princes, mais dans tous les hommes en général, que lorſque j'en vois qui la pratiquent, je ne puis leur refuſer mon admiration.

C'eſt une preuve de la beauté de votre ame, dit Thélamont; la reconnoiſſance eſt une vertu des plus eſtimables, comme l'ingratitude eſt le plus affreux de tous les vices. Mais, dit alors Florinde, il eſt des marques de reconnoiſſance que l'on ne peut donner, & par-là on ſe trouve dans la néceſſité d'être ingrat malgré ſoi. Nous ne parlons point des choſes impoſſibles, reprit Thélamont; mais ſeulement de ce qu'exigent de nous des ſervices importans. Je ne ſais cependant, ajouta Julie, ſi la reconnoiſſance l'emporteroit ſur l'amour, s'il arrivoit qu'ils fuſſent en concurrence dans le cœur de quelqu'un: je ne doute pas que la reconnoiſſance ne puiſſe faire naître l'amour;

mais je ſuppoſe que les objets de l'un & de l'autre ſoient différens, & en ce cas je doute que l'amour ſoit le moins fort.

La queſtion me paroît difficile à décider, répondit Orophane ; & j'avoue que je ſerois fâché d'être dans un pareil embarras. Sans nous expoſer à faire un jugement qui pourroit n'être pas approuvé, dit alors Uranie, je vais vous conter une hiſtoire qui vous prouvera que Julie a parlé très-ſenſément en croyant que la reconnoiſſance ne l'emporte pas ſur l'amour. Quand cette paſſion eſt une fois bien établie dans un cœur fidele, elle eſt remplie d'événemens ſinguliers ; & quoiqu'elle ne puiſſe faire qu'honneur aux perſonnes qui en ſont les objets, je ne me hazarderois pas à vous la dire, ſi je ne l'avois vue écrite de la main même d'une Dame de la famille dont je vais vous parler, & qu'un Gentilhomme de leur Province, ami de Thélamont, m'a communiquée il y a quelque-temps.

Comme toute la compagnie ne cherchoit jamais que l'occaſion de faire parler Uranie, elle ſaiſit celle-ci avec joie pour avoir le plaiſir de l'entendre ; & l'ayant preſſée de lui donner cette ſatisfaction, elle commença en ces termes :



HISTOIRE
DU COMTE DE SALMONY,
ET D'ISABELLE DE MEYRAND.

AU midi de la province de Languedoc, ſur les bords de la mer méditerranée, eſt un vallon d'une demi-lieue de large & de deux lieues de long, au milieu duquel paſſe un ruiſſeau qui ſe forme de l'eau des fontaines qui ſortent des hauteurs ou monticules qui l'environnent : ce vallon eſt rempli de prairies, de jardins & de vergers, qui ſont arroſés par ce ruiſſeau : les hauteurs ſont couvertes de vignes, d'oliviers, de grenadiers & d'amandiers. A mi-côte on découvre pluſieurs villages & hameaux très-bien bâtis : & ſur une eſpece d'angle que forme la côte en ce lieu charmant, à un quart de lieue de la mer, eſt le château de Meyrand, fortifié à l'antique, avec ſes créneaux & ſes tours quarrées.

Quoique l'intérieur de ce château ſoit ancien, les dedans ſont à la moderne, par les ſoins des Seigneurs du lieu, qui depuis un ſiecle n'ont rien épargné pour le rendre commode & magnifique. Les jardins en ſont délicieux, la vue eſt ſuperbe du

côté de la mer, & toute gracieuse de celui du vallon ; & l'art secondant la nature, y fait naître tout ce que l'on peut désirer pour le goût & le plaisir. L'illustre famille à qui ce beau lieu appartient depuis plusieurs siecles, a produit de grands hommes dans la robe & dans l'épée : le dernier de tous occupoit avec une grande réputation un des premiers postes dans une Cour souveraine de la Province.

Le Comte de Meyrand avoit perdu sa femme, & n'avoit qu'une fille unique, dont il confioit l'éducation aux soins de la Comtesse douairiere de Meyrand, sa mere. Isabelle, c'est ainsi qu'elle se nommoit, quoique dans un âge très-tendre, faisoit remarquer en elle tout ce qui pouvoit promettre une beauté parfaite & un esprit éclairé. La Comtesse de Meyrand, qui, à l'âge de soixante ans qu'elle avoit alors, étoit encore aimable, & dont la vertu, la prudence & la générosité lui avoient attiré l'estime & la considération de tous ceux qui la connoissoient, vit avec un plaisir extrême les progrès que faisoit Isabelle dans les exercices convenables à son sexe & à sa qualité.

Non loin du château de Meyrand étoit celui du Comte de Salmony ; la proximité des lieux avoit donné occasion à plusieurs alliances entre ces deux maisons. Les Comtes de Meyrand & de Salmony étoient même parens, & liés d'une très-étroite amitié. Salmony n'avoit qu'un fils,

qui n'étoit guere plus vieux qu'Isabelle ; & une fille beaucoup plus jeune que l'un & l'autre, & tous deux donnoient de grandes espérances à leurs peres, par le mérite qu'ils faisoient éclater dejà, & par une figure des plus aimables. Le jeune Salmony passoit peu de jours sans venir au château de Meyrand ; comme il avoit un esprit fort au-dessus de son âge, les charmes que possédoit Isabelle, & ceux qu'elle présageoit avoir à l'avenir, n'échaperent point à sa pénétration, & firent une si forte impression sur son cœur, que son amour naissant paroissoit dans toutes ses actions.

Comme il étoit fait pour plaire, & qu'Isabelle le voyoit souvent, elle eut pour lui des sentimens peu différens ; mais l'innocence de leur âge leur voilant le véritable motif du plaisir qu'ils avoient à se voir, ils ne prirent nulle précaution pour le cacher, ni pour en empêcher les progrés : ainsi la joie qu'ils témoignoient lorsqu'ils étoient ensemble, & la tristesse qui se faisoit remarquer sur leurs visages quand il falloit se séparer, apprirent à leurs peres le secret de leurs cœurs avant qu'ils le connussent eux-mêmes. Cette découverte leur donna une extrême satisfaction, & s'étant communiqué leurs pensées, ils résolurent d'affermir leur amitié par le mariage, aussitôt que cela se pourroit, & la Comtesse de Meyrand fut priée par l'un & l'autre de maintenir Isabelle dans l'inclination qu'elle

paroiſſoit avoir. Les choſes étoient en cet état, lorſque le Comte de Meyrand mourut, regretté de tout ſon corps, dont il faiſoit le principal ornement, & de tous ſes amis, laiſſant Iſabelle âgée de douze ans, & d'une beauté qui donnoit déjà de l'admiration.

Elle ſentit cette perte plus vivement qu'on n'auroit dû l'attendre d'une perſonne de ſon âge ; & le jeune Salmony employa tout ce que, dans le ſien, l'amour peut inſpirer pour la conſoler : il y parvint, & la Comteſſe de Meyrand étant dans l'intention d'exécuter les volontés de ſon fils, & voulant donner occaſion au jeune Salmony de voir fréquemment Iſabelle, demanda au Comte de lui donner ſa fille pour être élevée avec elle, & par ce moyen cimenter l'amitié qui devoit être entre ces trois perſonnes. Le Comte de Salmony accepta la propoſition, & la belle Mariane fut amenée au château, & reçue avec une joie extrême : quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant, l'eſprit, la beauté & l'enjouement brilloient en elle d'une façon qu'il étoit difficile de la voir ſans l'aimer.

Ces deux jeunes perſonnes ſe lierent de la plus tendre amitié ; & quelques années s'étant écoulées, & ayant perfectionné leurs charmes & leurs lumieres, elles apprirent, avec une ſatisfaction qu'on ne peut décrire, qu'elles étoient deſtinées à s'aimer comme ſœurs, par l'union qui ſe devoit faire de Salmony & d'Iſabelle. Cette nouvelle,

que la Comteſſe de Meyrand crut devoir lui déclarer, lui découvrit les véritables ſentimens de ſon cœur. Le trouble & la joie qu'elle reſſentit en ce moment, lui firent connoître qu'elle avoit eu de l'amour dès ſa plus tendre enfance pour le jeune Comte; elle en rougit, mais elle ne s'en repentit point, & ſe fit un devoir de ſuivre les mouvemens d'une paſſion autoriſée par les dernieres volontés de ſon pere, & par le conſentement de ſon aïeul. Pour Salmony, il n'avoit pas attendu ſi tard à connoître que l'amour s'étoit emparé de ſon cœur: mais ce que la jeuneſſe l'avoit empêché de pouvoir exprimer, ſon reſpect, dans un âge plus avancé, l'avoit forcé à le cacher; & ce ne fut que lorſque la Comteſſe de Meyrand & le Comte de Salmony, ſon pere, lui eurent permis de s'expliquer avec Iſabelle, qu'il ſe ſentit plus hardi.

Cependant, quelque réſolution qu'il pût avoir, elle s'évanouit en approchant de mademoiſelle de Meyrand; la crainte & l'eſpoir agitoient également ſon cœur: cette charmante perſonne étoit avec la ſœur de ſon amant, dans un boſquet des jardins du château; elles s'y entretenoient ſur ce qu'elles venoient d'apprendre; & Mariane, qui juſqu'alors avoit été l'interprête des ſentimens de ſon frere, arrachoit de la bouche d'Iſabelle l'aveu de ſa tendreſſe pour lui, quand il s'offrit à leurs regards. Iſabelle parut émue; le Comte s'en apperçut, & s'é-

tant jetté à ses pieds : je viens savoir, lui dit-il, si vos sentimens sont conformes à ceux de madame de Meyrand ; elle m'a fait espérer un bonheur auquel ma vie est attachée : mais c'est de vous seule, adorable Isabelle, que je veux le tenir ; & si vous n'y consentez pas, c'est à vos pieds que je veux mourir. Il accompagna ces paroles d'une action si passionnée, qu'Isabelle en fut attendrie ; & comme la conversation qu'elle venoit d'avoir, l'avoit mise dans une disposition favorable, & que le devoir étoit d'accord avec l'amour, elle ne voulut pas se contraindre plus long-temps, & l'ayant obligé de se relever : ce n'est pas aujourd'hui, mon cher Salmony, lui répondit-elle, que nous devons déguiser ce qu'il y a plusieurs années que nous nous disons sans le savoir ; si vous faites votre bonheur de posséder mon cœur & ma foi, je mets toute ma félicité à vous donner l'un & l'autre ; & puisque le Ciel nous a fait suivre si parfaitement les intentions de nos peres, soyez assuré que je ne manquerai jamais à l'obéissance que je dois aux dernieres volontés du mien.

Cette déclaration, accompagnée des graces qui étoient répandues dans tout ce que faisoit Isabelle, fit sentir au Comte une joie si excessive, que, malgré tout son esprit, il fut long-temps sans pouvoir trouver des termes assez forts pour l'exprimer. Aucun de nous ici n'ignore la satisfaction que donne une flamme mutuelle, lorsqu'elle peut

éclater ſans honte, & qu'un devoir légitime nous permoit de n'y point mettre de borne. Ainſi vous ne blâmerez point Iſabelle, lorſque j'ajouterai que le trouble de ſon amant, lui étant une forte preuve de l'ardeur de ſa paſſion, l'encouragea à lui faire voir toute la délicateſſe de la ſienne: elle lui ſervit d'interprete en ce moment, & ſe diſant pour lui tout ce qu'il cherchoit à lui dire, elle diſſipa ſon embarras. Il ſe forma entr'eux une converſation ſi tendre & ſi ſpirituelle, qu'il étoit aiſé de voir que l'amour & la joie la leur dictoit.

La charmante Mariane, qui étoit témoin de cet entretien, voyant qu'il prenoit une forme à ne pas finir ſi-tôt, ſe réſolut de l'interrompre; & ſuivant ce que lui inſpiroit ſon humeur vive & enjouée: je vois bien, leur dit-elle, que vous n'avez plus beſoin de moi; & vous parlez tous deux avec tant de graces, que ce ſeroit dommage de faire paſſer vos paroles par une bouche étrangere. Mais, continua-t-elle en embraſſant Iſabelle, je mérite bien quelque mot de remerciement de la peine que j'ai priſe de vous avoir dit la premiere tout ce que mon frere vous dit préſentement: car enfin il ne fait que répéter les diſcours dont je vous ai mille fois entretenue; vous n'y devez rien trouver de nouveau, & cependant vous faites comme ſi vous ne les aviez jamais entendus. Cette aimable fille dit cela d'un ton ſi plaiſant, que ſon frere & Iſabelle ne purent s'empêcher

pêcher d'en rire ; & la belle Meyrand lui rendant ses caresses : vous saurez un jour, lui répondit-elle, la différence qu'il y a de s'entendre dire par ce qu'on aime les choses qui ne nous ont été apprises que par les organes d'une amie ; je souhaite vous rendre le service que j'ai reçu de vous ; & quoique vous m'aimiez tendrement, & que je vous aime de même, vous trouverez bien d'autres charmes dans le discours de celui pour qui je parlerai, que dans les miens.

Pour moi, ma chere sœur, lui dit le Comte, pour récompense des soins que vous avez pris pour moi auprès de l'adorable Isabelle, je vous souhaite un époux qui vous aime avec la même ardeur dont je brûle pour elle.

Il faudra donc, répondit-elle en riant, qu'il se hâte de me le dire; car je vous avoue que vous venez de me donner une scene que je ne veux point imiter : vous m'avez paru, continua-t-elle sur le même ton, comme deux muets, à qui on a trouvé le moyen de délier la langue, & qui, lassés d'avoir gardé si long-temps le silence, s'en sont dédommagés en ne cessant point de parler. Cette seconde saillie ayant jetté ces trois aimables personnes dans une conversation qui témoignoit leur satisfaction réciproque, ils prirent le chemin du château pour en faire part à la Comtesse.

Cette Dame, qui ne doutoit pas du consentement d'Isabelle, ne fut point surprise

lorſqu'elle l'aſſura qu'elle étoit ſoumiſe aux ordres de ſon pere & aux ſiens : ainſi, dès ce moment, il lui fut ordonné de regarder le jeune Salmony comme le ſeul qui devoit être ſon époux. Ce tendre amant eût bien déſiré que l'hymen eût ſuivi de près l'eſpérance qu'on lui donnoit. Mais madame de Meyrand ſachant les deſſeins du Comte de Salmony pour ſon fils, lui dit qu'il y avoit des choſes importantes à régler dans les deux familles avant que d'achever ce mariage ; que le temps ne ſeroit pas long, & que les paroles étant données, il n'avoit rien à craindre, & qu'ils étoient encore ſi jeunes l'un & l'autre qu'ils pouvoient attendre patiemment.

En effet, Iſabelle n'avoit encore que quatorze ans, & Salmony n'étoit pas beaucoup plus âgé; ce qui avoit fait réſoudre le Comte, ſon pere, à le faire entrer dans la compagnie des Mouſquetaires, & en même-temps achever ſes exercices qu'il avoit commencés en Languedoc. Il laiſſa paſſer quelques jours à ces jeunes amans dans les aſſurances réciproques d'une fidélité inviolable; & lorſqu'il eût mis les choſes en l'état qu'il les déſiroit, il communiqua ſon deſſein au Comte, ſon fils. Son premier mouvement fut d'en avoir de la joie ; la noble ambition que donne la naiſſance, les devoirs d'en ſoutenir l'éclat, & le deſir d'acquérir de la gloire, furent d'abord les ſeuls objets qui frapperent Salmony ; mais lorſqu'il fit réflexion que toutes ces choſes étoient

autant de motifs pour l'éloigner d'Iſabelle, les rigueurs de l'abſence, la crainte qu'elle ne vînt à changer, ou que l'on ne la contraignît à une autre alliance, s'offrirent en foule à ſon eſprit : une triſteſſe mortelle s'empara de ſon cœur ; il devint ſombre, rêveur, & d'autant plus à plaindre qu'il n'oſoit découvrir ſon inquiétude à mademoiſelle de Meyrand, de peur de l'offenſer, ni le dire à ſon pere, s'imaginant que ſon âge & le caractere d'autorité qu'il avoit ſur lui, l'y rendoit inſenſible : mais le vieux Comte avoit pris trop de ſoin de cimenter les feux de ſon fils pour ne pas être attentif à tout ce qu'ils pouvoient produire : il connut bientôt la cauſe du changement de ſon humeur; & ne voulant pas retarder ſes deſſeins, ni s'en ſervir pour rendre malheureux un fils qu'il aimoit ſi tendrement, & qui en étoit ſi digne, il le fut trouver un jour dans ſon appartement.

Cette viſite fit trembler Salmony; le Comte s'en apperçut, & prenant un air content: raſſurez-vous, mon fils, lui dit-il, & loin de me regarder comme un pere ſévere, ne voyez en moi qu'un ami à qui vos intérêts, votre gloire, vos inclinations ſont auſſi chers qu'à vous ; je veux vous épargner la peine de m'avouer le ſujet de votre chagrin. Je ſais trop combien vous aimez Iſabelle, pour ne pas voir que ſon abſence vous eſt ſenſible ; mais, mon fils, vous devez juger qu'ayant approuvé votre amour, ayant donné ma parole à feu monſieur de Meyrand,

& la venant de réitérer à la Comtesse, sa mere, je n'ai pas dessein de vous détacher des nœuds que j'ai formés moi-même.

Mais songez à quoi votre naissance vous engage : ne seroit-il pas honteux à un homme de votre âge & de votre condition d'être engagé sous les loix de l'hymen avant que de vous être mis en devoir de soutenir l'honneur de votre nom, & de vous rendre digne de celle que vous aimez, dont les illustres ancêtres ont servi si glorieusement leur Roi en tout genre ? Que ces considérations ramenent dans votre cœur cette noble émulation que vous m'aviez d'abord fait voir.

Si vous redoutez quelques revers du côté de l'amour, ayez assez de confiance en moi pour être persuadé que je veillerai pour vous, & que, quelque chose qui puisse arriver, on ne pourra prendre d'autres engagemens tant que vous serez absent ; que la parole que je vous en donne vous tranquillise, & vous mette en état de m'obéir sans répugnance.

Un discours si sage & si tendre, de la part d'un pere aimé & respecté, fit tout l'effet qu'il en avoit espéré. Le jeune Salmony, dont tous les sentimens étoient nobles & relevés, touché jusqu'au fond du cœur de la démarche du Comte, se jetta à ses pieds, en le remerciant tendrement de ses bontés, & en l'assurant qu'il n'avoit point d'autre but que d'employer tous les momens de sa vie à les pouvoir mériter ;

qu'il étoit vrai qu'il avoit envisagé mille sujets de crainte en se séparant d'Isabelle ; que ce qu'il venoit de lui dire, bannissoit ces idées fâcheuses, & qu'il étoit prêt de lui obéir ; que seulement il lui permît de lui représenter que son amour étoit né avec lui, & ne pouvoit finir qu'à sa mort.

Le Comte de Salmony, charmé de le voir dans la résolution de suivre ses volontés, n'épargna rien pour le rassurer encore. Ensuite, lui ayant dit que dans quatre jours son équipage seroit prêt, il lui permit d'aller à Meyrand prendre congé de la Comtesse & d'Isabelle. Il obéit à l'instant, & se rendit au château, l'ame remplie de reconnoissance pour son pere, d'amour pour Isabelle, de crainte & de douleur. Une pareille situation ne pouvoit manquer d'apporter quelque altération sur son visage: aussi dès qu'il parut devant mademoiselle de Meyrand, elle ne douta point qu'il n'y eût quelque changement à son bonheur, la Comtesse n'ayant pas voulu le lui dire, étant bien persuadée que Salmony trouveroit le moyen de la consoler.

Mais quoiqu'elle eût élevé cette admirable personne, elle ne connoissoit pas encore la beauté de son caractere ; une ame ferme, une vertu solide, une constance à toute épreuve, une humeur égale, un cœur incapable d'être abattu, un esprit éclairé, brillant, délicat, & des sentimens dignes de sa naissance, ne sont que l'abrégé des

perfections dont le Ciel l'avoit pourvue ; cette incomparable fille, telle que je vous la dépeint, ne pouvoit manquer d'être adorée d'un homme qui possédoit lui-même tant de rares qualités. Isabelle se promenoit dans les jardins avec la charmante Mariane, lorsque Salmony se rendit au château : il fut les joindre avec empressement ; &, comme je l'ai déjà dit, mademoiselle de Meyrand connut à son abord une partie de ce qui se passoit dans son cœur.

Elle crut un moment que quelque indisposition causoit le changement qu'elle remarquoit en lui ; & comme la tristesse qu'il avoit fait paroître les jours précédens, la fortifioit dans cette pensée, elle lui demanda avec vivacité ce qu'il avoit, & quel mal avoit attaqué sa santé.

Mon corps, lui répondit-il, n'est point encore atteint des maux dont mon esprit & mon cœur sont tourmentés; cependant, quoiqu'ils souffrent tout ce qu'on peut souffrir de plus cruel, vous pouvez aisément les guérir : & voyant qu'elle paroissoit surprise de ce discours, & qu'elle en attendoit la suite, il lui conta tout ce qui s'étoit passé entre son pere & lui, & la nécessité où il étoit de lui obéir & de partir. Il lui peignit sa douleur & la crainte qu'il avoit de la perdre, avec des expressions si vives & si touchantes, qu'elle ne put s'empêcher de laisser couler des larmes. Accoutumés à se voir depuis l'âge le plus ten-

dre, s'étant toujours aimés, & venant de ſe livrer au plaiſir de pouvoir ſe le dire ſans ceſſe, elle ne put imaginer un genre de vie ſi différent ſans en être troublée. Après avoir donné quelques inſtans à ſa douleur, elle fit tout-à-coup un effort ſur elle-même, & témoigna dès-lors la fermeté qu'elle a fait voir dans la ſuite.

Vous ne pouvez douter, lui dit-elle, mon cher Salmony, que je ne ſois auſſi ſenſible que vous à cette ſéparation; elle m'eſt d'autant plus cruelle que j'avoue que je ne m'y attendois pas: ma tendreſſe étant détachée de tout intérêt & de toute ambition, n'ayant jamais rien enviſagé au-delà de la douceur d'une ardeur mutuelle & d'une union parfaite; une idée ſi ſatisfaiſante avoit entiérement éloigné de mon ſouvenir ce que ſe doit un homme de votre condition. Je ne vous déſirois ni charges ni emplois; contente de vous en ſavoir digne, cela me ſuffiſoit: mais les ſages réflexions d'un pere à qui vous êtes cher, ne me permettant pas de reſter dans des ſentimens ſi contraires à votre gloire, ne balancez donc point, mon cher Salmony, à ſuivre ſes volontés, non pour vous rendre plus digne de moi, puiſque vous êtes dans mon cœur au-deſſus de tous les hommes, mais pour vous le rendre de vous-même: c'eſt à votre nom, à votre obéiſſance & à votre honneur que vous devez ſacrifier pour un temps la douce habitude que nous nous ſommes faite de nous

voir. Une molle oisiveté, une vie tranquille, & des jours consacrés à l'amour, ne doivent pas être le but du Comte de Salmony. Obéissez à votre pere, suivez les traces de vos ancêtres, soyez fidele, n'oubliez jamais votre Isabelle, comptez sur sa constance, & revenez bientôt recevoir sa main pour récompense.

Tandis qu'Isabelle faisoit ce discours, le Comte la regardoit avec autant d'étonnement que d'amour; & quoiqu'il fût d'un âge à ne pas faire de certaines réflexions, son esprit & son cœur avoient atteint un degré de perfection qui le rendoit susceptible des plus sérieuses pensées; il ne pouvoit comprendre qu'une fille aussi jeune qu'Isabelle, mît au jour avec tant de délicatesse des sentimens si tendres, si sensés & si nobles. Son admiration lui fit garder quelque temps le silence. Enfin prenant la parole : hé! comment, lui répondit-il, pourrai-je jamais oublier ce que le Ciel a fait naître de plus parfait? Vous venez d'augmenter mon amour & mon estime, mais en même-temps vous aggravez le regret que j'ai de vous quitter; & ce n'est que la flatteuse espérance où je suis que tant de charmes me sont destinés & me seront conservés, qui peut me consoler d'être obligé de m'en séparer. Ma chere Isabelle, continua-t-il, soyez assurée de mon inviolable fidélité; je compte sur la vôtre : une personne qui pense comme vous est incapable de changer, & un homme qui aime comme je fais

préfere la mort à l'inconſtance. Après cela, ces deux tendres amans prirent de juſtes meſures pour avoir ſouvent de leurs nouvelles; & l'aimable Mariane, dont l'enjouement étoit un peu ralenti par le départ prochain de ſon frere, s'étant mêlée à leur entretien, les conſola d'une maniere ſi ſpirituelle, qu'Iſabe le ſentit adoucir ſon chagrin en ſongeant que cette charmante fille lui reſtoit; & Salmony mit des bornes au ſien, en voyant qu'il laiſſoit un autre lui-même auprès de ce qu'il aimoit.

Comme il n'avoit que quatre jours devant lui, il les donna tous à ſon amour; & le moment de ſon départ étant arrivé, ils ſe dirent un adieu auſſi touchant qu'il fut rempli de promeſſes de s'aimer éternellement.

Le Comte de Salmony & la Comteſſe de Meyrand, qui étoient préſens à cette ſéparation, ne purent s'empêcher d'en être attendris. Iſabelle avoit les yeux noyés de larmes. Mariane en répandoit en abondance, & le jeune Salmony, qui retenoit les ſiennes pour ne pas marquer de foibleſſe, ne ſe laſſoit point de prendre de nouvelles aſſurances de ſon pere & de madame de Meyrand pour lui conſerver l'objet de ſon amour. Enfin, après les avoir ſalués, & qu'on lui eût permis d'embraſſer Iſabelle, il reçut ſa ſœur dans ſes bras, qui s'y étoit jettée pour lui dire adieu. Ce fut dans l'inſtant de leurs tendres careſſes que la paſſion de Salmony parut dans toute ſon

étendue; car n'osant les réitérer à mademoiselle de Meyrand, il sembla qu'il vouloit les faire passer jusqu'à elle par Mariane : cent fois il la quitta, & cent fois il la reprit, en la conjurant de l'aimer toujours, avec des transports qui faisoient aisément démêler les mouvemens de la nature d'avec ceux de l'amour.

Les témoins de cet adieu étoient trop éclairés pour s'y méprendre. Isabelle lui fit connoître par ses regards qu'elle entendoit un si tendre langage ; & Mariane, par un sourire dont elle ne fut pas la maîtresse, leur fit comprendre à l'un & à l'autre qu'elle sentoit parfaitement que tant d'ardeur ne s'adressoit pas à elle. Cependant à il fallut se séparer : le Comte de Salmony emmena son fils, & la Comtesse en ayant fait autant d'Isabelle & de Mariane, chacun d'eux se trouva en liberté d'user de son pouvoir pour mettre des bornes à la douleur de ces jeunes amans. Salmony prit enfin le chemin de Paris ; & depuis Meyrand jusqu'à cette grande Ville, il ne se passa point de couchée qu'il ne reçut des lettres d'Isabelle & qu'il ne lui en écrivit. Comme le Comte avoit pris dès long-temps ses mesures, son fils ne fut pas plutôt arrivé qu'il entra dans les Mousquetaires, & s'étant fait lui-même un plan de la conduite qu'il vouloit tenir, il remplit si dignement tous ses devoirs, & devint un cavalier si parfait, qu'en moins d'une année ses Officiers le jugerent capable d'occuper tel poste que ce

pût être : ils étoient si bien convaincus de cette vérité, qu'ils l'écrivirent au Comte de Salmony.

Ce tendre pere reçut ces nouvelles avec une joie inexprimable ; & comme il avoit des amis à la Cour, il obtint bientôt pour son fils l'agrément d'un régiment de Cavalerie ; & sur le rapport du Commandant des Mousquetaires, monsieur le Marquis de Louvois leva tous les obstacles que la jeunesse de Salmony pouvoit mettre à cette acquisition ; l'affaire fut conclue, & il fut reçu Mestre-de-Camp de Cavalerie à Lille en Flandres, où son régiment étoit. Il ne tarda pas à se faire aimer & estimer de tous les Officiers & des Cavaliers, son mérite lui faisant des amis de tous ceux qui le connoissoient : cependant Isabelle & Mariane ne laissoient partir aucun courier sans lui donner de leurs nouvelles, & ne passoient point de jours sans parler de lui.

Comme mademoiselle de Meyrand tomboit quelquefois dans une mélancoliequ'elle avoit de la peine à vaincre, Mariane mettoit en usage tout ce que son humeur agréable lui pouvoit fournir pour la dissiper. Je ne comprends pas, lui dit-elle un jour qu'elle étoit dans ces tristes momens, ce qui peut causer l'état où je vous vois ; mon frere vous est fidele, vous en recevez à tous momens des assurances ; personne ne vous trouble l'un & l'autre dans l'espoir que vous avez d'être unis pour jamais ; & pour comble de félicité, je fais chaque jour près

de vous le personnage qu'il feroit s'il étoit ici.

Je suis exactement ce qu'il m'a prescrit en partant ; car enfin, ma chere sœur, je vous rends très-ponctuellement toutes les caresses qu'il m'a faites pour vous en me disant adieu, quoique je dusse être un peu fachée qu'il eût ainsi mêlé celles qu'il me devoit avec celles qu'il n'osoit vous faire.

Isabelle ne put tenir contre la maniere dont Mariane prononça ces paroles ; elle en rit avec elle, & l'embrassant avec toutes les marques d'une véritable amitié : j'avoue, lui dit-elle, que j'ai tout lieu d'être contente ; & quand je n'aurois que la seule satisfaction de m'entretenir sans cesse avec une personne aussi charmante que vous, je devrois me trouver heureuse : cependant, ma chere Mariane, je ne la suis point ; l'absence de Salmony commence à me paroître trop longue, plus le temps s'écoule & moins je m'y accoutume. Le grand monde qui vient ici, & l'empressement que je remarque en plusieurs de ceux qui doivent attirer ma considération, m'inquiete & m'importune ; il me semble même que madame de Meyrand me parle du Comte avec une froideur qui ne lui est pas ordinaire. Enfin je souhaiterois n'être qu'avec vous, ne voir que vous, & que rien ne vînt interrompre ni troubler le plaisir que nous prenons à parler de Salmony, & de rêver à lui. Mademoiselle de Meyrand avoit un air si touchant en s'expliquant ainsi,

que la ſpirituelle Mariane vit bien que la raillerie ſeroit à contre-temps, & prenant un ton plus ſérieux : je ſuis perſuadée, lui répondit-elle, que votre beauté & le deſir de votre alliance attirent ici ce qu'il y a de gens conſidérables dans la Province ; mais je ne puis m'imaginer que la Comteſſe ſoit changée à l'égard de mon frere ; les engagemens qui ſe forment entre les perſonnes de notre condition ne ſont point ſujets aux incidens que l'on voit parmi le vulgaire : & j'ai trop bonne opinion de madame de Meyrand pour croire qu'elle ait des vues contraires à ce qu'elle doit à ſa parole.

Quand cela ſeroit, reprit Iſabelle, elle n'eſt pas en pouvoir de retirer la mienne, & ſi quelque choſe m'inquiete, ce n'eſt pas la crainte de ſon autorité : j'en connois l'étendue & les bornes que la nature lui a preſcrites ; mais c'eſt le chagrin que j'aurois d'en venir à des extrêmités dont je ne pourrois me diſpenſer, ſi ſes ſentimens n'étoient plus conformes aux miens.

Mademoiſelle de Salmony, qui n'avoit remarqué aucun changement dans la conduite de la Comteſſe, s'efforça de raſſurer ſon amie par toutes les raiſons que ſon eſprit lui put fournir en cette occaſion ; mais comme les véritables paſſions rendent ceux qui en ſont atteints plus clair-voyans que les autres, Iſabelle ne pouvoit être déçue ſur les moindres choſes qui avoient du rapport à la ſienne. En effet, elle ne ſe

trompoit point ; la Comtesse de Meyrand commençoit à se refroidir pour le Comte de Salmony ; & tandis qu'Isabelle en cherchoit la cause, elle songeoit aux moyens dont elle pourroit se servir pour rompre ses engagemens. La beauté d'Isabelle attiroit des Villes circonvoisines toute la jeunesse de condition ; chacun d'eux témoignoit un égal empressement à lui faire la cour : mais celui qui paroissoit le plus attaché étoit un jeune Magistrat nommé d'Hauterive, grand, bien fait, plein d'esprit, d'un mérite distingué, & très-estimé dans la Cour Souveraine, où il occupoit un poste considérable. Il étoit proche parent de madame de Meyrand, & c'étoit sur lui qu'elle avoit jetté les yeux, les grands biens qu'il possédoit le lui faisant croire un parti plus avantageux pour Isabelle que le Comte de Salmony. D'Hauterive étoit véritablement amoureux de mademoiselle de Meyrand ; mais comme il étoit parfaitement honnête homme, qu'il étoit intime ami de Salmony, & qu'il n'ignoroit pas qu'elle lui étoit promise, il ne voulut point se déclarer hautement, ne faisant parler que ses soins, son assiduité & ses attentions, espérant qu'Isabelle, qui lui paroissoit trop jeune pour avoir pris un attachement solide, pourroit le préférer à celui qu'il croyoit que sa famille seule avoit choisi.

Le silence qu'il observoit empêchoit la Comtesse de porter ses idées aussi loin qu'elle l'eût souhaité : elle ne voyoit que trop qu'il

aimoit Isabelle; mais comme il ne s'expliquoit point, elle craignoit de faire une fausse démarche en parlant pour lui. La présence du vieux Comte de Salmony la retenoit encore ; il étoit presque tous les jours à Meyrand, paroissant faire l'amour pour son fils; & comme Isabelle le regardoit déjà comme son pere, qu'elle lui communiquoit toutes ses pensées, lui rendoit compte de toutes ses actions, & même de ce que son amant lui écrivoit de plus secret, madame de Meyrand n'osoit lui faire part de ce qu'elle avoit imaginé. Mais elle se vit bientôt délivrée de cette espece de gêne par la mort du vieux Comte. Il y avoit deux ans que le jeune Salmony étoit absent, & son pere le sachant en passe de remplir glorieusement ses espérances, avoit résolu avec Isabelle de lui faire avoir un congé pour venir terminer son mariage, lorsqu'il fut attaqué d'une violente maladie qui l'emporta en très-peu de jours. Cette perte fut des plus sensibles à mademoiselle de Meyrand, non-seulement par l'estime particuliere qu'elle avoit pour lui, mais encore par la douleur qu'elle causa à la belle Mariane, & par celle qu'elle prévoyoit bien qu'elle donneroit au jeune Comte.

Il reçut cette nouvelle avec toutes les précautions que l'on pût prendre pour l'adoucir; mais il aimoit ce pere avec une trop vive tendresse, & sa vie lui paroissoit trop nécessaire au bonheur de la sienne, pour n'en être pas frappé jusqu'au fond du cœur : il se crut perdu; ses craintes sur ce qui regardoit son

amour s'étant jointes aux mouvemens de la nature, rendirent son désespoir si violent, que ses amis eurent toutes les peines du monde à le consoler. Il écrivit sur le champ à mademoiselle de Meyrand, & suivant les différentes pensées qui s'offroient en foule à son esprit, sa lettre ne fut remplie que de douleur, d'appréhensions & de prieres ardentes de lui être fidelle. Isabelle fut très-touchée à la lecture de cette lettre. Il y en avoit une autre pour mademoiselle de Salmony, où le Comte lui demandoit en grace de prendre la place de son pere dans la famille de mademoiselle de Meyrand, & de soutenir les intérêts de son amour avec la même fermeté. L'une & l'autre lui répondirent d'une façon à le rassurer. Isabelle lui manda qu'excepté lui seul, elle eût donné tout ce qu'elle avoit de plus cher pour prolonger les jours du Comte; mais qu'il ne devoit pas croire que sa vie fût nécessaire pour lui faire tenir la parole qu'elle lui avoit donnée de n'être jamais qu'à lui : qu'elle lui avoit prouvé par son obéissance aux ordres du Comte de Meyrand, quoiqu'elle ne les eût reçus qu'après sa mort, la vénération qu'elle conserveroit pour les dispositions du Comte de Salmony après la sienne.

Mariane lui tenoit un langage peu différent; & toutes deux se servirent si bien du pouvoir de l'amour & de l'amitié, qu'il devint un peu plus tranquille; mais ce repos ne dura pas long-temps. A peine un mois s'étoit écoulé depuis la mort du Comte, que

d'Hauterive résolut de se déclarer ; & s'appercevant que madame de Meyrand étoit fortement portée pour lui, par plusieurs traits qu'elle lui avoit lancés, il s'expliqua d'abord avec elle, & lui avoua qu'il n'y auroit jamais de bonheur pour lui sans la possession d'Isabelle.

La Comtesse, qui n'attendoit que cet aveu pour prendre de justes mesures, lui fit voir la joie qu'elle ressentoit de ce qu'il songeoit à cette alliance, & lui promit non-seulement son consentement, mais encore de ne rien épargner auprès d'Isabelle pour qu'elle obéît de bonne grace. Elle ajouta qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne fît quelques difficultés ; mais que comme rien n'étoit plus persuasif qu'un aimable homme, c'étoit à lui à faire ensorte qu'elle le préférât à Salmony, & que pour elle, elle y emploieroit toute son autorité.

Sur cette assurance, d'Hauterive s'imagina qu'il n'y avoit point de difficultés qu'il ne pût vaincre ; & très-satisfait d'avoir la Comtesse dans son parti, il ne songea plus qu'à trouver l'occasion d'entretenir sans témoins mademoiselle de Meyrand, ne voulant pas faire sa déclaration en présence de la sœur du Comte : la bienséance exigeant de lui cette considération pour elle, il n'étoit pas aisé d'y parvenir, ces deux belles personnes ne se séparant presque jamais. Dans le temps même de la maladie du Comte, Mariane étant obligée d'aller à Salmony pour lui donner les soins que la nature demandoit d'elle, Isabelle

l'y avoit accompagnée, & revint avec elle lorsqu'il fallut l'arracher au triste spectacle des derniers soupirs de son pere.

Ainsi d'Hauterive fut quelques jours sans pouvoir réussir dans son dessein; cependant lorsqu'il s'y attendoit le moins, mademoiselle de Salmony fut engagée par des Dames de ses amies à une promenade dont Isabelle ne se dispensa que par une légere indisposition qui la contraignit de garder la chambre. D'Hauterive profita de cette occasion; & ayant prié la Comtesse de passer dans l'appartement de mademoiselle de Meyrand & de permettre qu'il l'y accompagnât, elle y consentit.

Cette belle personne étoit dans son cabinet, s'occupant à relire les lettres de Salmony, lorsqu'on la vint avertir de cette visite: elle rentra aussi-tôt dans sa chambre pour la recevoir; elle étoit en deuil, & ce lugubre ajustement relevoit si parfaitement l'éclat de sa beauté, que d'Hauterive en fut ébloui. Après les premieres civilités, & que la conversation eût long-temps roulé sur des matieres indifférentes, la Comtesse, feignant quelques affaires, leur dit qu'elle les reviendroit joindre dans le moment, & sortit pour donner à d'Hauterive la liberté de s'expliquer.

Il ne laissa pas de se trouver embarrassé; Isabelle avoit un air de pudeur répandu dans toute sa personne qui imprimoit le respect; & quoiqu'il n'eût rien à lui dire qui la pût choquer, la crainte de lui déplaire lui fit re-

garder ſon entrepriſe comme une témérité : cependant encouragé par ce qu'avoit fait la Comteſſe, & jugeant bien que cette occaſion ne s'offriroit pas toujours, il réſolut de s'en ſervir : & pour commencer ſon diſcours par quelque choſe qui lui fût agréable : quoique mademoiſelle de Salmony, lui dit-il, mérite toute votre tendreſſe, je ne puis m'empêcher d'envier le bonheur dont elle jouit en poſſédant un cœur comme le vôtre ; elle peut à toute heure vous voir & vous entretenir, vous communiquer ſes penſées, & recueillir les vôtres : eſt-il une plus parfaite félicité ?

Iſabelle, qui ne prévoyoit point qu'un diſcours de cette nature eût d'autre but que la galanterie qu'il paroiſſoit renfermer, y répondit avec franchiſe : ſi la vue d'une amie, lui dit-elle, que l'on aime tendrement, peut faire cette félicité dont vous parlez, elle doit être toute de mon côté, puiſque rien au monde n'eſt ſi aimable que mademoiſelle de Salmony, & que je reſſens un plaiſir extrême d'en être aimée.

He ! qui ne vous adoreroit pas, s'écria l'amoureux d'Hauterive ? eſt-il quelque homme ſur la terre, qui ait des yeux & du ſentiment, qui ne ſe donne à vous pour jamais, lorſqu'il vous connoîtra ? Pour moi, charmante Iſabelle, continua-t-il, il n'eſt plus temps de vous déguiſer l'ardeur de ma paſſion : je ne ſuis venu que pour vous la déclarer, & vous offrir mon cœur, ma foi & tout ce que je poſſede : j'ai gardé le ſi-

lence tant que j'ai cru que madame de Meyrand ne pouvoit rompre vos engagemens avec honneur. La mort du Comte de Salmony vient de lui donner cette liberté ; elle m'a permis de vous inſtruire de mon amour: ma recherche lui eſt agréable, elle conſent à mon bonheur ; mais je ne veux point abuſer de l'autorité qu'elle peut avoir ſur vous, c'eſt par mes ſoins, mes complaiſances & mes ſervices que je veux gagner votre cœur. Je m'étois flatté que vous auriez dû voir il y a long-temps que je ne vis & ne reſpire plus que pour vous : mais votre cruelle indifférence pour mes actions les plus paſſionnées m'a forcé de chercher l'occaſion de vous apprendre un ſecret que mon reſpect me faiſoit ſouhaiter que vous puſſiez deviner.

Mademoiſelle de Meyrand avoit été ſi ſurpriſe d'entendre parler d'Hauterive de cette ſorte, qu'elle le laiſſa continuer ſans pouvoir l'interrompre ; cependant s'étant remiſe aſſez promptement : je croyois, lui répondit-elle avec un air rempli de fierté, que je devois être exempte d'entendre de ſemblables diſcours ; la ſituation où je ſuis par mes engagemens m'avoit fait imaginer que ſi l'on pouvoit ſortir du reſpect que l'on doit à une fille de mon âge & de ma condition, on ſeroit au moins retenu en me regardant comme une femme qui ne peut & ne doit plus diſpoſer de ſa main.

Mais, puiſque vous me faites connoître que je me ſuis trompée, je vous eſtime aſ-

ſez par votre mérite perſonnel, & par la proximité qui eſt entre mon aïeul & vous, pour vous inſtruire à mon tour de mes ſentimens, & de ce que je ſuis. C'eſt par les ordres de mon pere que je ſuis deſtinée au jeune Comte de Salmony, & c'eſt par notre tendreſſe mutuelle dès notre enfance que ce pere attentif à me rendre heureuſe, a voulu nous lier par des nœuds indiſſolubles; le Comte m'a donné ſa foi, il a reçu la mienne : c'eſt mon époux, je ne puis ni ne veux en avoir d'autre. Madame de Meyrand n'a ſur moi qu'un pouvoir indirect ; elle eſt en droit de me rappeller à mon devoir, ſi je m'oppoſois aux volontés de mon pere : mais ſon autorité ne peut aller juſqu'à m'y faire manquer. Ne vous abuſez point d'une fauſſe eſpérance ; la mort du Comte de Salmony ne rompt point mes engagemens avec ſon fils : ſi c'étoit au pere que j'euſſe été promiſe, je ſerois libre ; mais le fils eſt vivant, & c'eſt à lui que je ſuis. Le conſentement de la Comteſſe nous fera plaiſir ; cependant nous n'en avons pas beſoin pour ſuivre les volontés de nos peres : elle n'eſt point la maîtreſſe de leurs paroles, elle n'en eſt que la dépoſitaire.

L'aveu qu'elle a donné à votre recherche ne vous ſert de rien, elle ne peut diſpoſer de moi qu'en faveur du Comte de Salmony, & je ne changerai jamais. Ne vous étonnez pas de m'entendre dire ſi librement les ſentimens de mon cœur, je ſuis familiariſée dès mon bas âge avec l'aveu de ma tendreſſe

pour Salmony ; mon devoir eſt d'accord avec elle, & je ne rougis point de déclarer ce que mon pere a approuvé.

Je ſais que vous êtes honnête homme, & que vous me faites honneur, & ce ſont ces conſidérations qui me portent à vous parler ſans détour ; vous me ferez plaiſir de vous déſiſter de votre pourſuite ; non que je la craigne, mais pour m'éviter des chagrins qui ne peuvent manquer d'altérer l'eſtime que je veux toujours avoir pour vous : je viens de vous la prouver par ma confiance, c'eſt à vous à ne me pas forcer de vous ôter l'une & l'autre.

A ces mots, ſans vouloir attendre ſa réponſe, elle entra dans ſon cabinet, & le laiſſa dans un étonnement ſi grand, qu'il paroiſſoit plutôt une ſtatue qu'un homme vivant. Tant de fermeté, tant de raiſon & tant de réſolution dans un âge ſi tendre, le remplirent d'une admiration dont il ne pouvoit revenir. Il ſortit en cet état de l'appartement d'Iſabelle, & ſe rendit dans celui de la Comteſſe, qui reconnut aiſément à ſon air qu'il n'étoit pas content de l'entretien qu'il venoit d'avoir.

Il fut long-temps ſans pouvoir prononcer une parole, quelques queſtions que lui fit la Comteſſe ; enfin, contraint de lui répondre : vous voyez, Madame, lui dit il, l'homme du monde le plus confus. Iſabelle eſt un prodige ; & quoique je ſente parfaitement que je ne dois rien eſpérer, elle vient d'augmenter mon amour d'une façon qu'il

n'eſt plus en mon pouvoir d'y mettre des bornes.

Alors il lui redit mot à mot leur converſation, & finit en aſſurant madame de Meyrand que s'il eût cru que cette admirable fille eût été ſi fortement engagée avec le Comte de Salmony, il auroit vaincu ſa paſſion dès ſon commencement, mais qu'il n'étoit plus temps d'y penſer. La Comteſſe, qui s'étoit bien attendue à cette réſiſtance, n'en parut que foiblement émue ; & regardant le diſcours d'Iſabelle plutôt comme l'effet de l'entêtement d'une jeune perſonne, que comme une réſolution inébranlable, elle n'oublia rien pour ranimer l'eſpoir dans le cœur de d'Hauterive, lui repréſentant que la perſévérance venoit à bout des choſes les plus difficiles ; qu'il ne devoit pas ſe ralentir, qu'elle étoit réſolue de lui donner mademoiſelle de Meyrand ; que véritablement ſon pouvoir ſur elle ne s'étendoit pas à la contraindre de vive force, mais qu'elle feroit naître tant d'obſtacles à ſon mariage avec Salmony, qu'elle laſſeroit leur patience ; que d'ailleurs le Comte ayant goûté depuis deux ans les agrémens d'une vie bien différente de celle de la Province, elle ne doutoit pas que les plaiſirs de la Cour & de la Ville, joints à ſes occupations militaires, n'apportaſſent quelque changement à ſon amour ; qu'il pouvoit déſormais entretenir Iſabelle du ſien en ſa préſence ; qu'elle lui parleroit, lui feroit connoître que ſon autorité avoit plus d'étendue qu'elle ne penſoit,

Quoique d'Hauterive fût persuadé, par ce qu'il avoit entendu, que mademoiselle de Meyrand ne se rendroit pas, & qu'il fût convaincu par lui-même que l'amour qu'elle avoit fait naître ne pouvoit plus s'éteindre; il est si naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite avec ardeur, qu'il entra dans les sentimens de la Comtesse, en la conjurant cependant de n'user d'aucune rigueur ni de nul artifice pour le favoriser; qu'il ne vouloit employer que ses soins & ses respects pour vaincre son rival; que les stratagêmes & la violence étoient indignes d'un homme comme lui; & qu'enfin il ne vouloit remporter le prix sur Salmony que par des voies honorables & légitimes.

Madame de Meyrand avoit trop de vertu pour condamner de pareils sentimens; elle lui donna de grandes louanges & lui promit de s'y conformer. Cependant, comme d'Hauterive avoit résolu de mettre en pratique & d'agir avec Salmony d'une maniere aussi noble qu'extraordinaire, il ne quitta la Comtesse que pour écrire à son rival. Tandis qu'il cherchoit des termes pour exprimer ce qui se passoit dans son cœur, Isabelle épanchoit le sien avec la charmante Mariane, qui rentra dans le château presque au moment que d'Hauterive en sortoit.

Mademoiselle de Meyrand ne se vit pas plutôt seule avec elle, qu'elle lui rendit compte de ce qui lui étoit arrivé, & de la douleur où la mettoit cette aventure, par les chagrins qu'elle prévoyoit que l'amour de d'Hauterive

d'Hauterive alloit lui cauſer ; la jeune Salmony fut d'une ſurpriſe extrême à cette nouvelle. Entre tous ceux qui venoient à Mayrand, ſon cœur libre de toute paſſion avoit donné la préférence à d'Hauterive ; & ſi elle eût été maîtreſſe de ſe choiſir un époux, lui ſeul auroit eu cet avantage : elle n'avoit point d'amour ; mais elle eût ſouhaité qu'il l'eût aimée ; & elle ne put s'empêcher d'être piquée que, ſachant les engagemens d'Iſabelle, il n'eût pas plutôt jetté les yeux ſur elle qui n'en avoit point.

Ce mouvement de jalouſie s'étant joint aux intérêts de ſon frere, elle approuva la réponſe de mademoiſelle de Mayrand, & la confirma dans la réſolution de réſiſter à toutes les attaques qu'on alloit lui livrer ; elle lui conſeilla d'inſtruire le Comte de ce qui ſe paſſoit, afin qu'il prît ſes meſures pour venir détruire par ſa préſence les eſpérances de la Comteſſe & de d'Hauterive. Iſabelle ne balança point, & mettant la main à la plume, elle écrivit à Salmony la ſituation des choſes, en lui réitérant les aſſurances de ſa tendreſſe & de ſa fidélité, le conjurant de faire enſorte qu'elle pût avoir la ſatisfaction de lui prouver ſa conſtance en préſence de ſon rival.

Le Comte de Salmony reçut cette lettre & celle de d'Hauterive par le même courier : mais elles produiſirent des effets bien différens dans ſon ame ; l'amour l'emportant ſur la curioſité, il lut d'abord ce qu'Iſabelle lui mandoit ; & lui apprenant que

d'Hauterive étoit son rival, & qu'il étoit appuyé par la Comtesse, il ne pouvoit comprendre qu'il se crût permis de lui écrire après l'avoir outragé par l'endroit le plus sensible: mais s'imaginant que peut-être avoit-il dessein de disputer Isabelle par la voie des armes, il ouvrit sa lettre avec la vivacité d'un amant qui brûle de combattre. Quel fut son étonnement lorsqu'il la trouva conçue en ces termes!

AU COMTE DE SALMONY.

Je souhaite que cette lettre prévienne celle que je ne doute point que mademoiselle de Mayrand vous écrit, afin que je sois le premier à vous apprendre les sujets de plaintes que vous avez contre moi; la parfaite considération que j'ai pour vous, & ce que je me dois à moi-même, ne me permettant pas d'agir en cette occasion comme les autres hommes. J'adore Isabelle: cet aveu va m'attirer votre haine; mais la suite vous fera connoître que je mérite votre estime. Je pourrois alléguer pour ma justification que j'ignorois la force de vos engagemens, que l'on en voit tous les jours former & rompre de semblables, c'est-à-dire tels que je me les étois imaginés: mais ce sont de foibles raisons pour un homme qui sait les effets de la beauté de mademoiselle de Mayrand; elle est telle que, quand j'aurois été votre plus cher confident, quand même elle eût été votre femme, je n'aurois pu me défendre d'être votre rival: tout

ce que ces considérations auroient pu faire, c'eût été de renfermer mon amour dans les bornes d'un silence éternel; la liberté dont j'ai cru qu'elle jouissoit, m'a seule porté à le rompre : je lui ai déclaré ma flamme; mais cette déclaration n'a servi qu'à me faire connoître ma honte & votre triomphe. On vous aime autant que vous aimez, on vous sera fidelle jusqu'à la mort, & si je veux acquérir seulement de l'estime, ce n'est qu'en cessant une recherche que l'on regarde comme le plus sensible outrage; voilà le fruit que j'ai recueilli de ma témérité : cependant mon amour en a pris de nouvelles forces. Je sais que je n'obtiendrai rien : votre mérite & la fermeté d'Isabelle m'en assurent.

Malgré cela, je suis résolu de vous la disputer, mais par des voies que vous ne pourrez vous-même condamner; mes soins, mes attentions, mes respects & mon amitié pour vous seront les seules armes dont je me servirai : chacun de nous sort d'un sang qui nous met à l'abri des soupçons qui attaqueroient la gloire d'un autre; ainsi, sans m'arrêter aux bonnes intentions que madame de Mayrand a pour moi, sans me prévaloir de votre absence, & sans rien tramer contre les intérêts de votre amour, je ferai parler le mien, j'en rendrai les preuves les plus éclatantes qu'il me sera possible, & par la franchise & la générosité de mon procédé je vous contraindrai tous deux du moins à me plaindre, si vous ne pouvez m'aimer.

D'HAUTERIVE.

Il ne m'eſt pas facile de vous décrire les mouvemens dont le cœur du Comte fut agité à cette lecture : il fut long-temps ſans pouvoir goûter le genre du combat que lui propoſoit d'Hauterive ; il lui ſembloit avec juſtice qu'il avoit des droits ſur Iſabelle qu'on ne devoit jamais lui conteſter, & qu'il étoit dans l'obligation de les ſoutenir à la pointe de l'épée; le feu d'une ardente jeuneſſe & l'état qu'il avoit embraſſé le fortifioient dans ces ſentimens : mais lorſque ces premiers tranſports furent paſſés, & qu'il réfléchit qu'Hauterive étoit un Magiſtrat, à qui la prudence étoit plus glorieuſe que des extrêmités ſanglantes, & qu'il étoit lui-même dans l'obligation d'obſerver des loix qu'il ne pouvoit enfreindre ſans perdre Iſabelle pour jamais, il ſentit diſſiper le courroux qui s'étoit allumé dans ſon ame.

Il relut la lettre de ſon rival, & comme il le connoiſſoit pour un des plus honnêtes hommes du monde, il ne douta point qu'il ne fît tout ce qu'il lui marquoit; mais plus il lui ſavoit de mérite & d'honneur, plus il lui parut dangereux. Cette penſée fit ſuccéder la triſteſſe à la violence ; il ne pouvoit s'empêcher de ſe trouver malheureux d'avoir un tel concurrent, & de ſe voir dans la néceſſité de recommencer la recherche d'Iſabelle, qui lui étoit acquiſe par un amour de tant d'années, & par la volonté de leurs peres ; il étoit bien aſſuré qu'à moins qu'elle ne changeât, madame de Mayrand ne pouvoit la contraindre d'en épouſer un autre que lui ; mais il n'ignoroit pas que repré-

ſentant le pere & la mere d'Iſabelle, il étoit impoſſible de faire ſon mariage ſans ſon aveu; ainſi dans l'incertitude où il ſe trouvoit, il n'imagina point d'autres moyens pour en ſortir que d'aller chercher aux pieds de mademoiſelle de Mayrand la confirmation de ſon bonheur, la ruine de ſon rival, ou la fin d'une vie qu'il ne pouvoit conſerver ſans être aſſuré de ſa poſſeſſion.

Après avoir pris cette réſolution, il écrivit à Iſabelle qu'elle le verroit peut-être auſſi-tôt que ſa lettre, & répondit à d'Hauterive de cette ſorte.

LETTRE.

Si la poſſeſſion de mademoiſelle de Mayrand n'étoit due qu'au mérite, votre bonheur & ma perte ſeroient indubitables : mais comme le nombre des années d'un amour pur & conſtant, joint aux volontés de nos peres, me tiennent lieu de l'avantage que mille belles qualités vous donnent ſur moi, je me flatte de l'emporter ſur vous : quoique l'amitié que vous voulez conſerver ſoit incompatible avec la rivalité, ſi je ne puis vous rendre tout-à-fait la mienne, je vous promets que toutes mes démarches en auront le caractere, & que, de quelque façon que vous vouliez diſputer Iſabelle, vous me trouverez toujours prêt à vous ſatisfaire.

LE COMTE DE SALMONY.

Ces dépêches étant faites, il ne ſongea plus qu'à obtenir un congé de la Cour. La mort de ſon pere, qui lui laiſſoit beaucoup d'affaires à régler, étoit un prétexte plau-

ſible ; il s'en ſervit efficacement, & l'on ne crut pas devoir refuſer cette grace à un homme qui, depuis deux ans qu'il étoit dans le ſervice, ne s'étoit pas démenti un ſeul inſtant dans les moindres choſes que le poſte qu'il occupoit avoit exigées de lui : ainſi on le lui accorda ſans difficulté, & dans le même moment ayant pris la poſte, il ſe rendit en Languedoc, où Mariane & Iſabelle étoient les ſeules qui l'attendoient ſi-tôt. Il fut d'abord à Salmony, d'où il envoya un exprès à Mayrand pour inſtruire la Comteſſe de ſon retour, & lui demander la permiſſion de la voir ; celui qu'il chargea de ſa commiſſion étant un homme d'eſprit, & en qui il avoit une entiere confiance, il lui donna ordre d'entretenir Iſabelle, & de bien remarquer l'effet que cette nouvelle produiroit ſur l'une & ſur l'autre.

Madame de Mayrand en fut ſurpriſe, & ne put ſe contraindre aſſez pour n'en pas marquer quelque chagrin ; mais ne pouvant refuſer l'entrée de ſa maiſon à Salmony, elle répondit qu'il ſavoit bien qu'il n'avoit pas beſoin de cette cérémonie pour venir au château. Pour Iſabelle, elle reçut cet envoyé avec des témoignages d'une joie ſi parfaite, qu'il ne put douter de celle qu'elle reſſentiroit à la vue de ſon maître : la charmante Mariane n'en fit pas voir une moins grande. Il fut retrouver le Comte, très ſatisfait de n'avoir à ſe plaindre que de l'accueil de la Comteſſe.

Salmony s'y étoit attendu ; mais comme

il ne prenoit de véritable intérêt qu'aux actions de mademoiselle de Mayrand, le rapport de son courrier lui rendit toutes ses espérances, persuadé qu'étant toujours aimé, il parviendroit à vaincre tous les autres obstacles ; & dès le même jour il se rendit à Mayrand. Il y fut reçu de la Comtesse avec une froideur pleine de civilité qui le glaça ; mais l'air tendre & passionné de mademoiselle de Mayrand sut le ranimer de telle sorte, qu'il ne prit nulle précaution pour cacher l'excès de son amour & de sa joie.

Il la trouva si considérablement embellie, qu'il fut quelque-temps à la contempler avec admiration : Isabelle en fit de même à son égard ; & ces deux années d'absences avoient apporté un changement si avantageux dans l'un & dans l'autre, qu'ils ne purent s'empêcher de se regarder comme les deux personnes du monde les plus accomplies : & tandis que Salmony paroissoit s'embraser de nouveaux feux à la vue de tant de charmes, Isabelle laissoit voir dans ses yeux le plaisir qu'elle ressentoit d'être aimée d'un cavalier si parfait. Ces fideles amans enchantés l'un de l'autre se le dirent avec des expressions si vives & si touchantes, qu'ils furent persuadés plus que jamais que la mort seule pouvoit rompre les nœuds d'une si belle chaîne.

Quoique le Comte de Salmony eût paru donner toute son attention à l'objet de son amour, il ne fut pas insensible au plaisir de voir sa charmante sœur avec une aug-

mentation d'attraits capables d'attirer toute l'attention d'un autre que d'un frere & d'un amant prévenu d'une violente paſſion : il fit cependant ſuppléer la galanterie aux ſentimens qu'il ne pouvoit avoir pour elle, & ſa beauté lui fit recevoir des louanges que les plus indifférens ne pouvoient lui refuſer : ils ſe firent mille tendres careſſes ; & ces trois perſonnes inſpirées par l'amour & l'amitié, & poſſédant toutes les qualités qui peuvent rendre aimable, paſſerent enſemble de ſi doux momens, qu'ils en oublierent ce qu'ils avoient à craindre de contraire à leur bonheur ; mais Mariane qui, ſans le ſavoir encore, prenoit un intérêt ſecret à d'Hauterive, les en fit ſouvenir : ce fut alors que le Comte de Salmony communiqua la lettre qu'il en avoit reçue à mademoiſelle de Marand, & la réponſe qu'il lui avoit faite : cette incomparable fille aſſura ſon amant que la douceur, les ſoins, même le reſpect qu'elle avoit pour la Comteſſe, ſon aïeule, ne la contraindroient jamais à lui manquer de foi : qu'elle le conjuroit de ne la point offenſer en doutant de ſa fermeté là-deſſus ; & qu'il ſongeât ſeulement à ne marquer aucun reſſentiment à ſon rival, de vivre avec lui ſans aigreur & ſans emportement ; qu'il devoit être ſatisfait de ſe voir aimé & préféré, ſans chercher à s'aſſurer d'elle par des actions violentes, & qui, loin de les unir, les pourroient ſéparer pour jamais ; & lui ayant fait donner ſa parole qu'il n'en viendroit à nulle ex-

trêmité avec d'Hauterive, ils prirent toutes les meſures qu'ils crurent néceſſaires pour triompher des difficultés que l'on chercheroit à leur ſuſciter.

Comme cette converſation avoit été longue, & que la nuit s'approchoit, le Comte fut prendre congé de madame de Mayrand, ſans témoigner qu'il s'apperçut d'aucun changement en elle, & reprit le chemin de ſon château, où il paſſa la nuit bien plus tranquillement qu'il ne l'avoit eſpéré, par les tendres aſſurances qu'Iſabelle lui avoit données.

Le bruit de ſon retour s'étant répandu, toute la jeune Nobleſſe circonvoiſine vint le voir, lui offrir ſes ſervices, & prendre part à la perte qu'il avoit faite. A peine étoit-il débarraſſé de la foule des complimens qu'il fut obligé de faire & d'entendre, qu'il vit arriver d'Hauterive à cheval, ſans aucune ſuite. Cette viſite le ſurprit : mais étant préparé à tout, il en attendit l'événement ſans émotion.

D'Hauterive n'eût pas plutôt mis pied à terre, qu'il vint au Comte les bras ouverts, & l'embraſſa avec tous les témoignages d'une véritable amitié. Le voici ce rival, lui dit-il, qui veut être votre ami malgré vous, & qui vient s'y livrer avec une franchiſe digne d'un ſort plus heureux : cette façon d'agir avoit quelque choſe de ſi noble, que le Comte crut de ſon devoir d'y répondre avec la même cordialité. Vous êtes bien aſſuré, lui dit-il, qu'un procédé comme le vôtre ne peut attirer qu'une ex-

trême considération de ma part; j'y suis aussi sensible que vous le pouvez souhaiter, & sur tout autre motif que la possession d'Isabelle, vous connoîtriez qu'il n'est rien au monde que je ne fisse gloire de vous céder.

Et moi, lui repliqua d'Hauterive en reculant quelques pas, & l'examinant avec attention, je vous trouve si digne d'elle, que si quelqu'autre osoit vous la disputer, je serois capable d'entreprendre contre lui tout ce que l'on peut attendre du plus cruel ennemi; plaignez-moi, continua-t-il, d'avoir de pareils sentimens, & de ne pouvoir vaincre une passion qui, sans doute, vous en voile tout le prix. Non, lui répondit Salmony, en lui prenant la main & le conduisant dans son appartement; non, je crois présentement qu'ils ne sont pas impossibles à des cœurs généreux, puisque vous commencez à me les inspirer.

A ces mots, s'étant assis avec la même tranquillité que s'ils n'avoient rien eu à démêler ensemble, d'Hauterive lui raconta le commencement & le peu de progrès de son amour, en des termes si touchans, & lui peignit si bien l'état de son ame, dont l'espérance étoit entiérement bannie, que Salmony en fut attendri: mais faisant réflexion que c'étoit à lui que d'Hauterive s'adressoit pour se plaindre de sa destinée, il trouva la chose si extraordinaire, que le regardant en souriant: est-il rien de plus étonnant, lui dit-il, qu'étant votre rival, ayant une peine extrême à vous regarder

comme mon ami, vous me forciez cependant à devenir votre confident.

Il le feroit encore davantage, lui répondit-il, si j'étois le vôtre : je ne vous parle que de dédain, de mépris & d'indifférence, cette confidence porte sa consolation avec elle ; mais de quels traits me perceriez-vous si vous me redisiez ce qui s'est passé à votre entrevue avec Isabelle ? Que d'amour, que d'ardeur & que des sermens de l'aimer toujours seroient étalés à mes yeux ! Ah ! mon cher Salmony, écoutez mes plaintes, puisqu'elles ne peuvent vous faire du mal, mais cachez-moi votre félicité ; ne portez pas la vengeance jusqu'à m'en rendre dépositaire : je m'en trace un assez fidele tableau, sans que vous vous empressiez d'y rien ajouter.

D'Hauterive prononça ces paroles d'un air si triste, que le Comte le pria très-sérieusement d'être assuré qu'il ne lui diroit rien qui pût augmenter son malheur ; & dès ce moment ayant changé de discours, ils firent treve l'un & l'autre au plaisir qu'ils avoient de parler d'Isabelle, pour ne s'entretenir que de choses indifférentes. Salmony le retint chez lui ; il y passa deux jours, & dans ce peu de temps il trouva au Comte tant d'esprit & de mérite, qu'il fut fortement convaincu que mademoiselle de Mayrand ne changeroit jamais.

Uranie étoit en cet endroit de son discours, lorsqu'elle pria la compagnie de lui permettre de prendre un moment de relâche, ayant encore du temps à parler.

Quoique cette interruption ne fût pas longue, elle ne laissa pas de donner beaucoup d'impatience à cette spirituelle assemblée, qui s'entretint avec plaisir dans cet intervalle de ce qu'elle venoit d'entendre.

Fin du cinquieme Tome.

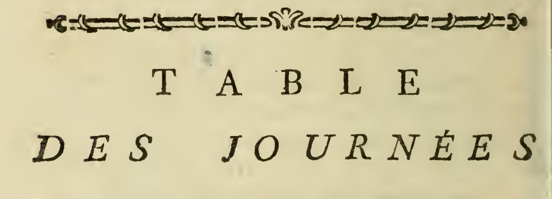


TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES

Contenues dans ce cinquieme Tome.

Fin de la Table

NB. 6, 5 (order reversed)



